LE PÉROU

TABLEAU
DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ANALYTIQUE
DES
ÊTRES ET DES CHOSES DE CE PAYS

PAR

ÉMILE CARREY

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1875

LE PÉROU

Ouvrages du même auteur

Recueil complet des actes du Gouvernement provisoire de 1848, 2 vol. in-12.
Huit jours sous l'Equateur, 1 vol. in-12.
Les Métis de la Savane, 1 vol. in-12.
Les Révoltés du Para, 1 vol. in-12
La dernière des Nhambahs, 1 vol. in-12.
Récits de Kabylie, 1 vol. in-12.
Les Aventures de Robin-Jouet, 1 vol. in-8.
Grandeur et avenir des Etats-Unis, brochure in-8.

Et *passim*, au *Moniteur universel* et autres, de nombreuses études sur l'Algérie, l'Italie et l'Amérique (le Caoutchouc, le Curare, l'Etna, les Aissaouas), etc.

Ouvrages terminés à paraître prochainement.

L'Homme rouge, 1 volume.
Le Pays indien, 1 volume.

Versailles, 1875.

VERSAILLES. — IMPRIMERIE CERF ET FILS, 59, RUE DU PLESSIS.

LE PÉROU

TABLEAU

DESCRIPTIF, HISTORIQUE ET ANALYTIQUE

DES

ÊTRES ET DES CHOSES DE CE PAYS

PAR

ÉMILE CARREY

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1875

PRÉFACE

Ce livre et ceux qui suivront sur l'Amérique du Sud sont une étude de ce continent, particulièrement du Pérou, du Brésil, de la Guyane française et du pays indien de l'intérieur.

Cette étude m'a été inspirée par un long voyage qu'un de mes frères, officier de marine, et moi nous avons fait dans ces contrées, par l'ordre et pour le compte du Gouvernement français.

Soit avec mon frère, soit seul après son départ, j'ai passé sur le continent sud-américain trois années employées exclusivement à apprendre, sous leurs différentes faces, ce pays et ses habitants. J'ai vécu là tour à tour de la vie des villes et de celle des forêts ou des fleuves, menant tantôt l'existence des créoles français, brésiliens ou espagnols, tantôt celle des Indiens purs : sillonnant le pays en sens divers, et séjournant dans chaque endroit le temps nécessaire pour l'apprendre de mon mieux.

Nous avons rapporté de ce voyage en fait de matériaux :

1° Des rapports détaillés, sortes de traités à la fois géographiques, politiques et commerciaux, adressés

aux Ministères des Affaires étrangères et de la Marine dont nous relevions (1).

2° Des journaux de route écrits chaque jour avec un soin scrupuleux.

3° Une carte de l'Amazone, depuis son haut cours non navigable jusqu'à sa bouche.

4° Enfin, une quantité considérable de cartes, de notes, de croquis, de documents et objets de toutes sortes concernant ce pays : entr'autres deux collections des produits commerciaux et médicinaux du bassin de l'Amazone, depuis la Cordillère jusqu'à l'Atlantique.

Je dois dire maintenant pourquoi et comment nous avons ramassé ces matériaux, afin de mieux établir leur authenticité, et ainsi, de vous inspirer confiance dans l'exactitude de ce livre.

Nous avions pour mission d'explorer le bassin de l'Amazone, c'est-à-dire l'intérieur à peu près désert de l'Amérique du sud : aux points de vue des intérêts politiques et commerciaux de la France, surtout quant à sa colonie voisine, la Guyane, qu'il s'agissait alors de vivifier, pour en faire un centre de déportation.

Notre premier devoir consistait à envoyer, au jour le jour, à nos deux Ministères, des rapports détaillés sur ces sujets. Ce devoir, nous l'avons accompli scrupuleusement.

Nous devions faire aussi des journaux de voyage,

---

(1) Voir le *Moniteur universel* d'alors et les *Annales du commerce.*

cette nécessité première de quiconque veut voyager avec fruit. Nous les avons faits, au complet.

De même pour la carte de l'Amazone. Ce travail n'existant nulle part sur une grande échelle, nous avions cru devoir l'entreprendre, malgré le labeur considérable qu'il entraînait : et, après le départ de mon frère revenu malade en France, j'ai dû l'achever seul : ce que j'ai fait.

La collection de produits et d'échantillons de marchandises européennes avait pour but de montrer aux négociants français ce qu'ils pouvaient envoyer et demander à l'Amérique du Sud. Nous étions les commis voyageurs de la France dans cette partie du monde : nous devions lui rapporter aussi complet que possible l'échantillonnage des pays qu'elle nous avait chargés d'explorer.

La collection médicinale était destinée à Magendie qui nous l'avait demandée. Cela avait été pour nous un fort surcroît de besogne, dont le détail au moins dépassait le cadre de notre mission. Mais Magendie était le meilleur ami de notre famille : mon frère et moi nous avions pour lui un culte filial. C'était lui surtout qui m'avait décidé à ce voyage, et, pour nous prémunir contre ses souffrances probables, m'avait même enseigné quelques notions médicales *ad hoc*. Nous lui devions bien de moissonner un peu à son intention : et, comme la moisson était riche dans ces pays à végétation luxuriante, nous nous faisions tout le long de la route une fête de ses joies futures.

Hélas ! l'homme propose, Dieu dispose. Je ne suis

revenu en France que pour l'y trouver mourant! Ce fut à peine, si, pendant quelques jours, son regard, déjà troublé par les visions d'une autre vie, a pu s'arrêter sur notre fouillis médicinal, dont il eût tant aimé cependant à débrouiller le chaos. Puis la mort!

De tous mes manques d'ici-bas, c'est le plus grand ; son départ a fait un vide sans remède parmi nous tous qu'il soignait et ravivait, rien que par sa venue ; quand nous entendions son pas ami résonnant l'espérance. Cher et bon docteur, vous ne pouvez plus venir! Mais où que vous soyez, si la reconnaissance humaine peut monter jusque là, qu'elle y monte.

Ami respecté, vous m'avez sauvé, vous m'avez instruit ; c'est mon devoir de vous suivre à mon tour dans les voies utilitaires où, par vous, j'ai commencé de marcher. Ce devoir je l'accomplis en publiant ces volumes, malgré le labeur ingrat qu'ils exigent. S'ils sont de quelque utilité à nos contemporains, c'est avant tout à l'homme illustre que je viens de nommer qu'on doit en faire remonter la cause.

Vous savez pourquoi nous avons colligé tous ces matériaux :

Voici maintenant comment nous nous y sommes pris pour le faire.

La contrée que nous avions à parcourir est généralement déserte et inconnue, même de ses possesseurs divers d'origine espagnole et portugaise. C'est le pays primitif par excellence, où il faut d'abord compter sur soi, puis encore sur soi : non-seulement

pour bien voyager, mais pour vivre et même souvent faire vivre ceux qu'on vient visiter.

Donc, l'Européen qui veut voyager là utilement doit s'y mettre à tout faire : parce qu'il lui faut sans cesse tout faire. De la chasse, de la pêche, du commerce, de la cuisine ; pour manger soi, son monde et ses hôtes. De la diplomatie, de la politique, de la patience surtout, pour avancer. Puis pêle-mêle, pour récolter et vivre, de la géographie, de l'hydrographie, de l'histoire naturelle, de la botanique, de la chimie, de la construction, de la pharmacie et principalement de la médecine. Car les Indiens, voire même les blancs du pays vous mettent sans cesse à contribution pour tout — pour leurs affaires comme pour leur santé — et il faut répondre bien ou mal, mais répondre. Il le faut par cela seul qu'on est Européen, donc médecin, architecte, avocat, militaire, chimiste, savant, dentiste, etc., bon à tout — *doutor* (docteur), enfin — comme ils disent : ce qui dans leur langue et leur pensée signifie, professeur en tout.

Si, nescient de ces mœurs, on a le malheur de dire comme je l'ai fait dans les premiers temps :

« Je ne sais pas. »

Les résolus vous disent tranquillement :

« Regarde dans tes livres. »

Puis, ils ne s'en vont, que lorsqu'on a ouvert un livre et qu'on leur a répondu.

Les autres partent sans mot dire, mais fâchés : vous regardant non pas tant comme un ignorant, que comme un méchant qui pouvait d'un mot les tirer de

peine et qui n'a pas voulu prononcer ce mot. Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois! le moindre de nos bacheliers serait un grand clerc là-bas. Il faut répondre sur tout, coûte que coûte : en disant et faisant le moins d'insanités possible : c'est-à-dire, — j'en demande pardon à la docte faculté — en ordonnant, comme elle parfois, de la mie de pain sous forme de pilules ou de l'eau sucrée sous titre de solution! Deux très-bons remèdes : car, s'ils ne sauvent pas leurs patients, du moins ils ne les tuent point.

Faisant tout, on ramasse de tout : renseignements, produits, drogues, etc. ! Ainsi ai-je fait, remplissant ma hotte au jour le jour, avec ce que j'ai pu crocheter de meilleur aux lueurs solitaires de mon fanal errant. Puis je suis revenu avec cela vers vous qui m'aviez envoyé : et peu à peu je vide ma hotte, afin que vous fassiez du papier neuf avec mes pauvres chiffons!

Quant à notre mode général de procéder, nous faisions comme nous pouvions, selon le pays le temps, les hommes; allant de ci, de là, où nous espérions découvrir quelque chose d'utile, en grand bateau de fleuve le plus souvent ou en simple canot, à cheval, à pied, selon nos voies.

Dans chaque ville ou bourgade de cette longue route, c'est-à-dire partout où il y avait quelque notion à recueillir, nous nous arrêtions pendant des jours ou des semaines selon l'importance du lieu. Puis là, de par les autorités locales ou le Dieu-argent, qui a cours même au désert, nous prenions ce que nous

pouvions de renseignements sur la nature et l'état du pays, ses habitants divers, bêtes et gens, leurs mœurs, etc. Les négociants, quand il y en avait, nous fournissaient de très-bonne grâce pour la plupart des échantillons utiles. Le sorcier, la bonne femme ou le prétendu docteur de l'endroit, nous donnaient ou vendaient, moyennant quelque objet tiré de nos bagages, ce que nous pouvions lui extraire de connaissances ou de drogues généralement difficiles à obtenir et encore plus à débrouiller. Enfin les autorités, gouverneurs, curés, alcades, etc., nous faisaient, à force d'être questionnés jusqu'à obsession, des homélies géographiques, politiques ou autres, dans lesquelles nous pêchions nos renseignements.

Puis, tous ces produits étiquetés, classés, emballés, nous nous remettions en route comme devant : et ainsi pendant trois ans, sur quatre à cinq mille lieues de chemins divers. C'est long et c'était dur parfois, je vous le jure : surtout quand je me suis senti là, seul de ma caste et de ma couleur, comme je l'ai été pendant plus d'un an après la rentrée de mon frère en France. C'était dur ! Pour trouver au retour la mine maussade d'un chef capricieux, qui, du haut de sa direction officielle, accueillait alors son monde avec une infatuation de pouvoir irresponsable, toute particulière à ce noble personnage.

Mais laissons-là ce monsieur.

Ce qui n'est plus pour l'homme a-t-il jamais été !

a dit Lamartine : passons.

J'ai fidèlement rapporté en France notre moisson entière : sans avoir rien perdu.

Les cartes et rapports ont été, comme d'usage, enfouis dans les cartons bureaucratiques, où ils gisent encore, je pense. Quelques-uns cependant ont eu les honneurs de la publicité, notamment au *Journal Officiel*. Mais, bien que demandés par un ami alors ! le directeur de ce journal, Dieu sait les peines que j'ai eues pour obtenir le droit de publication. Jugez : cela était à l'ÉTAT ! ce fétiche, dont, tous tant que nous sommes, nous avons fait peu à peu le plus odieux magot qu'ait jamais subi notre pauvre Chine-France.

J'avais d'ailleurs gardé les minutes de tout cela ainsi que mes journaux de voyage : c'est sur ces documents que j'ai écrit les romans et les études diverses qui ont déjà paru. Plusieurs d'entre vous se souviennent peut-être de : *Huit jours sous l'Equateur*, *les Révoltés du Para*, *Etudes sur le caoutchouc*, *le Curare*, etc.

J'ai encore aussi la carte du grand fleuve, de tous nos labeurs celui qui nous a coûté le plus de peines, dont j'espérais le plus et qui cependant nous a le moins servi. Mais c'est la vie que ces mécomptes ; et si je voulais raconter ceux que j'ai subis, rien que pour ce voyage, je ferais une vraie litanie — fort ennuyeuse. J'ajouterai seulement, à propos de cette carte, que je l'avais bénévolement portée au Ministère des Affaires étrangères à mon retour : mais que là, le personnage dont j'ai parlé plus haut m'a déclaré que le Ministère n'avait que faire de travaux de cette nature. Je l'ai

donc gardée : mais mieux eût valu pour moi, l'avoir donnée au Brésil, qui m'en avait offert un haut prix que j'avais cru devoir refuser.

Les collections de produits et de médicaments ont eu les honneurs de l'Exposition universelle. M. Leplay, son directeur d'alors, a bien voulu les y recevoir malgré sa bureaucratie, qui ne les voulait pas admettre, sous prétextes divers. Mais je n'étonnerai personne en ajoutant, qu'en cela comme en tout, l'intelligence bienveillante de M. Leplay sut s'élever au-dessus des mesquines idées des bureaux, comme elle sut résister à l'empiètement princier d'alors ; ces deux plaies du régime impérial.

J'ai encore quelques bribes de cette exposition, notamment les curiosités indiennes achetées pour mon compte. La collection médicinale est allée surtout à notre parent et ami, le docteur Henri Liouville. Ses travaux sur le curare sont connus et forment une portion du bagage avec lequel il marche sur les traces de ses maîtres, Magendie et Claude Bernard. Le reste est parti en détail : à droite, à gauche, chez quiconque de commerce ou de médecine, est venu nous en demander et que nous avons été assez heureux pour satisfaire. Le meilleur du retour est de donner?

C'est principalement grâces aux matériaux que je viens d'énumérer, que j'ai écrit ce livre et ceux qui suivront. J'ai repris un à un nos rapports, nos notes, nos cartes, nos curiosités même parfois : tous nos documents enfin, ainsi que les divers écrits que j'avais déjà publiés. Je les ai condensés dans mon cerveau

comme dans un alambic. Puis, j'ai rédigé le volume dont vous lisez en ce moment la préface.

Mon but principal, en publiant ce travail, est de faire connaître des pays peu connus et dont l'étude offre, à mon sens, un grand intérêt : parce qu'elle porte sur un continent qui tôt ou tard deviendra pour l'Europe, le plus riche de ses champs de moissons. Notre patrie surtout peut trouver là des ressources de mainte nature. Ainsi, dans le présent, des matières premières, telles que métaux, salpêtres, fibres textiles, résines, bois, etc., qui commencent à manquer sur notre vieux continent : dans l'avenir, tout un monde à immigrations, c'est-à-dire un champ d'apaisement civique et de rajeunissement par les colonies, ce besoin paternel de tous les grands peuples.

J'ai donné à ce volume le nom du pays dont il traite, parce que j'ai fait tous mes efforts pour qu'il soit un portrait fidèle de ce pays. Dans ce portrait, j'ai exposé tour à tour la nature et les êtres qui la peuplent, comme cela m'a paru le plus propre à intéresser mes lecteurs, c'est-à-dire : en accumulant les renseignements, en comparant souvent la nature américaine à la nôtre, en ajoutant çà et là des commentaires philosophiques et autres suggérés par l'occurrence, enfin en semant mon compte-rendu d'anecdotes et d'aventures *vraies*, curieuses à enregistrer ou utiles à l'explication de certains faits.

En d'autres termes, je me suis efforcé de rendre intéressant un travail aride par nature.

Tout d'abord, j'avais commencé ce volume, sans

me servir des divers ouvrages publiés sur le Pérou : et il y en a des quantités. J'avais craint de modifier mes impressions par ces lectures : et ainsi de les amoindrir, de les effacer même, sous une couche d'idées en dehors des miennes. Sur toutes choses, je ne voulais point emprunter les labeurs des autres, parce que je peux dire avec notre poëte aimé :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Puis, j'ai réfléchi que, dans l'intérêt de la vérité, mieux valait corrober mes observations par celles de mes prédécesseurs : et, j'ai lu ou relu les ouvrages qui m'ont paru les plus sincères, tels la géographie de Paz Soldan, les histoires de La Vega et de quelques-uns de ses continuateurs, beaucoup de notices, entr'autres celles de Charles Wiener, et enfin les célèbres voyages de Lacondamine, Humboldt, d'Orbigny, Weddel, Erndon, Hutchinson, etc. Leurs livres m'ont aidé sur beaucoup de points à me réformer et surtout à me compléter : je leur dois, entr'autres choses, d'avoir ajouté à ce travail toute sa partie historique. Ils ne sont cités dans le cours de ces volumes qu'aux endroits où je leur ai fait quelqu'emprunt direct : mais je leur rends ici l'hommage d'un continuateur reconnaissant à des devanciers illustres.

Enfin, en vue d'être aussi exact que possible pour tout, j'ai invoqué la science de quiconque je savais en état de me renseigner ; ainsi, m'adressant à mon collègue et ami, M. A. Lavallée, vice-président de la Société de botanique, qui a corrigé mes erreurs végétales ; au Ministère du Commerce ; et surtout au Ministre actuel

du Pérou, en France, M. Galvez, dont le savoir obligeant m'a fourni toute une mine de renseignements sur les progrès actuels de sa progressante patrie.

Bien que cette étude soit généralement faite sur notes et souvenirs de voyage, je n'ai pas cru devoir lui donner la forme ordinaire d'un livre-journal, parce que je n'aime pas cette forme de récit. Quoi qu'on fasse, elle est presque toujours irrationnelle, confuse et incomplète. De plus, si elle satisfait la vanité de l'auteur, en étalant chacun des faits et gestes de sa personnalité, elle ne doit satisfaire que médiocrement le lecteur. Qu'est-ce que cela peut vous faire de savoir si telle nuit nous avons bien ou mal dormi entre les moustiques ou les Indiens? Ce que vous cherchez avant tout, c'est le pays dont le livre traite, les productions, le commerce, la nature et les mœurs des habitants, afin de puiser dans cette lecture une distraction ou un enseignement.

C'est ce que je me suis efforcé de donner, sans raconter nos pérégrinations, autrement qu'à l'appui de cette étude.

Au risque de fatiguer par trop d'aridités scientifiques, je n'ai pas cru devoir non plus placer ce travail sur un canevas de roman, comme je l'ai fait pour plusieurs autres publications : parce qu'avant tout, même avant de chercher à vous plaire, j'ai voulu être vrai d'un bout à l'autre.

C'est dire que tous les détails de nature et de mœurs les anecdotes même, contenues dans ce livre, sont *absolument exacts* : ou que du moins je les crois tels.

J'ai poussé le scrupule de vérité, jusqu'à prévenir par le mot *dit-on* ou autre, chaque fois que j'ai énoncé un fait qui ne me paraissait point certain. J'ai dû, au cours d'un volume de 500 pages, me tromper plusieurs fois, souvent même, principalement dans les appréciations : *errare humanum est.* Plus que d'autres les voyageurs sont exposés à erreur, surtout dans les pays neufs, tels que ceux que je raconte en ces pages ; parce que nous sommes plus ou moins des avant-gardes, qui, par force, opèrent dans l'inconnu, rapides et tâtonnantes. Mais je ne me suis trompé ni sciemment, ni faute d'avoir cherché la vérité absolue.

Cela m'a coûté beaucoup de temps, de travail et même d'ennuis divers. Cependant je l'ai fait malgré tout, parce que c'était, à mon sens, la seule manière d'offrir un livre de quelque valeur et que mon *devoir*, ma *tendance* et mes *intérêts* me poussaient de concert à agir ainsi.

En effet, nous avions été chargés par le Gouvernement de notre pays, de regarder toutes les choses de ces contrées, et de lui rendre compte de nos investigations. Quelle que soit l'indifférence oublieuse que mon frère et moi nous avons recueillie de ce labeur, nous devions accomplir notre tâche jusqu'au bout. Je la parfais aujourd'hui en publiant ces volumes. Voici pour le devoir.

En second lieu, avant tout, même avant mon intérêt personnel, j'aime et je pratique la vérité. Ce livre, comme de raison, est fait selon ma tendance de nature, ma manière d'être. J'eusse voulu l'écrire autre-

ment, que je n'eusse même pas réussi : encore plus que le mensonge, la vérité a ses entraînements.

Enfin, j'ai agi aussi par calcul d'intérêt personnel, parce que je crois qu'entre le public et les auteurs qui le respectent en ne lui mentant jamais, il s'établit tôt ou tard une confiance sympathique féconde en succès. C'est surtout cette espérance qui m'a soutenu dans mon long travail. Si je me suis trompé, la chose, vous en conviendrez, valait au moins la peine d'être tentée !

D'ailleurs, ou je m'abuse comme un véritable auteur que je suis, ou rien qu'à lire ces pages, vous sentirez bien qu'elles sont vraies d'un bout à l'autre. La nature, les hommes, les choses, l'écrivain lui-même, car le style c'est l'homme : tout est là, bon ou mauvais, mais tel quel. Si je vous plais, tant mieux ; c'est mon désir — et le vôtre, puisque vous me lisez. Si je vous déplais : tant pis : je n'y puis rien, car je suis ainsi fait, et, comme disent les Arabes, le vieux bois ne se redresse plus.

Enfin, en vue de clore cet avertissement-préface, j'ajouterai que soit en voyage, soit depuis mon retour, je travaille à ces livres d'une manière ou d'une autre, depuis vingt-quatre ans : retouchant, empilant, ajoutant sans cesse aux cours du temps et de ma pensée élucidée par le travail. Je sais que pour un livre, comme pour les sonnets, le temps

Ne fait rien à l'affaire

et que, peu vous importe que j'aie travaillé ou non, pourvu que l'ouvrage soit bon. Mais c'est au moins

une indication que j'ai mûri les idées que ce livre renferme. Aussi, contrairement aux usages modernes, je me targue devant vous de ce temps dépensé : comme, à la fin de sa journée, un ouvrier, qui a travaillé de son mieux, se targue devant son maître des efforts qu'il a faits.

J'eusse désiré publier plus tôt, mais on n'en finit pas, quand on fait un travail de ce genre. Le temps apporte chaque jour quelque document nouveau, quelque correction d'erreur matérielle ou d'appréciation, et des chapitres entiers sont à recommencer. Enfin, grâces à Dieu, j'ai fini quant à ce volume. Je vous le livre.

Est-il bon ? Je le crois tel, puisque je le signe et vous l'offre comme un de mes produits, auxquels je tiens le plus. Mais, je suis son père, son aveugle père, tel que nous sommes tous plus ou moins. Mon espoir, sous ce rapport, ne signifie donc rien. Tout ce que je puis vous dire avec certitude, c'est que je l'ai fait, en conscience, dans le fond comme dans la forme, en vue surtout d'être utile au siècle dont Dieu m'a fait naître.

Paris, 1875.

LE PÉROU

CHAPITRE PREMIER.

Nom, Situation, Limites, etc.

Origines du nom. Couleurs nationales. Armes. Superficie. Côtes. Iles. Montagnes. Rivières. Mode et époque présumés de formation terrestre.

Le *Pérú* que nous appelons Pérou est, après le Brésil, le plus grand Etat de l'Amérique du Sud.

L'origine de son nom, comme celle de la plupart des noms de pays, remonte à ses premiers habitants. Selon quelques historiens, elle vient de Pelú qui était le nom d'un de ses fleuves et que Pizarre prit pour l'appellation générale de la contrée. Selon d'autres, elle dérive de Birú, nom du cacique indien, gouverneur de la province où les Espagnols abordèrent pour la première fois. Or, les deux versions ont probablement raison toutes les deux.

On raconte qu'à l'instant de leur débarquement, les Espagnols demandèrent aux premiers habitants qu'ils rencontrèrent, comment se nommait leur pays. L'un, croyant qu'on lui parlait du fleuve dit : Pelú. L'autre, comprenant le cacique, répondit : Birú. Il paraît que

tout ici s'appelle Pérú, dirent les Espagnols; et le nom resta.

Quoi qu'il en soit, confusion ou plaisanterie, les premiers conquérants, puis l'Espagne, puis l'usage et la géographie ont adopté cette désignation, au lieu de celle de Quichua, qui était le nom réel des habitants de cette contrée.

Les couleurs, la devise et les armes nationales du Pérou expriment très-fidèlement la nature, voire même l'état social de ce pays.

Le drapeau est blanc et rouge : formé de trois bandes verticales, une blanche entre deux rouges.

Et, en effet, le Pérou d'aujourd'hui est plus asiatique qu'européen, plus rouge que blanc.

Sa devise est : *Firme y feliz por la union* : Fort et heureux par l'union.

Ses armes portent, sous un soleil :

Un llama figurant le règne animal; un quinquina, la principale richesse végétale ou du moins celle qui est la plus connue : enfin, une corne d'abondance laissant échapper des monnaies, cette proverbiale fortune du Pérou.

Il serait difficile de trouver des armes mieux appropriées à la nature d'un peuple et l'exprimant mieux en blason. Mais, n'en déplaise à ses apôtres modernes, cette langue figurée d'une époque qu'ils s'essayent en vain à faire revivre, s'en est allée avec le moyen âge et toutes les institutions du moyen âge. La science héraldique est éteinte. Quelque bien choisies qu'elles soient, les armoiries nationales ou autres ne sont plus désormais qu'un souvenir historique à l'usage des archéologues. Le Pérou actuel ne se sert que peu ou

point des siennes et la plupart de ses habitants ne savent seulement pas qu'ils ont des armes !

Ce pays est situé, en latitude, entre le 3e et le 22e degré au sud de l'équateur : en longitude, entre le 69e et le 84e degré, à l'ouest du méridien de Paris : c'est-à-dire entre l'équateur et le tropique du sud, sous la même latitude que la majeure partie du Brésil.

Il est borné à l'ouest par l'océan Pacifique : au nord par les républiques de l'Équateur et de la Nouvelle-Grenade ; à l'est par le Brésil et la Bolivie ; au sud par la Bolivie.

Il mesure du nord au sud 2,340 kilomètres et de l'est à l'ouest 1,325 kilomètres dans ses plus grandes longueurs et largeurs. Sa superficie est évaluée à 1,600,000 kilomètres carrés, autrement dit à 160,000,000 d'hectares : c'est-à-dire à plus de trois fois la surface de la France (1).

Ses côtes maritimes, estimées à 2,500 kilomètres environ, présentent une grande quantité de golfes, rades, baies, etc. qui, çà et là, sont assez sûrs. Au point de vue de la navigation, c'est un pays richement doué. Il possède 50 ports, dont 9 grands, 10 moyens et 31 abris plus ou moins fréquentés : bien que la main de l'homme n'ait encore rien fait pour améliorer la nature.

Il a, sur sa longue côte dentelée, un grand nombre de petites îles. Mais présentement, aucune n'est susceptible de culture, aucune même n'est habitée, si ce n'est momentanément pour l'exploitation de quelques produits accidentels, comme le guano dont nous parlerons plus tard.

---

(1) Cette surface était évaluée à 520,000 kilomètres carrés, autrement dit 52,000,000 d'hectares : avant Nice et la Savoie : avant aussi, hélas ! l'Alsace et la Lorraine perdues !

Ses montagnes sont à bon droit célèbres par leur étendue, leur nombre et surtout leur richesse métallique. Quelques-unes comptent parmi les principales du globe : tels, dans le département d'Ayacucho le glacier de Sarasara, dont on estime la hauteur à 6,800 mètres (1).

Ses lacs et surtout ses fleuves ne sont pas moins célèbres. Il suffit d'indiquer le lac de Titicaca et le fleuve des Amazones avec ses affluents immenses. Ses eaux minérales sont nombreuses et puissantes.

Les végétaux, les animaux et les hommes sont moins connus et cependant ne méritent pas moins de l'être, car, au point de vue naturel le Pérou est, je crois, le plus riche pays du monde. C'est même à ce titre surtout, que je commence par lui cette série de travaux sur les diverses parties du globe qu'il m'a été donné de visiter.

Comment cette belle contrée s'est-elle formée ? J'en ignore et, de même que pour le reste de notre planète, personne, je crois, ne peut répondre à cette question autrement que par des suppositions plus ou moins discutables. Ce qui paraît certain, c'est que le Pérou a subi les phases ordinaires de tous les grands pays de montagnes.

Par une cause ou par une autre, des soulèvements volcaniques immenses se sont produits sur cette partie de notre planète, répandant au-dessus de leur fournaise des laves, des cendres, des métaux, des sels, etc., mille matières en fusion. Les eaux, qui baignaient tout ou partie de ces matières les ont pétries, comme

(1) Le mont Blanc n'a que 4,810 mètres. Le Chamalari dans l'Himalaya passe pour en avoir 9,000, ce qui, vu surtout la célèbre ascension Crocé-Spinelli, me paraît être bien des mètres !

un geindre pétrit de la farine et ainsi ont fait un sol. Sur ce sol, des végétaux ont poussé à leur tour, l'ont façonné, exhaussé, augmenté de toutes les manières. Et ainsi peu à peu, au courant de la volonté divine, la terre s'est formée (1).

Quant à remonter plus haut que cette formation même, dire d'où sont venus les premiers matériaux de notre terre, notamment le feu et l'eau ? Pourquoi ils se sont arrêtés dans l'espace ? Comment ils ont été mis en œuvre ? C'est ce que je ne saurais faire. On a écrit beaucoup de choses sur ce sujet, principalement de notre temps. Mais aucune des théories émises ne me paraissant claire ni rationnelle, je trouve inutile de les reproduire ici. Quoi qu'on prétende, l'homme jusqu'à ce jour ne connaît pas plus l'origine de sa demeure terrestre que sa propre origine personnelle. Tous les systèmes, bâtis sur la création primordiale de notre globe, n'ont encore abouti qu'au *fiat lux* de la religion dont nous sommes, autrement dit à rien, au point de vue scientifique.

A quelle époque le Pérou s'est-il formé ?

Dès l'origine même de l'Amérique du sud, probablement, comme l'indiquent les montagnes péruviennes, qui constituent le noyau ou plutôt l'ossature principale de ce continent.

C'est encore tout ce que je puis dire sur ce sujet. Car pour ce qui serait de préciser cette époque, personne jusqu'ici n'a pu le faire avec certitude, pas plus pour l'Amérique du sud que pour le reste du globe. L'âge de

---

(1) Au fur et à mesure de ces volumes sur le Nouveau-Monde, j'essayerai d'exposer clairement ce système de création terrestre, en mettant sous vos yeux ce que j'en ai pu voir.

la terre est de sept mille ans, disent les uns ; de vingt, de cent mille ans, disent les autres ; puis la Genèse ou des pierres à la main, chacun prétend prouver ce qu'il avance. Or, il en est de cela comme de la création originelle de notre planète, c'est-à-dire que personne n'en sachant rien, chacun fait là-dessus sa théorie selon ses connaissances particulières et sa tendance d'esprit. Mais jusqu'à ce jour, il n'y a encore que des hypothèses sur l'âge du monde. Or, ce qui est hypothèse pure n'est ni de mon goût ni du ressort de ce livre. J'aime bien mieux vous dire nettement que de l'âge comme de la formation de notre terre et du reste de l'univers, je ne me fais pas même une idée à peu près rationnelle — ni vous non plus, je crois — et qu'en conséquence, cherchons. Cela finira par se trouver comme tant de problèmes naturels, patiemment découverts au cours progressant de l'humanité.

J'ajouterai toutefois que l'hémisphère américain me paraît être, au moins dans sa grande généralité, d'une origine bien plus récente que celle de notre hémisphère. Son ossature principale, la Cordillère (Andes et Rocheuses) peut avoir émergé des eaux, vers la même époque que la nôtre. Les géologues le pensent, vu sa composition et sa structure analogues, disent-ils, à l'ossature du vieux monde. Mais la Cordillère n'est que l'embryon, le germe en quelque sorte de l'hémisphère américain.

Quant à presque tout le reste de ce continent, nord et sud, je le crois bien postérieur au nôtre de formation, comme la suite de ce livre et les suivants le prouveront, je pense. Comparativement à ce qu'on trouve chez nous, tout est nouveau dans ces contrées : l'ensemble général du pays, le sol, la végétation, les ani-

maux, l'homme lui-même, et ses institutions diverses. C'est vraiment le nouveau monde sous tous les aspects, la terre de l'avenir : comme notre Europe est la terre du présent : comme la vieille Asie, avec son sol et ses civilisations caducs, est le passé d'ici-bas.

Les choses, les êtres, les peuples, les continents, tout a un âge sur cette terre, donc une enfance, un âge mur, une vieillesse. Par son sol, aussi bien que par sa nation, le Pérou est un jeune pays, analogue, sous maints points de vue, à l'Italie de Rome naissante, souvent troublée, mais féconde et riche d'avenirs. Quel est cet avenir ? Dieu qui tient dans ses mains les destinées des peuples comme celles des hommes, sait seul ce qu'il réserve à cette jeune république. Mais, à voir sa richesse naturelle et même ses premiers pas sociaux, on peut du moins présumer que son sort est de devenir un jour un des Etats les plus puissants du globe. Il ne lui manque qu'un homme, pour que, de nos jours même, elle commence à prendre son large essor. Un homme ! C'est-à-dire ce qu'il y a à la fois souvent de plus funeste et de plus générateur, de meilleur et de pire ; mais un de ces souffles vivifiants, tempête ou rosée, Mahomet ou Washington, que Dieu, par intervalles, envoie à sa créature, pour faire ou défaire quelques-unes de ses fourmillières.

CHAPITRE II.

Divisions naturelles.

La *Costa* : climat; sol; végétaux; oasis; habitants. Ses analogies avec les versants méridionaux de l'Atlas algérien. La *Sierra* ou le pays des plateaux : son élévation; ses veuves; sa nature générale et son aspect de tristesse solitaire. La *Montaña* : ses pluies et sa végétation. Les nuits de la Cordillère. La *Pampa d'el Sacramento*. Tableau d'ensemble. La mère de la nature.

Le plus vaste réseau montueux du globe, la Cordillère qui traverse les deux Amériques dans toute leur longueur a divisé le Pérou en trois grandes régions très-distinctes de climat et de nature : donc de végétation, d'animaux et de mœurs humaines.

C'est ce qui se présente dans plusieurs contrées, notamment dans notre Algérie, où l'Atlas divise le pays en trois régions dissemblables : le sahel, les plateaux et le sahara. A part cette similitude, le réseau de l'Atlas est lilliputien, si on le compare à celui de la Cordillère.

Les trois régions péruviennes sont :

1° La *Costa*, la côte : région cisandine.

2° La *Sierra*, la montagne sans forêts : région interandine.

3° La *Montaña*, ou le pays des forêts : région transandine.

1° La Costa est une sorte de plan incliné large de 60 à 100 kilomètres environ, montueux et désertique, qui règne tout le long du Pérou entre les sommets occidentaux de la Cordillère et l'océan Pacifique.

L'état le plus caractéristique du climat de cette région est une sécheresse excessive, très-fréquente d'ailleurs dans la double zône terrestre, à laquelle appartient cette région tout entière. Il n'y pleut qu'à peine. Sur quelques points, entr'autres à ses deux extrémités nord et sud, la pluie ne tombe que tous les dix ans, ou on ne sait même pas ce que c'est que la pluie. L'air y est le plus souvent d'une limpidité absolue : à ce point qu'on y voit certaines planètes en plein jour. La saison hivernale elle-même n'est guère marquée que par des nuages, des brouillards et des rosées, qui viennent tempérer un peu cette sécheresse.

Grâces à ces nuages, à des courants océaniens d'eaux polaires et à des vents presque constants du sud-ouest, la chaleur générale de cette région ne dépasse point en moyenne 20 à 25 degrés cent. Les deux maxima du thermomètre sont 15 au plus bas, 35 au plus haut : ce qui est peu de chose comparativement à ce qu'on subit dans plusieurs pays intertropicaux de l'Inde ou de l'Afrique, à Tuggurt, par exemple, où le vent de sirocco porte parfois 50 degrés c. passés à l'ombre !

Au point de vue du bien-être humain, ce climat est un des plus directement uniformes, donc des plus agréables du globe. Mais il n'est généralement pas salubre. Sans être mortelle aux Européens comme l'est la côte du Brésil, cette partie du Pérou voit régner, à certaines époques annuelles, des épidémies multiples et tenaces, auxquelles les habitants du pays eux-mêmes sont exposés. La plupart de ces maladies sont peu dangereuses et il serait, je crois, facile de s'en préserver avec quelques soins d'hygiène et d'assainissement. Mais, d'un bout à l'autre du Nouveau-Monde, les soins

sont ce dont on s'occupe le moins. Partout les eaux croupissent, comme elles veulent, saturant l'air de leurs exhalaisons pestilentielles. Aussi la fièvre paludéenne, les saisons, ainsi qu'on les nomme, fleurissent-elles là comme dans un hôpital, mais sans sœurs ni médecins pour les sarcler.

Le sol de cette région généralement aride descend vers la mer du haut de la Cordillère, par grandes ondulations déchiquetées, sablonneuses et jaunâtres. Le plus souvent règne *l'arenal*, c'est-à-dire un désert stérile, interrompu seulement à rares places par quelques vallons verts, qui apparaissent comme des taches sombres sur un sol flamboyant. On trouve là de véritables déserts de plusieurs centaines de kilomètres : tels la *sechura* au nord, ou la *pampa* d'Islay au sud, véritables saharas, sauf l'étendue, où bêtes et gens peuvent se perdre et mourir de faim, de soif et de soleil, — presqu'aussi bien que dans le vrai sahara de l'Afrique.

Là, la végétation ne se montre guère que dans les *quebradas* ou vallées arrosées, où elle est alors aussi diverse et multiple que dans nos jardins modernes. Les nombreuses émigrations humaines, qui, comme nous le verrons plus tard, sont descendues sur cette côte, y ont apporté avec elles des variétés infinies d'arbres et de plantes. Tout en se modifiant ainsi que les hommes, ces végétaux émigrants ont fait comme eux. Ils se sont fixés où ils se plaisaient, étiolés souvent par un climat contraire; mais, eux aussi peut-être, s'endormant heureux dans ces vallons hospitaliers qui savent faire la vie douce à tous leurs habitants.

Les animaux sont peu nombreux. Cependant les poissons et certaines espèces d'oiseaux abondent sur les

bords de la mer, notamment sur les îles du rivage. Nous verrons même, en d'autres chapitres, comment la présence de ces derniers, protégée par les lois, est devenue peu à peu la principale ressource du Pérou. D'assez beaux troupeaux d'animaux domestiques se rencontrent çà et là. Enfin, les divers parasites de notre humanité, tels que rats, puces, chiques, moustiques, etc., y sont nombreux, quoique supportables, comparativement à ce qu'on subit dans plusieurs pays voisins. La plupart sont exotiques. Ils ont été apportés là comme les plantes par les émigrants divers, se sont comme elles facilement acclimatés sous ce ciel si doux, et n'y ont que trop, hélas! fait souches de descendants!

L'homme est assez nombreux et surtout très-varié. Attiré et retenu sur cette côte séductrice par le climat, la configuration géographique du pays, la richesse aurifère de la contrée voisine, la facilité de ressources et de plaisirs que procure le voisinage de l'Océan, il a de longue date peuplé cette région. C'est de beaucoup la partie la plus habitée du Pérou et une des contrées du globe où se trouvent le plus d'échantillons des diverses familles humaines. On dirait un grand kaléidoscope d'hommes, tant il y en a d'espèces diverses, qui, en se fusionnant, ont produit des variétés sans nombre.

De même que pour les plantes et les animaux, c'est le résultat des émigrations. Bien plus encore que la côte du Nord-Afrique — ou, comme cette côte aux temps jadis de Didon et Carthage, — la Costa du Pérou est hospitalière s'il en fût, par nature et par mœurs. Lima est une sorte de Capoue séduisante qui attire et garde des émigrants de tous les coins du monde. Ils y vont, comme les papillons vont vers la lumière, attirés par l'or ou par l'amour aux rayonnements fascinateurs. Ils y res-

tent, brûlés comme eux le plus souvent, énervés, tombés parfois : mais réchauffés, satisfaits dans cette douce vie péruvienne de contemplation, d'amour et de soleil!

Par le climat, l'aspect et la nature du sol, la rareté de la végétation semée çà et là de vallées verdoyantes, la diversité des végétaux et des animaux, par les mœurs mêmes de ses habitants, la Costa ressemble à notre atlas méridional avec ses mornes saharas constellés d'oasis.

2° La SIERRA se compose de montagnes élevées et de hauts plateaux. De même que la côte, elle règne d'un bout à l'autre du Pérou, sur une largeur variable entre 50 et 200 kilomètres. Elle est bornée sur ses côtés longitudinaux par de longues arêtes de montagnes à neiges qui, comme des murailles, les unes orientales, les autres occidentales, enserrent d'immenses plateaux. Ces crêtes montueuses ne se rencontrent entr'elles que sur quelques points éloignés : ainsi au Cerro de Pasco et près de Cuzco. Presque partout ailleurs, elles règnent à peu près parallèlement comme leurs vastes enclos : formant ainsi une sorte de pays neutre élevé par la nature entre le Pacifique et l'Atlantique, entre l'Asie occidentale et l'Europe. C'est la grande ligne de partage, l'arête dorsale qui sépare les vents, les eaux, les flores et les faunes de deux mondes divers, l'un rouge, l'autre blanc !

Le caractère distinctif de cette région, son type dominant et exceptionnel dans le monde, est son élévation excessive, telle qu'on n'en retrouve de semblable que sur la haute Asie. Quelques sommets dépassent 6,000 mètres, et les montagnes de 4 à 5,000 mètres abondent. Plusieurs plateaux, d'une étendue considérable, sont situés à 2, 3, 4,000 mètres au-dessus de

l'Océan. Le plateau du lac de Titicaca, entre autres, est à 3,915 mètres, c'est-à-dire aux quatre cinquièmes de l'élévation du mont Blanc (1), à vingt-quatre fois la hauteur du sommet des tours de Notre-Dame ou de la Cour de Marbre de Versailles (2), lesquels sont identiques.

De par cette élévation combinée avec sa situation intertropicale, cette région a un climat bizarre et anormal, si on le compare à celui de presque tous les autres pays. C'est ainsi que, malgré le voisinage de l'équateur, plusieurs sommets de montagnes gardent constamment des neiges et des glaces. Sur différents points, des orages, des tempêtes même sévissent comme sur mer, tellement fortes qu'elles entraînent souvent morts d'hommes et surtout d'animaux. Il est plusieurs de ses parties, si couvertes de neiges et par suite si éclatantes sous le soleil, qu'on ne les passe qu'avec des lunettes, à peine de risquer de perdre la vue. On dirait nos Alpes, en plein hiver, avec à la fois leurs glaces polaires, le rayonnement et la chaleur du soleil tropical, de sorte qu'au pied de ces mêmes montagnes, non-seulement il ne gèle jamais, mais le thermomètre monte souvent jusqu'à 35 degrés et au-delà.

Les changements de température sont subits et violents à ne pouvoir qu'à peine nous en faire une idée, bien que notre France soit sujette, elle aussi, à différentes variations de ce genre. Sur certains plateaux bas, on brûle à midi, on gèle le soir, selon le vent. Comme au Mexique, — et ailleurs, — ces mobilités climatériques sont même probablement la cause primordiale

(1) 4,810 mètres.
(2) 164 mètres.

des révolutions incessantes, qui passent à la fois dans l'air et dans les esprits. La nature est la grande inspiratrice des actions des peuples aussi bien que des individus.

A part ces variations souvent pénibles par leurs excès, l'air est généralement très-pur, très-vif, sans nuages ni brouillards d'aucune sorte. Il ne pleut que pendant trois mois de l'année et encore pas beaucoup. Sur les grands plateaux, la chaleur ni le froid ne sont jamais excessifs. La température moyenne est de dix degrés pendant le jour, 7 pendant la nuit. Le thermomètre a pour maxima onze au-dessus et deux au-dessous de zéro. Dans les neiges constantes, il oscille selon la saison, l'heure et le vent, entre deux au-dessus et six au-dessous.

Pour notre race blanche, ce climat est beaucoup plus sain que celui de la côte. Nous y prenons bien encore çà et là quelques fièvres. De même que tous les étrangers à ces contrées élevées, nous y sommes soumis à une oppression de poitrine nommée dans le pays *soroche* ou *veta*, et provenant du peu de densité de l'atmosphère. Mais les maladies de foie, les dyssenteries, fièvre jaune, etc., qui font plus que décimer les Européens dans les contrées intertropicales, sont rares ou mêmes inconnues sur la Sierra.

Les asiatiques au contraire et même les indigènes des basses plaines dont les poumons ne sont pas faits pour cette raréfaction atmosphérique en souffrent jusqu'à mourir.

Encore plus que le travail forcé, la principale cause de la mortalité des Indiens depuis la domination espagnole a été leur transplantation sur les hauts plateaux. Ils mouraient là par milliers, phthisiques dès la première année de leur arrivée, comme ils le deviennent

en Europe, car notre climat leur est encore plus funeste que ne l'est le leur pour nous.

A part cela, cette région est saine. Ses vallées sont remarquablement salubres. On trouve même çà et là quelques localités privilégiées, comme la vallée de Jauja, dans le département de Junin, qui sont l'Algérie ou le Montpellier du Pérou, c'est-à-dire un pays de prédilection, où les malades se rendent de toutes les parties de la république.

Rien n'est triste d'ailleurs, comme la plupart de ces plateaux, surtout ceux qui sont très-élevés. L'horizon est large, mais vide. Une ceinture de neiges ou de roches nues vous enserre, implacable comme un mur de forteresse. Il semble qu'il n'y a point de porte pour en sortir et qu'on est là prisonnier, sans autre compagnon que quelques llamas épars sur un versant de montagne. Les habitants et même les arbres, réfugiés dans les vallées, ne paraissent nulle part. Une solitude morne avec un vent froid qui vous glace, et cependant pas d'air pour respirer, pèsent sur vous comme un manteau de deuil. C'est bien plus triste que les déserts de la côte. Là du moins on voit la mer ou la montagne, quelque chose qui vit à l'horizon.

La nature générale du sol est variable comme le climat. Tandis que les montagnes sont généralement rocheuses, les plateaux et les vallées ne sont au contraire que terre végétale. Le pays presqu'entier est métallique par excellence. C'est de là surtout que les Espagnols ont tiré cette quantité prodigieuse d'or et d'argent qui ont fait leur puissance et probablement leur faiblesse ! car il semble que l'or soit pour l'homme ce qu'est le mercure pour les métaux, les lustrant pour un moment, mais corrosif jusqu'à la destruction !

Dès cours d'eau sillonnent cette région, courant les uns vers le Pacifique, les autres vers l'Atlantique, après des détours sans fin à travers le dédale montueux qui contrarie incessamment leurs cours. Quelques-uns ont une étendue et un volume considérable. L'Amazone par exemple, dont le cours sinueux parcourt deux cents lieues de Cordillère haute et basse avant d'arriver aux grandes plaines de l'intérieur sud-américain.

La végétation se borne à des plantes fourragères, s'étalant par familles, à perte de vue, comme des flots dans la mer. Ce sont en général les mêmes plantes que celles de nos climats, ou du moins des espèces analogues, qui, soit naturellement, soit par acclimatation, se sont développées là comme sur leur sol de prédilection.

On ne voit d'arbres que dans quelques vallés abritées, où alors vivent côte à côte les végétaux des tropiques et les nôtres. Toutefois, les uns et les autres, passables dans les basses vallées, plus que médiocres dans les hautes, ne sont beaux nulle part, surtout à côté de leurs voisins du versant oriental de la Cordillère.

Les animaux sont peu nombreux. L'air est trop rare et trop froid pour qu'ils se plaisent là. Cependant les bestiaux abondent. De même que les plateaux de notre Algérie, les plateaux du Pérou sont la terre des troupeaux, moutons, vicognes, etc.

L'homme attiré par les gisements métalliques du sol habite et surtout a beaucoup habité cette région. Mais, comme dans tous les pays dont la végétation est pauvre, il n'y fait guère que passer pour déterrer la richesse, puis va vivre ailleurs. Dès sa moisson d'or récoltée, il retourne la dépenser sur la Costa, ou s'éparpille dans la basse montagne et là prend la vie d'agriculture ou

de chasse, c'est-à-dire les vraies vies, celles qui, sans regrets, endorment leurs adeptes dans la paix de l'âme.

3° La Montaña, autrement dit la montagne boisée, le pays des forêts, règne aussi d'un bout à l'autre du Pérou, jusqu'au point où la Bolivie en a pris l'extrémité méridionale. Sa largeur varie entre 500 et 1,000 kilomètres. Elle se compose de deux parties distinctes aussi dissemblables entre elles que la Costa et la Sierra.

L'une, la Montaña proprement dite que je vais expliquer tout à l'heure, comprend les basses montagnes qui s'étendent aux pieds de la Sierra.

L'autre, le pays des *bosquetes y mosquitos,* des forêts et des moustiques, s'étend depuis ces montagnes, jusque dans l'intérieur du continent. La description de cette contrée peu connue et cependant très-curieuse surtout au point de vue de la formation de notre planète, trouvera place dans le volume intitulé *Le pays indien*, auquel elle appartient, sinon politiquement, du moins par droit de nature et d'habitants. Je me bornerai à dire ici que c'est un pays alluvionnaire par excellence, plat, très-arrosé, inondé même chaque année, fertile au plus haut degré, riche en animaux de toute sorte, mais presqu'inhabitable et inhabité, à cause de ses moustiques encore plus que de son insalubrité.

Quant à la Montaña proprement dite, essentiellement montueuse comme la Sierra et la Costa, mais remplie de riches plateaux et de vallées plus riches encore, c'est, à mon sens, la région la meilleure du Pérou et probablement du globe.

D'abord, en général, elle n'est point malsaine comme les basses terres d'au-dessous, ni même comme la Costa. De plus, on y peut choisir l'atmosphère qu'on

veut ; ce qui est un des grands bonheurs d'ici-bas. Selon qu'on habite telle ou telle montagne, ou même l'un ou l'autre de ses versants, on a le climat qu'on aime. Ainsi, chez nous, dans une proportion infiniment restreinte, l'exposition au nord ou au midi donne du froid ou de la chaleur. Mais à la différence de ce qui se passe chez nous, le sol là est à qui veut le prendre, comme l'air que nous respirons. L'homme, grâce à Dieu, n'y fourmille pas encore assez pour avoir confisqué la nature !

Bien que située tout entière entre les tropiques, cette région est véritablement tempérée dans l'acception réelle de ce mot. La chaleur ordinaire des journées est de 20 à 30 degrés et celle des nuits de 15 à 20. Il est rare de voir le thermomètre monter ou descendre au-delà de ces deux extrêmes. Des brises fréquentes tempèrent cette chaleur et la différencient presque chaque jour.

Le seul défaut de ce climat est l'abondance des pluies. Il y pleut beaucoup plus que chez nous. Les vapeurs de l'Atlantique, apportées par les vents d'est, qui soufflent presque constamment, arrivent par masses, jusqu'à la haute Cordillère où elles s'arrêtent. Là, elles se condensent, puis se répandent en pluies diluviennes et parfois incessantes pendant des journées consécutives. Je ne pense pas qu'il y ait un pays où il tombe plus d'eau.

Mais, ces pluies n'étant jamais froides, ne sont pas désagréables comme celles de nos climats. On arrive même très vite à les aimer, tant la nature semble en avoir besoin, et alors on les affronte sans y penser, comme on affronte chez nous une ondée de printemps.

Quand il ne pleut point, ce climat est délicieux. Le milieu du jour est un peu chaud, bien qu'en général le

ciel y soit couvert, par un brouillard diaphane, qui tamise les rayons solaires. Mais les matinées, les soirées et les nuits sont enchanteresses, tièdement fraîches, claires et souvent tout embaumées aux caprices de la forêt voisine.

La lune a des rayonnements à la fois splendides et voilés qu'on ne trouve que là. Les belles nuits de l'Italie elle-même, de Venise la voluptueuse, ne sont pas plus belles : c'est à se croire par moments dans un monde meilleur d'amour et de poésie.

Les montagnes, bien moins abruptes et hautes que celles de la Sierra, renferment de larges vallées et des pampas ou autres plaines admirables d'étendue et de fertilité.

Telle la *pampa d'el Sacramento,* située entre le Huallaga et l'Aucayali, qui compte près de 500 kilomètres de long sur 100 à 200 de large. Son sol végétal est sans fond pour ainsi dire, en ce sens que jusque par dix mètres de profondeur on ne trouve le plus souvent que de l'humus. Elle est si admirablement arrosée qu'on n'y connaît pas un kilomètre carré, sans un cours d'eau quelconque. On la pourrait irriguer en tous temps et sans frais. C'est à la fois plus beau, plus riche et bien plus grand que les plaines de Castellamare sous Naples ou de la Mitidja sous Alger. Il n'y a qu'en Asie, dit-on, où l'on trouve quelque chose d'analogue à cette richesse naturelle.

Des cours d'eau sans nombre arrosent le pays partout. Quelques-uns sont chargés de minéral, chauds ou froids ou salés jusque sur de longs parcours. Plusieurs charrient de l'or en paillettes, et, différents lacs ont des coquilles perlières. Mais la richesse véritable du pays est dans sa végétation, si admirablement puissante

et variée, qu'en Amérique même elle est proverbiale.

Là, l'homme peut, à son gré, tout cultiver, le blé ou le manioc, la canne ou la betterave, l'ananas ou le pêcher, la rose ou les bignonias, le chêne ou le palmier, tout ce qu'il veut, sans autre souci que de choisir son versant de montagne, sans autre peine que de jeter ses graines à la volée, comme du blé sur une terre prête. Tout pousse plein de vie et de sucs, splendide à ne pas rêver plus beau.

Aussi, bien que cette région soit absolument entre les tropiques, on y trouve à peu près toutes les plantes, tous les animaux et toutes les mœurs humaines qu'on rencontre sous le soleil. Tout, depuis l'âpre lichen des pôles, jusqu'au bananier aux feuilles de velours, qui ne vit bien que sous l'équateur : depuis l'ours ami des neiges, jusqu'au singe frileux gambadant au soleil : depuis le pasteur vagabond qui promène son troupeau de sommets en sommets, jusqu'au planteur de cacao dormant au fond de son odorante vallée, sans en sortir jamais.

Malgré ces avantages naturels, les plus grands d'ici bas, parce qu'ils sont la base de tout, l'homme n'habite la Montaña que çà et là, à rares places. Cette portion du Pérou est encore un désert à peine connu, où les Péruviens des rivages du Pacifique ne vont eux-mêmes que par hasard ou pour faire fortune, comme nous allons dans nos colonies d'outre-mer. Elle passe pour couverte de moustiques, d'Indiens et d'animaux féroces, plus impossibles les uns que les autres, et il n'est même pas jusqu'à nos dictionnaires en vogue qui ne la déclarent inhabitable ! Or, vous avez vu par les pages précédentes et vous verrez encore mieux par ce qui suit, que c'est peut-être le plus délicieux pays de la terre.

En vérité, tout vaniteux qu'il est de son savoir,

l'homme bien souvent a moins de bon sens que le plus vulgaire animal. La contrée la plus belle des deux Amériques et peut-être de notre planète, est une de celles que notre espèce habite et connaît le moins !

Tel est le Pérou dans ses divisions principales. Chacune de ses trois régions se subdivise en différentes contrées ou sous-régions qu'il serait curieux d'étudier en détail. Mais il faut se borner, même quand on expose le Pérou. Pour le résumer, je vais essayer de le peindre dans un tableau d'ensemble.

Si j'échoue dans ma tâche, pardonnez-le-moi, vous qui me lisez , vous surtout du Pérou. L'œuvre est difficile. On peut expliquer Paris, sa vaste plaine et ses monuments. Mais comment rendre la Cordillère, c'est-à-dire *un monde superposé,* pour emprunter l'expression du savant Haencke ?

Des montagnes de toutes hauteurs et de toutes formes, s'élèvent par étages comme les gradins d'un amphithéâtre immense, dont l'arène est l'Océan et dont les hauts sommets semblent porter la voûte éthérée. Les unes dentelées, abruptes et nues comme le Djurjura d'Alger ; les autres arrondies, boisées à ne voir que des arbres, ainsi que les Vosges, ou couvertes d'herbes et de fleurs multicolores, comme les monts de l'Auvergne. Toutes baignant dans une atmosphère bleuâtre et çà et là couronnées de nuages d'or ou de neiges d'argent, dont les diadèmes ceignent leurs fronts perdus dans l'azur du ciel. C'est beau à rêver l'échappée d'un monde céleste.

Puis, entre ces montagnes : des plaines où le regard se perd, vertes du vert pâle des hautes herbes et si coupées d'eaux vives, que du haut des monts on dirait d'immenses tapis veinés de rubans d'acier : ou, plus souvent, des vallées si fraîches, si belles et si perdues,

qu'il semble qu'on vivrait là le rêve de sa vie, heureux comme nos premiers parents dans leur première patrie.

D'espace en espace luisent, miroitants, des lacs entourés de rochers ou d'arbres en fleurs ; les uns, tachetés de grands roseaux verts, les autres bleus comme des lacs de Suisse ou d'Italie. Entre ces lacs, allant parfois de l'un à l'autre, de larges fleuves, aux ondes chargées d'arbres voyageurs, tantôt se replient sur eux-mêmes en méandres sans fin, tantôt se précipitent, par torrents tumultueux, dans des gorges noires à force de profondeur, ou tombent par cataractes écumeuses, qui scintillent sous le soleil en franges d'argent.

De tous côtés, sur les flancs des monts, sur les plaines, dans les vallées, d'immenses forêts vierges apparaissent par grandes taches sombres émergeant de champs d'herbes vertes. Variées à l'infini comme les végétaux qui les peuplent, les unes semblent impénétrables, avec leurs grands arbres enguirlandés de lianes et chargés de parasites sans nombre ; les autres ondulant au vent, sous leurs chevelures de palmiers, semblent des jardins plantés, squares oubliés de l'Eden détruit. La plupart, à maintes places, sont si chargées de fleurs, que, par moments, aux caprices des brises, on dirait qu'une neige y tombe. Selon leur soleil ou leurs arbres, celles-ci sont sans cesse agitées et bruyantes sous des myriades de singes, de coatis et d'oiseaux aux couleurs éclatantes des paravents chinois ; celles-là, au contraire, sont si remplies d'ombre, de silence et de solitude mystérieuse, qu'on s'y croirait seul dans un monde vierge.

C'est splendide et varié comme la terre entière.

Que ceux d'entre vous qui ont visité les grandes chaînes de notre continent d'Europe combinent par la

pensée toutes les beautés réunies de nos montagnes. Qu'ils leur donnent le Rhin et la Loire, les lacs de Genève et de Côme, les rochers de l'Algérie, les arbres de Fontainebleau, les plantes de nos serres. Puis, sur tout cela, qu'ils étendent le ciel de Naples. Alors seulement ils auront une idée du Pérou.

Là, en effet, tout se trouve. L'Apennin ou les Vosges, avec leurs beaux sites, leurs douces vallées, leurs eaux vives, leurs bois ombreux. L'Atlas, avec ses nudités rocheuses, ses oasis soudaines, ses plantes étranges, sorte de trait d'union bizarre entre l'Afrique et nous. Le Vésuve ou l'Etna avec leurs laves, leurs horreurs, leurs panaches de fumées. Les Alpes surtout, les Alpes immenses, avec leurs glaciers et leurs neiges, si hautes qu'on dirait des marches de l'escalier du ciel.

Montagnes, volcans, vallées, plateaux, fleuves, lacs; toutes les formes de la terre et toutes ses essences; tous les minéraux, les végétaux et les animaux d'ici-bas ou du moins une variété quelconque de chacune de leurs espèces : tout est là comme dans un immense bazar du monde entier (1).

Vous devez comprendre par cet aperçu combien il est difficile de rendre ce splendide pays. Autant vaut essayer de décrire le globe. Ce n'est qu'en le parcourant longtemps et en sachant voir qu'on peut s'expliquer bien cette source terrestre du continent qui s'est formé de sa Cordillère et que cette chaîne immense façonne encore probablement sous nos yeux mêmes. Dans l'œuvre du Créateur, les Andes doivent être à l'Amérique

(1) Cette sorte d'universalité du Pérou est même la cause des jugements si divers qui ont été portés sur lui par différents voyageurs. Chacun, suivant la partie qu'il a le plus visitée, l'a fait tantôt stérile, tantôt luxuriant de verdure, tandis qu'il est l'un et l'autre à la fois.

du Sud ce que l'Etna est à la Sicile : la terre-mère, *tellus mater*, dont on ne saurait trouver d'analogue ici-bas que dans le vieux berceau de notre hémisphère, dans l'antique Asie.

L'immensité seule de la Cordillère américaine indique son rôle terrestre. Elle règne d'un pôle à l'autre, du pôle nord à la Terre de Feu, portant vingt noms divers, Andes, Rocheuses, etc., mais toujours la même et sans solutions dans son méandre sans fin. C'est l'épine dorsale du globe.

Les Siciliens nomment leur Etna *l'œil de la terre.* Ils diraient vrai s'ils disaient l'œil de la Méditerranée. La Cordillère du Pérou, c'est l'œil de l'Amérique du Sud, d'un continent tout entier.

Pour clore ce tableau, j'ajouterai que voici déjà longues années que j'ai quitté l'Amérique; des années remplies à large mesure par le travail, la maladie, les voyages, les soucis de toute sorte ; que j'ai parcouru, soit avant, soit depuis ce temps, bon nombre de contrées; qu'en conséquence, je dois être au moins refroidi sur mes impressions péruviennes, et que cependant les empreintes de ce pays sont encore incrustées en moi telles qu'à l'heure du retour.

C'est que le Pérou est à lui seul un échantillon de la nature entière, et quiconque l'a vu une fois vit avec lui jusqu'à son dernier jour; comme si peuplé qu'il soit devenu par les années, le cœur vit avec un seul amour. Terre du Pérou, pays des beaux cieux, des belles montagnes, des grandes solitudes; pays des forêts vierges, des lacs bleus, des torrents et des cascades; pays des doux accueils, terre de l'amour et de la douce vie, votre souvenir sur mon âme plane comme l'ombre d'un beau rêve dans une nuit d'insomnie.

CHAPITRE III.

Volcans.

Le Misti : le Huayna-Putina : le Tutupaca, etc. Les tremblements de terre et leurs phases diverses. Mœurs péruviennes à ce sujet. Le tremblement de 1746 à Lima et au Callao. Cent personnes survivant seules de 5.000. On se fait à tout. Les volcans et la croûte terrestre. Causes présumées des éruptions et des tremblements de terre. Remède possible.

L'aspic est dans l'herbe ;
Hélas ! hélas ! Le ver est dans le fruit superbe.
VICTOR HUGO.

Comme s'il fallait qu'ici-bas toute chose ait son revers et que la nature même la plus belle porte une plaie quelconque, le Pérou est en proie au phénomène le plus effrayant de ce monde, aux tremblements de terre. De plus, quelques-unes de ses provinces, ayant encore des volcans en activité, sont exposées à des éruptions, qui, de temps à autres, dévastent tout le pays situé autour d'eux.

La plupart de ces volcans sont inconnus dans leur passé, aussi bien que dans leur présent. Cependant on a sur eux quelques notions éparses, qui méritent d'être signalées.

Les principaux sont :

Le Misti, situé au-dessus d'Aréquipa, l'une des montagnes les plus élevées du globe, 6,700 mètres. L'histoire n'a conservé aucunes traces de sa vie de volcan et on pourrait le croire éteint, si les neiges de sa cime ne fondaient pas, dit-on, à certains moments, comme

sous le coup de subites chaleurs intérieures. De plus, pendant les tremblements de terre, il vomit parfois des tourbillons de flammes semblables à ceux que produit la poudre enflammée à l'air libre : ce qui peut s'expliquer par le voisinage des immenses quantités de salpêtre répandues dans ses environs et de là peut-être tombant, soit en eaux, soit en sels, sur le foyer intérieur du volcan. De fois à autres, on voit aussi s'élever sur lui des nuages de fumée ; mais on croit en général que ce ne sont que des tourbillons de cendres ou de poussières soulevées par le vent, sur les flancs gigantesques de la montagne.

Quoi qu'il en soit, en exercice ou non, le Misti est un des principaux volcans du globe, sinon le principal. Notre Etna malgré ses quarante lieues de tour, n'approche pas de ce colosse. On estime qu'Aréquipa est à plus de 16 kilomètres du faîte du volcan ; et cependant elle est bâtie aux pieds du Misti, sur une de ses déclivités dernières, comme Catane sur l'Etna. Cela explique même pourquoi il la secoue si souvent, comme son confrère secoue sa compagne sicilienne. Ces ruches à leurs flancs les piquent peut-être !

L'Atchatahua, dans le département d'Ayacucho ; un glacier plutôt qu'un volcan. Isolé du système des Andes, il n'en est pas moins très élevé, 4,600 mètres, et, par suite, porte des neiges éternelles. Cependant on assure que dans son glacier même on voit un cratère béant, qui, de juin à septembre, vomit régulièrement de la fumée. On pourrait s'étonner de cette monomanie volcanique de faire du feu, juste quand nous n'en faisons pas. Mais l'Atchatahua, — que Dieu veuille empêcher d'éternuer, — étant situé de l'autre côté de l'équateur, doit tout faire à notre inverse. Il est dans son droit, si tant

est qu'il fume autrement que dans l'imagination des Péruviens très incandescente quant à leurs volcans.

Le Huayna-Putina, en repos depuis l'an 1600, époque à laquelle il a eu une éruption, qui, si elle avait rencontré son Pline serait, elle aussi, enregistrée tout au long dans la mémoire des hommes. Un pauvre bourg situé à ses pieds, Quinistaquillas, périt comme Herculanum, enseveli sous les laves. Pendant six semaines, l'air fut obscurci par les fumées de l'éruption et il tomba une telle pluie de cendres, qu'elles volèrent, dit l'histoire, jusqu'à 200 lieues de distance, ce qui est beaucoup de lieues ! Cependant le fait n'a rien d'incroyable ; l'Etna dans ses grandes éruptions vomit des cendres jusque sur Malte.

L'Isluga, dont on estime la hauteur à 5,800 mètres. L'histoire de ce volcan est inconnue. Quant à son existence présente, elle se borne à des grondements souterrains et à quelques tremblements de terre accidentels.

L'Ubinas, le Tutupaca ou Candarave. Ce dernier, dont la base possède de grands amas de soufre natif est toujours en activité. C'est même le seul cratère du Pérou qui se trouve dans ce cas.

Soit qu'ils aient déjà fini leurs carrières ignées, soit qu'ils dorment, les volcans de ce pays sont présentement assez tranquilles. A part le Candarave, aucun même ne brûle sans cesse comme fait le Vésuve par exemple. Sous ce rapport, le Pérou est bien moins riche que la Bolivie et la République de l'Equateur, ses proches voisins, où les volcans en exercice fument par troupes, comme en hiver les cheminées d'une ville.

Mais si, par suite de cet état, les éruptions sont rares, il n'en est pas de même des tremblements de terre.

Nulle part, je crois, ce phénomène n'est plus fréquent. La Costa presqu'entière et certaines parties de la Sierra ressentent des secousses terrestres tous les ans et souvent plusieurs dans la même année. Chaque vingt ou trente ans, un de ces tremblements, plus fort que les autres, détruit de fond en comble la montagne, la plaine ou la ville, devenues gênantes pour lui sans doute. Cela est régulier comme une fièvre intermittente qui prendrait la terre à certaines époques.

La Montaña n'est pas à beaucoup près aussi sujette à ces secousses et celles qu'elle subit sont moins formidables. Cependant elle en éprouve çà et là, de temps à autres, à faire trembler aussi bien ses maisons que ses habitants.

Quoique capricieux au plus haut degré, ce singulier phénomène paraît cependant soumis à certaines lois générales. Ainsi, il se produit surtout au commencement ou à la fin de la nuit; aux changements de saison, lorsque depuis quelques jours ou quelques heures, l'atmosphère est chaude, lourde, accablante, comme chargée d'une électricité orageuse qui ne trouve pas où s'épandre. Alors, tout à coup, avec ou sans bruits souterrains, la terre éprouve une secousse soudaine plus ou moins forte, selon le tremblement. Cette première commotion est généralement suivie de plusieurs autres, qui se succèdent à intervalles réguliers. La plupart ont une même direction du sud au nord; mais elles dissemblent dans leur force, leur durée et surtout leur nombre. Les unes ne sont qu'un frémissement, les autres bousculent tout. Celles-ci durent une demi-seconde, celles-là près d'une minute et plus. Tel tremblement n'a qu'une ou deux secousses, tel autre en compte dix, quarante et jusqu'à deux cents, en un seul jour.

L'ensemble de ces secousses constitue un *terre-moto,* un tremblement de terre.

La longueur de chaque cataclysme varie entre quelques heures et quelques jours. Il y a des années où on ressent des commotions pendant des semaines consécutives et plusieurs dans la même journée. Mais, en général, la durée d'un tremblement n'excède pas douze à quinze heures.

D'ordinaire le phénomène se borne à quelques commotions sans force, qui lézardent ou renversent les murs malades. Cela ressemble aux légers tressaillements que nous ressentons çà et là, en France, c'est-à-dire à une menace plutôt qu'à un danger. Mais quelquefois aussi les secousses sévissent à tout renverser. Le sol tremble et oscille à la fois, comme un pont de navire, sous la trépidation de la chaudière unie au balancement du roulis. Les maisons se disjoignent. Des bruits sourds, semblables à ceux d'un tonnerre souterrain se mêlent aux fracas des murs qui croulent. Des crevasses se forment, vomissant de la vapeur et de la boue. La terre grondante, entr'ouverte, roulante, semble prête à s'engloutir, comme en rêve, dans des abîmes d'anéantissement.

Tel on raconte là-bas ce terrible phénomène. Il est si fréquent sur la côte qu'il y est passé dans les mœurs pour ainsi dire. A Lima, Truxillo, Aréquipa surtout, on l'accepte comme on accepte le choléra dans l'Inde. Il a sa part dans la vie individuelle et générale. Non-seulement on n'y élève que peu de monuments, par crainte des secousses terrestres, mais les maisons n'y ont qu'un étage et beaucoup possèdent dans leur intérieur un champ d'asile, hors l'atteinte des bâtiments, où aux heures des cataclysmes, on peut se retirer sans crainte d'être écrasé.

Lorsque le tremblement n'est pas fort, ce qui est son état normal, à peine les plus timorés vont-ils dans cet asile. Cela ne réveille pas tout le monde et sans la commère ou le journal de la localité, qui le lendemain renseigne chacun, le désordre de la nuit passerait inaperçu. Mais quand les secousses sont fortes ou se multiplient, la terreur est générale. Au choc, chacun s'éveille, sort et fuit comme la peur qui le mord et l'emporte l'a surpris : en pantalon, en chemise; tel qu'il est. La foule effarée se sauve par la campagne, oubliant ses refuges intérieurs. L'homme n'est plus qu'un mouton fuyant sous l'orage, la tête perdue. *Tremor! Tremor!* c'est à qui clamera plus fort, comme pour conjurer sa crainte par le bruit de sa voix.

Puis, tout bas ou tout haut, chacun invoque Dieu, ce Dieu qu'il avait oublié depuis le dernier tremblement! Mais c'est le Dieu du Christ, le Dieu qui pardonne : priez, priez-le, car, seul, en ces terribles heures, il peut préserver sa créature.

Rien, dit-on, rien d'ici-bas ne saurait donner une idée de cette convulsion de la terre quand elle est à son paroxysme. Ce que l'histoire rapporte du tremblement de 1746, qui a détruit les trois quarts de Lima et le Callao entier, est sinistre, rien qu'à la lecture.

200 secousses en 24 heures!

La terre s'entr'ouvrant çà et là pour vomir de la fumée, du sable et des roulements de foudre!

Toutes les maisons lézardées, croulantes ou ne formant plus qu'un amas de ruines !

L'Océan, au Callao, se retirant jusque dans ses abîmes, puis, revenant sur la ville, et, à deux reprises, l'inondant avec une sorte de furie!

Sur 23 vaisseaux mouillés dans le port, 19 sombrant,

et les quatre survivants lancés par le flot dans l'intérieur des terres !

Le désastre estimé, pour le seul Callao, à plus de trois milliards de francs, et les habitants de cette ville, si bien détruits, que de 5,000 qu'ils étaient il n'en resta que 100.

Après ces secousses formidables, il semble que la nature, comme un malade après une crise, ait peine à se remettre. Des déluges de pluie, à Lima, où il ne pleut jamais, viennent inonder la ville. La plupart des rues sont submergées. Les cadavres, sans sépulture, pourrissent dans les décombres ou flottent emportés aux torrents. Le sol, bouleversé de fond en comble, ne produit plus rien. Les villes détruites et veuves de leurs habitants restent couchées dans leurs ruines sans se relever. On dirait que c'est fini d'elles !

Mais Lima est vivace et le Pérou est le Pérou ! Les tremblements de terre, pas plus que les révolutions, n'ont réussi jusqu'à ce jour à faire fuir l'homme de cette terre promise. Il suffit de quelques années seulement pour panser toutes ces plaies.

Les Péruviens eux-mêmes ont comme la conscience de la longévité de leur patrie. A l'instant où le tremblement de terre sévit, la terreur les gagne : tout est perdu ; aucun d'eux ne restera désormais sur ce sol troublé ! Mais, dès le lendemain, le soir même, quand les secousses n'ont pas été fortes, leur double insouciance indienne et créole a repris le dessus de chacun. La gaîté, les plaisirs, les fêtes — cette vie du Pérou — recommencent comme devant et quel que soit le nombre des morts, en moins d'une année, tout est oublié !

C'est leur nature ! Au moment du malheur, tremblement de terre ou autre, ils souffrent bien plus que nous, hommes du Nord et du vieil hémisphère. Mais, par cela

même que leur douleur est violente à les déborder, elle ne dure pas. Chacun d'eux mourrait s'il souffrait aussi longtemps que nous. J'ai assisté à un de leurs désastres par incendie : c'était à croire qu'ils allaient s'enterrer dans leurs décombres. Le surlendemain ils dansaient dessus!

Joignez à cela qu'on s'accoutume aux tremblements de terre comme à autre chose.

Rien qu'à lire les récits de ces terribles catastrophes, la pitié vous prend. Vous supputez avec effroi quelque secousse imprévue jetant notre Paris en ruines sur tout ce que nous aimons! Eh bien, au Pérou, on ne pense même pas à ce danger. Cette mort imminente qui vous apitoye sur le sort des Péruviens, ces désastres et cette menace de chaque seconde qui vous feraient, croyez-vous, déserter ce pays, malgré ses splendeurs, n'occupent personne là-bas. Les Liméniens ne s'inquiètent pas plus des tremblements de terre que nous ne nous inquiétons nous, Parisiens, de dormir sur les catacombes. C'est le Napolitain de Résina sur le Vésuve, le soldat en guerre, le couvreur sur son toit. Et même, sans aller chercher tout cela, c'est vous, lecteur, qui vous endormez chaque soir, sans penser que demain vous pouvez vous éveiller dans l'éternité.

L'homme ici-bas se fait à tout : aux tremblements de terre, à la mort ; à tout. Le volcan, aussi bien que le fossoyeur, devient pour nous, à les user, indifférent et banal comme le temps qui roule en nous emportant. Le seul point à réserver est de ne rien faire contre sa conscience, parce que dans ses conseils muets est l'avenir d'après ce monde !

En attendant notre heure, cherchons — si vous voulez, — d'où peuvent provenir ces étranges mouvements de notre demeure terrestre.

L'étude est intéressante.

Si c'est un passe-temps, il vaut bien la bouillotte
Et si c'est un métier, ce n'en est pas un pire
Que fille entretenue, avocat ou portier.

A. de Musset.

Maintes théories se sont produites pour expliquer les tremblements de terre péruviens ; les unes basées sur les volcans, les autres sur les vapeurs de la côte, l'électricité terrestre, la chaleur tropicale, etc. Je pourrais les reproduire, mais aucune ne m'ayant satisfait, j'ai préféré construire à mon tour un échafaudage. Si — comme votre serviteur — vous n'aimez pas les conjectures, veuillez passer le reste du chapitre, car il ne renferme plus que cela.

Les tremblements de terre du Pérou sont, je crois, le fait combiné d'une région ignée et d'un pays neuf, autrement dit d'une contrée volcanique et d'un sol jeune où la croûte terrestre, n'a encore que peu d'épaisseur.

Ils sont causés par des vapeurs souterraines qui, ne trouvant pas une bouche par où sortir, frémissent sous la terre.

Ils sont déterminés, le plus souvent, par un changement de température, tel que refroidissement, chaleur, etc., qui modifient le calorique de la croûte terrestre et par suite son état. Ainsi, lorsque sous le coup d'un changement quelconque de son atmosphère, un homme éprouve un besoin d'éternuer qu'il ne peut pas satisfaire, son être entier frémit sous le coup de ce besoin comprimé.

Tout ici-bas, les choses aussi bien que les êtres, est soumis à certaines lois générales, qui sont les conditions communes de la nature terrestre.

Telles sont mes hypothèses. Je vais maintenant les expliquer et quelque bizarre que vous paraisse mon idée d'éternuement terrestre, ne la dédaignez pas trop, je vous prie, avant de l'avoir examinée. Je ne l'habille pas des vêtements scientifiques ordinaires, autrement dit de formules plus ou moins obscures et gourmées. Mais elle m'a été inspirée par ce que j'ai vu ou appris sur le Vésuve, l'Etna et le pays américain comparés. Je l'ai façonnée en l'amalgamant avec ce qu'on sait de la vapeur, etc. C'est une billevesée peut-être, mais qui, du moins, a des bases raisonnées sinon raisonnables.

Ces bases les voici :

Comme le prouvent les puits de Grenelle et autres, — ces dangers à venir des générations d'après nous — une fournaise intérieure brûle au centre de notre planète. Pourquoi et comment ? Je ne saurais vous le dire, vu que je n'y suis pas allé voir, ni vous non plus, je pense ? (1) Mais quelle qu'en soit la cause, ce feu n'en existe pas moins.

Les volcans sont les tuyaux d'échappement et de respiration, autrement dit les corps de cheminée de cette fournaise. Par suite, ils vomissent, soit par leurs cratères, soit par leurs bases, selon leur degré de vieillesse, une fumée presque constante et de temps à autres de la lave, des cendres, des vapeurs, etc., suivant ce que la machine brûle dans son estomac-fourneau.

Chaque pays à montagnes importantes a eu, a, ou

---

(1) C'est cette fournaise qui, avec l'eau, a eu et a encore pour mission de fabriquer notre globe. Sa fonction est de faire de la croûte terrestre, pierre ou cendre, comme nos mécaniques font du papier. Puis, à mesure qu'elle a accompli son œuvre autour d'elle, en produisant dans chaque localité la quantité voulue de sol, elle se réfugie de plus en plus dans son centre.

Ainsi un feu, couvant sous les cendres qu'il a faites, s'y enterre progressivement et pour peu qu'on mouille ces cendres, forme au-dessus de lui une croûte de terre calcinée.

aura ses volcans. La France a eu les siens dans les Pyrénées, les Vosges, l'Auvergne. Ses eaux minérales chaudes, ses cratères éteints, ses secousses légères même, sont là pour le prouver. Le Pérou est dans l'état où nous étions, il y a plusieurs milliers d'années, dans l'état où sont encore l'Italie, l'Islande, etc. Du Mexique au Chili, la Cordillère intertropicale est : par excellence, un pays de volcans. On en trouve là comme on devait en trouver autrefois en Sicile : par troupes. Situé tout entier sur cette Cordillère ou à ses bases, sur les flancs d'un immense amas volcanique, comme Naplès est au bas du Vésuve, le Pérou est donc au-dessus d'une immense fournaise en activité. C'est un marbre de poêle placé sur un foyer allumé.

Or, quand vous êtes assis sur un poêle, vous sentez la chaleur, vous entendez les bruits, vous éprouvez les contre-coups des incidents divers du feu qui brûle sous vous, sans cependant subir ce feu directement.

Le Pérou éprouve les contre-coups des incidents de la fournaise intérieure qui brûle sous lui, sans les subir d'une façon directe. Il est, dans la situation de tous les pays à volcans en exercice, et par suite exposé comme eux à des commotions terrestres. Truxillo, Lima, Aréquipa, etc., sont comme Résina, Torre del Greco, Catane, etc. La seule différence qu'il y ait entre les tremblements de terre du Pérou et ceux de l'Italie, est que les premiers sont jeunes, forts, terribles, tandis que les autres sont vieux, fatigués, faibles.

Or, cette différence résulte uniquement de la diversité d'âge des deux continents. Ainsi que la suite de ces livres le prouvera, l'Amérique du sud est une contrée de formation bien plus récente que notre Europe. Dans aucune de ses parties la terre, ni même le climat, ce co-

rollaire du sol, n'y sont achevés comme sur notre continent. Tout y est probablement encore en enfance, en facture d'origine.

La conséquence naturelle de cette diversité d'âge est qu'au Pérou, où la croûte terrestre commencée depuis moins de temps que chez nous est moins épaisse et surtout moins bien amalgamée, les commotions du sol sont bien plus fréquentes, formidables et faciles à ressentir. Tandis que, sur l'Europe où cette croûte est épaisse et cimentée de longue date, ces mêmes commotions sont rares, bénignes et inaperçues.

Telle est, à mon sens, la cause véritable des tremblements de terre du Pérou et de tous les pays du globe (1). Ceci admis, si le travail vous intéresse à lire comme il m'a intéressé à le faire, cherchons comment et pourquoi ces tremblements se produisent. C'est plus difficile et plus hypothétique encore. Mais enfin, puisque là dessus aussi, j'ai bâti ma théorie, et qu'il en peut un jour ou l'autre résulter quelque utilité, j'éprouve le besoin de vous en faire part. Qui dit écrivain dit prêcheur, convertisseur, bavard même, si vous voulez.

---

(1) On n'est pas d'accord pour attribuer ce phénomène au feu intérieur de notre planète, parce qu'il se produit parfois dans des pays où il n'y a pas de volcans; ainsi en Algérie et au Pérou même, qui n'en ont que peu ou point à l'état incandescent. Mais il s'agit seulement de savoir si ces pays en ont eu ou sont prêts à en avoir.

Or, pour ce qui est de l'Algérie que nous avons prise comme exemple, elle porte maintes traces de volcans éteints. La rade d'Alger aussi bien que e golfe de Naples, n'est même évidemment qu'un grand cratère noyé, et il suffit de parcourir un peu le Sahel pour y trouver à chaque pas des traces volcaniques. Quant au Pérou, s'il n'en a pas encore ou plutôt s'il n'en a déjà plus qu'un ou deux, l'Equateur, la Bolivie et le Chili en ont pour lui. Il est entre eux comme sur le dos d'un immense foyer dont les cheminées sont à Quito, Aréquipa, etc. Il doit donc trembler et il tremble en effet autant si ce n'est plus que ses voisines, par cela même qu'il est moins près des bouches de dégagements, autrement dit des volcans. Le tonnerre d'un fusil frémit plus que sa gueule. Toute la question doit être dans la nature et surtout l'épaisseur de la croûte terrestre, ce qu'on vérifierait probablement avec quelques sondages artésiens.

Les volcans étant les cheminées de notre fournaise intérieure, si on examine l'un deux avec attention, on doit pouvoir présumer ce qui se passe dans cette fournaise, comme en examinant la fumée d'une cheminée, on présume facilement la nature et l'état du feu. Je choisis le Vésuve, parce que c'est le volcan le plus à notre portée française, celui que, bien plutôt que ses collègues d'Amérique, chacun de nous peut étudier quelque jour.

Vésuvio, comme on le sait, baigne presque dans la mer par un de ses côtés. Il est vieux et gercé à maintes places, donc pouvant facilement, par quelques-unes de ses fissures souterraines, recevoir l'eau de sa voisine la Méditerranée. Son sort plus ou moins prochain est même d'être éteint, puis submergé par cette voisine, comme l'ont été ses prédécesseurs du golfe de Naples et autres volcans noyés, de même acabit.

Dans son présent état normal, il vomit de la fumée sans cesse, et, à intervalles fixes, un jet de petites pierres, de cendres et de fumée redoublée, qui sort de son cratère avec un bruit d'explosion souterraine. On dirait l'essoufflement régulier d'une locomotive lâchant des jets de vapeur.

Chacune de ces émissions réglées, constituant une petite éruption au grand complet, ressemble au nuage de cendres, de flammèches, de vapeur et de bruit, qui s'élève d'un feu sur lequel on jette un verre d'eau. Enfin les intervalles de ce hoquet volcanique sont les mêmes que ceux des vagues de la Méditerranée battant le rivage du Vésuve.

De tout cela condensé, j'ai conclu (1) :

---

(1) Tout en émettant cette hypothèse nouvelle, il est de mon devoir

Que cet essoufflement régulier devait provenir de l'extrémité d'un flot du golfe filtrant à travers quelque fissure du Vésuve, et se déversant à intervalles réglés sur sa fournaise.

Puis, allant du particulier au général, j'ai pensé que les éruptions n'étaient pas autre chose qu'un duel de feu et d'eau, dans des proportions plus ou moins fortes selon le volcan et surtout selon l'eau.

De même qu'un orifice de cheminée, chaque volcan fume tranquillement, tant que le feu qu'il surmonte est dans son état normal. Mais, de temps en temps, quelques parcelles d'eau s'échappant, soit de la mer, soit des grands réservoirs souterrains, tombent sur la fournaise par une crevasse quelconque. A mesure qu'elles atteignent le feu, ces eaux s'évaporent, bousculent et enlèvent tout autour d'elles en se volatilisant, puis montent dans le volcan en entraînant leur vapeur, c'est-à-dire elles-mêmes, avec de la lave, de la cendre, du soufre, des pierres, etc. Selon ce qui brûle pour le moment dans la partie du grand brasier où cette vapeur s'est subitement formée (1).

---

d'avertir que les traités ou manuels géologiques ne l'ont pas encore sanctionnée. J'ajouterai même que lorsque j'ai publié pour la première fois cette théorie, en 1862, certaines prétentions scientifiques dont l'usage est de parler sur tout sans avoir rien vu par elles-mêmes, ont beaucoup raillé cette idée. Il se peut qu'elles aient raison, mais jusqu'à théorie meilleure et surtout jusqu'à leurs voyages, je leur demande la permission de préférer mon hypothèse *de visu* à leurs affirmations sans y voir. Cependant comme ces prétentions font partie de ce qu'on nomme la science, avant de chercher à vous convertir, je devais loyalement déclarer que sur ce point je suis un hérésiarque, un novateur. Et maintenant, lecteur, vous êtes averti : croyez pour le mieux. C'est votre affaire : je me lave les mains de votre croyance.

(1) Quand il tombe seulement quelques tonnes d'eau, l'éruption est peu de chose : c'est un verre d'eau qui se volatilise.

Quand l'avalanche a lieu par masses continues, l'éruption est forte et longue. Souvent même alors le feu s'éteint sous l'inondation. La lave ou la cendre couvertes par des torrents d'eau forment croûte au-dessus de la fournaise et le volcan inondé devient le golfe de Naples, le lac d'Averne, la

Cette seconde hypothèse admise, les tremblements de terre seraient des accompagnements d'éruption, ou, plus souvent encore, des éruptions comprimées — des émeutes n'ayant pas assez de force pour se faire révolutions !

De fois à autres, au hasard d'un réservoir d'eau tombant sur la fournaise, en dehors de l'échappement d'un volcan : ou lorsqu'il s'est formé tant de vapeur souterraine que la cheminée voisine ne suffit pas à la vomir : ou quand cette cheminée s'est bouchée : le dessus de poêle, la croûte terrestre frissonne à tout casser. En d'autres termes, il y a tremblement de terre. Les secousses incessantes de Lima n'ont peut-être pas d'autres causes qu'une fissure dans le lit du Rimac, ou dans les cavernes maritimes de ses environs qui, de temps à autres, laissent échapper quelques tonnes d'eau.

Cette infiltration se produit : quand le feu trop fort a trop calciné la croûte de terre qui le sépare des eaux placées au-dessus de lui ; quand une modification de l'atmosphère, un changement de saison, un lever ou un coucher de soleil, une pierre dérangée sur le sol déplacent quelque chose sur la croûte terrestre ; au-dessus de tout cela, quand le régulateur souverain de la nature, poursuivant son œuvre en dehors de nos formicantes existences, a jugé que c'était l'heure !

D'après ces données (1), il serait peut-être possible de remédier au moins partiellement à ces cataclysmes, en

---

campagne de Rome et autres milliers de cratères remplis, devenus des plaines, des lacs, des golfes.

(1) L'électricité joue peut-être aussi là-dedans un grand rôle ; en déterminant ces échappées d'eau. Mais je crois qu'une production quelconque de vapeur, mélangée parfois de gaz de différentes natures, selon le pays, est la cause immédiate de ces deux phénomènes connexes, les éruptions et les tremblements de terre.

pratiquant au sol des ouvertures, autrement dit des soupapes de sûreté, comme nous en pratiquons à nos chaudières. Si j'avais l'honneur d'être Président de la république du Pérou, ou simplement maire de Lima, j'essaierais de pratiquer un forage à quelques lieues de la ville ; non dans le but d'avoir de l'eau — ce qui ne nuirait pas à Lima — mais afin de donner une cheminée au volcan bouché ou en perspective qui s'agite là. Exactement comme on met un séton à un cheval que l'humeur tourmente, un ventilateur à une cheminée qui fume.

Le remède serait peut-être pire que le mal. Cela se voit si souvent en médecine ! Mais enfin un volcan régulier s'établirait peut-être par l'orifice de mon puits, et remplacerait les tremblements de terre ou au moins les diminuerait d'intensité. En tous cas, réussissant ou non, j'aurais du moins essayé quelque chose pour guérir ma patrie de la plus pénible de ses souffrances.

Tout ce que je demande au Président du Pérou, s'il essaye ce para-tremor et s'il réussit, c'est de donner mon nom à son volcan artificiel. Mon souvenir, comme celui d'Empédocle planera sur une fournaise, sans que je m'y sois jeté : et, en l'an de grâce 2,000 ou plus, cela peut servir à l'un de mes petits-neveux au centième degré ! Grand bien lui fasse.

Telles sont, à mon sens, les causes directes et indirectes de ce singulier phénomène. Très-probablement ces convulsions, analogues à celles que subissent quelques enfants, sont un des incidents de la formation de ces contrées. L'hémisphère américain est encore en travail presque partout, dans la nature comme parmi les hommes. Les volcans, qui, chez nous ne sont plus

que des raretés dispersées, se rencontrent là par vingtaine et en activité permanente. Les fleuves s'y déplacent incessamment. Les révolutions se multiplient. Jusqu'à ce que le sol et les nations y soient suffisamment assis, comme ils le sont sur notre hémisphère, leur sort est de s'agiter, de frémir, de se convulsionner dans des mouvements plus ou moins dangereux qui ne sont pas autre chose que les incidents naturels de leur croissance.

Ces convulsions sont incessantes et terribles au Pérou, par cela même que cette terre est une des plus riches d'avenir qui soit ici-bas. Dans la nature aussi bien que parmi les hommes, c'est le propre des vraies splendeurs d'être laborieuses et pénibles en leurs enfantements. Dieu, dans sa pondération de tout, mesure sans doute aux choses, aussi bien qu'aux êtres, leur part proportionnelle de labeurs.

Aux grands pays, aux vrais grands hommes, les grands orages !

CHAPITRE IV.

Lacs et rivières.

Titicaca. Lauricocha. Les étangs minéraux d'Iça. L'Amazone. L'Ucayali, etc. Les torrents de la Cordillère. Cataractes, le Huallaga et ses périls, les Pungos, le Mancériche ou récit d'un passage de ce pungo en grandes eaux.

Après les tremblements de terre, les eaux de la basse Cordillère sont ce qui frappe le plus l'esprit au Pérou, non seulement les lacs et les rivières s'y trouvent en quantités considérables, comme cela doit être dans un pays sujet à des pluies excessives, montueux et boisé à l'excès. Mais les masses liquides que roulent ces rivières leur constituent un système fluvial à part, d'autant plus saisissant, que les cours d'eau étant les seules routes de ces contrées, on vit constamment sur eux lorsqu'on voyage.

Les lacs n'ont rien d'exceptionnel, si on les compare à ceux de plusieurs autres contrées. A part Titicaca, on ne trouve nulle part de grands amas d'eau comme aux Etats-Unis ou en Suisse par exemple. Les marais y sont nombreux, mais la plupart dessèchent chaque été. Les eaux sont trop puissantes à certains moments, le soleil et la végétation les absorbent trop à certains autres, pour qu'elles forment là de grands amas, comme dans les régions boréales ou même dans les nôtres. Elles s'en vont par torrents ou s'évaporent.

Ces marais, de même que tous ceux des pays équatoriaux, sont généralement inextricables, tels qu'on ne

songe pas à les traverser, pour abréger les longs circuits de route, qu'ils créent entre deux bourgades souvent très rapprochées l'une de l'autre. Des végétations de toute sorte les encombrent, au point que la navigation même en simple canot y est le plus souvent impossible.

Tantôt, leurs eaux sont libres dans le milieu, mais les arbustes touffus de leurs rives les rendent inabordables. On ne connaît leur existence que parce que du haut d'une montagne, on a vu leur nappe briller au soleil comme un miroir encadré de verdure. Tantôt au contraire, c'est l'état le plus fréquent, ils sont tout à fait enfouis sous la végétation et par suite destinés à disparaître prochainement. De véritables forêts de plantes et d'arbres les couvrent, il faut entrer dans leurs vases pour s'apercevoir de leur existence.

Quand ils ont de l'eau, on circule sur eux en bateau, sous la verdure, perdu dans des espèces de canaux sous forêts, qui sinuent entre des troncs d'arbres. Toutefois, c'est principalement aux pieds de la Cordillère, dans la partie centrale du continent dont je parlerai plus tard, qu'on navigue ainsi. Dans les montagnes, cette locomotion n'est qu'exceptionnelle, en vue d'une chasse, d'une pêche ou tout au plus d'une course commerciale; c'est la terre et non l'eau, qui est là la route naturelle.

Le plus considérable des lacs du Pérou est celui de Titicaca dont la célébrité historique est connue. Situé dans le département de Puno, à 3,915 mètres au-dessus de l'océan, cette mer Caspienne du Pérou a 700 kilomètres de tour, sur des profondeurs variables entre 20 et 60 mètres. Soumise à des tempêtes subites, poissonneuse malgré son eau dure, elle reçoit plusieurs rivières sans

les rendre qu'à peine en apparence. Son *desaguadero*, sa décharge, débouche dans une lagune et s'y perd. On croit qu'il va de là par chemins souterrains se jeter à Iquique dans le Pacifique. Mais il en est de cette voie mystérieuse comme de celle qui relie la mer Noire à la mer Caspienne, c'est-à-dire qu'on la suppose, sans raisons décisives.

On trouve encore quelques autres lacs célèbres, tels : Lauricocha, autrement dit l'étang du Perroquet, la source du fleuve des Amazones.

Le lac Urcos, au fond duquel repose, dit-on, une chaîne d'or immense, jetée là au moment de la chute des Incas.

Enfin, les étangs d'Içа dont la réputation hygiénique égale au Pérou, celle de nos sources de Vichy. Ils forment cinq petits lacs d'origine volcanique, comme Averne en Italie. Leurs eaux, les plus minéralisées qu'on connaisse, renferment en suspension jusqu'à 30 grammes par litre de substances minérales. On ne les prend même généralement qu'en bains, tant elles sont fortes. De natures diverses, selon chacun de leurs lacs, elles passent pour avoir maintes vertus infaillibles, entr'autres celles de guérir les affections lymphatiques et scrofuleuses, les maladies de peau, la paralysie, les rhumatismes, les asthmes et jusqu'aux cancers. Quoi qu'il en soit, elles sont essentiellement reconstitutives, toniques et stimulantes, au point que dans certains cas elles procurent une sensation de bien-être nerveux, qui va jusqu'à l'hilarité. Ce sont de ces remèdes violents, tantôt guérissant, mais tantôt aussi achevant leurs malades, comme font tous les remèdes excessifs.

Outre ces étangs, le Pérou possède de nombreuses sources minérales, thermales et froides. Il est trop pays

de métaux et de volcans, pour ne pas être richissime sous ce rapport. Quelques-unes, telles que celles de Cajamarca et de Cuzco passent pour très efficaces et sont suivies depuis des temps immémoriaux. Cependant aucune de ces eaux, pas même celles d'Iça, n'ont près d'elles d'établissements de bains, ou ce qu'elles ont est si peu de chose qu'autant vaut n'en pas parler. C'est une incurie qui est la conséquence presque forcée de l'état de jeunesse du Pérou ; les bains, les piscines, les eaux thermales suivies sont le propre des peuples déjà vieux, blasés, maladifs comme étaient les Romains et comme nous commençons d'être. L'Amérique est encore trop jeune pour songer à tout cela !

Les fleuves, rivières et torrents sont admirables. La côte n'en a que quelques-uns qui dessèchent pour la plupart en été. Mais la Sierra et surtout la Montaña en ont pour trois.

Ainsi :

L'Amazone, le roi des fleuves, qui de sa source à sa bouche, compte 4,800 kilomètres de cours, reçoit sur cette route onze cents affluents, et arrose par elle-même ou par ses tributaires 2,700 kilomètres en latitude, et 3,300 en longitude : c'est-à-dire plus des deux tiers de l'Amérique du sud, cinq républiques et un empire (1) !

L'Ucayali, son principal affluent, si grand et surtout si vaste que les habitants de ses rives le nomment la *mère du Pérou.*

Le torrentueux Huallaga, une des rivières les plus dangereuses du globe.

---

(1) J'expliquerai en détail, dans le volume sur le Brésil, cette merveilleuse artère fluviale.

Le Napo, le Pastazza, le Tigré, charriant de l'or, etc.

Aucun pays n'est sous ce rapport, plus magnifiquement doué que la Montaña, surtout la partie de cette région qui s'étend aux pieds de la Cordillère. La quantité de pluie et de neige, que reçoit cette immense chaîne, fournit des eaux bien plus abondantes que celles de la plupart des autres montagnes du globe.

Il est difficile de se faire une idée des masses liquides qui courent là pendant l'hiver, comme des avalanches dont le poids augmente la vitesse. Il est des gorges où la crue hivernale de certains torrents dépasse 20 et jusqu'à 30 mètres d'élévation.

Dans les grandes vallées, ces cours d'eau ondulent comme de longs serpents qui se roulent sur eux-mêmes. Çà et là, du haut des montagnes, on croirait voir la Seine serpentant sous Paris dans son méandre de verdure. Mais le plus souvent, leurs eaux tumultueuses sinuent à travers des vallées étroites et profondes comme des gouffres; ou elles se précipitent d'un versant de montagne contre un autre, en bondissant sur des rochers, qu'elles roulent avec elles comme des galets de mer.

De plus, ces torrents entraînent incessamment avec eux des végétaux de toute sorte, arrachés à leurs rives. Ce sont les grands semeurs de l'Amérique du Sud. On voit passer là dans leurs ondes, pêle-mêle, des graines, des fleurs, des feuilles, des arbres séculaires, parfois si grands et si chargés de végétaux, voire même d'animaux, qu'on dirait des arches flottantes. Le fleuve les entraîne avec lui fougueusement, tantôt dressés à demi, tantôt couchés, parfois disparus, le plus souvent emportés rapides et tournoyants comme les bouchons de nos rues roulés par le ruisseau.

Au-dessus et autour de ces eaux mugissantes, on n'entend que leurs bruits, tant elles déferlent avec fracas. On dirait le ressac de l'Océan par un temps de haute mer, mais plus court et plus rauque. Ces bruits sont même à la fois si fréquents et si forts, qu'ils ont déterminé le nom indigène de ces torrents. Les Indiens les nomment *Lloclla* et il y a peu de mots aussi parfaitement imitatifs. Lorsqu'on le prononce à plusieurs ensemble et comme eux, c'est-à-dire du fond du gosier, on croirait entendre les eaux bruyantes des ravines péruviennes. De plus, il est tels fleuves auxquels leur fracas exceptionnel a mérité un nom particulier; ainsi l'Apurimac dans le département de Cuzco, dont le nom signifie en langue inca : celui qui parle comme un roi.

Çà et là, souvent, ces fleuves courent par ce qu'on nomme au Pérou des *corrienteza* et au Canada des *rapides;* c'est-à-dire, une partie de cours où l'eau roule sur un plan si incliné, qu'il s'en faut de peu qu'elle ne forme cataracte. Quand le torrent est bien gonflé, rien n'impressionne plus que ces rapides, surtout lorsqu'on arrive brusquement en face de l'un d'eux. On découvre tout à coup l'eau en l'air, dans le ciel, et descendant sur vous en montagne mouvante qui va vous engloutir. On dirait une soudaine avalanche, si bien que toujours on recule malgré soi, comme devant l'Océan en fureur. Il faut réfléchir, pour comprendre qu'eux aussi, ces fleuves ont leurs lits marqués par Dieu! Mais comme aussi la vue de l'Océan déchaîné, cela vous incruste dans l'âme les sentiments du peu qu'est l'homme sur la terre et de la nécessité d'un régulateur du monde.

Dans maintes gorges, aux caprices des lits que ces torrents se sont creusés, beaucoup ont des cataractes. Alors, quand on parcourt ces solitudes, on entend sous

la forêt un bruit qui résonne par roulements sourds, analogues au tonnerre d'un lointain orage. Puis, subitement, au détour du sentier, on se trouve en face d'une grande nappe d'eau écumante d'où montent des nuages de pulvérin, qui forment arc-en-ciel. Des arbres et des rochers tombent incessamment du haut de cette nappe avec des bruits rauques. L'onde au bas de la cascade écume, tourbillonne, puis se sauve en emportant des débris végétaux à demi ensevelis dans une mousse blanche.

C'est fascinant parfois à rester là pendant des heures, regardant sans rien dire, sans même penser. On admire, voilà tout, comme on fait devant le Niagara, devant Naples, devant tout ce qui est vraiment beau.

Mais, hélas! elle aussi, cette beauté a son revers, son ombre. Malgré leurs caprices torrentueux, ces cours d'eau étant les seules routes de la Montaña, on peut facilement présumer la quantité d'accidents dont ils sont les causes.

C'est à ce point que chacun de ces torrents, dans le pays qu'il traverse, passe pour une sorte de minotaure, prélevant tous les ans son tribut de victimes sur ses passagers. Les habitants ne comprennent même pas l'admiration des étrangers pour ces monstres homicides; l'horreur, chez eux, a effacé tout autre sentiment. Il leur semble qu'on vénère leurs bourreaux; et chacun d'eux, dans son irritation, vous raconte à l'envi les crimes de son torrent.

« Seigneur, dit l'un, en montrant d'un regard craintif l'eau écumante sur des rochers; c'est ici que le mois dernier, don Ignacio, mon oncle, tous ses hommes et ses marchandises se sont perdus. Sa *uba* (canot) ayant chaviré, a roulé jusqu'à la cascade que vous voyez là-bas, et tous ont péri. »

» Là, dit un autre en se signant, monseigneur l'évêque de Chachapoias, que Dieu bénisse, a perdu sa *balsa* (radeau) avec les ornements d'église qu'elle portait, et a failli chavirer lui-même, quoique notre évêque, que Dieu bénisse. Une crue subite du maudit a causé ce malheur.

» Dans ce tourbillon que vous voyez par notre travers, il a péri cinq canots l'an dernier et trois cette année. Cet avaleur attire les canots, comme la résine attire les poussières. Nous n'avons qu'à passer vite ».

Les accidents à cheval ou à pied sont moins graves parce qu'il ne périt en général qu'un ou deux individus à la fois; mais ils sont encore plus fréquents, et variés comme dans un musée d'accidents. Vous qui vous plaignez de la monotone rapidité des chemins de fer, allez traverser la Cordillère du Pérou? Je vous jure que vous reviendrez de là, guéri de vos touristeries, n'aspirant plus qu'à la prosaïque locomotion de notre Europe.

Je ne parle pas du temps perdu en route; le temps est une monnaie qui n'a pas cours dans les montagnes péruviennes. La devise sociale là n'est point *labor,* mais *farniente.* On consume parfois des jours, voire même des semaines entières, à attendre sur le bord d'un torrent qu'il ait plu à ses eaux de décroître, pour vous permettre de le traverser. Mais cela est un détail qui n'occupe personne dans la Cordillère, pas même celui qui attend. Plus tard, en examinant les routes, nous verrons ces mœurs nonchalantes. Je les passe ici, pour ne m'occuper que des torrents seuls.

On pourrait dire qu'ils ont des accidents pour tous les goûts : noyade, écrasement, chutes de tout genre; voyez, voyageurs, vous n'avez qu'à choisir !

Ici, le torrent subitement gonflé par une pluie, arrive tout à coup, si vite que votre caravane, coupée par le milieu, n'a que le temps de passer ou de rétrograder; bienheureuse si elle n'a pas laissé à l'eau quelques charges ou même quelques noyés. C'est une des infortunes les plus fréquentes et les plus diverses dans leurs péripéties. L'eau, par ces crues soudaines descend si rapide parfois, qu'on n'a pas même le temps de traverser devant elle. On est bousculé, comme par une voiture, et roulé au flot.

Là, le fleuve, non content de son lit, a pris depuis quelque temps deux ou trois centaines de mètres, à droite ou à gauche de ce lit, et en a fait des bourbiers. On enfonce là-dedans, comme dans les pris pris de Cayenne ou les fondrières de l'Oise.

Sur certains torrents, les pierres, rondes comme des galets, roulent si fort sous les pieds des chevaux, ou même des hommes, qu'on laisse généralement sur ses rives un ou deux porteurs et autant de mules éclopés, foulés, cassés ou morts, etc., etc.

C'est superbe de variété destructive, et il me faudrait écrire un vrai martyrologue pour raconter tous les genres d'épreuves auxquels, les Indiens surtout, sont exposés dans ces voyages. Ils sont à la fois les postillons, les matelots et les chevaux de ces voies semi-fluviales, semi-terrestres. Ils en sont la chair à accidents, comme nous étions la chair à canon de l'Europe, pendant la tempête napoléonienne.

Aussi ne tarissent-ils pas de légendes, de récits, de proverbes sur les torrents divers de leurs routes. Soit qu'on suive les bords de l'un de ces cours d'eau, soit qu'on le passe à gué, ou qu'on navigue dessus, la bande de porteurs ou de rameurs qui vous conduit ne se lasse

jamais de vous conter ses malheurs et ceux des siens. On dirait qu'ils se relaient pour cela, tant chacun d'eux a son poème, et souvent digne d'un vrai poète.

Quelqu'imagés et naïfs que soient ces récits en général, je n'en reproduirai qu'un à la fin de ce chapitre, parce que je le crois vrai entre tous. Quant aux autres histoires locales, pas plus à celle-là qu'à l'histoire en général, il ne faut avoir une confiance absolue. C'est comme le passage du pont d'Arcole : ou, la garde meurt... Cela pêche par l'exactitude. Il faut faire d'abord la part de l'imagination indienne; une très grosse part. De plus, tout naïf qu'il paraît, l'enfant de la montagne ment volontiers, quand cela peut lui servir. Or, ses longs récits d'accidents sont un de ses moyens de soutirer un real. Il l'emploie, comme fait tout guide ou porteur, qui, plus ou moins lazzarone par état, sème tant qu'il peut son macaroni ou son pourboire dans le cœur de son client de passage.

Mais cette fantasmagorie n'empêche pas le danger de ces torrents d'être très réel et si grave, qu'il n'y en a pas, je crois, de plus grand à courir en voyage. Les Indiens, sous ce rapport, n'exagèrent rien et leurs effrois sont pleinement justifiés par les accidents incessants dont ils sont les victimes nées en quelque sorte. Plus de la moitié des rameurs périt par les torrents. Aussi est-il quelques-uns de ces cours d'eau, pour lesquels ils ont un véritable culte de terreur analogue à celui des Indiens de l'Asie pour le dieu du mal. C'est le Siva, le Teutatès, auquel on sacrifiait des victimes humaines; et sur lequel ils ne s'embarquent, qu'après s'être signés, pour conjurer sa démoniaque puissance par le signe de leur salut. La peur et une peur légi-

time suinte d'eux pour ainsi dire à chaque parole et à chaque geste.

Tel est entr'autres, le Huallaga, le plus légendaire et le plus redouté des torrents de la Cordillère péruvienne.

On compte sur son cours navigable, c'est-à-dire sur un parcours de quelques centaines de kilomètres, jusqu'à trente *mal passos* ou mauvais passages, qui offrent danger de mort, à chacune de leurs traversées. Il est quelques-uns de ces endroits qu'on ne franchit pas en certains temps, sans avoir pris ses dispositions mortuaires, comme lorsqu'on part pour une expédition hasardeuse. Ce roi des torrents sud-américain a tant englouti de canots avec leurs chargements qu'il y a sur lui dans la basse Cordillère un dicton ainsi conçu :

« Il n'y a pas mine au Pérou qui vaille le fond du » Huallaga ! »

Les Indiens de ses rives chargés de le traverser ou de le parcourir ne le nomment communément que le *grand sépulcre*.

Je vous puis parler savamment de ses fureurs torrentueuses, car nous avons, mon frère et moi, remonté puis descendu une partie de son cours. Or, pendant ces trajets de quelques jours, un bateau s'est perdu, corps et biens, à deux ou trois heures en avant de nous ; un de nos canots s'est empli d'eau, et, un peu plus bas, nous n'avons échappé qu'assez juste au naufrage, conséquemment à la mort, car tout naufrage dans ces eaux tumultueuses entraîne presque fatalement la mort.

Chacun de ces torrents meurtriers a comme une spécialité particulière de *mal passos*. L'un a des roches roulantes, l'autre, des bas-fonds ; celui-ci, des courants subits qui changent incessamment de place ou de di-

rection. Celui-là enfin a des gorges ou défilés dans lesquels le fleuve s'engouffre, en resserrant subitement ses eaux ; et, par suite, en décuplant de vitesse, de force et de violence. D'une largeur de trois cents mètres, par exemple, il tombe tout-à-coup dans un défilé de vingt mètres, à travers lequel les eaux s'engloutissent comme dans un entonnoir.

Tel est le passage du Manseriche sur l'Amazone, l'un des plus célèbres mais non des plus dangereux. Le fleuve se resserre presque subitement de 500 mètres à 50 et coule ainsi à l'étroit sur deux lieues de long, avec une vitesse de 16 kilomètres à l'heure, en eaux moyennes, car, en grandes eaux, on ne sait pas, vu que personne n'y passe.

Ces gorges qu'on nomme *pungos*, du quichua *punca* qui signifie porte, sont splendides d'horreur naturelle.

Aux deux côtés du fleuve, deux hautes parois de rochers à pic s'élèvent noirâtres ou rouges en général, semées de mousses, d'arbrisseaux de hasard, et surtout de lianes, qui pendent au vent, soulevées çà et là comme des chevelures. L'eau se précipite dans cette ouverture derrière laquelle tout est sombre. On ne voit plus le jour qu'au-dessus de sa tête, tout en haut, bien plus haut que dans une rue de Venise. Autour de vous, le fleuve déferle noir, sans reflets, avec des susurements sinistres, qui percent le fracas des flots sur les rochers. On se croit descendu dans un puits, et là emporté par une eau souterraine, je ne sais où, sans rien voir ni même comprendre, si ce n'est qu'on va....

Cependant le couloir tourne et retourne sur lui-même en tous sens, comme le dédale d'un labyrinthe. Les eaux suivent. Mais à chaque détour on les entrevoit se dressant fougueuses contre la paroi qui les ar-

rête; puis passant mugissantes, emportées par elles-mêmes dans leur course. A tous moments des arbres roulés viennent battre une paroi qu'elles heurtent comme des poutres de catapulte, avec des bruits sourds. Mais ce n'est qu'un éclair de verdure qui sillonne le flot, en semant sa surface de branches et de feuilles brisées.

Si on se penche pour voir ce que sont devenus l'arbre et le rocher qu'il a heurtés : disparus tous les deux : l'arbre dans les eaux, le rocher dans un détour du pungo. D'ailleurs on n'a le temps ni même la pensée de rien regarder. On passe, on tourne rapide, absorbé, pres-qu'ébloui de vertiges, comme dans une ronde affolée de fin de bal. Mais on n'est pas au bal!

La mort, la vie tiennent à rien; à une liane, une branche d'arbre qui vous soulève ou vous arrête, au coup de pagaye trop fort ou trop faible d'un rameur : que sais-je? Au vol d'une chauve-souris qui frôle le pilote! A rien enfin, — à la destinée!

Aussi au moment d'entrer dans ces gorges, l'heure devient solennelle comme au prélude d'une bataille. Chacun sent que la mort plane et chacun pense. Nul ne parle. Au lieu d'un, les pilotes se mettent deux et debout, pour mieux voir. Les rameurs se déshabillent pour ramer plus fort et tenter un salut, s'ils naufragent. Tous inspectent longuement leurs pagayes, leur arme de combat avec les flots.

Enfin le courant vous prend. Le canot, glissant rapide, entre avec vous. La nuit se fait. Un vent humide et lourd, un vent de tombe, vous baigne la face. Les deux rives défilent obscures, à peine entrevues, sans qu'on pense même à les regarder. L'âme et les yeux sont ailleurs : à passer vite. On retient presque son

haleine, comme pour moins gêner la course, et on ne respire bien que lorsque la plaine ou la vallée apparaît enfin, grande ouverte avec ses clartés, qui permettent au fleuve d'étaler ses ondes : aux rameurs de s'arrêter : à tous de voir, de respirer, de vivre enfin au soleil des vivants.

La mort doit être un pungo, avec la lumière par delà.

Tel, entr'autres surtout, m'est apparu comme une vision surnaturelle, le pungo de Chasuta, sur le Huallaga, l'un des plus beaux mais des plus dangereux *mal passos* du Pérou. C'était si grandiose, si saisissant que je le revois en écrivant ces lignes, tel quel : comme je l'ai vu il y a des années.

On doit comprendre maintenant la sainte horreur des Indiens pour ces passages, ou tout au moins l'excuser. Ils ne s'y engagent jamais sans une appréhension plus ou moins vive, même sur les torrents les plus débonnaires et en eaux tout-à-fait basses. Car le danger des *mal passos* a pour thermomètre fidèle la hauteur des eaux. Il y a toujours péril : mais plus l'eau est haute, plus le péril augmente, et en grandes eaux nul ne s'y engage à n'importe quel prix. Une fois, par impatience et bravade française, nous avons passé, en crue moyenne, en entraînant nos rameurs à coup de tafia. Je ne recommencerais pas. Pauvres diables! Et à quoi bon? C'était bête : maintenant que je sais, ce serait idiot et cruel par dessus le marché.

En vue de donner sur les pungos une appréciation autre que la mienne et ainsi de faire mieux juger de cette magnifique horreur de la Cordillère péruvienne, je termine ce chapitre par un récit qui m'a été fait sur les lieux mêmes par le héros de l'aventure, un vieillard

très-estimé dans son pays et à la sincérité duquel j'ai toutes raisons d'ajouter foi.

Je lui tiens la plume, rien de plus :

» J'étais jeune, alors, seigneur, ardent et désireux de gagner de l'argent pour retourner le dépenser à Lima. Ma famille, puissante à cette époque, m'avait fait nommer gouverneur du *pueblo* (village), de Borja, pour me faciliter ma fortune; et, à peine installé dans mon nouveau gouvernement, je m'étais mis à laver de l'or sur les plages.

» Un jour, j'étais parti avec presque tous les hommes de mon village, une trentaine d'Indiens environ, pour laver dans l'Amazone même, au-dessus du pungo de Manseriche, sur une plage qui était très-bonne à cette époque.

» Nous étions là depuis huit jours, trouvant de l'or à poignées. J'en avais déjà près d'une demi-dame-jeanne, plusieurs livres, lorsqu'un enfant arrivant de chez nous par la forêt tant qu'il avait pu marcher, parut sur notre plage.

» Il était envoyé par le *pueblo* (les habitants) pour nous dire que deux tribus voisines, les *Aquarunas* et les *Huambisas* venaient de se déclarer la guerre; que déjà quelques combats avaient eu lieu, et que les Huambisas, nos alliés de tous temps, nous avaient envoyé prévenir d'avoir à nous garder, parce que les Aquarunas avaient juré d'emmener en esclavage nos femmes et nos enfants. Le temps pressait, disait le messager, car il se pouvait que l'ennemi fût déjà en route pour venir attaquer le village.

» A quelques minutes d'intervalle, un second enfant envoyé de nouveau par les nôtres pour suppléer au premier en cas d'accident, arriva tenant le même lan-

gage. Il m'apportait, en outre, comme suprême appel, un collier en or que j'avais donné à mon Indienne le jour de mon départ.

» Il n'y avait pas à hésiter. Nos femmes et nos enfants étaient là sans défense à la merci des sauvages. Nous résolûmes de partir de suite. Mais par quel chemin ?

» Celui de la forêt qu'avaient suivi nos deux messagers était long à ce point qu'il fallait deux jours pour arriver. Celui de l'Amazone, au contraire, pouvait nous rendre en moins de trois heures. Mais l'Amazone était haute !

» Presque tous mes hommes hésitèrent, disant que la pierre du pungo devait être dépassée ; que c'était courir à une mort certaine que d'aller par le fleuve ; que mieux valait risquer de laisser nos femmes et nos enfants tomber aux mains des Indiens, que de nous noyer sûrement sans profit pour personne, etc., etc.

» Sur ces mots, ils partirent à pied par la forêt.

» Quatre de mes hommes et moi, qui sans doute aimions mieux que les autres, nous restâmes : décidés à passer le pungo, plutôt que de laisser nos femmes sans secours pendant les deux jours qu'il nous fallait pour aller vers elles.

» A la minute, avec des troncs de balsa épars sur la plage, nous fîmes un grand radeau. Nous mîmes dessus trois ou quatre paquets de lianes, ma dame-jeanne et tout notre bazar commun, y compris celui des autres, qui, pour aller plus vite, n'avaient emporté que leurs armes. Puis nous partîmes, sans perdre de temps, je vous jure, bien qu'assez inquiets de ce qui allait nous advenir au Manseriche.

» Moins de deux heures après l'arrivée des enfants, nous descendions le fleuve. Nous avions trois lieues à

faire environ au fil de l'eau tranquille avant d'arriver au pungo. Nous profitâmes de ce trajet pour attacher solidement au radeau nos effets et nous-mêmes, en nous faisant autour du corps des gaînes de lianes afin d'être moins meurtris.

» Enfin le Manssériche apparut. Comme nous l'avions bien prévu, les pierres de marque étaient sous l'eau. Nous mesurâmes : le flot les couvrait par plus de trois pieds. Or, vous le savez, seigneur, vous qui avez passé les pungos, quand les pierres sont à fleur d'eau seulement, c'est tenter la mort que de s'aventurer sur le fleuve. Quand on ne les voit plus, nul ne passe.

» Mais nous n'étions pas venus là pour attendre. Je dis à voix haute pour mes hommes et pour moi-même une courte prière. Puis, nous nous laissâmes entraîner au torrent.

» Cela ne fut pas long, je vous assure. Il n'y avait pas deux minutes que nous étions entrés dans le pungo que nous nous vîmes roulés en tous sens avec le radeau qui nous portait; dessus, dessous, comme roulait le flot. De temps à autre, quand il lui plaisait de nous faire revenir à sa surface, nous respirions et je me tâtais le corps pour voir si j'étais bien entier. Mais à peine j'en avais le temps. Le fleuve nous reprenait, et alors nous nous laissions engloutir sans mouvement, où il plairait à Dieu de nous mener : à la mort ou au pueblo !

» Enfin, seigneur, je ne sais comment; parce qu'on l'a voulu là-haut, voilà tout; nous nous trouvâmes en eau tranquille et en vue du village. Notre radeau flottait au milieu du fleuve comme un vrai navire.

» Seulement, sur cinq que nous étions, un était presque mort, noyé. Un autre avait un bras cassé. Un troisième et moi nous étions si meurtris que nous ne

pouvions pas nous relever. Un seul était valide. Il nous aborda juste au pied du pueblo. Nos femmes et nos enfants nous avaient aperçus, mais ils ne voulaient pas croire que ce fussent des hommes qui sortaient du pungo sans être morts.

» Les Aquarunas, nous sachant revenus, ne parurent même pas. Trois des troncs de notre radeau étaient cassés par le milieu. Quant à mon or, il était retourné au fleuve avec la moitié du bazar qui l'entourait. Mais j'étais jeune alors, seigneur! Six mois après, j'arrivais à Lima avec deux autres dames-jeannes remplies, lavées sur les mêmes plages. »

Que vous semble de ce récit? Croyez-vous que les torrents des Andes, y compris l'Amazone elle-même, ressemblent à nos fleuves débonnaires? Et y a-t-il chapitre de roman, si brillant que l'ait fait l'imagination humaine, qui vaille la naïveté grandiose de ce simple récit d'un vieillard?

Puis, ne vous prenez-vous pas, comme moi, d'une sympathie affectueuse pour ces hommes auxquels l'amour fait braver une mort presque certaine, afin de tarder moins! Quant à moi, l'affection sans bornes des Péruviens pour leurs femmes m'a fait, plus que toutes leurs autres qualités réunies, aimer ce peuple entre tous, comme la beauté grandiose de leurs montagnes m'a fait aimer leur pays. Quels que soient leurs torrents, leurs misères, leurs ignorances mêmes, si Dieu me faisait recommencer ma vie, ce n'est pas dans Paris-Babylone, ni sous des lambris dorés que j'irais passer mes nouveaux jours, c'est dans leur douce patrie, entre la chasse et l'aventure, avec une de leurs péris, pour aux retours essuyer mon front.

CHAPITRE V.

Productions minérales et autres.

Emeraudes. Pierres de gallinazo. Métaux. L'or et l'argent pendant l'âge de pierre du Pérou. Les huacas aurifères de Truxillo. Le tombeau de famille du cacique Chimunchaucha. Trésor de 3,750,000 fr. Les métaux précieux sous les Incas et sous la domination espagnole. Pépites d'or et d'argent de 50 et 368 kilogrammes. Un pavage de 400,000,000 de francs. Charbon de terre. Bitume. Soufre. Salpêtre. Borax. Guano, etc. Nature, extraction, commerce et revenus de ce dernier produit.

Comme on le doit présumer par les chapitres précédents, les productions naturelles du Pérou sont riches et nombreuses. Tout s'enchaîne ici-bas en vertu de l'ordre providentiel de la nature. Presque toujours les beaux arbres ont de bons bois, les belles plaines de bons sols. N'en déplaise à quelques théories modernes, plus envieuses que justes, les beaux êtres sont généralement bons.

Les produits les plus importants du Pérou sont ceux de ses mines et carrières. Je ne sais point de pays, pas même le Mexique et la Californie, qui soit plus riche sous ce rapport. Chaque département, presque chaque province, possède un filon quelconque de matière précieuse. Quelques-uns de ces produits exploités depuis des siècles consécutifs, ne se rencontrent plus désormais qu'assez avant sous terre. Mais la plupart étaient et sont même encore si près de la surface du sol que le plus souvent on les peut exploiter à ciel ouvert. On dirait que la Providence s'est plu à répandre là, à portée de main, tout ce que l'homme recherche ici-bas.

Les émeraudes se rencontrent en quantité considérable aux environs d'Aréquipa, où leur taille est même une des principales industries du département de ce nom. On trouve, çà et là dans différentes provinces, une pierre assez curieuse, connue sous le nom de *piedra de gallinazo* ou pierre de corbeau. C'est une vitrification volcanique que les Indiens du temps des Incas et même les premiers Espagnols employaient en guise de miroirs, mais qui ne sert plus aujourd'hui que comme parure de deuil.

Les métaux abondent. Je crois que tous se trouvent là, soit purs, soit composés. Or, argent, mercure, cuivre, étain, plomb, fer, manganèse, antimoine, aluminium, magnésium, etc.; tous les métaux et métalloïdes, excepté le platine qu'on y découvrira peut-être quelque jour.

C'est la terre classique de l'or, de l'argent et du cuivre. Feu Raspail disait, dans un procès célèbre, qu'il y avait de l'arsenic dans tout, jusque dans des rideaux de cour d'assises. On peut dire qu'au Pérou il y a de l'or ou de l'argent partout, dans les montagnes, les vallées, les fleuves, partout.

Dans l'origine de la nation, quand l'homme est arrivé au Pérou pour la première fois, ces deux métaux étaient probablement répandus sur le sol, comme le silex en Europe au temps de notre âge de pierre. Les indigènes d'avant les Incas, c'est-à-dire des siècles de pierre pour les Péruviens, employaient l'or et l'argent comme nos ancêtres employaient le silex, à presque tous leurs usages. On a retrouvé, çà et là, à la suite de différentes fouilles, des outils, des armes, des objets de toute sorte, faits de ces métaux et dont la profusion métallique prouve la vileté de la matière.

C'est ainsi que les Espagnols des premiers temps de la conquête ont découvert certains cimetières indigènes dont toutes les tombes renfermaient de l'or, notamment aux environs de Cuzco et de Truxillo. Quelques-unes de ces nécropoles contenaient des trésors immenses réunis là par la piété filiale de chaque famille.

Dans celle de Truxillo entr'autres, les conquérants firent, pendant plusieurs années consécutives, une véritable moisson d'or.

Les Indiens de la côte enterraient leurs morts sous des monticules artificiels, nommés *huacas*, en briques, en pierres bâties ou simplement en roseaux cimentés avec de la glaise pétrie, et si bien assimilés au sol qu'on les prendrait pour des collines naturelles (1). Puis, autour de ces morts, dans leurs mains, dans leurs bouches souvent, ils plaçaient des objets de différente nature, en or, en argent, en terre; comme nous mettons dans les bières ou sur les tombes de nos proches, des bijoux, des pierres, des grilles, des fleurs. C'était à la fois l'obole de Caron et l'hommage mortuaire que, sous une forme ou sous une autre, les survivants de tous pays consacrent à ceux qui s'en vont.

Plus de trente ans après la conquête, en 1560, le fils du premier cacique chrétien du Pérou, nommé probablement Simon Caucha, dont on a fait depuis Chimunchaucha, enseigna la huaca ou sépulture de ses ancêtres à un Espagnol nommé Garci, Gutierrez, de Toledo. Les objets d'or qu'on y trouva furent évalués, par le fisc royal, à 3,750,000 francs de notre monnaie. On voit encore de nos jours les ouvertures par lesquelles on a

(1) Nous reviendrons sur ces curieux cimetières en traitant des mœurs indiennes.

pénétré dans ce cimetière indien : elles sont si nombreuses qu'on dirait les trous d'une ruche.

Quant à Chimunchaucha, sa complaisance lui valut l'emprisonnement. On supposa qu'il connaissait d'autres sépultures que celles indiquées. Il refusa de rien dire, parce qu'on n'avait pas tenu les promesses qu'on lui avait faites. Alors on le jeta en prison pour le forcer à parler, et, il fallut rien moins qu'une ordonnance du roi d'Espagne pour le faire relâcher après plusieurs années de captivité (1).

Il y a dans l'or comme dans le feu, quelque chose qui attire mais qui brûle !

Malgré les nombreuses fouilles pratiquées par suite de ces découvertes, on croit qu'il existe toujours, surtout dans le département de Libertad, plusieurs huacas aurifères. On cite entre autres, près de Truxillo, une colline nommée *Campana*, qui est un cimetière inexploré. A diverses reprises, sur la foi de la chronique, on a tenté des fouilles. Mais là, l'ange de la mort semble veiller lui-même, dit-on, sur son domaine. Dès qu'on ouvre un de ces tombeaux, des exhalaisons méphitiques en sortent, qui donnent une maladie mortelle, connue dans le pays sous le nom de *humpé*. C'est le cerbère de cette nécropole et quiconque a osé l'affronter n'a jamais échappé à l'étreinte mortelle, disent les indigènes !

Sous les Incas, l'or et l'argent foisonnaient. Ces deux métaux étaient, il est vrai, consacrés principalement à la religion et aux souverains, mais on n'en consom-

---

(1) Une autre version s'appuyant sur les procès-verbaux du temps, fait monter le trésor de Chaucha à 24 millions passés ! Toutes ces histoires de huacas, de trésors et d'or étant pour la plupart très-exagérées, parfois même apocryphes, j'ai choisi la version la plus modeste.

mait pas moins des quantités surprenantes. Quelques empereurs avaient des trônes d'or massif. Le dernier des Incas, Atahuallpa, donnait pour sa rançon un amas d'or et d'argent évalué à 80 millions de francs, et on prétend qu'à la nouvelle de son exécution plusieurs de ses envoyés qui lui en apportaient encore plus s'emparèrent de cette seconde rançon ou la jetèrent aux torrents. Nous verrons plus tard les merveilles des temples de Cuzco et de Titicaca, dont les murs étaient plaqués de métal. On a estimé que les richesses des seuls édifices religieux du Pérou à cette époque, s'élevaient à plusieurs milliards de francs.

Sous les Espagnols, cette richesse métallique était plus grande encore. Pendant toute la longue période de leur domination, on voit l'or et l'argent ruisseler, sous toutes les formes : en numéraire, en bijoux, en minerai. On dirait du blé dans une grange, tant il y en a et tant les nouveaux venus gaspillent cette riche moisson. Jamais probablement, ni avant ni depuis cette époque, l'homme n'a manié à la fois tant de métal précieux.

Ainsi, Pizarre, à peine débarqué expédie à Panama des objets d'or et d'argent évalués à plusieurs centaines de mille francs. Puis, d'année en année, les exportations se multiplient. Ce ne sont plus des mille francs, mais des millions par vingtaines, que la nouvelle colonie envoie successivement à sa mère patrie. Aux trésors des temples, des Incas et des tombeaux, viennent se joindre ceux du sol, que les vainqueurs fouillent d'un bout à l'autre de leur nouvel empire. Des mines sans nombre sont ouvertes partout. En 1791, au déclin de cette activité, on en voit fonctionner encore plus de 900, rien que pour l'or et l'argent.

On cite des faits de richesse minérale inouïs dans les

annales des métaux précieux. Ainsi, en fait d'or, le Pérou envoie successivement à Charles-Quint une pépite trouvée dans la province de Cuzco, qui a la structure d'une tête de cheval et pèse 50 kilogrammes; puis bientôt, à Philippe II, la pareille sous forme de tête humaine. Mais celle-là, la mer la prend en route. Au commencement du siècle dernier, une montagne qui s'écroule met à découvert des monceaux d'or massif dont quelques morceaux pèsent jusqu'à 25 kil. La terre en est si remplie qu'un siècle après, en 1787, les pluies découvrent encore dans le même endroit des pépites de deux onces et plus. On estime que la seule mine de Carabaya, dans le département de Puno a produit, sous la domination espagnole, 2,772,000,000 francs. C'était, il est vrai, une des mines les plus riches du Pérou : mais il y en avait tant d'autres !

L'argent abondait plus encore. Une autre mine de cette même province de Carabaya donnait, dans les premiers temps de son exploitation, 1,175 kil. d'argent par 2,500 kil. de minerai brut, soit presque moitié de métal pur. En 1758, au Cerro de Pasco, on trouvait un morceau d'argent natif de 160 kil. pur comme si on l'avait fondu au creuset. Pendant ce même siècle, dans une autre mine, on découvrait une masse d'un sol bloc pesant 368 kil. Enfin, pour tout résumer par un fait, l'argent était là en si grande quantité, qu'un des vice-rois de ce temps, le duc de la Palata, faisait son entrée à Lima, par une rue pavée en argent massif. On estime le métal employé dans cette excentricité courtisanesque, à une valeur de 400,000,000 de francs.

Il est impossible d'évaluer, même approximativement, ce que l'Espagne, état et particulier, a tiré du Pérou en fait de métal. Mais, d'après ce qu'on voit par

les récits du temps, cela doit dépasser en valeur plusieurs dizaines de milliards.

Cependant, tout s'épuise ici-bas, même la richesse métallique du Nouveau-Monde. Les mines actuelles du Pérou sont loin d'être productives comme au temps des Espagnols. D'une part les Indiens, puis leurs conquérants ayant, les uns après les autres, pris tout ce qu'ils ont pu découvrir à la surface du sol, il faut aujourd'hui creuser davantage. D'autre part, une partie des mines a été abandonnée par suite de l'appauvrissement de population du pays et peu à peu les eaux les ont envahies. Mais c'est une richesse qui dort sans être morte.

Ainsi, il est constant que beaucoup de mines ont été inondées en plein travail, bien avant d'être épuisées. L'or et l'argent suintent encore du sol péruvien à maintes places. La plupart des fleuves roulent des paillettes d'or. Il y a une fontaine publique à Ayapata, capitale de Carabaya, qui dépose tant d'or en poudre et même parfois en pépites, qu'on l'y recueille comme du limon dans nos fontaines d'eau de Seine. Une seule mine, découverte en 1830 a donné en trois ans plus de 30,000,000 de francs. Enfin, la présente exportation du Pérou dépasse annuellement, rien qu'en or et argent, 25,000,000 de francs.

Outre ces deux métaux, on trouve encore en abondance du mercure, qu'on rencontre parfois à un tel degré de pureté qu'il forme des amas comme du plomb fondu : du cuivre et de l'étain dont on exporte des quantités considérables, etc., etc. ; bref, exploitées ou non, à peu près toutes les productions métalliques connues.

Les produits de carrière et autres, susceptibles d'exploitations fructueuses, sont peut-être encore plus abon-

dants que le métal. Charbon de terre, pétrole, bitume, salpêtre, soufre, borax, nickel, amiante, cobalt, aimant, potasse, sel marin et sel gemme, guano, alun, sulfate de fer, marbres, granits, laves, porphyres, plâtres, terre à porcelaine, craies de maintes couleurs, etc., tout ce que l'homme utilise ici-bas !

Quelques-unes de ces richesses sont entassées là par quantités si considérables, qu'on ne saurait prévoir l'époque de leur épuisement. Tel le sel, dont on trouve des montagnes et des plaines entières, entr'autres une dans le département de Moquega, qui a huit lieues de large et ou la couche de sel est épaisse de 25 centimètres. Tel encore le salpêtre, qui se renouvelle à mesure qu'on en prend.

La plupart de ces produits sont à la surface du sol ou si près sous terre, qu'il suffit presque de se baisser pour les récolter. Quelques-uns même sont sur des fleuves ou sur la mer, comme des marchandises en charge. Il n'y qu'à les pousser à bord pour les embarquer, ainsi le sel sur certains affluents du Huallaga et le guano sur la côte.

Malgré cette richesse et cette facilité d'écoulement, il n'y a guère au Pérou que le guano et le salpêtre qui soient exploités d'une manière suivie. La plupart des productions citées plus haut, ou ne le sont pas encore ou le sont d'une manière insuffisante, comme nous le verrons plus tard en traitant de l'industrie péruvienne. Mais ils n'en sont pas moins là, attendant leur heure. Il ne leur faut, pour voir le soleil, qu'un homme d'État habile, qui sache ouvrir ces filons d'inépuisable richesse.

Cet homme, la république péruvienne vient probablement de le trouver dans son président actuel, don

Manuel Pardo. Sous son impulsion, le Pérou a entrepris différentes réformes et de grands travaux publics, surtout des chemins de fer, destinés à changer la face du pays et peut-être à le faire monter d'un seul effort au rang des premières nations du globe.

Patience donc et laissons faire la liberté. Quoi qu'on en dise, c'est la mère de tout ici-bas, des grandes choses comme des grands hommes. Déjà, depuis vingt ans à peine, à moins de quarante ans de l'indépendance péruvienne, deux produits d'exportation, le guano et le salpêtre, ont trouvé à se répandre en abondance. D'autres vont suivre. Le guano surtout est aujourd'hui la fortune du Pérou, le vrai fumier de sa germination nationale.

Je ne puis mieux faire, pour clore ce compte-rendu de mines et carrières, qu'expliquer en détail ce curieux produit. Comme le tabac pour nous, c'est la source la plus intelligente du revenu public péruvien. Il n'y a de différence que dans l'odeur. Mais l'argent ne sent rien, dit-on ! La prose non plus : donc, entrons en matière.

Comme on le sait, le guano, ou plutôt le *huano*, se compose de détritus d'oiseaux marins, nids, œufs, cadavres et fiente surtout, fondus par le temps. On y trouve bien du sable, de la chaux, des carcasses de lions de mer et de veaux marins, mais la presque totalité de ce produit se compose de fiente d'oiseau. C'est de la véritable poudrette avine, qui doit même son nom à ses producteurs, que la langue quichua nomme *huanay*.

Divers oiseaux contribuent à le former, en venant par quantités innombrables, vivre, pondre et mourir aux mêmes endroits de la côte ou sur certaines îles. Ce sont en général des mouettes et des pétrels aux

aîles rapides; des fous; des pélicans au goître étrange; des cormorans ou corbeaux de mer; des manchots et des pingouins, sorte d'intermédiaire entre l'oiseau et le poisson; des *zarcillos* ou *sternes* des Incas, etc. Vivant là par espèces distinctes, chacune d'elles a des gîtes spéciaux, sa partie de côte, son île ou son coin, comme nous avons nos patries, et ne se mêle pas à l'espèce voisine.

Depuis des milliers d'années, ces oiseaux accumulent là leurs détritus, sans que jamais personne aille les troubler dans leur œuvre inconsciente. Comme nous le verrons dans l'histoire des Incas, les lois de ces souverains punissaient de mort quiconque tuait ou même dérangeait un de ces oiseaux. Les lois actuelles, moins sévères, ont remplacé la mort par une forte amende. Mais aujourd'hui, comme autrefois, personne ne peut chasser, camper, ni même se promener sur les îles à guano, à moins de permission expresse. Les navires de guerre eux-mêmes, arrivant dans les eaux de ces îles, sont avertis par un bâtiment *ad hoc*, d'avoir à respecter les règlements qui protégent les naturels emplumés du lieu.

Si on joint à cela que le climat de la côte du Pérou est sec et conservateur au plus haut degré, que ces oiseaux vivent et surtout vivaient-là jadis par milliards, qu'enfin ce produit se forme avec une rapidité excessive que peuvent comprendre facilement ceux qui ont des poulaillers : on aura les raisons d'être d'une accumulation impossible à comprendre sans ces renseignements.

Un jour, un Péruvien plus curieux que ne le sont d'ordinaire ses compatriotes, a voulu se rendre compte à la fois de la quantité d'oiseaux et du temps qu'il fallait

pour faire un amas de guano, et voici comment il s'y est pris pour obtenir les renseignements suivants, les plus complets que je connaisse en la matière.

Il est descendu sur un îlot à guano et y a parqué une tribu de jeunes pélicans ne volant pas encore. Puis, comptant ses captifs et multipliant ensuite les surfaces couvertes par leurs congénères, il a trouvé 2,500,000 oiseaux. Il a mesuré ensuite, par le même procédé, ce qu'ils avaient produit en une semaine, donc en une année, et il a trouvé 10,000 mètres cubes, soit 10,000 tonnes par an.

Plusieurs pays, entr'autres le Chili, la Patagonie, la côte Argentine, les îles Falkland ou Malouines et celle d'Itchaboë sur la côte d'Afrique, possèdent aussi du guano. Mais aucun de ces produits ne vaut celui du Pérou. Sa supériorité sur les autres, tel que celui de Bolivie, est ce que 10 est à 7. Ainsi, quand le guano péruvien vaut 275 fr. les 1,000 kil,, la même quantité de bolivien ne vaut guère que 180 fr. et celui de Patagonie 60 fr.

Le Pérou a, le long de ses côtes, plusieurs dépôts naturels de ce produit. Le plus célèbre était jusqu'à ce jour celui des îles de Chincha, formant trois îles et cinq ou six îlots, situés à 18 kilomètres de la côte, près de Pisco, à 200 kilomètres au sud de Lima. La principale de ces îles a environ 8 kilomètres de tour. Aucune ne porte de végétaux : le ferment qui les couvre est trop chaud pour en germer.

Comme en 1871, il ne restait plus sur ces îles que quelques centaines de mille tonnes, le Gouvernement péruvien, réservant cela pour son agriculture, passa à d'autres dépôts. Il exploita d'abord deux îles situées dans le nord, en face Truxillo. Mais le guano de ces

dépôts n'étant pas assez sec, il l'abandonna pour celui de la côte de Tarapaca, au sud, dont la qualité semble préférable à celle des Chincha elles-mêmes.

A la suite de ces changements, le bruit se répandit que le Pérou n'avait plus de guano. Pour répondre à cela, les gouvernements péruviens et anglais chargèrent, l'un une commission présidée par un Français, M. Thierry, l'autre quelques-uns de ses officiers, de mesurer les dépôts de guano de la côte du Pérou.

Il résulte de cet examen :

Qu'il reste encore là, en différents amas connus, une quantité de guano qu'on peut évaluer à dix millions de tonnes ou mètres cubes ;

Que beaucoup d'autres dépôts ignorés doivent exister, recouverts de sable ou de guano pétrifié, qu'on ne découvrira qu'avec le temps, à mesure des sondages.

Mais que ce produit, qui devrait se reformer comme il s'enlève, tend à disparaître, par suite de la mortalité et du départ des oiseaux à mesure que la côte devient plus fréquentée. Ainsi, il y a trente ans, le dépôt de Tabellon de Pica, dans la province de Tarapaca fut abandonné par les oiseaux à la suite d'une mortalité qui les enleva par millions, au point que la côte était couverte de leurs cadavres sur plusieurs kilomètres d'étendue.

Le guano se présente par masses compactes, qui généralement craquent sous les pieds comme une gelée et dans laquelle on enfonce ainsi que dans des rabouillères à lapins. Ses épaisseurs sont très-variables : depuis un jusqu'à cent mètres, selon le terrain : ce qui rend les sondages très-incertains. Généralement friable comme de la terre sèche, il est parfois dur comme de la pierre, par le temps ou une pétrification natu-

relle. Il apparaît soit blanc, soit jaunâtre, ou rouge. Le meilleur est le blanc, celui qui, formé de fiente plus pure, a généralement le plus de sels.

Sa qualité et par suite sa valeur diffèrent dans des proportions si considérables, que le mélange en est pour ainsi dire forcé. Ainsi on trouve :

	Dans le plus mauvais.		Dans le meilleur.	
Eau hygumétrique	5	20	12	50
Matières organiques et ammoniaque.	7	60	47	50
Sels alcalins	9	70	11	››
Acide phosphorique soluble	,0	64	10	50
Phosphate de chaux insoluble	15	60	15	››
Salle	43	80	2	80
Carbonate de chaux et autres	17	46	0	70

Le premier vaut 45 fr. la tonne : le second 465 fr.

L'efficacité de ce produit est connue. Je ne pense pas qu'il y ait engrais naturel plus riche, à ce point qu'il ne faut l'employer qu'avec grande mesure, autrement il brûle. Sur les terres froides surtout, il est préférable à la poudrette et s'il n'engraisse pas le sol comme fait le fumier, il le chauffe et ainsi accélère et développe la germination. Comme toutes choses, principalement celles qui réussissent, il est l'objet de maintes fraudes, falsifications, etc., contre lesquelles le cultivateur ne peut guère se garantir que par un examen chimique de la matière. Mais tel qu'il doit être, c'est un des meilleurs engrais qu'on ait encore employé.

On l'exporte en le détachant de la masse, comme on ferait pour de la terre, et on le charge par manches, canots, etc. sur des navires jaugés à l'avance. Le gouvernement péruvien exploite lui-même, se charge de tous les frais d'embarquement, transport, avaries, commissions ; et, dans chaque pays, vend directement

à un consignataire accepté par lui en adjudication publique. Le prix, qui, dans l'origine, atteignait à peine 150 fr. la tonne de 1,000 kil., approche aujourd'hui de 400 fr. On estime que le bénéfice net du Pérou sur chaque tonne est d'environ 200 fr. Toutefois ce bénéfice varie beaucoup : selon le fret, qui oscille lui-même entre 70 et 130 fr.; selon la commission, qui flotte de 1 à 6 0/0, selon le pays. Ainsi, le consignataire des États-Unis n'a que 1 0/0; celui de Chine a 7 1/2; celui de France a 4 pour l'intérieur et 6 pour nos colonies, l'Algérie comprise.

Dans les premiers temps de cette exportation, la France ne prenait guère que 1,000 tonnes par an. Elle en prend aujourd'hui au-delà de 100,000, pour plus de 30 millions de francs. En présence de cet accroissement incessant d'importation, le gouvernement français a réduit les droits d'entrée sur le guano péruvien par navires étrangers. Celui qui vient par navires français entre franco.

L'Angleterre, les Etats-Unis, l'Espagne, la Chine, etc., consomment aussi des quantités considérables de guano, et, dans ces contrées comme chez nous, l'importation augmente incessamment. C'est le fait de la progression actuelle des transports et aussi de l'habileté commerciale du Pérou. Naguère, il y a trente-cinq ans, ce produit, utilisé sur la côte du Pacifique depuis plus de cinq siècles, se bornait aux quelques localités voisines de sa production. En 1841, on commença de l'exporter au-delà des mers et pour le compte de l'Etat. Le gouvernement péruvien en vendit d'abord 8,000 tonnes par an. Puis, peu à peu, d'une façon toujours progressive, cette vente est arrivée au taux de 5 à 600,000 tonnes.

On pense qu'elle donne au Pérou, tous frais déduits, 80 à 100 millions de francs par an, soit les deux tiers de ses recettes annuelles. Depuis 1841 jusqu'en 1871, en trente ans, le guano des seules îles de Chincha a rapporté à ce pays plus de 1,600,000,000 de francs. Si on pouvait calculer, puis ajouter à cela tous les profits qu'entraîne son exportation, et surtout la quantité d'affaires qu'elle enfante, ce chiffre de bénéfices serait évidemment plus que triplé, décuplé peut-être.

Et tout cela parce qu'il plaît à un oiseau inconscient de digérer là plutôt qu'ailleurs !

Vous qui niez la Providence, l'intervention divine dans les choses de ce monde, dites-nous, je vous prie, si c'est l'habileté du Pérou, ou la vôtre, qui lui ont donné son or, ses pélicans et les végétaux que vous allez voir?

CHAPITRE VI.

Végétation.

Les plantes désertiques de la Costa. 500 francs un camélia. Gradins végétaux de la Cordillère. Cactus. Tubercules. Orge. Buissons épineux. Plantes de neige. Lichens et condors. Dans l'éther. Le pays de la *paja*. La pomme de terre. Cinchona ou quinquina. La végétation de la Montaña. Arbres à construction et à ébénisterie. Végétaux résineux, tinctoriaux, textiles, aromatiques, alimentaires et médicinaux. La coca et ses effets. Une brûlure dans les Cordillères. L'opinion de Magendie.

Le végétation du Pérou est, je crois, plus variée que sur aucun autre pays de notre planète.

La double situation de ce pays sur la côte du Pacifique et sur le versant de la Cordillère, qui regarde l'Atlantique, lui permet de recevoir facilement les semences des terres que baignent ces deux Océans, c'est-à-dire du monde entier. De plus, ses climats et ses sols multiples, offrant à chaque plante quelque chose de sa patrie d'origine, la font s'acclimater là avec une facilité exceptionnelle. C'est le pays le plus propre à réunir, comme sur une arche sainte, des échantillons de tout ce qui vit ici-bas, végétal ou animal, et même à les perpétuer.

Deux des régions péruviennes sur trois, et, les deux seules connues, la Costa et la Sierra, n'ont qu'une végétation ordinaire, médiocre même en général. Mais la Montaña est splendide sous ce rapport. Non-seulement plusieurs arbres ont à la fois des fleurs et des fruits pendant l'année entière, comme en Sicile et dans la plupart des pays intertropicaux. Mais le sol y donne,

pour beaucoup de céréales et de légumes, jusqu'à cinq récoltes par an, et, malgré cette abondance, la plupart des végétaux, même ceux qu'on y a importés, sont souvent plus beaux et meilleurs que dans leurs patries d'origine.

Les arbres et les plantes de ces trois régions varient entr'elles du tout au tout. A la Costa, par exemple, appartiennent les fleurs d'or, ainsi qu'on les nomme à cause de leur couleur généralement dorée. La Sierra, au contraire, a les fleurs d'argent, c'est-à-dire blanches, comme pâlies aux neiges qui les entourent.

Nous allons examiner chacune de ces régions à ses points de vue végétaux les plus intéressants. Il y a là un champ de curiosités naturelles, d'autant plus doux à cultiver qu'il ne se plaint jamais de ce qu'on peut dire de lui.

Sur la Costa, la végétation est disposée par rares oasis, artificielle et exotique. A tous égards, c'est la nature des grands déserts si communs sous les deux zones tropicales à l'une desquelles appartient le Pérou.

Les plateaux et les versants des montagnes sont nus pendant une partie du printemps, l'été entier et presque tout l'automne. A peine quelques tillandsia, des chardons arides (*argemone mexicana*), et des cactus au hideux feuillage, interrompent-ils çà et là l'aridité du sol. Vers l'hiver seulement, quand les brouillards-pluies de cette saison ont commencé de rafraîchir la terre, ces saharas se couvrent d'une végétation herbacée, commune à la plupart des déserts. L'amançay (*ismene amancaës*) aux grands calices jaunes, qui a donné son nom à la principale promenade de Lima : la papita de San-Juan (*begonia geranïifolia*) avec ses pétales rouges et blanches : plusieurs espèces de piper,

entr'autres le *crystallinum* aux senteurs d'anis, etc., forment d'immenses tapis de couleurs variées. Mais, dès le milieu du printemps, à mesure que l'humidité hivernale disparaît, ces quelques fleurs désertiques brûlées par le soleil, s'effacent et la terre reprend comme devant son aspect morne et nu.

Seules les vallées, rafraîchies par des eaux vives ou dormantes, ont une végétation constante, pauvre d'ailleurs si on la compare à la nôtre et surtout à celle des tropiques en général. Ainsi, les essences forestières manquent. A peine voit-on quelques rares bosquets de caroubiers ou de guarangos (*acacia punctata*), puis, par individus isolés, des aulnes, des palillos (*campomanesia cornifolia*), et l'odoriférant molle (*schinus molle*). Les arbres à fruits apportés-là, comme nous l'avons vu plus haut, par les différentes émigrations humaines, sont très-variés; presque tous les nôtres, tels que pommiers, poiriers, pêchers, oliviers, etc., et tous ceux des contrées intertropicales : orangers, grenadillers, avocatiers (*persea gratissima*) etc., etc.

A l'ombre de ces arbres ou sur les bords des cours d'eau, les plantes composées abondent : ainsi, le chilco (*baccharis fevillei*) et le pajaro bobo, autrement dit l'oiseau sot (*tessaria legitima*), qui occupent à elles seules de grands espaces. Puis viennent des solanées, tels que les *datura arborea et stramonium*, des verbénacées, des légumineuses et maints échantillons des diverses familles végétales, comme la yerba de la maestranza ou l'herbe de la maistrance (*lantana camara*), le genêt, et enfin, pour finir, le buenas tardès ou bon soir (*mirabilis jalapa*), etc.

Bien plus que les plantes naturelles, les plantes cultivées apparaissent moins nombreuses, mais plus va-

riées que dans nos champs. Ainsi, la canne à sucre, le maïs, le riz, beaucoup de variétés de tubercules farineux, tels que le yuca (*manihot aipi*), la pomme de terre, le camote (*batatas edulis*); enfin, et surtout des fleurs cultivées avec des soins que justifient leurs prix excessifs.

En somme, cette végétation n'est ni belle, ni abondante, même dans les vallées. L'arbre ne se plaît point sur ces sables torrides, sous ce ciel sans nuages, dans ces vents desséchants des mers tropicales, qui ne savent rafraîchir ni ses racines, ni ses feuilles, dont l'humidité est la vie. Les plantes y ont de vives couleurs et de grandes qualités, surtout d'odeurs; mais elles sont pour la plupart maigres, petites et rares. Le végétal a l'air de ne croître là que comme un émigrant qu'il est, y poussant parce qu'il s'y trouve, mais avec peine et à la condition de soins incessants.

Peut-être même, est-ce à cause de cette pénurie naturelle et dans le but d'y obvier par nos mains, que, sur toute la côte péruvienne, la Providence a inspiré à l'homme une véritable passion pour les plantes, surtout pour les plantes étrangères. On ne saurait calculer ce qui se dépense, chaque année, sur la Costa, en fleurs exotiques. A Lima, on a payé, parfois de simples camélias, jusqu'à six onces d'or, cinq cents francs pièce!

Le Créateur a des voies mystérieuses que le regard de sa créature ne peut sonder qu'à peine. Chacun de nous, sans le savoir, n'est probablement dans ses mains qu'un ouvrier, une abeille quelconque de l'œuvre terrestre qu'il accomplit. Comme l'abeille, faisons notre œuvre à nous du mieux que nous pouvons: c'est notre unique moyen de recevoir n'importe où, sur ce monde ou ailleurs, le salaire de nos tâches accomplies.

La végétation que je viens de décrire est surtout celle qui borde la mer. A mesure qu'on s'élève, en montant vers la Sierra, les végétaux se modifient d'étage en étage avec une régularité admirable. Cela est ordonné comme les gradins d'un amphithéâtre. Ainsi, d'abord, les variétés de plantes délicates cèdent lá place à des variétés plus rustiques : aux tillandsia purpurea succéde le tillandsia usneoïdes ; la nécotiana paniculata est remplacée par la rustica, etc. Puis, peu à peu, les plantes des tropiques qui, sur les bords de l'Océan, dominaient celles de nos latitudes, perdent progressivement du terrain. Enfin, vers 1,000 à 1,200 mètres au-dessus de la mer, les végétations des deux zones se balancent d'une manière à peu près égale.

Le végétal dominant de cette première étape d'altitudes est le cactus. On en rencontre là de maintes variétés, entr'autres le géant de l'espèce, le *peruvianus*, croissant solitaire dans les aridités pierreuses, où il n'y a que lui et les siens à pouvoir vivre. Cette importation américaine, qui a si bien envahi le bassin de notre Méditerranée, est doublement chez elle, par origine et par nature, dans cette partie du Pérou. Elle se plaît plus que nulle part sur ce pays intermédiaire, ni tempéré ni torride, où son espèce difforme, ni arbre ni plante, trouve comme un crépuscule climatérique approprié à son essence. De même que les animaux ont leurs espèces intermédiaires, caïmans ou chauve-souris, qui vivent entre le jour et la nuit, les végétaux ont leurs cactus et autres, qui croissent de préférence sous les climats mixtes entre les zones des tropiques et les nôtres.

Cependant, à mesure qu'on monte encore, les plantes tropicales diminuent de nombre, de variétés et de

forces. Une des premières, la canne à sucre disparaît.

Les végétaux des zones tempérées au contraire, se retrouvant de plus en plus dans une température conforme à celle de leur origine, augmentent incessamment, puis finissent par régner presque seuls. Tandis que le cachimentier ou chirimoyo (*anona cherimolia*), ne donne plus désormais que des chirimoyes à peines mûrissantes : le pêcher, le pommier, la vigne même sont couverts de fruits comme en France. Le blé prospère, l'avoine et le seigle pousseraient si on voulait. Nous sommes entre 1,200 et 2,400 mètres au-dessus du Pacifique.

Cette partie de la côte est caractérisée, en fait d'arbres d'essences sauvages, par le sureau du Pérou (*sambucus peruviana*), le quisuar (*budleia incana*) et le quinuar (*polylepis racemosa*) dont le feuillage triste et sombre occupe d'assez grands espaces : en fait de plantes, par des tuberculeuses, pommes de terre et autres, telles l'oca (*oscalis crenata et tuberosa*), l'olluco (*ullucus*), le massua (*tropœolum*), etc. C'est même de là probablement que l'Europe a tiré la pomme de terre, car cela paraît être le produit naturel de ce pays, comme dans certaines contrées sont la carotte, l'artichaut, sauvages, etc.

On monte encore, la végétation change encore. Les arbres et les arbustes se raréfient de plus en plus. Un seul arbre des tropiques, le mito (*carica integrifolia*), persiste à croître, mais tortueux, maladif, en exilé qui souffre. Nos arbres fruitiers eux-mêmes s'amoindrissent et disparaissent. Nous entrons dans le pays de la luzerne, de l'ychu (*stipa ichu*), et surtout de l'orge poussant là, comme s'il était dans sa vraie patrie, entre 2,400 et 4,000 mètres.

Bientôt le sombre quinuar, qui persistait encore, cesse. L'orge à son tour ne pousse plus. Voici venir les buissons épineux dont le triste aspect est comme un prélude d'hiver, les *chuquiraga spinosa* et *microphylla* croissant dans les pierres, les tola (*baccharis*), etc., avec leurs branches rachitiques et morbides, produits étiolés de la vieillesse montante, premiers cheveux blancs ! Presque seule parmi ces grisonnants, la fleur de la pluma (*lupinus*), a de vives couleurs et jette encore un peu de gaîté sur les tristesses séniles qui l'entourent. C'est comme la joie d'un jeune enfant dans une demeure vieillissante. Nous sommes entre 4 et 5,000 mètres d'élévation, sur *le ceja*, le sourcil de la Cordillère : en plein automne de la vie végétale.

La nature d'ailleurs a garanti ces attristés contre les intempéries du froid naissant. Presque tous distillent par leurs pores une matière résineuse dont leur écorce se recouvre incessamment comme d'un vernis. C'est leur préservatif contre l'évaporation excessive, qui, sur ces hautes régions, fait plus ou moins souffrir tous les êtres. Ne faut-il pas que d'une façon ou d'une autre, homme et plante, nous nous cuirassions de résine ou d'indifférence, contre le froid que nous sentons venir !

Cependant, les arbustes épineux cessent à leur tour. On ne rencontre plus que des végétaux étranges, empreints de la froide nature dans laquelle ils vivent. C'est le huamanripa (*cryptochaete andicola*), dont les fleurs s'ouvrent dans la neige, le pulluaga (*culcitium nivale*), couvert d'une espèce de coton et tout velu, comme pour se garantir doublement, etc. Leurs feuilles dures, contournées, crispées, adhérent à leurs tiges. Leurs fleurs sont recourbées sur le sol. Elles ont l'air de ramener sur elles-mêmes leurs membres glacés,

pour concentrer un reste de chaleur sous la froidure qui les entoure. Soixante-dix ans et plus ont sonné pour cette région végétale.

Enfin, on entre tout à fait dans les glaces, vers 5,000 mètres. Les plantes phanérogames disparaissent elles-mêmes, remplacées par les cryptogames. Il n'y a plus que des lichens, aux formes sèches et coriacées, aux couleurs exsangues. Tous sont chargés de sels, oxyde de fer et autres. Ce ne sont plus des plantes proprement dites : c'est une sorte de transition entre le végétal et la chose, comme le polype ou l'éponge entre l'animal et le végétal.

A part ces mousses et l'homme, rien de vivant ne traverse cette terre. Qu'y pourrait faire un être quelconque? Le condor même n'y vient que rarement, s'il y vient comme on le dit? Ce dont je doute, parce que ses ailes, toutes fortes qu'elles sont, ne le doivent porter que bien juste dans cette atmosphère raréfiée : ce dont je doute surtout parceque je ne vois pas ce qu'il y viendrait faire. Nicher ? Le condor ne niche pas dans la neige. Chercher proies? Il n'y a rien sur les *viuvas.* Voir de plus haut, donc de plus loin? On ne voit que le ciel là. Tout au plus, s'il réfléchit, monterait-il jusqu'à ces cîmes, dans ses heures de tristesse : pour fuir l'homme et ses bruits, pour rêver, lui aussi, dans l'immensité céleste et rapprocher du Dieu qui l'a créé son être fatigué d'aventures !

C'est le dernier souffle des végétaux. Après eux nous sommes en pleines neiges éternelles, sur la première des *viuvas*, des veuves, comme on nomme les hautes crêtes qui limitent la Sierra. Une fois sur leur chaîne désolée, plus rien ne vit, rien. Pas une plante sur le sol, pas un oiseau dans le ciel. De la neige partout, une

neige immaculée, qui dort là depuis la création peut-être ! Un silence immuable, le silence d'en haut vous enveloppe comme d'un suaire. La vie mortelle n'est plus. Tout est glacé. Le soleil lui-même rayonne froid, diaphane et comme scintillant d'une lueur électrique.

De toutes parts, un ciel sans nuages s'étale immense, sans rien à l'horizon pour arrêter le regard et la pensée. C'est l'infini ! l'éther pur !

C'est-à-dire quelque chose de désolé, selon les uns, de sublime selon les autres ! Un autre monde que le pauvre nôtre ! Un inconnu qui éblouit, mais dont l'espoir ranime !

Là, en effet, comme sur le seuil d'une nouvelle patrie on pressent autre chose que notre vie. La terre est si loin qu'on n'est plus d'elle. L'âme entre déjà dans un monde éthéré, qu'elle n'atteint pas encore avec l'enveloppe charnelle qui fait retomber ses ailes, mais dans un monde qui doit exister quelque part après nous. Je l'espère et j'y crois.

En descendant de ces hauteurs, par le côté opposé à celui que nous venons de parcourir, on entre sur la Sierra proprement dite. Tout d'abord, au pied des neiges, se présentent successivement, comme sur le versant que nous venons de gravir, des lichens ou cryptogames : puis des phanérogames et enfin des buissons épineux, seuls hôtes de la *Puna*, comme on nomme cette région qui correspond en partie au *céjà* de la Cordillère.

Dès lors règnent les plateaux et avec eux les plantes que nous avons vues de l'autre côté, sur une hauteur analogue, de 3 à 4,000 mètres. C'est le pays de la paja, de la paille : autrement dit de la luzerne, de l'ychu, des avena, bromus, etc : par suite, le pays des troupeaux.

Dans les vallées ou même dans les parties basses de ces immenses plaines, on trouve souvent les deux végétations tropicale et tempérée réunies d'une façon plus complète encore que dans les gorges de la Costa. C'est le terrain neutre par excellence. Le chirimoyo et le pommier, la canne à sucre et le blé vivent là presque côte à côte. Plus la vallée est à fleur de sol, plus les arbres et les plantes ressemblent aux nôtres. Plus au contraire elle est profonde, plus ils appartiennent à la région des tropiques.

Ces vallées sont, pour notre nature européenne, la meilleure contrée du Pérou. Douceur et régularité du climat, atmosphère salubre, abondance de productions et analogies multiples avec le sud de notre Europe : tout s'y trouve. Les végétaux des tropiques sont généralement inférieurs à ceux de notre zone, qui çà et là sont magnifiques. Le maïs, le blé, l'orge, la fève, la luzerne, etc., y atteignent des proportions et des qualités supérieures à ce qu'on trouve sous nos latitudes. Les pommes de terre surtout sont exquises et variées comme nulle part. Il en est une entr'autres, à côtes, à forme de poire et connue dans le pays sous le nom de *cara*, qui m'a paru supérieure à tout ce que nous possédons même dans les Vosges, où se trouvent, je crois, les meilleures pommes de terre de l'Europe.

Si j'avais pour métier la charrue et non la plume, je ferais venir de là, de la semence d'orge, de blé, de maïs et surtout de tubercules divers. Nous n'avons qu'à peine en Europe de racines comestibles vraiment bonnes. La pomme de terre elle-même a fait comme

Les mœurs, les rois, les dieux de ce siècle d'épreuves :

elle a dégénéré. La parmentière n'est plus le tubercule savoureux des Andes. Il faut la renouveler. Nous allons bien, par intervalles, chercher à grands frais des chevaux arabes, pour maintenir bonnes et belles nos races chevalines épaissies par notre climat. Pourquoi ne pas aller aussi, de temps à autres, chercher quelques-unes des admirables racines de la Cordillère, pour maintenir les nôtres ? La chose en vaut la peine. Après le blé, la pomme de terre est le végétal le plus employé dans l'alimentation humaine de l'Europe.

Sur les confins de ces plateaux, on monte de nouveau pour franchir la seconde veuve, l'orientale. D'étage en étage, à mesure qu'on monte, apparaissent les degrés végétaux que nous avons observés sur la viuva occidentale. Mais lorsqu'on arrive enfin sur la chaîne dont le versant oriental regarde le continent américain, l'Atlantique et nous, l'aspect végétal change comme par magie. La Montaña apparaît avec sa magnificence tropicale.

Dès qu'on a quitté seulement la région des lichens, une végétation presque forte remplace les pauvretés de la côte et les médiocrités de la Sierra. Il pleut et il fait chaud : les végétaux peuvent pousser à plaisir : partout où il y a sol, ils le prennent.

Viennent successivement différentes éricacées aux feuilles coriaces et luisantes : la *gaylussacia dependens* avec ses larges fleurs tubulaires, rouges comme du sang : plusieurs espèces de *vaccinium*, *ramosissimum*, *floribundum*, etc., dont les rameaux sont couverts de lichens ; puis des *gaultheria erecta et glabra*, en arbustes isolés ; enfin des *befaria ledifolia* aux fleurs roses, etc., etc., qui s'échelonnent entre 5 et 3,000

mètres, depuis la région des mousses jusqu'au sourcil de la Montaña.

Là, commencent à paraître, puis bientôt se présentent en foule les cinchona avec leurs fleurs odorantes ; les quinquinas, selon nous, les arbres de Weddel comme on pourrait les nommer, car nul mieux que lui ne les a fait connaître. Tous vivent là en famille, chez eux, de même que dans la Bolivie, ce centre principal de leur nationalité. On trouve à la fois sur ces versants les *cinchona calisaya, amygdalifolia, condaminea, humboldtiana,* etc., tous les quinquinas du monde enfin, qui ne comptent pas moins de douze espèces très-distinctes. La nature les produit là par familles, et par forêts, comme des pins sur nos montagnes.

Les craintes conçues, il y a quelque temps, sur le prochain épuisement de ces arbres par suite d'exploitations multiples et brutales, sont donc erronées de tous points. L'humanité entière peut consommer de la quinine à son gré, sans risquer de voir ses futurs neveux en manquer. Si dans la Cordillère les cinchona sont décimés et si plusieurs sont malades d'avoir été trop écorchés ; il en reste encore beaucoup de bons, et il en naît plus qu'il n'en meurt. Sur différents points d'ailleurs, notamment au Pérou, on cultive aujourd'hui ces arbres, ce qui promet de l'écorce future, à gogo.

Dormez donc en paix, monde médical et pharmaceutique ! droguez vos malades à plaisir, sans crainte ni vergogne : les drogues jamais ne vous feront défaut. Dût même la fièvre, par aventure, prospérer à vos souhaits, nous aurons du quinquina, plus que de besoin. Pour ma part, je vous réponds de lui, sous peine de fièvre.

Comme on le sait, l'écorce seule du cinchona est em-

ployée. On la découpe sur le tronc soit debout, soit abattu afin d'aller plus vite en besogne, comme on fait sur les chênes-liéges. L'arbre entier, y compris les feuilles, contient bien un principe amer et fébrifuge. Mais son écorce, étant de beaucoup la partie la plus riche sous ce rapport, fournit seule tout le quinquina d'exportation et la quinine, son sel.

Quant aux vertus de ce végétal, elles sont, je crois, sans rival et même sans contradicteur — chose plus rare. Pendant une partie du siècle dernier, le quinquina était considéré comme une panacée universelle, si efficace qu'on l'appelait la *poudre de vie*. On en prenait de toutes les manières, jusqu'à en priser comme du tabac et les fervents prétendaient même que cela prolongerait l'existence humaine jusqu'à l'âge des patriarches ! Ce qui prouve — entre nous — que l'engouement est une passion française par excellence, datant de tous temps et pour toutes drogues possibles, médicales et autres.

Cet enthousiasme exagéré, mais justifié par les grandes vertus de ce médicament, a même duré chez nous au-delà d'un siècle, jusque passé le premier empire. Au moment où je relis ces lignes pour les publier, ma mère, mon adorée mère, qui me dicte cette page, me raconte que dans son jeune temps, un de ses vieux amis, l'un des chimistes les plus célèbres d'alors, Berthollet, ne jurait que par le quinquina. C'était la marotte de *papa toutou*, comme on appelait le vieux savant dans l'intimité de M. de Laplace, à cause d'un gros caniche qui ne le quittait jamais, même en soirée.

« Je suis certain, disait-il, que si on pouvait faire une boisson agréable avec le quinquina et en prendre à tous les repas, comme du vin, on se débarrasserait d'une

foule de maladies et on prolongerait son existence.»

Magendie avait en partie la même confiance, et enfin, dans la Cordillère péruvienne, les créoles ont mis cela en pratique, sans savoir assurément que l'idée était française. Ils prennent communément des infusions de feuilles ou de fleurs de quinquina, comme nous prenons du thé, et s'en trouvent bien.

Pourquoi n'en ferions-nous pas autant? Cela nous changerait de ces éternels café ou thé : cela serait meilleur peut-être et moins cher. Quoi qu'il en soit, en fleurs, en feuilles, en écorce, en quinine, le quinquina est un des médicaments les plus précieux : tonique, fortifiant, fébrifuge au plus haut degré et que rien jusqu'ici n'a pu remplacer.

Grâce à ces vertus, l'exportation des écorces de quinquina, tant du Pérou que de la Bolivie et surtout de la Nouvelle-Grenade (1) s'élève chaque année à une valeur considérable. La France et l'Angleterre en prennent à elles seules rien qu'au Pérou, pour un million de francs par an. L'importance de ce produit a même inspiré à plusieurs reprises aux gouvernements européens l'idée d'acclimater ces arbres, afin de diminuer le prix de leur écorce. Ces projets, aujourd'hui abandonnés, devraient être repris. Certains versants des Alpes, des Pyrénées, de l'Apennin et de notre Atlas algérien, notamment dans la haute Kabylie, correspondent par leur nature générale aux versants de la Cordillère où vivent les cinchona. Il est donc au moins probable, que cette précieuse espèce s'y acclimaterait.

---

(1) Celui de ce pays est beaucoup moins riche en sels que ceux du Pérou et de Bolivie qui sont les mêmes. Mais comme il est d'un transport plus facile et moins coûteux, c'est celui dont l'Europe prend le plus.

Avec les cinchona ou à leurs pieds, des végétaux de maintes variétés apparaissent de plus en plus forts, abondants et multiples, à mesure qu'on descend. Des *lycopodium* étalent sur les roches humides d'immenses tapis verts. Des fuschias (*corymbiflora*) penchent à côté des blanches sobralias, leurs jolies têtes rouges, devenues si banales dans nos jardins, qu'on les croirait françaises de naissance. Des fougères arborescentes dressent leurs fines ombelles aux découpures d'arabesques. Enfin, les palmiers, ces rois des forêts intertropicales, s'annoncent par l'*oreodoxarigida,* le premier pionnier d'entr'eux sur les hauteurs de la Cordillère. Puis bientôt de tous côtés, leurs têtes élancées, leurs troncs lisses, leurs grandes feuilles élégantes et légères planent comme des oiseaux du ciel au-dessus des arbres qui fourmillent à leurs pieds.

Plus on descend, plus la végétation devient belle. Chaque mètre de descente pour ainsi dire voit apparaître une espèce nouvelle. Voici venir l'asmonich, un faux cinchona *(lasionema roseum)* dont les rameaux sont chargés d'orchidées telles que les *épidendrum* (*fernandezia bletia*), etc. : l'odorante rhopala *peruviana; le bocconia fructescens*, dont le suc a le goût d'orange, etc. C'est comme l'antichambre de la Montaña proprement dite.

Enfin entre 2,000 et 500 mètres au-dessus de l'Atlantique s'étend cette région elle-même, le paradis du végétal. Là, la nature semble avoir déployé à plaisir toute sa splendeur, non-seulement par la variété, le choix et la beauté des espèces, mais par leurs qualités. Outre que les végétaux des tropiques y sont comme plantés de main d'hommes, tant ils sont accumulés, la plupart sont utiles ; ce qui vaut encore mieux. Presque

tous ont un bois, une feuille, un fruit, une résine, une fibre quelconque, qui les ferait cultiver avec avantage dans nos contrées.

Je ne citerai que les principaux, pour échantillons de ce que notre commerce peut aller chercher là ; nomenclature que je ferai la moins aride possible, mais que je ne saurais passer sous silence. D'ailleurs elle est si riche, qu'elle intéresse comme un catalogue de livres précieux.

Les bois de construction et d'ébénisterie sont tellement beaux, que naguère même, avant les planchers en fer et la teinture des bois, ils valaient l'exportation, c'est-à-dire trois mille lieues de voyage.

Tel le palo de canoa, bois de canot, de la même famille, je crois, que le fameux tech de l'Inde et l'itauba du Brésil, dont le bois est si dense et si résistant, qu'il ne prend pas feu et va au fond de l'eau comme du fer, dont il a presque la force. Les indigènes l'emploient surtout à la construction de leurs grands canots ; c'est-à-dire à l'objet principal de leur existence et dont le choix du bois est le plus important.

L'arbol de balsa, l'arbre de radeau, qui a des qualités diamétralement opposées à celles du précédent. Il est si léger qu'on dirait du liége, bien qu'il pousse assez gros pour que quatre de ses troncs forment un radeau insubmersible.

L'aromatique pucheri (*nectandra puchury*), qui embaume tout ce qu'il enserre, comme le sandal des Indes et ainsi préserve des divers malfaisants intertropicaux, fourmis, poux de bois, etc.

L'aguano ou acajou (*swietenia mahagoni*) et le palissandre, entr'autres le *palo de Cruz*, le bois de la croix, le plus singulier peut-être qui soit au monde.

Son cœur est noir et le reste d'un blanc jaunâtre semé de grosses larmes noires, qui lui ont valu à la fois son nom et des vertus inouïes : parce que ces taches sont les propres larmes de J.-C., tombées sur un des ancêtres de ces arbres et se perpétuant sur sa postérité. Par suite, quiconque a une canne de ce bois divin est assuré de son bonheur dans l'autre monde. Vous jugez, si on se les arrache là-bas !

J'avais cependant pu en rapporter une; mais je l'ai perdue. De sorte que, sans avoir eu le mal d'aller la chercher là-bas, celui qui l'a trouvée ira droit en paradis à ma place, me laissant faire mon salut tout seul. Cela n'est pas juste, quoique article de foi péruvienne ! Mais je respecte trop les croyances qui touchent à notre religion, pour saper même le *palo cruz*. Au nom de notre Sauveur, je vous en conjure donc, vous qui avez trouvé ma canne, prêtez-la moi, ou renvoyez-la moi, selon nos âges! Elle servira pour deux.

En fait de végétaux distillant un suc utile, la richesse de la Montaña est plus grande encore. Les naturels du pays, surtout les créoles, emploient des dizaines de produits de ce genre et de cent manières. On a la résine à la main dans cette partie du Pérou, comme la génération actuelle a la philantropie à la bouche, à propos de tout. Pour vernir, pour coller, pour calfater, pour parfumer, pour manger, pour se soigner principalement. C'est le remède universel. Vous toussez : vite du *balsamo*, baume de Tolu. Vous rhumatisez ; de la carana en emplâtre, etc. Toutes choses d'ailleurs souvent efficaces.

Ainsi le caoutchouc provenant de l'hevea caoutchouc et de la siphonia elastica, très-abondant sur les basses plaines, et dont je parlerai longuement en trai-

tant du Brésil. Celui du Pérou a la singulière propriété de rester longtemps liquide ; faculté dont les Péruviens font grand cas avec raison, mais que cependant ils n'utilisent que pour en prendre parfois avec du café, comme du lait.

Le lacre dont ils font de la cire à cacheter, des cannes, des emplâtres, etc.

Un beurre naturel, tiré des fruits du palmier royal (*cocos butyracea*).

Le carana, la goma sundi, etc., bref une foule de goudrons, cires végétales, résines, huiles, essences, qui leur servent à tout, comme je l'ai dit plus haut. Le suc d'arbre, dans la Montaña, est le pivot de la vie humaine, comme le fer chez nous.

Les végétaux de teinture ne sont pas moins nombreux. Je citerai entr'autres :

Les llanguas, arbre et arbuste, l'un un bignonia, l'autre un indigofera, dont les feuilles teignent en bleu d'azur.

Le vita (*genipa oblongifolia*) portant des fruits qui colorent en bleu foncé et guérissent si bien, dit-on, de l'hydropisie, qu'en moins de huit jours, on est sauvé, ou mort ! parce que ledit genipa est généralement mélangé d'autres drogues purgatives, à faire évacuer l'âme. Les Indiens l'emploient surtout pour teinture et s'en bariolent des pieds à la tête, de la façon la plus bizarre que chaque tribu peut inventer.

Lorsqu'on les interroge sur les avantages de cette coutume, ils répondent que cela les préserve des moustiques, ce qui est possible. Mais la raison principale est, qu'en se peignant ainsi, ils croient se rendre terribles d'aspects. Il y a du chinois dans l'indigène sud américain et ses armes favorites consistent en hideurs

guerrières, dont la seule apparence doit faire fuir l'ennemi !

Le quilloguya et une variété d'ipecacuanha (*psychotria tinctoria*) qui teignent en jaune; le puca-tupana dont les feuilles colorent en rouge; l'anil ou indigotier; l'achiot ou rucu, etc.

Les végétaux textiles sont assez remarquables pour faire à eux seuls la richesse d'un pays. Tels :

Le huimba (bombax) qui donne une soie plus douce et plus brillante que notre soie, mais malheureusement trop courte pour être tissée avec avantage dans l'état actuel de nos procédés mécaniques (1). Cette bourre sert aux créoles, pour faire une sorte de laine à matelas, et, aux Indiens, pour mettre en boulettes autour de leurs flèches de sarbacanes (2).

Le llanchama, dont l'écorce battue forme un véritable tissu, qui peut servir et sert aussi bien de tapis que de vêtement, selon l'épaisseur dont on l'a coupée. Plusieurs tribus se fabriquent avec cela de grandes robes en forme de chapes, sur lesquelles on dessine des ornements bizarres et d'un aspect original.

La chambira (*astrocaryum*) donnant un fil tenace, avec lequel on tisse des sacs et surtout des hamacs, à la fois, si forts qu'ils portent trois ou quatres personnes, et si fins qu'ils peuvent passer dans un bracelet.

La bombanaza (*carludovica palmata*), dont la feuille en éventail sert à tisser les chapeaux et les porte-cigares, dits de Panama.

Enfin, des cotonniers de différentes variétés, entr'au-

---

(1) Je l'ai fait essayer à plusieurs reprises dans diverses filatures. Aucun essai n'a donné de résultats avantageux; ce qui ne prouve nullement qu'on ne réussira pas plus tard.

(2) Voir dans l'ouvrage sur le pays indien, les chasses à la sarbacane.

tres un qui donne un coton roux très-estimé dans le pays pour sa ténacité.

Les arbres et les plantes aromatiques, sont sans nombre pour ainsi dire. En temps de floraison d'une de ces espèces végétales, il est des forêts ou des pampas qui sont embaumées, comme si on avait parfumé l'atmosphère.

Parmi eux je citerai :

Le vaniller (*vanilla aromatica*), entourant les troncs des arbres de ses étreintes grimpantes et répandant à leur ombre ses suaves odeurs, si fortes parfois qu'elles entêtent.

De nombreuses espèces de tabac, entr'autres plusieurs variétés, que les rois d'Espagne réservaient jadis pour eux seuls. Dans le cours de l'année, pendant laquelle nous avons parcouru ce pays, nous avons fait faire et fumé des cigares, qui m'ont semblé préférables aux meilleurs tabacs de la Havane, où cette plante n'est même, dit-on, qu'une importation péruvienne. De plus, ces cigares avaient l'insigne mérite de ne revenir qu'à un centime pièce.

Enfin, le camphrier, le cannelier, le clou de girofle, etc., des piments et des fleurs de tant d'espèces qu'on les pourrait croire apportées là de main d'hommes, comme dans nos jardins. On voit souvent des forêts entières toutes rouges ou toutes blanches, selon la fleur du moment. De plus, chaque arbre a ses plantes parasites dont la végétation se mêle à la sienne. Le même tronc protége souvent plusieurs lianes ou plantes grimpantes, la même branche plusieurs orchidées ; de sorte qu'un seul arbre porte quelquefois au-delà de dix végétaux divers, ayant chacun ses feuilles, ses fleurs, ses bois, ses racines et souvent ses parfums.

Celui-ci court en pampres sans fin aux feuilles rouges ou aux grappes violettes d'un cep de vigne ; celui-là, comme un lierre, enveloppe de son manteau uniforme, le rameau qui le soutient ; un troisième, analogue au gui de nos climats, étale des fleurs difformes, dont les racines pendent jusqu'à terre par longues chevelures. Il est tels vieux figuiers si chargés de végétations diverses, qu'on dirait de loin une colline couverte de plantes.

Les végétaux comestibles par un côté quelconque, se rencontrent par centaines.

Ainsi parmi les arbres :

Des palmiers à choux de plusieurs variétés (*euterpe oleracea et edulis, bactris ciliata*), etc., dont les têtes, composées d'une chair analogue à un fond d'artichaut, se terminent en outre par une salade fine et tendre, comme de la jeune romaine, l'une et l'autre le meilleur manger végétal que je connaisse. Puis maintes espèces de manguiers, noyers, arbres à pain, orangers, citronniers, etc.

Parmi les arbustes :

Des caféiers importés d'Europe, mais ayant si bien prospéré sur ce sol fécond, que leurs produits sont devenus préférables à notre meilleur café Martinique auquel, d'ailleurs, ils ressemblent assez pour le goût.

Plusieurs espèces de manihot, ce blé des régions équatoriales de l'Amérique, avec lequel notre Guyane fait de la cassave, le Brésil de la farine et le Pérou des gâteaux qui remplacent dans chacun de ces pays le pain de chez nous. Considéré au point de vue alimentaire, c'est un des plus riches végétaux du monde, surtout dans la Montaña, ou plusieurs de ses variétés sont exquises. Quoique tubercule, comme la pomme de terre,

il donne un bois véritable. Une de ses espèces et des meilleures, celle qu'on nomme le *yuca brava*, contient en jus un poison subtil qu'on exprime, ce qui est même le grand danger du manihot. Mais malgré ce danger, la racine dont on tire le tapioca ne saurait être délaissée, même sur notre hémisphère. Si, comme cela finira par arriver, nous colonisons enfin utilement l'Algérie, c'est au Pérou surtout et à la Montaña, que nous devons demander du plant, pour doter nos oasis de ce succulent tubercule.

Enfin et surtout, la fameuse coca (*erythroxylon coca*) dont la feuille, prise, soit en poudre, soit en infusion, a le double mérite de satisfaire l'estomac en le reposant et de lui procurer ainsi une sorte de sommeil réparateur.

Ce produit est peut-être un des plus utiles à introduire chez nous à l'usage des armées, de nos facteurs, de nos gens de bureau, de lettres, etc., en un mot de tous ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas se charger l'estomac, par une nourriture difficile ou inopportune.

C'est un arbuste de la taille d'un citronnier et dont le feuillage ressemble un peu à celui de la citronnelle. On cueille, puis on sèche ses feuilles comme pour le thé et avec des soins également minutieux de conservation, afin qu'elles gardent leurs vertus. La bonne coca vaut de 2 à 5 fr. le kilogramme, et, dans plusieurs départements, entr'autres celui de Cuzco, est l'objet d'un commerce considérable. Non-seulement les Indiens du Pérou, mais ceux de la Bolivie, de l'Equateur, de la Nouvelle-Grenade et d'une partie du Brésil, consomment ce produit et en font même parfois un usage immodéré.

La coca se prend soit en infusions, soit surtout en

poudre mélangée avec ce qu'on nomme la *llucta,* qui est un composé de chaux, de bouillie de pommes de terres et de cendres de certains bois, notamment de *molle* et de *quinua.* La chaux ou la cendre sont le piment de cette poudre, dont le goût par elle-même est insignifiant. Le tout forme une pâte qu'on divise par petites boules ou pilules, nommées au Pérou *acullicos* et qui se mâchent comme une chique. Cependant, les nègres du Brésil la prennent plus généralement en poudre, sous le nom d'*ipadù* et mêlent cela à un potage de leur composition, aussi mauvais que peu ragoûtant, dont la base est le fruit du gombo (*Hibiscus esculentus*).

Chacune de ces boulettes absorbe une quantité de feuilles de coca, analogue à la pincée de thé, que nous employons pour faire une tasse environ. On mâche cela lentement jusqu'à ce qu'on en ait exprimé tous les sucs. Beaucoup d'Indiens prennent de la coca journellement et à fortes doses. C'est devenu pour eux une habitude invétérée, comme le tabac ou l'opium pour les fumeurs, et ils se passeraient plus volontiers de manger que de mâcher leur acullico.

Ceux de ces chiqueurs qui abusent sont sujets à une double infirmité produite par la chaux ou la cendre qu'ils absorbent, plutôt que par la coca elle-même. Une de leurs joues, celle du côté ou ils mâchent leur chique, enfle d'une enflure nommée *piccho* qui finit par passer à l'état chronique. De plus, ils tombent de temps à autres, dans une sorte d'extase ou plutôt d'insensibilité morale, pendant laquelle ils continuent de travailler et de marcher, mais comme des machines inconscientes de leurs actes. On dit alors qu'ils sont *armados,* armés, et on se garde de les arrêter brusquement, parce qu'il y aurait pour eux danger de mort à rompre tout à

coup cette espèce de somnambulisme à la chinoise.

En dehors de ces effets visibles, attribués à la chaux plutôt qu'à la coca, on a souvent nié les efficacités de cette plante. Mais autant vaut nier celles du thé ou plutôt de l'absinthe dont la coca est comme l'antipode. Quant à la façon dont cette feuille agit sur l'organisme, les uns croient qu'elle endort les fonctions digestives à la manière de l'opium; les autres soutiennent qu'elle agit au contraire comme excitant, à la façon du thé ou de l'eau de Vichy. Ses effets, très-connus d'ailleurs dans les pays de sa consommation, indiquent, à mon sens, qu'elle opère un peu des deux manières, comme calmant fortifiant.

En effet, son principal résultat est de paralyser momentanément l'appétit, tout en maintenant l'estomac à l'état d'organe satisfait. Avec deux ou trois boulettes de coca pour toute nourriture, les Indiens font des courses incroyables ; ainsi dix et jusqu'à vingt lieues de suite, à travers les impossibles sentiers de leurs montagnes. On affirme qu'en 1837, un corps d'Indiens a parcouru, grâce à la coca, 400 lieues en vingt jours, ce dont je doute et que, de plus, il est arrivé dispos, comme s'il sortait de la caserne, ce dont je doute encore plus. Mais il n'en est pas moins vrai que l'usage de cette plante leur facilite des marches extraordinaires.

Enfin, on attribue à cette bienheureuse feuille, les mérites de guérir la diarrhée, les gastrites et diverses maladies d'estomac, suites de faiblesse ou de fatigue de cet organe. On le prend alors en infusion plutôt qu'en poudre.

Avant d'abandonner cet arbuste, je crois devoir insister sur les utilités au moins médicales de son introduction en France. Il est souvent dédaigné au Pérou

même, comme appartenant aux seuls Indiens, c'est-à-dire à une caste inférieure. Mais un usage, qui dure depuis des siècles et d'une façon générale dans plusieurs pays, a certainement des raisons d'être, comme toutes es coutumes que l'homme garde à travers les âges.

Parmi les plantes alimentaires, légumineuses et autres, je citerai :

L'ananas (*bromelia ananas*), qui probablement est originaire de ces contrées, où on le rencontre souvent à 'état sauvage. Ce fruit-légume atteint là des qualités et des proportions remarquables, selon ses variétés et sa culture. Il en est dont le fruit pèse jusqu'à 9 kilogrammes. Quant au goût, les bons ananas de la Montaña ne ressemblent pas plus aux espèces de navets coriaces qu'on nous sert en Europe, que les oranges de nos jardins ne ressemblent à celles de l'Algérie.

Les platanes ou bananiers (*musa paradisiaca sapientium*, etc.), la grande ressource de la basse Cordillère, mais qui, appartenant plutôt à l'agriculture qu'à l'état sauvage, trouvera examen avec les jardins de villes du Pérou, plutôt que dans ce chapitre.

Pour tout dire en une seule phrase au point de vue alimentaire, à peu près tous les légumes et les céréales de la zone tropicale et de la nôtre, excepté, le blé, l'avoine et l'orge qui poussent en herbe, sans graines, comme dans les terres trop fumées. Le sol est si riche pour elles, qu'il les étouffe. Mais le riz, le maïs, la canne, les pommes de terre, les haricots, etc., sont magnifiques.

Enfin, les végétaux médicinaux sont là comme dans un magasin. L'homme n'a pour ainsi dire qu'à se baisser pour en trouver. Aussi la plupart des Indiens et bon nombre de créoles ont-ils la connaissance des

simples, mieux que nos médecins eux-mêmes, parce qu'ils apprennent cela de naissance, peu à peu, comme nous apprenons le métier que font nos parents. Parmi ces végétaux, je nommerai :

Les cinchona dont j'ai déjà parlé et le quinua-quinua, dont on tire ce fameux baume du Pérou, si précieux pour certaines affections de poitrine.

Le gigantesque copayer, *copaifera officinalis*, qui produit le baume de copahu. Dans certaines contrées où cet arbre pousse en famille, l'odeur qu'il exhale est si forte que l'air en est infesté, car toutes les odeurs de la forêt ne sont pas à la rose. Il n'est si grande qualité d'un pays ou d'un homme qui n'ait son mauvais côté. Mais, par contre, cet arbre est en même temps magnifique et doué d'une racine admirable de force résistante, de couleur et de veines. Des crosses de fusil, ou des meubles même, en racine de copahu seraient aussi beaux que solides.

Le barbasco, *jaquinia armillaris*, dont la racine broyée fait périr les insectes et enivre le poisson, comme la coque du levant. Dans l'intérieur du continent sud américain, ce poison constitue même un des engins de pêche les plus usités (1).

Enfin, l'azeite-maria, le sang-dragon, la salsepareille (*smilax*), etc. Si j'énumérais seulement le centième des plantes médicinales de ce pays, on trouverait que je fais un dictionnaire et vous jetteriez là mon livre sans achever sa lecture. Je me bornerai à dire pour définir bien cette richesse, que lorsqu'il m'arrive de parcourir du regard des casiers de pharmacie, je reconnais la moitié des noms pour venir de là-bas. Or il en existe

---

(1) Voir, dans le Pays indien : *Une pêche au barbesco.*

peut-être autant, qui sont inconnues de nous et dont les efficacités sont cependant incontestables.

De plus — c'est sur ce fait surtout que j'appelle les attentions compétentes — la plupart de ces végétaux ont des qualités supérieures à celles de leurs similaires des autres pays. Il faut avoir expérimenté par soi-même, comme je l'ai fait, quelques-unes des plantes médicinales de la montaña, pour prendre une idée de leur puissance, surtout lorsqu'on les emploie sur l'heure et sous l'influence de la chaleur équatoriale.

Ainsi, il est tels arbres dont la sève est si corrosive, que, pour les abattre, les Péruviens sont dans l'usage de se couvrir les mains et la face. Partout où tombent quelques gouttes de ce poison naturel, elles brûlent et corrodent ce qu'elles touchent, comme feraient des gouttes d'acide. D'autres végétaux au contraire guérissent une plaie ou une douleur, en une seule nuit. Je me suis guéri et j'ai vu des Indiens se guérir radicalement d'une souffrance invétérée, par une seule application d'une râpure d'écorce ou d'un lait d'arbre. Il me serait facile de multiplier les exemples : je n'en citerai qu'un, personnel, qui suffira pour donner une idée de la force de certains poisons de ce pays.

Nous nous trouvions, mon frère et moi, par environ dix degrés de latitude, au sud de l'équateur, à une centaine de lieues de Lima. Nous étions à cheval, suivis d'une douzaine d'Indiens, qui portaient nos bagages et nous venions de quitter le tambo ou caravansérail sous lequel nous avions dormi.

La matinée, me disent mes notes, et sur elles mes souvenirs, était belle, belle comme sont presque toutes les matinées de la Montaña. Les oiseaux volaient en gazouillant à travers la feuillée. Des singes et des ouis-

titis agitaient çà et là les branches des arbres. Des colibris passaient bourdonnants, et, sous chaque échappée de soleil, de grands papillons bleus ou rougeâtres faisaient miroiter leurs ailes à reflets de satin. Il avait plu pendant la nuit et des *cochleas*, autrement dits des colimaçons, aux coquilles luisantes et bizarres, montaient lentement le long des arbres. La nature était luxuriante de fraîcheur et de parures.

Mais de toutes ces beautés, la seule qui nous intéressait vraiment, à l'instant dont je parle, était les cochleas : je le dis non sans un peu de honte. Il y avait déjà plus d'un an que nous vivions dans les parages de l'équateur péruvien et on se blase sur tout, même sur les forêts de la Montaña. Mon frère, grand amateur de coquilles, les cueillait avec soin sur toutes nos routes et je m'associais momentanément à ses recherches. Donc, nous étions beaucoup plus occupés des colimaçons que de la nature.

Sur le bord du sentier que nous suivions, mais derrière ses lianes couvertes de feuilles, j'aperçus en passant un beau colimaçon, qui grimpait au tronc d'un arbre. J'arrêtai mon cheval et étendis le bras pour le saisir : ce que je fis. Mais subitement, je me sentis comme brûlé à la main. Je regardai : ma peau était rouge à deux ou trois places.

Les serpents-liane, les araignées-crabes et autres malfaisants dangereux sont communs dans ces contrées. Je me crus piqué par l'un d'eux et je cherchais déjà le flacon d'ammoniaque et la lancette, dont nous étions constamment munis, lorsqu'en examinant ma main avec attention, je la reconnus imprégnée d'une liqueur épaisse, qui rougissait et brûlait ma peau partout où elle la couvrait. Je compris de suite que j'avais

cassé quelque plante, et que le suc laiteux de la blessure du végétal corrodait ma peau comme fait un acide.

Je souris de ma crainte, tout en essuyant ma main. Puis, le gonflement et la souffrance légère que me causait ma brûlure, augmentant au lieu de diminuer, j'appelai le chef de nos Indiens, dont j'avais déjà eu l'occasion d'apprécier l'expérience.

« Ta main a bu du lait vénéneux, me dit-il de suite. Tout à l'heure je lui ferai boire du lait de santé. Demain tu ne sentiras plus rien. »

Nous ne trouvâmes pas le baume qu'il cherchait, et mon enflure se dissipa le jour même à l'aide de quelques lavages. Mais ce fait n'en donne pas moins la mesure des propriétés de certaines plantes péruviennes. C'est à ce point de vue là surtout que la Montaña aurait besoin d'être étudiée avec soin. J'ajouterai même, à l'appui de ces dires, le témoignage d'un homme dont personne ne récusera les lumières scientifiques, de Magendie :

« C'est de cette contrée que nous viennent les simples les plus efficaces, me disait-il lorsque je partis pour l'Amérique du Sud. Regarde tout avec soin : il n'y a pas de pays moins connu et cependant plus important à étudier. »

Ainsi j'ai fait, et, si quelqu'utilité résulte des renseignements qui précèdent, on la doit avant tout à cet homme illustre. Comme je l'ai dit dans la préface de cet ouvrage, mes ignorances médicales ne m'ont permis d'accomplir mon œuvre qu'imparfaitement. La mort de Magendie a empêché que la science en tirât parti malgré mes insuffisances. Puissent, du moins, les présentes indications servir à la médecine comme ces

mains silencieuses qui enseignent la route aux voyageurs.

Tels sont les principaux produits végétaux du Pérou. Il est d'autres contrées de l'intérieur de l'Amérique du Sud qui sont encore plus riches que la Montaña elle-même au point de vue de l'abondance végétale. Mais je ne pense pas qu'il y en ait une seule où ils soient plus variés et plus puissants. C'est à croire que le Créateur a voulu faire de cette région une pépinière naturelle où sont représentées toutes les espèces du globe. Cette pensée providentielle est même, d'autant plus probable, que presque tout y est d'essence supérieure, soit parce que l'homme, à peine arrivé sur ces contrées vierges, ne les a pas encore épuisées, soit parce que le sol y contient plus de sucs nutritifs que partout ailleurs ; avant tout cela, parce que Celui qui règle la nature a choisi cette *tellus mater*, pour alimenter de végétaux le continent qui procède d'elle, et peut-être même pour rajeunir ceux du vieux monde fatigué !

CHAPITRE VII

Animaux sauvages. (1)

Considérations générales sur le règne animal du Pérou. Quadrupèdes : jaguars, le fourmilier et sa prébende, duels du tapir et du boa, le paresseux, malheurs d'un jeune tatou, l'intéressante sarigue, le vampire et ses procédés. Oiseaux : le condor, aigles, vautours, éperviers et leur voracité familière, les gallinazos fossoyeurs, dindes, faisans, etc., le pélican et sa mort d'après Musset, l'arador ou le laboureur, dios te de, la licorne, les coucoulis d'amour, oiseaux-mouches. Reptiles : les caïmans, le serpent à sonnettes, le serpent-monstre ou la mère des eaux, une meute de batraciens. Poissons : la manta-vampire, l'asedia à deux têtes, le lamentin ou vache marine, le tumbaqui. Insectes : coléoptères, les lampyres, les papillons, les fourmis et leurs mœurs nécrophages, moustiques. Homme et animal.

Le Pérou n'est pas aussi riche dans le règne animal que dans les deux règnes précédents, minéral et végétal. Ses climats et ses sols multiples lui constituent une grande variété d'espèces diverses ; mais les individus n'abondent pas comme dans les basses plaines du continent Sud américain. Il est trop pays de montagnes pour ne pas subir la loi commune des montagnes, toujours moins riches que les plaines sous ce rapport.

De plus, ces animaux, comme la plupart de ceux des deux Amériques, sont généralement inférieurs aux nôtres. Soit que l'hémisphère américain, sorti des eaux plus tard que le nôtre et encore à demi-noyé, ne soit pas encore favorable aux êtres terrestres, soit que

---

(1) Je ne m'occupe dans ce chapitre que du règne animal sauvage, tel que la nature l'a produit en dehors de l'homme. L'examen des animaux domestiques trouvera place après l'étude des hommes, comme une de leurs fabrications.

l'homme n'y ayant pas modifié la végétation, les animaux n'y aient qu'une nourriture absolument sauvage en dehors de nos goûts; par ces deux causes réunies, je crois, le règne animal américain ne vaut pas celui de l'Europe. Il lui est de beaucoup supérieur par le nombre des espèces que l'humanité n'y a pas décimées comme chez nous. Mais la force et la beauté des individus, la nature de leurs produits et surtout la qualité de leurs chairs n'approchent pas de celles des nôtres. Je ne sais que les amphibies et les poissons, les bêtes aquatiques à un degré quelconque, qui soient préférables à celles de notre hémisphère, par les causes en sens inverses que je viens d'énumérer.

Sur presque toute l'étendue du Pérou, les animaux sauvages sont comme dans leur domaine propre où ils trouvent facilement leur existence sans être à tous moments traqués par l'homme. Excepté sur les aridités montueuses de la Sierra, les fruits et les proies abondent. De plus, notre espèce hnmaine, d'ailleurs trop disséminée pour y détruire beaucoup, ne chasse encore qu'à la manière indienne, autrement dit, comme chassent chez nous des propriétaires riches et modérés qui s'arrêtent après quelques pièces. A tous égards, ce pays est un des paradis terrestres de l'animal.

Certaines espèces, notamment parmi les oiseaux et les insectes, sont communes à tout le Pérou, mais généralement chaque région a ses animaux propres qui empiètent peu sur la région voisine. C'est une trop grosse affaire, même pour les oiseaux. que de traverser la Cordillère, et les espèces émigrantes elles-mêmes ne franchissent pas cet immense obstacle.

Dans les pays neufs, sans chemins de fer encore, les grandes chaînes de montagnes séparent les êtres ani-

més, plus que les rivières et l'Océan lui-même ; aussi servent-elles, avant tout, de limites aux nations.

La Costa est naturellement la moins riche des trois régions péruviennes sous le rapport animal. L'homme y est depuis longtemps trop nombreux pour n'y avoir pas détruit ce qui le gênait ou modifié à son profit ce dont il avait besoin. De plus, les animaux ne se plaisent point dans cette sèche atmosphère, sur ces sables sans végétaux où ils ne trouvent ni nourriture ni abris. Aussi n'y a-t-il guère que les oiseaux de mer, les poissons et nos parasites qui se rencontrent là en quantité considérable.

La Sierra est mieux pourvue que la Costa, sans cependant être riche. Il fait trop froid ; on respire avec trop de peine, et il n'y a pas assez d'arbres sur ses plateaux ou ses montagnes nues pour que les bêtes sauvages s'y multiplient. De plus, partout où il y a végétation considérable, il y a des troupeaux et des bergers, c'est-à-dire l'homme, le grand destructeur-fabricateur, qui ne permet de vivre qu'à ce qu'il reconstitue. Cependant, on trouve-là encore quelques carnassiers et nombre de petits animaux de chasse à tir. Mais les grands quadrupèdes, les amphibies, les poissons et les insectes y sont rares.

La Montaña, par contre, possède des légions de tout cela, surtout dans sa partie basse située en dehors de la Cordillère. La seule description de ses multiples espèces demanderait plusieurs volumes. Aussi ne ferai-je qu'effleurer le règne animal de cette contrée, dont l'étude détaillée trouvera plus naturellement place dans l'ouvrage traitant de l'intérieur du continent sud-américain.

Les quadrupèdes principaux du Pérou sont :

Des félins très-variés (*felis onça, concolor, pardalis*, etc.) portant différents noms, tels que leon ou lion, puma, onça, etc.; mais appartenant tous, je crois, aux deux familles tigre et jaguar. On en compte trois grandes espèces, l'une jaunâtre-rouge, la plus grosse ; l'autre noire, la plus féroce ; la troisième zébrée, la plus commune. Les proportions de ces différents animaux varient entre celles du lion et du renard. De plus, la Montaña recèle une multitude de petits félins d'espèces diverses, jusques et y compris celle de nos chats. Ses forêts impénétrées sont comme la patrie du genre, tant on y rencontre d'échantillons divers.

Grands ou petits, les félins sud-américains sont généralement ras de poil, admirablement proportionnés, rusés, adroits, souples, nerveux et féroces. On raconte d'eux des histoires de ruses qui feraient mourir de jalousie nos bêtes les plus renarrées. Aucun être, excepté l'homme, ne sait chasser, épier, tirer, emporter et même dépecer sa proie plus habilement qu'eux. Leur force nerveuse et leur souplesse sont excessives. Quand ils marchent, ils ne posent pas à terre pour ainsi dire. Lorsqu'ils nagent, leurs ventres paraissent à chaque bond, comme s'ils couraient sur l'eau. Quant à leur férocité, l'homme l'a au moins exagérée, je crois, par la raison simple qu'entr'eux et nous, il y a rivalité d'intérêts; donc hostilités et dénigrements. Si les jaguars savaient peindre !

Des ours de deux espèces (*ursus ornatus et frugilegus*) ; l'un carnivore, grand mangeur de cerfs, de vicognes, de vaches, et surtout des petits de ces animaux ; l'autre vivant honnêtement de fruits sauvages, mais moins honnêtement de maïs et autres plantes cultivées par l'homme, auquel il cause des dommages considéra-

bles. Tous deux habitent la Sierra où ils mènent l'existence somnolente et solitaire, qui caractérise en tous pays la nature de cet intelligent cénobite.

Plusieurs espèces de fourmiliers (*mymecophago tamandua*), entr'autres le grand, un cousin-germain des ours qu'on nomme même à cause de cela, oso hormiguero. C'est une espèce de sanglier à taille et allure d'ours, à poil de sanglier, à museau long et dont les membres sont durs comme du fer. Très fort, mais très lent et par suite peu redoutable, il ne s'en bat pas moins avec le jaguar et comme lui mange volontiers, dit-on, du cerf ou de l'homme, quand il ose ou peut les atteindre. Mais sa prébende naturelle consiste en fourmis, dont il absorbe des quantités surprenantes.

Pour l'aider dans cette mission destructive, la Providence l'a doté d'armes offensives et défensives, admirablement appropriées à sa tâche, ainsi, d'une large queue-balai, à longs crins plats ressemblant à des rognures de papier ; de deux grands ongles fouilleurs, durs et crochus ; enfin, d'une peau impénétrable qui ne sent rien. Ainsi armé, il va cherchant les fourmillières, les dévastant de l'ongle ou de la queue, selon leur structure, en vue d'ameuter la gent avide et de l'attirer dehors. Puis, dès qu'il a ainsi allumé tout un peuple, e rusé gargantua développe au milieu de la foule sa longue langue gluante de pic-vert, la laisse patiemment se couvrir de dévorantes et quand elle est noire de monde, garnie comme une boutique d'agioteur en renom, il hume le tout ! C'est immonde, mais c'est bien fait ! Il ne fallait pas être si avides !

Le tapir (*tapirus americanus*), qui là, comme au Brésil, porte autant de noms qu'il y a de peuplades indiennes à le chasser ; gran-bestia, danta, vaca del monte,

etc. Cet hôte amphibie des forêts inondées du nouveau monde est une espèce d'âne-cochon à poil rare, à long museau et à pattes courtes ; feuillivore, très rustique, assez bon à manger, se privant facilement et pouvant rendre d'importants services de traction. Les Indiens lui attribuent des mérites de toute sorte ; entr'autres ceux d'opérer différentes guérisons et de posséder la seconde vue. Il n'est jusqu'à la corne de son pied qui, prise en décoction, ne soit un remède infaillible à tous les maux. Comme je n'ai assisté à aucun des quasi miracles opérés par le gran bestia, je ne saurais rien dire de ses qualités surnaturelles, si ce n'est que n'ayant jamais trouvé dans ce demi-dieu sauvage qu'une bête difforme et inintelligente, je le crois assez peu susceptible de venir en aide à l'homme.

Par contre, sa réputation d'être un des animaux les plus forts de la nature sud-américaine paraît être parfaitement méritée. Quand il fuit poursuivi, il casse tout sur ses routes, comme un sanglier lancé, auquel il ressemble assez d'ailleurs par ses mœurs marécageuses, fouillantes et destructives. Aucune bête, pas même le jaguar, ne résiste à son choc. Le boa, qui, dit-on, aime à s'offrir un gran-bestia de temps à autres, ne réussit à l'arrêter, qu'en s'enroulant à un arbre : autrement la proie entraînerait le chasseur. C'est une lutte étrange qu'on m'a racontée et que je vous raconte à mon tour, sans la garantir, car elle n'a guère pour témoins que la solitude inondée des forêts sud-américaines.

Quand le boa, dit-on, se sent faim d'un tapir, il se noue autour d'un tronc d'arbre situé sur un sentier frayé par ces animaux : et, là, guette. Dès que l'un d'eux passe, le souple reptile saute sur lui ; mais sans quitter son arbre d'affût, auquel il reste noué par la queue. Ayant

ainsi un point de retenue, de ses premiers anneaux il étreint sa victime, l'attire de force contre le tronc et là l'écrase s'il peut. La lutte dure quelquefois plusieurs heures, pendant lesquelles on entend dans la forêt des beuglements étouffés, qui font fuir tous les autres animaux. Le plus souvent le boa triomphe. Cependant le tapir est si fort qu'il réussit parfois à distendre les anneaux de son ennemi, lui échappe et se sauve en soufflant jusqu'au premier marais, où il va se cacher et reprendre haleine.

Des cerfs, des daims, des chevreuils de maintes variétés, mais tous de chair plus que médiocre.

Différentes espèces de cochons sauvages, notamment le tajacu ou pecari (*dycotiles torquatus*), qui vit par bandes si nombreuses souvent, qu'on en voit comptant plus de mille animaux. Sans cesse dans la fange ou fouillant la forêt, en aiguisant ses dents tranchantes sur les racines des arbres, ce roussâtre congénère de notre sanglier est un des animaux de l'Amérique du Sud les plus dangereux à chasser. En général, il fuit comme tous nos sangliers. Mais souvent il a des retours subits, qu'il opère avec un remarquable ensemble, et alors, tout ce que la bande peut atteindre est mort et dévoré.

Plusieurs variétés d'armadilles ou tatous (*dasypus tatuay*), qu'on nomme aussi quiquinchos : sortes de rhinocéros-nains, de la taille d'un chien ou plus petits, à la peau cornante par écailles, vivant de racines ou d'insectes et habitant des trous qu'ils creusent avec une rapidité excessive. Leur seule chance de salut, quand on les trouve, est de se terrer, ou de se mettre en boule comme font nos hérissons, avec lesquels ils ont d'ailleurs certaines analogies de famille. Si l'animal est à proche portée de son trou, bonsoir. Il est aussi perdu

pour le chasseur qu'un lapin au terrier. S'il est loin, il creuse à l'endroit même où il se trouve et travaille si vite qu'il disparaît pendant seulement le temps qu'on met à arriver jusqu'à lui. Si, à ce moment on le saisit par la queue, ce qu'on doit faire, à peine de le voir s'échapper, on a beau tirer, on ne réussit pas à le ramener. Ses écailles qu'il hérisse s'arc-boutent dans le sol et le retiennent. Il faut le déterrer pour l'avoir. Une fois pris, ce bizarre animal ne se défend plus pour ainsi dire, et bientôt même, devient plus privé qu'un chien.

J'ai eu, pendant plusieurs mois, un jeune tatou, qui, en dehors de ses sommeils, son état normal, passait sa vie à me lécher indifféremment les mains, les pieds ou la tête avec sa langue de pic-vert. On eût dit qu'il me prenait pour un nid à insectes, ce que je n'étais cependant pas, je vous prie de le croire. Il me fallait presque le bousculer pour me délivrer de ses amitiés gluantes et intéressées. Sauf cela, tout lui était permis, parce que j'espérais, à force de soins, le rapporter vivant. Mais, longtemps avant mon retour, le pauvret s'est tué, sans le vouloir, bien entendu, car il n'y a que l'homme ici-bas qui s'arroge le droit de suicide. Comme tous les êtres de son espèce, il y voyait mal, et, un jour, en cherchant soit un fruit, soit un insecte, il a trouvé le vide d'une fenêtre et la mort !

Le paresseux (*bradypus trivittata*), nommé aussi l'aï par les savants, et pierrot coureur par les plaisants, à cause de sa lenteur excessive. Je suis certain que si on mettait un paresseux sur la place de la Concorde, il lui faudrait tout un jour pour aller de l'Obélisque aux Tuileries. Ses longues pattes aux longues griffes marchent si gauchement qu'il a l'air de le faire exprès,

pour agacer ceux qui le regardent. On dirait un vieux singe paralysé. Sa fainéantise naturelle est si grande qu'il se laisse, dit-on, tomber des arbres plutôt que d'en descendre. Par contre, c'est un des animaux les plus tenaces qui existent. Ce qu'il tient une fois, il ne le lâche plus. Je me suis vu souvent obligé de casser la branche sur laquelle mangeait un paresseux, pour pouvoir l'en arracher. Cette tenacité débile est d'ailleurs la seule défense de ce pauvre feuillivore comestible, qui est la proie facile de quiconque veut le prendre et par suite ne tardera probablement pas à s'effacer de la création.

Maintes variétés de singes, entr'autres : le hurleur ou singe rouge (*mycetes seniculus*), le plus bruyant animal de l'Amérique du sud ; le lugubre marimonda (*ateles ater*) ; le frailecito ou petit moine (*chrysotrix sciureus*), le plus joli de tous les singes : le ouistiti ou leoncito (*hapale leonina*), celui que nous cultivons le plus en Europe, bien qu'il soit inférieur au précédent, etc., etc., etc. : presque tous destructeurs, pillards, lascifs, irritables et rebelles, mais intelligents, lestes, souples, nerveux et amusants à l'excès, par leurs allures humaines, caricatures vivantes de chacun de nous.

Je pourrais par de longs et burlesques récits, vous, édifier sur le compte de leur espèce, car mon frère et moi nous avons possédé des vingtaines de singes, qui, comme tout ce qu'on traîne en voyage, singes et illusions, sont morts en route. L'un d'accident, l'autre de maladie, celui-ci du climat, celle-là, nouvelle Mignon, pleurant sa patrie et mourant de ne la plus revoir. Pauvres bêtes ! Mais, je ne les ranimerais pas à vous conter leurs aventures et mon livre deviendrait un

vrai traité de macaque. Or, ce n'est pas à ce titre seulement que vous m'avez pris.

L'intéressant sarigue (*didelphis*), qu'on nomme carachupa au Pérou, et mucurra au Brésil, espèce d'énorme rat, auquel la poche de sa femelle et Florian ont valu de devenir un ange de poésie maternelle : mais qui n'en est pas moins un animal laid, difforme, puant, s'il en fût et la terreur des basses-cours, comme le putois et la fouine, ses congénères.

L'anas fœtide (*mephitis amazonica*), une cousine-germaine du sarigue, dont la seule mais très efficace défense est de lâcher à volonté une liqueur pestilentielle, à faire reculer des videurs d'inodores.

Puis une foule de parents et alliés de ces deux animaux, par les mœurs pillardes ou rongeuses : renards, fouines, belettes, rats, mulots, souris, etc. Tous hôtes plus ou moins malfaisants des solitudes ou des maisons péruviennes et dont une espèce, le chinchilla, a cette couleur si originalement grise que vous connaissez, vrai poil de quinquagénaire.

Enfin, pour finir les quadrupèdes et commencer les oiseaux, différentes chauves-souris, entr'autres une dont les mœurs étranges méritent une monographie spéciale.

C'est une bête de la taille des chauves-souris de nos climats et leur ressemblant à les confondre ensemble. Mais elle a une spécialité sanguisorbe, qui, si elle eût été connue de feu Sangrado, lui eût certainement fait acclimater l'espèce comme animal utile.

Elle est vampire, autrement dit vivant de sang.

Chaque nuit, elle va saignant tout ce qu'elle peut trouver, bêtes et gens. Quiconque a du sang lui est bon. Seulement elle varie les places de ses morsures, selon

l'animal. Ainsi, tandis qu'elle suce les bêtes n'importe où, elle n'opère sur notre espèce humaine qu'à certains endroits : les pouces, les orteils et surtout le bout du nez. Est-ce la structure de notre cartilage nasal qui lui agrée particulièrement et l'invite à s'y accroupir, comme sur un siége où elle nous savoure à son aise? Est-ce, parce que notre sang y est plus savoureux ou plus abondant? c'est ce qui me paraît probable.

En tous cas, pour peu qu'on dorme une seule nuit sans moustiquaire, dans les pays habités par ces animaux, on est forcément piqué. Sur nous comme sur les bêtes, ce vampire travaille d'ailleurs avec une dextérité parfaite, vite et sans bruit, comme une ventouse ou un fisc habile, sachant pomper leurs patients sans les faire souffrir. Une fois gorgé, il s'en va aussi légèrement qu'il est venu, de telle sorte qu'on ne s'aperçoit de son passage que le matin, devant la glace ou à la fatigue qu'il vous laisse. C'est un sylphe puisant dans les êtres, comme le sphinx dans les fleurs : sans laisser de venin, sans autres traces qu'une piqûre légère dont la cicatrice disparaît en quelques jours.

Mais quelle que soit la délicatesse de ses procédés, cet animal est une véritable plaie pour les localités qu'il hante. De par ses morsures continuelles, tous les habibitants sont étiolés, comme des êtres saignés qu'ils sont. Cette vermine se trouve même en si grand nombre sur certains points qu'on est, parfois, sucé à cinq ou six reprises en une seule nuit. Personne ne dort sans moustiquaire, mais comme souvent la gaze se dérange ou se troue sans qu'on s'en aperçoive, il est difficile de séjourner seulement pendant quelques jours, dans un pays à vampires, sans être plus ou moins leur victime.

Il est des bourgades qu'ils ont littéralement dépeu-

plées en faisant, non pas mourir, mais fuir leurs habitants. A Chasuta, par exemple, sur les confins du grand bassin de l'Amazone dans les montagnes, mais tout à fait à leur entrée, ces maudits sont si multiples et si avides qu'ils chassent peu à peu tous les autres occupants du lieu. Encore quelques années et il ne restera plus qu'eux au village. Les chevaux, les vaches et les poules, jadis assez nombreux, ont disparu. Ils mouraient tous en moins d'un an et les habitants ont renoncé à en avoir. Les Indiens eux-mêmes émigrent peu à peu, bien que ce soit le point de la basse Cordillère où ils trouvent le plus avantageusement à se louer comme rameurs. Ceux qui, par intérêt ou apathie, restent encore là, mènent une existence misérable s'il en fût: et, lorsqu'on leur conseille de vivre mieux, ils répondent avec cette philosophie passive qui est le propre des Indiens :

« A quoi bon nous faire du sang, puisque les morcelagos (chauves-souris) nous le prennent ? »

Par bonheur, ces funestes animaux ne se rencontrent que dans quelques localités assez rares. Je ne sais guère que trois ou quatre vallées qu'ils hantent. Aussi devrait-on profiter de cette situation pour les détruire : on fait tant de choses avec une prime ! Mais ce n'est pas seulement au Pérou que ces devoirs de destruction sont négligés. Les serpents de notre Martinique tuent cinquante personnes par an ! Je voudrais — pendant un seul instant — n'être pas Français, pour nous en faire honte à mon aise.

Les oiseaux sont nombreux et surtout très-variés. Je me bornerai à citer les plus curieux sous un aspect quelconque. Ce sont :

Le condor, ce roi des oiseaux de proie qui mesure

quatre et jusqu'à cinq mètres passés d'envergure. Hôte habituel de la Sierra où il prend tout ce qu'il peut prendre : oiseaux, moutons, enfants même quand il ose, c'est le seul animal avec l'homme qui franchisse, dit-on, les neiges éternelles. On assure qu'il niche au milieu d'elles et porte là à ses petits leurs proies vivantes ; car, tout vautour qu'il est, le condor a des mœurs d'aigle ; il ne mange que ce qui vit. Mais de cela je doute. La Viuva est bien froide, bien haute, bien loin de tout, même pour cet empereur des voleurs !

L'aigle féroce à tête blanche (*haliactus lencocephalus*), un vautour indomptable (*harpya destructor*), et des multitudes de petits aigles, faucons, éperviers de maintes variétés, mais tous plus avides les uns que les autres. Cette gent vorace est même si nombreuse dans certains parages, surtout dans la basse Montaña, qu'on ne peut pas s'arrêter sur une plage de fleuve sans voir aussitôt planer ou sautiller autour de soi quelques-uns de ses échantillons. Ils arrivent, scrutant tout d'un regard inquisiteur, à portée de bâton, et, si audacieux à force d'impunités, qu'il faut presque les empêcher de se percher à table avec nous, leurs maîtres en voracités destructives.

Le plus familier et le plus puant de tous ces dévorants, mais du moins le plus utile — selon nous, hommes — est le vautour noir, nommé *gallinazo* au Pérou, *urubu* au Brésil, *corvo* aux Antilles, *carion-crow* aux Etats-Unis ; car d'un bout à l'autre des deux Amériques c'est le même animal. Pullulant, ingorgeable, à la fois sauvage et familier comme les pierrots de nos rues, il se rencontre partout où est l'homme, dans les villes ou les campagnes et jusque dans les maisons. Au désert même, qu'on voyage ou qu'on chasse, on voit ses sen-

tinelles posées sur les arbres d'alentour, épiant vos proies ou vous-même, si elles vous voient tombé. Où qu'on se trouve sur le Nouveau-Monde, ce spectre noir, terne et sale, apparaît à l'horizon : emblème hideux du sépulcre vivant qui attend tout!

A ces titres, ce vautour partage avec les porcs la fonction de chiffonnier-tombereau des villes américaines. Toute cité qui n'a pas ses balayeurs — et le nombre en est grand — a, par don de nature, des gallinazos qui font la besogne, sous la protection d'une forte amende, contre quiconque les tue ou même les frappe. Si Lima n'est pas encore plus sale qu'elle ne l'est, ou plutôt qu'elle ne l'était, elle le doit surtout à la voracité salutaire de ces oiseaux ; car, récemment encore, il n'y avait guères qu'eux à la débarrasser de ses immondices. Cela est triste à dire pour l'honneur de l'Amérique du Sud, mais la vérité est trop mon devoir pour que je la taise, même en parlant de la ville bien-aimée des voyageurs.

Plusieurs espèces de quasi-dindes sauvages, entr'autres des pauxis (*ourax galeata, alector*, etc.), que nous nommons hoccos; grand oiseau noir à bec rouge, aussi bête, plus doux, mais moins savoureux que son similaire de l'Amérique du Nord, le *turkey*, notre cher dindon.

Beaucoup de faisans ou gallinas del monte, poules de bois (*penelope adspersa, rufiventris, cristata, aburris*, etc.), notamment le trompetero ou jacami, l'agami de la Guyane, très-joli de plumage, agréable à manger, gardant les oiseaux de basse-cour et tous les animaux qu'on lui donne en compte, comme un chien de berger garde un troupeau : et, enfin, musicien-ventriloque au point qu'il chante le bec presque fermé, à faire croire qu'un appareil de musique est caché dans son corps.

Des perdrix de maintes variétés (*odontophorus, cripturus, atrocapillus*, etc.), qui ressemblent plus ou moins à nos perdrix, sans être elles.

Bon nombre de carpinteros, pics (*picus*) avec des plumages multicolores comme les nôtres, et comme les nôtres aussi ayant la coutume bizarre de frapper les arbres à coups de bec, pour en faire sortir leurs proies vivantes.

Des myriades d'oiseaux de mer et d'eau douce qui fourmillent sur la côte ou sur les fleuves de la basse Montaña.

Les espèces maritimes surtout, telles que les pélicans, cormorans, fous, pingouins, foulques, sternes, etc., sont si nombreuses souvent que leurs individus couvrent littéralement les bords de la mer et les îles voisines du rivage. Tout cela barbotte et voltige là comme dans un marais fabriqué pour eux. Le climat et le site leur conviennent apparemment; le poisson, leur nourriture abonde: l'homme les traite en êtres sacrés qui font de l'or, l'éternel dieu d'ici-bas; chacune de leurs espèces pullule sur la Costa, quiète et grasse à lard comme des chiens de douairière.

Le plus remarquable est le pélican, avec son bec et son goître monstrueux, ses longues somnolences, ses déjections colossales et surtout ses mœurs ruminantes en faveur de sa progéniture, auxquelles on doit la plus belle page de Musset, peut-être.

Lorsque le pélican lassé d'un long voyage
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés l'attendent sur la plage.....
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte.
En vain il a des mers fouillé la profondeur,
L'Océan était vide et la plage déserte ;

Pour toute nourriture, il apporte son cœur.....
Et regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

J'ajouterai sous forme de commentaire, que le paternel suicide que ces vers retracent se borne, pour le pélican, à retirer de son goître-poche les poissons qu'il y a emmagasinés et à les partager à ses petits. C'est dans une proportion un peu plus forte, ce que font tous les oiseaux pour leur progéniture. L'imagination humaine a trouvé le reste. Mais les vers sont si beaux ! Je n'ai pas pu résister à les redire, ne fût-ce que pour nous reposer ensemble de tant de prose-animal.

Les oiseaux d'eau douce sont encore plus variés, sinon plus nombreux. Les immenses cours d'eau et les marais de la Montaña en sont parfois couverts, jusque sur les arbres qui les bordent. Car, au contraire de ce qui se passe chez nous, les oiseaux aquatiques du continent sud-américain perchent comme des poules. Oies, barnaches, canards, grèbes, râles, hérons, butors, mouettes, etc., tout cela dort la nuit sur les branches des arbres et le jour seulement descend à l'eau pour manger. Tous vivent de poissons et en engloutissent des quantités inouïes. Mais soit salées, soit douces, ces eaux-là sont si peuplées ! Chacun de ces dévorants n'a qu'à se baisser pour trouver sa pâture.

Il en est un entr'autres, l'arador ou cisauras du Brésil (*rhynchops nigra*), qui pêche en volant, à l'aventure, presqu'au hasard. Il va devant lui, traçant les flots comme un laboureur (arador) et au courant de ses vols, son bec en ciseaux (cisauras), saisit au passage les poissons qui jouent à fleur des eaux.

Quelques variétés, soit aquatiques, soit terrestres, sont remarquables par une étrangeté quelconque.

Ainsi :

Le Dios te de *(rhumphastus)* que nous nommons toucan ou prédicateur, à cause de son bec monstrueux qui lui donne l'allure à la fois dogmatique et bouffonne d'un prêcheur inspiré, bien qu'il ne sache guère que siffler. La célébrité qu'il doit à son bec est même si grande qu'elle est montée jusqu'aux astres. On a conféré son nom à l'une des constellations de l'hémisphère américain, à l'*anser americanus*.

La bruyante licorne ou camungo (*palamedea cornuta*), qui brait comme un âne et porte sur sa tête une corne étrange, sorte de sphinx interrogateur dont on ignore l'usage, mais d'où l'oiseau a tiré son nom.

Certaines variétés de tourterelles nommées coucoulis, symboles de l'amour au Pérou, comme chez nous, et, à ce titre, traitées là en oiseaux divins. Une d'elles entr'autres, qui répète trois fois la première syllabe de son nom, coucoucoulis, est l'objet d'un culte presqu'aussi suivi qu'au temps où Vénus protégeait l'espèce. Chacun de ses roucoulements est, dit-on, un chant d'amour équivalent à — je t'aime ! Celle qui le répète le plus est la plus aimante, donc la plus aimée !

Les oiseaux parleurs ou chanteurs abondent :

En tête vient le rossignol assez nombreux, dit-on, dans le département d'Aréquipa.

Puis les cheredes, espèces de perroquets, qui répètent en sifflant ce qu'ils ont entendu et auxquels, en conséquence, chacun fait dire ce qu'il veut, comme aux cloches et par les mêmes procédés d'imagination.

Les vrais perroquets, *loros*, et leurs diminutifs les

perruches, par nombreuses variétés, toutes aussi destructives que criardes, mais dont quelques familles parlent si bien, qu'on les pourrait utiliser dans notre civilisation, soit en chambre, soit en cour, autour de nos lois.

Enfin une multitude d'oiseaux à bon droit célèbres par leurs admirables plumages. Tels :

Le gallo de roca ou coq de roche (*rupicola peruviana*) avec sa crête ronde et sa belle couleur orange. Le cottinga (*ampelis*), au plumage bleu et violet, si brillant et si beau qu'on ne le rêve pas mieux : le sicte colores (*callos piza yeni*), qui porte sept couleurs distinctes. Et, pour finir la gent emplumée, maintes variétés d'oiseaux-mouches (*trochilus*), qu'on nomme pica ou beija flores, c'est-à-dire baise-fleurs. Singuliers oiseaux qui vivent en effet du suc des fleurs qu'ils pompent, à la manière de nos sphinx, auxquels leurs vols rapides et bourdonnants les font si bien ressembler, que, pendant longtemps, je les ai pris pour tels ! Sortes de mouches diamantées, plus belles et plus légères que les papillons eux-mêmes, dont le joli nom vaut les jolies mœurs et qui sont la poésie des oiseaux.

Il existe cependant, dit-on, une de leurs variétés, qui serait le monstre de l'espèce, si ce qu'on raconte d'elle est exact.

Aussi grosse qu'une hirondelle et noirâtre comme elle, au lieu de vivre sous les chauds climats, avec toute sa famille, elle habite la Sierra et presque la Puna, le pays des neiges, où elle suce les phanérogames Or, on prétend que ces plantes ne récèlent guère que du venin et peu ou point de sucre. Le beija flor, lui aussi, aurait-il donc ses Locustes vivant de poison, comme ces variétés d'entre nous dont le mal est l'essence. Ah nature ! Plus

on vous sonde, plus à chaque regard on découvre en vous de mystères étranges !

Tels sont les principaux oiseaux du Pérou. J'en passe et des plus beaux, car c'est par excellence le pays des oiseaux : non à cause des individus, le Brésil en a bien davantage, mais à cause du fini et de la variété des espèces. La Montaña, dans certaines de ses parties, semble un jardin d'acclimatation. Si ce jardin, comme le nôtre, avait une direction intelligente et Paris à sa porte, avant qu'il soit dix ans, on aurait doublé les espèces domestiques de l'Europe.

Les reptiles, assez rares sur la côte et la Sierra, sont nombreux dans la Montaña. Entr'autres célébrités du genre, je citerai :

Des tortues de plusieurs espèces, notamment une tortue d'eau, qui est une des principales ressources de tout le centre de l'Amérique du sud. Etrange catégorie d'animaux plus terrestres qu'aquatiques, par l'apparence, la nature et les mœurs, et cependant aussi vive dans l'eau que lente sur la terre ! Sorte de monstre antédiluvien, qui probablement est un des premiers habitants des pays sortant des eaux et va peu à peu se raréfiant, à mesure que la terre croît et que l'homme arrive.

Parmi les lagartos (les lézards), différentes espèces de caïmans (*champsa slerops*, *nigra*, *etc.*) entr'autres cette dernière, dont certains individus dépassent parfois quatre mètres de longueur. Ce crocodile du Nouveau-Monde est un des êtres les plus répulsifs qu'on puisse trouver. Ni chair ni poisson, hideux de formes, visqueux, de couleur incertaine, marchant mal, nageant mal, il n'est vraiment sur son domaine que dans la vase où il se tient le plus souvent. Bien que la nature

l'ait doué d'une force excessive, il est lâche jusqu'à se laisser manger la queue par le jaguar, sans essayer de résister. Malgré ses appétits voraces, à peine il ose prendre des proies vivantes, qu'il n'atteint guère que lorsqu'elles sont blessées ou surprises. Mais alors, malheur à qui tombe sous sa dent. On dirait une machine inconsciente et fatale, tant il broie vite et bien ce qui tombe dans sa redoutable gueule. A part cela, c'est-à-dire à l'état normal, il ne vit que de charognes, et, à leur défaut, de débris végétaux ou de terre même, qu'on trouve en lui abondamment lorsqu'on l'ouvre (1).

Des iguames, grands lézards inoffensifs, aussi nombreux dans la Montaña que dans notre Guyane, et meilleurs. Pour peu qu'on chasse là sous les forêts inondées, on n'entend qu'eux tomber du haut des arbres. J'en ai vu jusqu'à trois rangés sur la même branche, à la queue leuleu, comme des canes qui vont aux champs. Mais comme les canards aussi, ne les approche pas qui veut : ce qu'on regrette d'autant plus, que leur chair a un goût de poulet relevé de poisson, très-appréciable dans les solitudes où on la trouve.

Des caméléons aux couleurs étranges et aux yeux plus étranges encore, par leurs doux regards indépendants l'un de l'autre et se promenant en sens divers, comme s'ils appartenaient à deux êtres différents. Il semble que tout soit changeant dans ce bizarre animal ; son regard aussi bien que sa peau, et, à leur suite probablement l'être entier.

Parmi les serpents, maintes variétés, trop nom-

---

(1) De même que le jaguar, le caïman appartenant bien plus à l'intérieur sud-américain, brésilien ou péruvien, mais indien avant tout, sa monographie assez curieuse trouvera place dans le *Pays indien*.

breuses pour le repos de l'homme et quelques-unes tristement célèbres, entr'autres :

Le serpent à sonnettes ou culebra de cascavel (*crotolus horridus*), avec son poison qui tue en quelques heures; plusieurs espèces de bothrops aussi dangereux que le cascavel : le curu-manu ou vibora sonsa (la vipère sotte), qui semble avoir deux têtes; enfin une couleuvre inoffensive, le yucu-mama, en quichua la mère de l'eau, dont les proportions colossales atteignent, dit-on, et je le crois, jusqu'à 16 mètres de long sur 50 et même 80 centimètres de diamètre. Le plus gros que j'aie vu dans ce genre et dont je possède encore la dépouille, n'avait que 6 mètres de long sur environ 25 centimètres. Mais mon échantillon est un boa, non un sucuriju ou yucu-mama, qui atteint des proportions bien plus grandes que le boa. De plus, si je n'ai pas vu l'animal lui-même, j'ai vu plusieurs fois dans les capims ou grandes herbes des plages sud-américaines, des traces et des excréments de serpents, indiquant un animal colossal. Enfin j'ai lu un procès-verbal de décès d'un sucuriju accusant au mort 50 pieds de long et un diamètre de gros tonneau.

L'anguille électrique, qui, dans certains fleuves, à certains temps, s'attaque aux nageurs, les paralyse à coups de frottements et finit par les noyer.

Enfin, des batraciens nombreux, variés et souvent bizarres de mœurs ou de langage; notamment une grosse grenouille-crapaud, encore plus loquace que les nôtres et dont les croassements aboyeurs imitent à s'y méprendre ceux d'une meute en chasse. La ressemblance des deux bruits est même si parfaite, que maintes fois, sur ces cris trompeurs, je me suis pris à écouter, puis à attendre quelque bête au débuché : comme si

j'avais été en France, le long d'une forêt de chez nous, On a beau être loin et cuirassé par l'âge, le souvenir de la patrie vous tient toujours, même au désert, même au Pérou !

Les poissons sont aussi nombreux que les oiseaux, si ce n'est davantage encore. La côte et la Montaña en possèdent par essaims. Dans quelques départements, comme celui de Libertad, il y en a une telle variété qu'on en compte des vingtaines d'espèces, rien qu'à portée du rivage. Dans d'autres, plus au sud, le poisson a été si abondant, que, du temps des Incas, il servait à fumer le sol, de préférence au guano lui-même. L'usage de ce dernier engrais, plus facile à se procurer et plus actif, a fait abandonner l'autre en partie. Mais dans quelques localités on l'emploie toujours : comme sur les rivages de la Baltique ou tout ce qui ne vaut pas le sel fait du fumier.

Dans la Montaña, partout où il y a de l'eau et surtout de l'eau trouble, elle abrite du poisson comme un vivier. J'ai vu d'un seul coup de filet donné au hasard en prendre plusieurs centaines de livres. Quand on pêche à la ligne, l'hameçon le plus souvent est à peine tombé qu'il est déjà pris. Il y a tant de poisson partout pour ainsi dire, qu'on en trouve au pied des Cordillères, jusque sous terre. Dans certaines plaines jadis inondées, il suffit d'enlever un demi-fer de bêche et dessous apparaissent des flaques d'eau dans lesquelles immédiatement viennent frétiller des poissons gros comme des éperlans.

Les plus remarquables par leurs formes, leur taille ou leurs étrangetés sont, sur la Costa :

La Manta, dont le front porte, dit-on, deux cornes mobiles qu'elle écarte ou rapproche à son gré et dont

les mœurs peu connues d'ailleurs consistent à étreindre entre ses nageoires les animaux dont elle fait sa proie, puis à les sucer à la façon d'un vampire.

Le buteo, une espèce de dauphin, ne portant pas les voyageurs comme au bon temps de la mythologie grecque : mais pouvant le faire de par sa taille, qui atteint jusqu'à trois mètres.

La spada ou l'épée, la scierra ou la scie et des dizaine de sosies des animaux terrestres, tels que le caballito ou petit cheval, le pajarito ou le moineau, le perico ou le petit perroquet, le gallo ou le coq que nous nommons la doré, etc. Bref des variétés de toutes sortes, depuis notre succulente sole, jusqu'à la dorade aux reflets de cuivre et la bizarre asedia, qu'on prétend avoir deux têtes bien qu'elle saute incessamment, comme si elle avait perdu la sienne !

Sur la Montaña :

Le lamentin ou vache marine (*manatus*), qu'on peut classer aussi bien parmi les mammifères que parmi les poissons, car il a à la fois les formes des deux genres et un peu leurs mœurs ainsi que leur nature. Ce monstre singulier, dont la femelle possède différentes similitudes avec un corps de femme, paît l'herbe dans l'eau comme une véritable vache. De dimensions colossales telles que six mètres de long et 600 kilogrammes de poids, il donne une chair analogue à celle du porc et une huile dont l'abondance fait, de sa pêche, une des principales industries de l'intérieur de l'Amérique du sud (1).

Le paichi (*vastres gigas*), le pirarucu du Brésil, espèce de truite-brochet, qui pèse jusqu'à 150 kil. et dont

---

(1) A ces titres, nous parlerons de lui avec détails dans le *Pays indien*.

la chair, fraîche ou salée, forme, avec la tortue, le principal aliment de la population des deux rives de l'Amazone.

Le délicieux tumbaqui, le meilleur des poissons à mon goût, assez savoureux pour qu'on le mange avec plaisir, cuit dans l'eau, sans sauce, rien qu'avec du sel et du piment, comme on mange du bon bœuf.

Le bota (doras), jouant sur les lacs et les fleuves, à la façon des marsouins de mer. Il y en a parfois de telles troupes à l'embouchure de certains cours d'eau dans l'Amazone, que la rivière bouillonne comme par des sources sous-marines.

Le poisson de mer ou d'eau douce est une des grandes ressources du Pérou, et, soit frais, soit conservé, y forme une des bases principales de l'alimentation humaine. On en parle peu, parce que ce pays est si riche qu'on ne fait attention qu'à ses grosses richesses. Tout ce qui n'est pas or ou guano n'y compte point pour ainsi dire. Mais si l'Europe méridionale avait, sur ses côtes ou dans ses eaux douces, des poissons comme en a le Pérou, nos pêcheurs deviendraient millionnaires et nous mangerions tous de la marée, à imiter les pélicans.

Les insectes, hélas! abondent tellement dans certaines localités qu'ils y rendent tout séjour non-seulement pénible, mais impossible; ainsi, sur la partie de la Montaña située en dehors de la Cordillère. Dans certaines villes de la Costa, les parasites sont parfois encore plus nombreux que dans nos cités du midi de l'Europe. Il n'y a guère que la Sierra qui, de par son climat exceptionnel, soit exemptée de cette plaie des pays chauds.

Tous les genres y sont largement représentés et

quelques-uns le sont même si bien sur différents points, qu'ils y sont les maîtres de la place.

Les coléoptères pullulent et il en est de magnifiques sous leurs aîles métalliques, aux couleurs si vives qu'on dirait du cuivre ou de l'or brunis. Buprestes, scarabées, sicindelles, etc., tout cela se trouve là presqu'autant qu'au Brésil. Il est des nuits ou les lampyres, autrement dit les vers-luisants volants, éclairent l'atmosphère mieux encore qu'en Toscane, où j'ai vu quelquefois l'air comme phosphorescent grâce à ces insectes. Ils n'ont d'ailleurs rien de gênant pour l'homme, au contraire. De jour, on ne les voit que peu ou point, et de nuit, leurs douces lueurs fugitives tracent l'ombre en tous sens : comme ces étoiles filantes, âmes passagères que Dante et Béranger savaient reconnaître de leurs regards de poètes !

Encor une étoile qui file,
File et disparaît!

Les hémiptères sont représentés par les cigales, les cochenilles, etc. Il est souvent des parties de forêts si couvertes de cigales, qu'on dirait nos arbres au printemps, quand le hanneton fait rage. Elles sont moins amassées et surtout moins avides, parce qu'elles ont de l'herbe ou des feuilles, tant qu'elles en veulent ; mais il y en a pour le moins autant.

Les lépidoptères sont si nombreux dans la Montaña que, sur les bords des fleuves, leurs essaims tourbillonnants ressemblent à des neiges au vent. Mais à ceux-là on pardonne, parce que leurs chenilles perdues dans l'immensité de la végétation, n'y paraissent que peu ou ou point. Et quant à leurs papillons, quelques-uns sont si beaux ! Moins gros et moins brillants en général que

leurs congénères du Brésil, ils sont bien plus achevés, plus fins, plus élégants surtout. On dirait que la Providence les a faits plus petits pour les faire plus coquets. Quelques-uns entr'autres sont si chargés de dessins, qu'ils rappellent ces cachemires des Indes aux lignes étranges, qui font rêver des mondes inconnus.

Les abeilles et surtout les fourmis, les immondes fourmis, font oublier tous les autres hyménoptères.

Outre des frêlons et des guêpes par variétés infinies, on compte dans certains pays jusqu'à six espèces d'abeilles. Aucune cependant n'est cultivée ou du moins elles le sont si peu, qu'autant vaut n'en point parler. Trop de végétaux fournissent de la cire et du sucre à trop bas prix pour qu'on se donne la peine de faire quoi que ce soit en faveur d'une faible partie de leurs producteurs. Aussi, logent-elles à l'aventure comme des sauvages qu'elles sont, dans la terre ou dans des troncs d'arbres, jamais dans des demeures préparées à leur intention. La pluie et les vents pénètrent, il est vrai, dans leurs demeures. Mais du moins leur miel leur appartient, elles travaillent pour elles et non pour un maître, car il est bien rare que l'homme se donne même la peine de risquer leurs piqûres pour aller les piller. Abeilles sauvages de par là-bas, je sais pour le moins une abeille civilisée de par ici qui envie votre sort!

Les fourmis sont plus pullulantes, plus gênantes et surtout plus destructives à elles seules que ne le sont chez nous tous nos rongeurs réunis, les gros et les petits. Il y en a des dizaines d'espèces et, dans ce nombre deux seulement sont utiles, l'une par son ventre qu'on mange grillé comme du café, l'autre parce qu'elle sert à chasser ses congénères. C'est le gendarme de ces

malfaitrices. Quant au reste, à notre point de vue humain, leur seule fonction terrestre paraît être de mettre à sac tout ce qui leur plaît.

Celles qui hantent les villes sont généralement petites et plus incommodes que malfaisantes. Cependant elles mangent tout à leur portée, grains, légumes verts ou secs, viandes salées, sucre surtout. Elles sont parfois en si grand nombre que, dans les maisons mal tenues, pendant seulement le temps d'un repas, on voit s'établir d'un coin de la salle à manger au sucre de la table, deux lignes noires de pillardes grouillantes qui vont et viennent. Il faut, pour se garer d'elles, des habiletés et surtout des soins incessants.

Les autres, les campagnardes ou forestières, sont bien pires encore. Elles s'attaquent à tout, végétaux et animaux, vivants et morts, comme cela passe par leur caprice, et, lorsqu'elles vous veulent vraiment du mal, il faut les détruire ou s'en aller, ce qu'on fait le plus souvent. Malheur aux plantes ou même aux arbres de leur prédilection. J'ai vu, en forêt vierge, un arbre de vingt à trente pieds de haut, qui s'étalait vert comme nos chênes au printemps, complètement dépouillé de verdure en une seule nuit, par les essaims dévastateurs d'une fourmilière voisine. Les maudites avaient coupé toutes les feuilles à leurs bases et les avaient ainsi jetées par terre où elles avaient ensuite divisé chaque feuille en sept ou huit morceaux, grands comme un quart de timbre-poste. Puis simultanément, deux grandes routes grouillantes s'étaient formées entre ce butin amoncelé et la fourmilière. L'une noire venait à vide, hâtée comme des Arabes en razzia. L'autre verte s'en retournait lentement sous sa charge de feuilles, dont chaque convoyeuse emportait un morceau, qu'elle

maintenait sur son dos avec une de ses pattes. En quelques heures, tout fut nettoyé.

Plusieurs espèces, telles que la fourmi connue à la Guyane sous le nom de fourmi-manioc, ont des fourmilières qui s'étendent parfois sur plus d'un are d'étendue, par quatre et jusqu'à dix pieds en profondeur ou hauteur, selon le sol. Ces turnes formicales sont façonnées en terre-mortier, comme de véritables cités, qui, à l'intérieur, ont probablement leurs rues et leurs maisons, ainsi qu'un vrai Paris.

De celles-là il faut se garer comme d'une ruche d'abeilles en colère. Si vous approchez l'une d'elles d'un peu trop près à leur gré, les vigies de pourtour vous signalent. Puis aussitôt la ruche s'enfièvre et se rue sur vous par mille côtés, si multiple et hardie, qu'il faut fuir. Un jour, ayant par mégarde mis un pied sur une de ces villes, j'y suis entré jusqu'au genou. Rien que pendant le temps de me retirer, mes jambes et un de mes bras ont été couverts de fourmis si acharnées sur moi qu'elles se cramponnaient à mes vêtements, jusqu'à se laisser disloquer plutôt que de lâcher prise. On cite plusieurs cas d'hommes et d'animaux tombés dans un de ces antres, qui s'y sont enfoncés jusque par dessus la tête et n'en sont point ressortis. Tout insecte, ou animal même, qui, chutant là dedans, ne peut pas en rebondir comme une balle, est pris, étouffé et disséqué, en moins de temps qu'il n'en faut parfois à une de nos foules pour écharper un suspect !

La plupart piquent durement, si durement qu'on s'en souvient tout un jour et même le lendemain. La fourmi-manioc, dont je parlais tout à l'heure, vous met au lit avec la fièvre, rien que par une dizaine de morsures. Une autre, la tucandera, vous peut tuer. Il faut

se cautériser de suite à l'ammoniaque : sinon, fièvre, délire, enflure et quelquefois — bonsoir !

Toutes sont nécrophages, jusqu'à se faire écraser plutôt que de quitter les corps qu'elles ont commencé de dépouiller. Collections d'histoire naturelle, gibier, boucherie, restes humains, tout est leur proie si vite et si complète qu'elles entament les corps dès la première nuit. Elles viennent prendre le trépassé jusque chez lui, dans son lit encore chaud, veillant la mort, comme des chiens ou des héritiers veillent une curée. Je les ai vues monter sur un cadavre dont je venais de recevoir le dernier soupir, avant même que j'aie fini de le recouvrir du drap funèbre.

Vous qui les aimez peut-être, de par notre La Fontaine, allez dans l'Amérique du Sud, au désert surtout, vous verrez ce qui vous restera de votre amour. Pouah ! le dégoût descend dans ma plume, rien qu'à revoir par la pensée ces immondes fossoyeuses.

Parmi les diptères némocères, les moustiques, mosquitos, sancudes, carapanas, etc., comme on les nomme, sont encore plus gênants que les fourmis. Si les unes sont la plaie des choses, les autres sont la plaie des êtres. J'en ai constaté jusqu'à huit variétés dans la même contrée. Mais la plus répandue, celle qui, à elle seule, peuple l'air par essaims, est tout simplement le moustique vulgaire, notre bon cousin !

La Costa, la Sierra et même la Montaña proprement dite en ont une quantité raisonnable, comme en a l'Italie, Venise par exemple. Mais la basse Montaña, située en dehors de la Cordillère, en possède pour tout le reste du Pérou à la fois. Il est des pays, tels que Nauta, où il y en a tant, que, sous bois, ils forment nuages. Rien de nos contrées, rien, en fait d'insectes, ne saurait

donner une idée de ce fourmillement. Matin et soir et pendant toutes les nuits, l'atmosphère leur appartient. On ne respire en dehors d'eux — et encore — que de dix heures du matin à quatre heures. Personne, pas même les Indiens ne dort sans moustiquaire, à peine de se réveiller comme une citrouille rouge et informe. On dit que souvent des enfants et même des hommes sont morts de leurs piqûres.

Enfin, toute une série d'aptères pullulents, indigènes ou exotiques, sauvages ou domestiques, qui se partagent l'homme comme une proie, si bien que partout, excepté sur la Sierra, il faut incessamment se défendre contre eux. Ainsi, sur la basse Montaña des araignées-crabes, des scorpions, des cent-pieds, etc., à en trouver presque chaque jour dans son jardin ou sa demeure. Sur la Costa, des chiques, des puces, des pous, autant qu'en Espagne et en Algérie combinées. Quand on arrive d'Europe, c'est ce dont on souffre le plus et le plus longtemps.

Malgré cela, comme tout est relatif ici-bas, même la possession du moustique et de la puce, le Pérou n'a que peu d'insectes nuisibles, si on compare sa situation à celle de tout le centre de l'Amérique du Sud, Brésil ou Guyane. Ses montagnes le sauvent en partie de cette lèpre des pays neufs. Quand on traverse le continent sud-américain, en allant de l'Atlantique au Pacifique, à plus de deux cents lieues des Cordillères, les habitants des basses plaines brésiliennes vous disent :

« Le Senhor est heureux ! Il va dans la Montaña, au Pérou. *Aqui no ai praja.* Là, il n'y a pas de plaie (pas de moustiques). C'est là qu'est le beau pays ! »

Et, en effet, dès qu'on a passé les bas contre-forts des Andes, qui bordent comme d'un mur l'immense

bassin de l'Amazone, les fourmis et les scorpions diminuent, les moustiques cessent. Çà et là, au hasard d'une vallée profonde, on trouve bien encore de tout cela, plus qu'il n'en faudrait pour empêcher Paris de dormir. Mais ce n'est rien, comparativement aux supplices qu'on vient d'endurer. On peut manger à son aise et passer la nuit sans moustiquaire. On respire en quelque sorte! Ce que vous pouvez faire aussi, car nous en avons fini avec tant de bêtes !

Tel est le règne animal du Pérou. A parcourir cette longue kyrielle de dévorants, carnassiers, oiseaux, insectes surtout, qui pullulent dans ces contrées, on dirait que l'homme ne doit pas pouvoir vivre entr'eux. Piqué par les uns, saigné par les autres, noyé par ceux-ci, mangé par ceux-là, il semble devoir s'annihiler sous leurs étreintes, comme une plante étouffée sous les mauvaises herbes.

Cependant c'est le contraire qui a lieu partout et dans des proportions rapides qu'il faut avoir étudiées sur les lieux, pour s'en rendre compte. A mesure que notre espèce arrive et s'établit sur un sol, elle chasse, raréfie ou détruit presque tous les animaux, qui occupaient la place avant elle. Quadrupèdes, poissons, insectes, tout nous cède peu à peu le pays. Les fourmis et les moustiques sont ceux qui tiennent le plus longtemps; mais, à un degré quelconque, ils ne tardent point à s'effacer devant nous comme les autres.

Aussi est-ce là plus que partout que l'homme apparaît vraiment le grand destructeur d'ici-bas ; le fléau de la nature entière, ayant pour mission de l'épurer peut-être, comme le feu épure l'atmosphère; mais de la dessécher. Car, où qu'il passe, il brûle à la façon d'un passage d'armée ou de fourmilière; amoncèle pour un

em ps, à son usage, les débris qu'il a faits, puis bientôt s'efface lui-même, ne laissant derrière lui, à toutes ses places, que des ruines et des ronces !

A ceux que leur vanité humaine aveugle au point de ne pas leur laisser voir ce fait universel sur notre planète, je dirai : allez contempler les ruines qui furent Babylone, Thèbes, Carthage, Rome elle-même tout-à-l'heure. Vous verrez par vous-même ce qu'a fait notre espèce humaine du pays de ces villes, et ce qu'elle a laissé d'elle dans ces pays ! Des débris où nichent d'autres débris ! Voilà ce qui survit ou va survivre de l'Asie-Mineure, de l'Afrique du Nord, de la Grèce, de l'Italie et de notre Europe entière demain !

Triste animal ! Triste métier que celui d'ouvriers de la dernière heure, fossoyeurs de tout, fourmis de notre planète. Mais enfin puisque telle est votre volonté, Seigneur, inclinons-nous. Le lot de la créature n'est point de demander compte au Créateur de la façon dont il a voulu la fabriquer. C'est comme si ces lignes se relevaient pour me demander compte de la vie que je leur ai donnée. Inclinons-nous, en faisant de notre mieux notre tâche humaine quelle qu'elle soit, sans nous plaindre et nous désespérer. Dieu doit quelque part solder l'ouvrier, quand sa tâche est accomplie.

De même que le végétal ou l'insecte morts sous nos étreintes, l'animal retombe, terre comme eux. *Tu es pulvis, et in pulverem reverteris,* nous disent la religion et l'évidence des faits naturels d'ici-bas. Mais l'idée, l'esprit, l'âme qui guide en ce moment ma main matérielle et tourne nos communes pensées vers autre chose que cette vie ; pourquoi mourrait-elle aussi, comme le prétendent quelques écoles soi-disant humanitaires ? Non, non. Une voix me dit, voix intérieure

qui console, qu'un temps viendra, nous recueillerons le salaire de nos labeurs humains. Il est des moments où l'animal fatigué se prend à désespérer de tout. L'heure dont est ce siècle, dont est surtout notre pauvre France, est une de ces heures. Mais il suffit de réfléchir pour comprendre que tout ne doit pas finir ici-bas; par cela seul que Dieu a mis dans chacun de nous le sentiment d'un autre avenir, le sentiment qui me dicte cette page.

CHAPITRE VIII.

Histoire.

L'âge de pierre du Pérou. Emigrations asiatiques. Preuves à l'appui. Chinois et Péruviens d'Eten. Routes suivies par ces émigrations. Nations Collahuas, Aymaraës, Chinchas, Canas, etc. Les Collahuas et leurs cinq soleils. Les Aymaraës : leurs sépultures et leurs momies aux crânes déformés. Les Quichuas : leurs monuments, leur langue, etc. Etats primitifs de ces peuples. Origine des nations.

Nous connaissons le pays, l'hôtellerie, examinons maintenant son hôte principal, l'homme. Son étude doit constituer la partie la plus importante de ce livre, et, si vous voulez me suivre encore, c'est lui maintenant que nous allons regarder.

L'histoire d'abord. Afin de prendre la race péruvienne à son origine et de la mener jusqu'à nos jours, comme un fleuve qu'on descend de sa source à sa bouche, pour le bien connaître.

Les indigènes du Pérou ont leur origine enfouie dans une obscurité presque absolue. Leurs annales réelles ne datent que du onzième siècle de notre ère environ : des premiers Incas. Tout ce qui, chez eux, a précédé cette époque, est perdu dans un lointain vague dont l'existence se révèle de fois à autres par un monument ou un souvenir retrouvés, mais dont on ne sait rien de positif. Si peu éloigné de nous que soit ce temps, il est l'âge de pierre du Pérou. Or, au Pérou comme chez nous, on ne sait guères de cet âge qu'une seule chose : c'est qu'il a existé.

Cette situation, d'ailleurs, n'a rien d'anormal; elle est de sort commun pour les nations comme pour les

individus. Les premiers temps de chacun sont une époque de formation embryonnaire qui n'a point d'annales, parce qu'elle n'a point de vie propre. Ce n'est que peu à peu, au fur et à mesure d'une existence, que des traditions, puis une histoire, naissent de l'état même qu'elles racontent. Jusque-là tout est limbes, germes, fœtus inconscients, oublieux et oubliés !

Si peu que soient ces riens historiques, nous allons cependant essayer de les coordonner. L'étude en est curieuse, non à titre d'enseignement, mais parce que, comme les abîmes, les limbes des peuples ont un attrait d'inconnu qui attire les regards, par cela seul qu'on ne peut que les entrevoir !

L'homme au Pérou, de même que partout sur les deux Amériques et sur notre Europe, paraît être venu du dehors, de l'Asie. Nos livres saints, sous ce rapport, sont conformes à ce que la science élucidée par le temps nous apprend peu à peu.

Vainement, de nos jours surtout, des suppositions contraires se sont produites : les unes imputant à l'Europe le peuplement du Nouveau-Monde, les autres attribuant à l'Amérique une espèce d'hommes véritablement antochthones ou nés sur le continent américain. Ces deux suppositions, ne leur en déplaise, sont des fruits de vanité, germés l'un en Europe, l'autre en Amérique. Aucune d'elles ne vaut l'origine asiatique directe et par suite la version d'Adam, d'un être unique dont la descendance s'est répandue peu à peu sur le monde entier, par deux grandes routes divergentes, dont l'Amérique est le point de jonction.

Les instincts naturels de l'humanité, les apparences géographiques, la nature des Indiens, les monuments retrouvés, les traditions locales, les idiômes et ce que

nous connaissons des civilisations du Nouveau-Monde avant notre arrivée : tout se réunit pour corroborer cette présomption d'origine asiatique.

En effet, l'homme, aussi bien que les autres animaux, insectes, poissons, oiseaux, quadrupèdes, est poussé par un instinct raisonné à aller devant lui en vue d'améliorer incessamment sa condition terrestre. Partout il va ainsi, tant qu'il peut, jusqu'à la mer, la côtoie, puis passe sur les terres qu'il aperçoit à l'horizon, comme font les oiseaux de passage : cailles, bécasses, etc. C'est cet instinct qui a dû conduire sur le Nouveau-Monde les asiatiques d'abord, puis nous-mêmes et nous fait peupler ce continent au fur et à mesure des besoins de notre espèce humaine.

Descendant des hauts plateaux de l'Asie où les traditions le font naître, l'homme est arrivé progressivement jusqu'à l'Océan indien : l'a côtoyé à droite et à gauche en le traversant partout où il voyait des terres à l'horizon : et ainsi a dû passer en Amérique par le détroit de Behring.

C'était alors — peut-être? — un grand voyage même pour les aventureux de cette époque. Mais c'était une terre nouvelle à proche portée, un espoir incessamment offert à quiconque avait soif de meilleur. Dans ces temps, pas plus que de nos jours, en Asie pas plus qu'en Europe, la mer n'arrête jamais quiconque a besoin de s'envoler. Un premier pionnier découvreur passa, puis d'autres et d'autres encore. Le Nouveau-Monde commença de se peupler.

Cependant les nations d'Asie, comme aujourd'hui les nôtres d'Europe, fourmillaient de plus en plus, si pressées à certaines places qu'il leur fallait, à elles aussi, épancher au dehors leurs trop pleins de population. Le

détroit de Behring n'est pas large : le voyage était de plus en plus facile et court, pas même une traversée de France en Angleterre. Un va et vient analogue au nôtre avec l'Angleterre, plus grand même peut-être, s'établit entre l'Asie et les colonies naissantes. Chaque ébranlement civil, chaque guerre religieuse ou politique vit successivement une partie de ses vaincus émigrer sur les terres nouvelles, soit par familles, soit par tribus entières : de même qu'aux temps où nos pères descendaient tour à tour sur l'Afrique, l'Italie ou l'Espagne, avec Didon, Enée, Genséric, etc.

Ces premiers essains d'aventure se posèrent d'abord sur le rivage situé en face de leur patrie asiatique comme ont fait les Grecs ou les Africains en Sicile, comme nous faisons nous-mêmes sur le continent américain. Puis peu à peu, à mesure de leur nombre croissant, ils descendirent vers le Sud en suivant les bords de la mer : c'est-à-dire une voie naturelle, riche en coquillages, en poisson, en gibier, de plus en plus douce comme climat, partout fermée sur ses côtés par l'Océan et les montagnes, deux murailles.

Ainsi vont les oiseaux quand ils sont en émigration. Ainsi en voyage, quand on va devant soi sans savoir où, on suit instinctivement une grande route comme pour se perdre moins !

Chemin faisant, ces émigrants rencontrèrent le Mexique, puis le Guatemala, et enfin le Pérou. C'était et ce sont encore aujourd'hui les contrées les plus séduisantes du Nouveau-Monde, de par le grand maître de nous tous, le climat. Les nouveaux venus s'y fixèrent et peu à peu, sous les ravitaillements civilisateurs de leurs mères-patries ou d'eux-mêmes entr'eux, devinrent ces peuples, à la fois civilisés et primitifs,

que Cortez et Pizarre ont si facilement conquis.

Telles sont les origines de la population indigène de tout le Nouveau-Monde; du moins telles je les crois être; car tout ceci n'est qu'inductions personnelles; mais des inductions longuement élaborées et que j'étaye sur les faits suivants recueillis çà et là dans des livres ou dans le pays même.

Le plus visible indice de l'origine asiatique des premiers habitants du Nouveau-Monde, Mexicains, Péruviens, Indiens sauvages de toutes nations américaines, est leur ressemblance avec les Asiatiques, Chinois, Japonais, Siamois, etc. Il suffit de voir côte à côte quelques-uns de ces échantillons divers pour se convaincre qu'ils appartiennent tous à la même race humaine. Le climat des Amériques et ses variétés infinies les ont déjà modifiés, mais bien moins que notre climat d'Europe ne l'a fait pour nous Européens, parce qu'ils ont quitté notre commun berceau originel depuis moins longtemps, je pense.

Au physique comme au moral, ce sont encore les mêmes hommes, avec le même galbe de visage, large, rougeâtre, aux cheveux d'un noir d'ébène, aux regards rapides et presque toujours fugitifs; avec les mêmes allures à la fois souples et nerveuses de la panthère et de l'hindoue; la même démarche grave, réfléchie, majestueuse et visant à l'effet, de l'Asiatique, autrement dit de l'homme-vieillard. Les uns et les autres sont égoïstes à l'excès — plus encore que nous — félins, adroits, dissimulés, âpres au gain, sagaces et résignés. Il n'est pas jusqu'aux Indiens sauvages eux-mêmes, auxquels la vie du désert a fait une nouvelle nature, qui cependant ne portent tous encore un cachet commun d'origine asiatique impossible à méconnaître.

Outre ces similitudes, maintes traditions locales racontent les arrivées, les séjours, la puissance même souvent, d'étrangers venus du dehors et ayant une civilisation plus avancée que celle des naturels du lieu. Les uns bâtissent d'une façon particulière plus ou moins babylonienne; les autres creusent les pierres à l'aide d'outils de fer, chose inconnue des indigènes; ceux-ci cultivent d'une manière nouvelle; ceux-là enfin ont une langue à part, si distincte qu'elle ne ressemble à aucune langue du pays. La côte péruvienne, et même toute la côte américaine du Pacifique, est semée de bout en bout de traditions locales, qui établissent les arrivées partielles d'émigrations diverses.

Or, ces différentes traditions, les idiômes, les coutumes et tout ce qu'on découvre au jour le jour des anciens habitants du Pérou ont une commune allure asiatique, principalement chinoise, qu'il est facile de reconnaître.

On rencontre là, sous des formes diverses, les mêmes cultes du soleil et du feu mélangés d'incarnations divines; les mêmes constitutions patriarcales et draconiennes; les mêmes mœurs souvent. Le souverain y cultive de ses propres mains comme en Chine. Certains mots — et probablement des idiômes tout entiers — sont asiatiques, sanscrits, etc. On prétend qu'un jour à Lima, un Chinois et un Péruvien d'Eten, bourgade de la Costa où on parle une langue particulière, se sont compris comme des compatriotes qui se retrouvent. Certaines marques de comptes, nommées quipos, sont communes à la fois au Mexique, au Pérou et à la Chine. Les formes monumentales, bas-reliefs, lignes sculptu-rales et modes de bâtir, rappellent les constructions indiennes, égyptiennes, asiatiques enfin directement ou indirectement.

Tous les vestiges de civilisation en un mot participent de l'Asie par le fond et la forme. Seulement, chacun d'eux a une teinte sauvage plus ou moins forte, selon qu'il est plus ou moins vieux d'importation. C'est de l'hindostanique, du japonais, du chinois, le tout mélangé et américanisé : fruits sauvages des civilisations asiatiques, comme les Etats-Unis, le Brésil et les Républiques de la Plata sont les fruits sauvages de nos civilisations européennes.

Il n'est pas jusqu'à la route suivie par ces émigrations qui ne soit indiquée, aussi bien par la configuration géographique du sol américain, que par les monuments qu'on y découvre et les histoires diverses de ces civilisations.

En effet, lorsqu'on trouve sur un sol des débris superposés, il est évident que ce sol a été occupé par des habitants successifs, ayant vécu là les uns après les autres, comme des générations successives dans un vieux manoir de famille, où chaque génération a laissé son empreinte. C'est ainsi que sur notre Europe, la Grèce par exemple, la première peuplée et repeuplée par des émigrations asiatiques, est bien autrement riche en ruines et en traditions historiques que nos Gaules ou l'Angleterre.

Or, les contrées du Nouveau-Monde où on trouve les vestiges de civilisation les plus nombreux sont le Mexique, le Guatemala et le Pérou. A mesure qu'on descend vers le sud, ces vestiges sont de moins en moins achevés et superposés : en ce sens que la patrie de Montezuma est plus riche en ruines de toute sorte que le Guatemala, et qu'à son tour ce dernier pays est plus riche que le Pérou, qui n'a guère que des débris encore frais de l'ère des Incas ou de leurs prédécesseurs. Le

Nord, Californie et autres, devrait, à ce compte, être mieux fourni que le Mexique lui-même. Mais il y a à son égard une question de climat qui domine tout. Les contrées septentrionales ne savent pas plus conserver intacts leurs monuments que leurs institutions : parce que les variations destructives de leurs climats y rongent si bien tout que cela est l'affaire de quelques siècles. De plus, elles sont pour la plupart trop pénibles à l'homme pour qu'il s'y accumule longuement.

Comme les renseignements ethnologiques le font présumer, le Mexique, puis le Guatemala et enfin le Pérou ont donc été les points successifs du Nouveau-Monde les plus habités.

Quant à préciser les époques où ont commencé ces émigrations, le temps pendant lequel elles ont continué et celui où elles se sont arrêtées, cela est difficile à faire même d'une façon approximative, par suite du manque d'histoire écrite qui caractérise ces contrées. Toutefois, ces temps paraissent de beaucoup antérieurs à notre arrivée sur le Nouveau-Monde, sans remonter cependant à des siècles très-éloignés. S'il me fallait supputer des dates, je dirais les commencements de notre ère chrétienne ou environ. Rien d'elles n'est assez enfoui sous la terre et l'oubli pour remonter à plusieurs milliers d'années. C'est presque de la civilisation grecque ou romaine encore à fleur de sol, de souvenirs et de siècles.

Telles sont, à mon sens, les explications les plus plausibles du peuplement des deux Amériques antérieur à la découverte de Christophe Colomb. Longtemps avant notre arrivée, des émigrations, puis des civilisations sortant de l'Asie par différents peuples, ont dû venir à différentes époques s'implanter sur la côte asiatico-amé-

ricaine du Pacifique : exactement comme sur notre côte européo-américaine de l'Atlantique, les mêmes faits s'accomplissent aujourd'hui par nous.

Ces moments d'émigration nous sont inconnus, parce qu'ils se sont produits en dehors de nous et dans un temps où l'Europe elle-même n'existait qu'à peine. Comparativement à l'Asie, nous sommes nés d'hier, et, par suite, aussi étrangers à l'histoire ancienne de cette vieille mère de l'humanité qu'un homme fait est étranger au passé de son aïeul. Mais à mesure que notre science grandira avec notre âge, nous apprendrons probablement ces faits, comme nous apprenons tous les jours quelque chose de plus, sur cette Chine millénaire enfouie dans sa décrépitude. Si ignorées que ces émigrations soient de nous, elles ont dû laisser dans les fastes de leurs pays d'origine des traces sensibles de leurs départs ou de leurs créations nouvelles : de même que l'Allemagne et la France ont leurs émigrations américaines et leur Algérie inscrites tout au long dans leurs annales.

Quelque jour probablement, un voyageur revenant de Pékin nous rapportera l'histoire de la découverte asiatique de ce Nouveau-Monde, que nous croyons avoir inventé sans autre secours que la science transcendentale de l'un des nôtres ! Ce qui est le comble de la vanité absurde, comme le prouvera la note ci-dessous, que je prie instamment le lecteur de ne pas sauter, et pour cause (1).

---

(1) Ces découvertes se sont réalisées depuis le moment où j'avais écrit ces lignes, il y a quelques années.

Je devrais donc aujourd'hui, en me relisant pour publier, faire ce que je fais partout où le temps a modifié l'état de choses péruvien ou même mes impressions. Mais ma vanité de Cassandre sud-américaine se refuse à ce sacrifice. J'ajoute seulement la note suivante, qui, j'en conviens, eût figuré

Nous savons d'où sont venus les premiers habitants du Nouveau-Monde. Cherchons maintenant quelle a pu être leur vie nationale depuis l'époque de leur arrivée

---

avec plus de raison dans le texte même. Que voulez-vous? L'homme n'est point parfait. Si j'effaçais la trace de ma prédiction, comment sauriez-vous que je l'avais faite?

Le professeur Carl Neuman, de Munich, a trouvé dans les archives de la Chine le récit détaillé d'une de ces émigrations, accomplie par des prêtres boudhistes, un millier d'années environ avant notre arrivée au Nouveau-Monde. Leurs difficultés de route, leurs souffrances, leur long voyage en Amérique jusqu'au pays des Astèques : tout y est relaté en détail.

De plus, les grandes annales de la Chine, intitulées *Nan-ozu* (histoire du midi) constatent différentes émigrations chinoises en Amérique, comprenant ou non la précédente — je ne sais — mais survenues à la suite de troubles civils, nés de la chute de la dynastie de Tsin, en l'an 420 de notre ère. Deux itinéraires différents de ces émigrations y sont même donnés, aboutissant tous deux au passage par mer, à la presqu'île d'Alaska et aux îles Aleoutiennes, puis à l'Amérique.

De plus, ces itinéraires en Asie et la traversée du détroit sont aujourd'hui complétement élucidés par les travaux de MM. Guignes, d'Eichthal, Wrangel, Maury. Ils sont d'une simplicité si frappante qu'on ne conçoit même pas comment, dès le début des discussions sur le peuplement de l'Amérique, on n'a pas pressenti ce grand mouvement humain, remontant à une haute antiquité et continuant de nos jours, sous nos yeux mêmes. Les Indiens de ces parages, civilisés à leur manière et très-nombreux, vont ainsi sans cesse d'une rive à l'autre, d'Asie en Amérique et *vice-versâ*, avec une facilité excessive : d'île en île, par 7 kilomètres à l'heure, à deux, homme et femme, dans un canot de cuir, avec des branches pour voiles et une perche pour gouvernail. Comme ils font depuis des milliers d'années peut-être, comme je l'ai vu faire aux Indiens, et l'ai fait moi-même soit en haut soit en bas de l'Amazone, jusqu'en mer.

Cette émigration chinoise terrestre, à flots probablement continus, à va et vient régulier établi de toute antiquité, est donc aujourd'hui un état de choses acquis à l'histoire.

Quant aux émigrations maritimes, elles sont également établies par ce fait contemporain, que de temps à autres des jonques japonaises sont entraînées jusqu'aux environs de San-Francisco par le Kouro-Siwo ou fleuve noir et le courant de Tessan, qui partent des côtes sud du Japon et vont mourir le long de la Californie.

Il n'y a donc plus désormais l'ombre d'un doute sur le peuplement du Nouveau-Monde par l'Asie, et par une double voie terrestre et maritime, ouverte dès les temps les plus reculés. L'immense émigration asiatique actuelle que nous prenons pour un fait nouveau, n'est qu'une continuité traditionnelle et logique de leur mouvement millénaire d'Orient en Occident, comme le nôtre. Notre découverte de l'Amérique n'est qu'une réminiscence humaine, inspirée à Christophe Colomb, soit par un de ses voyages en Asie, soit, comme on l'a dit, par un marin qui était allé au Mexique et que le grand Gênois eut longtemps pour commensal. Cela ne lui retire rien de ses mérites ; mais cela les explique, et bien mieux que cette fable répétée d'âge en âge, que Colomb avait pressenti le Nouveau-Monde par ses calculs de pondéra-

sur leurs nouvelles patries, jusqu'au jour où une civilisation à annales est venue éclairer chacun d'eux. La plupart de ces tribus n'ont laissé de leurs passages ici-bas qu'une empreinte si faible qu'il faut se baisser pour la retrouver ; mais enfin il y a empreinte, donc certitude d'existence humaine quelconque, sédentaire et civilisée à certain degré.

D'après ce qu'on sait par la tradition et surtout les monuments retrouvés, la population du Pérou se composait originairement d'un grand nombre de peuples distincts. Les principaux d'entr'eux ou du moins ceux dont les noms et certains actes sont les mieux parvenus jusqu'à nous sont les Collahuas, les Aymaraës, les Chinchas, les Yuncas, les Quichuas, les Cañas, les Cauchis, les Huancas, les Atacamas, les Changas, etc.

Les Collahuas, presque perdus dans les brumes originelles, paraissent avoir été les plus anciens de tous. Ils venaient du nord et prétendaient que le soleil actuel avait été précédé par quatre soleils, ses ancêtres, successivement éteints. Avaient-ils pris ces idées dans un séjour polaire? Probablement. L'homme ici-bas n'invente que ce que lui inspire la nature qu'il a sous les yeux.

Les Aymaraës, qui ont laissé des traces bien plus précises, paraissent avoir été la nation la plus ancienne après les Collahuas. Ils habitaient la Sierra Peruviano-Bolivienne, principalement les environs du lac de Titicaca et une partie des rivages de l'océan. Plus vaillants

---

tion terrestre! Il savait ce monde exister, il y est allé avec audace et sagacité; nous l'y avons suivi et l'y suivons depuis quatre cents ans. Mais bien avant lui, avant même peut-être que nous ne fussions établis par nations distinctes en Europe, l'Asie émigrait là sans cesse et s'y installait successivement en tribus, en peuples, en empires : comme sur son propre domaine originel.

que leurs voisins divers, ils soumirent successivement les Huancas et les Chinchas. On pense que les deux premiers Incas sont nés chez eux et le choix de l'île de Titicaca, pour foyer du culte du soleil, n'a sans doute été, de la part de ces césars-fétiches, que le résultat d'un souvenir patriotique.

Cette nation existait encore en débris importants, il y a moins d'un siècle. En 1795, on comptait 75,000 Aymaraës purs et environ 15,000 métis tenant d'eux plus que des Espagnols. De nos jours, ils sont à peu près fondus dans la nation péruvienne ou du moins dans ce qu'on désigne sous le nom général d'Indiens. Toutefois leur langue subsiste toujours. C'est un idiome guttural, dur et assez peu formé, bien que possédant des déclinaisons et des conjugaisons comme le latin. Mais il est sonore, concis et énergique : telle que jadis, avant la conquête espagnole et les Incas, devait être la nation belliqueuse qui le parlait.

Ce peuple avait une civilisation relative, établie par quelques monuments retrouvés de lui, entr'autres par des sépultures assez curieuses. Ces vestiges consistent surtout en pyramides tronquées, hautes de 15 à 30 pieds, qui renferment une chambre-cave, sans autre ouverture qu'une étroite lucarne, pour laisser pénétrer l'air et le soleil. Les cadavres, au nombre de cinq ou six en général, y sont rangés en cercle comme s'ils causaient et accroupis à la manière indienne, c'est-à-dire, le corps assis sur les jambes avec les genoux au menton. Quelques-uns sont embaumés au *chenopodium ambrosioides*. Tous sont enveloppés dans des sacs-paniers en fibres végétales tissées, qui les couvrent jusqu'à terre, sans laisser voir autre chose que les bouts des pieds et les faces grimaçantes des cadavres.

La plupart de ces momies sont d'une conservation remarquable, d'où on a inféré que leur état de civilisation avait dû être très-avancé. Mais, à mon sens, cette conservation analogue à celle de la Sicile et de l'Egypte, ne prouve rien, parce qu'elle est le résultat du climat, bien plutôt que des pratiques usitées. C'est le propre d'une certaine zone climatérique, située nord et sud de l'équateur, donc comprenant le Pérou, de conserver tout admirablement sous son ciel sans nuages : les ruines, les morts, le guano et même les institutions. La durée presqu'illimitée des pyramides, des momies et des mœurs de l'Egypte, n'a probablement pas d'autre cause que la pureté conservatrice de son ciel. Et, quant à l'invention en elle-même, des idonéités climatériques analogues enfantent naturellement des mœurs analogues. Ces momies ne sont donc qu'un indice presqu'insignifiant de la civilisation réelle ou prétendue de ces premiers habitants du Pérou.

Outre leurs pyramides funéraires, les Aymaraës ont laissé diverses traces historiques assez curieuses, entr'autres, l'usage de se modeler le crâne, commun à beaucoup d'hommes de cette nation ou plutôt de ces nations, car cette puissante tribu semble avoir formé une confédération plutôt qu'un peuple homogène.

Dès que l'enfant était né on lui enserrait le crâne dans des éclisses de bois, garnies de coton et placées soit dessus, soit sur les côtés, selon la proéminence qu'on voulait créer. Puis on maintenait ces éclisses ainsi serrées pendant plusieurs années, au bout desquelles l'enfant avait la tête qu'on avait choisie, plate, oblongue, pointue, etc. : il y en avait pour tous les goûts. On ne compte pas moins de seize difformités différentes obtenues par cette trituration, à la suite de laquelle le

crâne restait ainsi déformé — réformé selon eux — à perpétuité vivante et morte, car c'est surtout par les momies de ces peuples qu'on a constaté cet usage. On trouve telles têtes Aymaraës dont le sommet est deux à trois fois plus long que le visage. C'est hideusement bestial.

Cette difformité ne se pratiquait que sur les enfants mâles et libres. Les filles et les esclaves n'étaient pas admis à cette quintessence de beauté distinguée, apanage exclusif des guerriers bien nés : car il est probable que plus un homme avait la tête plate, ou oblongue, ou pointue, plus il était objet de respect pour ses compatriotes. C'était son galon, et, quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre ! parce que plus on en a, plus on est respecté.

Quant aux causes originelles de cette bizarre coutume, on a écrit là-dessus des volumes. Plus de *cent* auteurs s'en sont occupés, apportant chacun son contingent de renseignements et de théories. Je demande donc à mon tour, à fournir mon système, que naturellement je tiens pour le meilleur de tous.

Cette coutume n'était point particulière aux Aymaraës. Plusieurs peuplades antiques et même contemporaines la pratiquaient et la pratiquent, moins excessive peut-être que celle des Aymaraës, excessifs en tout, mais non moins barbare. Ainsi les Huns d'Attila, les Kirghis de la présente Asie, les Campas de l'Ucayali, les Citibos leurs voisins, et autres peuplades plus ou moins primitives. La plupart des tribus indiennes se mutilent d'une manière ou d'une autre : et, sans aller chercher si loin, nous nous trouons encore les oreilles, comme faisaient nos pères sauvages !

La difformation Aymaraës est simplement la résultante des préoccupations perpétuelles de guerre inhéren-

tes à cette peuplade surtout : de son amour immodéré de distinction commun à tous les hommes, principalement aux sauvages : et enfin, des mœurs brutales de l'Indien, qui, dès qu'il a un but ne réfléchit à rien si ce n'est à l'atteindre.

Le sauvage sans cesse en lutte se préoccupe avant tout de la lutte. C'est sa vie. Or, un de ses grands moyens est d'effrayer l'ennemi par des hideurs terrifiantes, des monstres : comme ses aïeux les Chinois en portent encore à la tête de leurs armées. Les Aymaraës, guerriers avant tout, se faisaient des têtes de guerre, et d'autant plus volontiers que cette disposition factice du crâne les rendait, croit-on, plus violents qu'ils ne l'étaient naturellement. Les Incas ont trouvé cette coutume établie. Elle pouvait les servir, et les servit souvent peut-être dans leurs nombreuses guerres. Ils l'ont laissée se perpétuer : et voici pourquoi, même aujourd'hui, on trouve ces crânes en si grand nombre.

De plus, les tribus indiennes avaient et ont encore bien plus que nous, civilisés, la passion des distinctions à la fois patriotiques et nobiliaires : passion justifiée d'ailleurs plus que chez nous par leur état permanent d'embûches, de vols, de surprises, où il leur faut avant tout se reconnaître ; donc se marquer eux et leurs enfants, qu'ils se volent sans cesse. Ils les marquent et se distinguent à leur manière, en se faisant une tête énorme ou se sculptant une tortue sur la peau : comme naguère encore nous nous tatouions les bras, comme nous nous faisons ducs ou barons, comme nos fermiers marquent leurs bestiaux. Ces crânes insolites étaient à la fois leur *civis* Aymaraës, leurs titres, leurs marques de fabriques, dûment estampillées par un front de six pouces de haut.

Veuillez même tenir pour certain qu'ils étaient très-fiers de leur marque, et que nul d'entr'eux, pas même les pauvres mères, ne devait manquer de la pratiquer sur sa progéniture. C'était difficile à bien réussir, dangereux, barbare et hideux de résultats ; n'importe. Un Indien, jamais, ne regarde à rien de tout cela quand il a une idée. Sa passion permanente est de se distinguer par un signe national et individuel. Il satisfaisait sa passion avant tout, sans s'occuper de ce qu'elle pouvait lui coûter à satisfaire.

Il me faudrait dépenser plus que ce chapitre, en récits burlesques, si je voulais citer à l'appui de mon dire tous les tatouages, les marques, les brûlures, les exostoses, les pratiques barbares de martyrisation diverse que font subir à leurs enfants et à eux-mêmes, les Indiens de l'intérieur. Cela dépasse en richesse suppliciante, la liste des tortures inventées par l'inquisition. Aussi raconterai-je cela en détail dans le volume du Pays indien ; mais pour le moment, je me borne à ce qui précède.

Cette explication, je le sais, dissemble de celles de mes prédécesseurs qui donnent généralement pour cause à cet usage, soit une marque religieuse ou gouvernementale, soit une espérance de former des hommes supérieurs, plus capables ou plus braves, ou plus forts, etc. Autant de théories que d'auteurs.

Il est possible. Tout est dans tout, et il est certain que tel ou tel chef, ou prêtre Aymaraës, a dû imposer l'usage de l'éclisse à ses subordonnés : que telle ou telle mère, en déformant le crâne de son fils, a espéré en faire un grand homme. Mais les causes principales sont, je crois, celles que j'ai données plus haut et qui

m'ont été inspirées par ce que j'ai vu se passer chez d'autres peuplades sud américaines.

Quant aux conséquences de cette opération, elles n'ont pas moins été discutées que les causes ; mais avec encore moins de résultats : parce que la question restera insoluble tant qu'on n'aura pas expérimenté sur des enfants, ce qui est contraire à nos mœurs. Les uns ont dit que cela les faisait idiots ; d'autres qu'on les rendait ainsi agiles, ou braves, ou audacieux, etc. Autant de têtes doctorales, autant d'idées. J'en ignore absolument, ignorant quelles étaient les idonéités spéciales des Aymaraës ainsi crânifiés. Mais, n'en déplaise à toutes les Facultés du monde, je crois que cela ne faisait pas grand chose à leurs qualités, ni à leurs vices, ni même à leurs santés : si on en juge par la façon dont ces momies ont l'air de causer tranquillement entr'elles, comme de bons bourgeois qui jasent de leurs affaires après décès.

Sur ce, assez de phrénologie comme cela, soit dit sans critiquer mes devanciers. Retournons aux autres nations péruviennes, antérieures, postérieures ou contemporaines de ces bizarres mouleurs de cervelles.

Les Chinchas, les Yuncas et les Quichuas, contemporains des Aymaraës, plus nombreux qu'eux, mais moins belliqueux, paraissent avoir habité jadis la majeure partie du Pérou, entr'autres la Costa presqu'entière. Ils sont évidemment la base première de la nation péruvienne, comme les Gaulois de Brennus et de Vercingétorix sont la base de notre nation française. La principale langue indigène du pays avant l'arrivée des Espagnols, était la leur, celle qu'on nomme aujourd'hui indifféremment le Quichua ou Inca, bien que les Incas se servissent entre eux d'un idiome spécial différent de celui de leurs sujets.

Cette langue, telle que la parlent encore tous les Indiens du Pérou, indique un état de civilisation assez avancé. Mais comme elle a été l'idiome national du pays pendant toute la domination Inca, c'est-à-dire pendant plus de quatre cents ans, elle a dû être entièrement refaite et enrichie. C'est une langue douce, assez riche et imitative, qui possède des déclinaisons et des conjugaisons comme l'Aymaraës, et même mieux définies. Elle est moins mâle et moins énergique que cette dernière, mais aussi plus sentimentale, plus poétique et bien moins dure. Elle emploie jusqu'à l'abus, les images, les figures, le langage des animaux et des fleurs, comme si elle arrivait directement de l'Inde. Tout en elle indique la langue façonnée de longue date, et, par suite, ayant noyé peu à peu dans son harmonie réglée l'idiome du vainqueur encore barbare. C'est le gallo-romain de nos pères ayant absorbé peu à peu la langue des francs.

L'échantillon copié en note donnera, d'ailleurs, un exemple (1).

La race quichua a été presqu'à elle seule, pour la domination espagnole, ce que les ilotes de la Grèce ont été pour Sparte, c'est-à-dire les esclaves. Après les persécutions de tout genre qu'elle a subies pendant plus de trois siècles, et pendant quatre autres encore peut-être, sous la domination des Incas, il est difficile de se faire une idée de sa nature originelle. Cependant, elle

---

(1) Oraison dominicale en quichua :
Yayacu hanac pachacunapicac : sutiyqui muchhasca cachun ; ccapeccayniyqui ñocayeuman hamuchun : munayniyqui rurasca cachun : imainam hanacpachapi, hinatac, cay pachapipas ; ppunchaunincuna tlantaycucta cunan cohnaycu : huchaycuctari pampachapuhuaycu imanana ñocaycupas, ñocaycuman huchallicuccunacta, pampachaycu hina. Amatac cacharihuaycuchu huatoccayman urmanccaycupac ; yallinrac, mana allimantac quespichihuaycu. Amen.

paraît avoir été de tous temps, douce, sociable, hospitalière et très-aimante de civilisation. Les longues luttes partielles de quelques-unes de ses fractions avec les Incas prouvent sa force de résistance. Les vestiges encore debout, çà et là, de ses forteresses, de ses temples et de ses sépultures, indiquent un état social beaucoup plus avancé que ses vainqueurs divers n'ont voulu le laisser croire. C'était évidemment une race dominante, et, jusqu'à un certain point, civilisée, lorsque ses différentes tribus, soumises par les Aymaraës ou nationalisées par les Incas, se sont fondues peu à peu dans l'empire de ces souverains.

En l'état actuel des choses, c'est une famille humaine qui aura tout à fait disparu d'ici à quelques vingtaines d'années peut-être. Après avoir compté des millions, elle n'avait plus, à la fin du siècle dernier, que 745,000 représentants. Elle compose encore presque seule les derniers vestiges de la population indigène du Pérou. Mais comme tout ce qui est indien du Nouveau-Monde, elle va s'effaçant si vite que le jour est désormais facile à prévoir, ou elle aura complètement disparu.

Les Cañas, Cauchis, Huancas, etc., ne sont guères connus que de nom, pour avoir existé côte à côte avec les nations précédentes, dont ils n'étaient probablement que des fractions plus ou moins importantes.

Tels ont été, en général, les premiers habitants du Pérou avant l'ère des Incas. Ces différentes nations composaient-elles vraiment les naturels du pays, autrement dit les premiers arrivés? leur état social était-il si voisin de la sauvagerie qu'il ne méritait pas d'autre nom, et que les Incas sont absolument les premiers civilisateurs de la nation péruvienne?

On le dit, et on le croit généralement, de par ces sou-

verains qui l'affirmaient, et surtout de par Garcilaso de la Vega, leur chroniqueur et leur descendant, sur lequel la plupart des annalistes du Pérou ont plus ou moins copié leurs récits. Mais les assertions des Incas et de leur représentant, sont intéressées : donc à examiner. Dans un but de domination à asseoir, ils ont fait sur leur empire ce qu'ont fait les Romains sur la terre, c'est-à-dire table rase de tout ce qui vivait avant eux. Puis, afin de s'attribuer le mérite exclusif de la civilisation de leurs sujets, ils les ont représentés comme des presque brutes avant l'arrivée de leur dynastie.

Or, le fait est contredit par les assertions de ces souverains eux-mêmes, à propos de plusieurs coutumes abolies par eux, qui révèlent des civilisations préexistantes. Il est contredit par différentes traditions locales, des langues originelles et des monuments, retrouvés çà et là, dont la construction est évidemment étrangère aux Incas ; en un mot, par tout ce qui constitue une organisation sociale quelconque.

Enfin, il est reconnu qu'aucune civilisation, quelle qu'elle soit, celle des Incas pas plus que la nôtre, n'est sortie d'elle-même tout à coup, à la façon d'un poulet brisant sa coquille. Elle a toujours été précédée par un ou plusieurs états transitoires qui se sont enfantés les uns les autres, comme font les générations et les idées. L'histoire de chaque peuple, sous ce rapport, est trop uniforme pour ne pas créer une loi commune, en dehors de laquelle la prétention des Incas et de tous les historiens à leur suite ne saurait être admise.

Excepté chez eux et chez les Robinsons de romans, qui apportent avec eux une civilisation toute faite, on voit dans l'origine, sur chaque terre, un être humain plus ou moins nu, selon le climat, et vivant de chasse

ou de pêche, comme les fauves ou à peu près. Il demeure dans des grottes ou sous des cabanes de feuilles. Il a pour outils ou pour armes des pierres aiguisées; pour langue, un idiome informe, pauvre et dur. Ses croyances, sa vie sociale, ses mœurs, toute son existence enfin est dans une enfance bégayante, comme celle d'un baby qui sort du sein de sa mère. Il n'a point de tombeaux-pyramides, comme ceux des Aymaraës; point de langue formée comme celle des Quichuas; point de constructions comme en avaient ces deux peuples. Il vit au jour le jour, errant, misérable, égoïste, sauvage enfin, jusqu'à ce qu'une civilisation quelconque lui arrive, venant du dehors toujours et généralement d'outre-mer.

L'homme primitif est une terre nouvelle, qui reste nue jusqu'au jour où le pollen d'une fleur étrangère vient féconder sa virginité ignorante.

Ni plus ni moins que l'Italie, la Sicile, les Gaules, les deux Amériques, etc., le Pérou a dû passer par ces phases originelles de tous les peuples. Les Incas, quoi qu'ils en disent, n'ont dû être que les seconds et peut-être même les trois ou quatrièmes civilisateurs de ces contrées. Ils ont trouvé avant eux quelque chose qui, lui aussi, était une amélioration relative analogue à la leur. Ce quelque chose, c'était les nations Quichuas et autres, la transition entre l'état primitif et les Incas, comme les Incas eux-mêmes ont été une transition entre ces tribus et les Espagnols.

En tous cas, ces peuples vivaient au moins divisés, sans cultes ni lois fixes, dans l'état des Arabes d'avant Mahomet, lorsqu'un changement radical s'opéra pour eux. Une civilisation religieuse apportée du dehors et appropriée à ces nations par un grand homme inspiré, s'étendit tout à coup sur elles : de même que sur notre

hémisphère et vers les mêmes temps, à quelques siècles près, la civilisation musulmane s'étendit sur une partie des peuples méditerranéens (1).

C'est cette ère, connue dans l'histoire sous le nom d'ère des Incas, que nous allons examiner dans le chapitre suivant. L'étude en vaut la peine : outre que le sujet est curieux par son originalité, il est fertile en enseignements de tous genres.

---

(1) Mahomet est mort en 632, Manco-Capac, le premier Inca, en 1062, d'après Garcilaso, bien que cette date doive, je crois, être avancée d'un siècle au moins, entre 1150 et 1200.

CHAPITRE IX.

Histoire : Les Incas.

Manco-Capac et sa femme Mama-Ocllo. Les douze Incas : Sinchie Rocca, Tupac-Yupanqui, Huayna-Capac, letc. Religion : adoration de Pacha-Camac, du soleil, de la lune et des panètes : les vestales : le temple de Cuzco et ses arbres d'or et d'argent : une chaîne d'or de 230 mètres de long : le temple de Titicaca ou la Mecque de la civilisation inca : les fêtes du soleil et des fléaux : Imitations d'animaux : Une semaine d'ivresse : Petits pains au sang d'enfants. Régime civil : Despotisme des Incas : La Coya ou impératrice : Les mariages en famille : Victimes enterrées vivantes : Pénalités excessives : Délation et police : Justice : Les Orejines aux longues oreilles : Les Yanaconas ou esclaves : Décuries, centuries, etc. Le phalanstérianisme en action : Sciences, lettres et arts : Monuments : Ruines cyclopéennes de Cuzco et autres lieux : Routes : Pizarre sur une passerelle de l'Apurimac : Partage des terres et des bestiaux : Résumé de la civilisation inca.

Vers le commencement du onzième siècle de notre ère, 471 ans avant notre arrivée sur le Nouveau-Monde, deux étrangers apparurent parmi les Quichuas. Ils se nommaient, disaient-ils, Manco-Capac et Mama-Ocllo (1), arrivant du ciel en droite ligne, frère et sœur, quoique mari et femme, par volonté divine.

On croit qu'en réalité ils étaient d'assez fraîche origine asiatique, appartenaient à la nation des Aymaraës et venaient des environs du lac de Titicaca, leur patrie, où Manco était chef, prêtre, législateur quelconque (2).

---

(1) En langue quichua : Capac signifie puissant et Mama maman.

(2) Il y a maintes versions sur l'origine de Manco-Capac. Les unes en font un Chinois, les autres un Egyptien, celles-ci un Juif, celles-là un neveu de Gengis-Khan, etc., selon les connaissances historiques, puis l'imagination de chaque auteur. Il n'est pas jusqu'à un écrivain anglais qui, sans autre explication plausible que sa vanité britannique, a fait de Manco-Capac un marin anglais. Robinson-Manco ! C'est bête à faire rire.

En tous cas, les nouveaux venus prêchaient des doctrines supérieures à celles de la nation chez laquelle ils venaient d'arriver. Chacun d'eux avait sans doute le don charmeur de la séduction, qui est un don de Dieu. Ils se disaient hardiment fils du soleil, envoyés par lui pour délivrer la terre du génie du mal et portaient, comme firman de leur mission, un sceptre d'or leur servant de talisman. Peut-être même étaient-ils vraiment — pourquoi non ? — inspirés par le Créateur pour civiliser les hommes de leur époque et de leur patrie.

On les écouta et bientôt le couple eut ses fidèles, ses sectateurs, ses sujets.

Ces deux premiers fils du soleil, moitié grands-prêtres, moitié empereurs, comme les souverains de Russie, vécurent tantôt prêchant, tantôt conquérant, fondant à la fois par des moyens d'ailleurs assez humains, une religion, un empire et une capitale, Ccozcco ou Cuzco. Manco, car on en ignore quant à Mama, semble s'être servi de préférence pour conquérir, de *nube* plutôt que de *gladio*, se conformant en cela aux mœurs, qui encore aujourd'hui ont cours au Pérou. Il épousa soit de gré, soit de force, à peu près toutes les filles des chefs voisins de ses états, pour avoir une postérité commune : et enfin, après quarante ans d'heureux règne, mourut en compagnie de sa femme Mama, ni plus ni moins que le plus ordinaire des mortels (1062).

De ces deux personnages datent vraiment l'état national du Pérou et son histoire. Comme toutes les origines et les aurores, leur règne à sa naissance baigne dans une obscurité nébuleuse difficile à percer. Par un intérêt dynastique évident, leurs descendants, beaucoup plus qu'eux-mêmes sans doute, ont érigé ces deux Mahomet en demi-dieux mythologiques, souvent ridicules

à nos yeux. On leur prête tout, comme à Hercule. Mais malgré ce fabulisme, ils n'en ont pas moins été les premiers et véritables instigateurs de la civilisation dans cette partie du Nouveau-Monde.

Après ces deux souverains, onze Incas, leurs descendants directs, s'assirent successivement sur le trône fondé par leurs ancêtres. On compte en tout douze empereurs de cette dynastie qui, pendant une période d'environ 400 ans, dit l'histoire, régnèrent sur le Pérou avec des fortunes et des talents divers.

Les plus célèbres après Manco-Capac et sa femme furent :

Leur fils, Sinchi-Rocca, le Numa-Pompilius ou l'Auguste de ces Césars, qui paraît avoir beaucoup contribué à consolider l'œuvre de ses parents. Marié à sa sœur selon la coutume inca, commune d'ailleurs à maintes dynasties (1), Sinchi succéda très humainement à ses père et mère, en qualité de petit-fils du soleil. Grand-prêtre et souverain comme eux, il donna à sa religion des règles plus stables, acheva de policer ses sujets, conquit ses voisins, légiféra; en un mot fit avec succès tout ce qui concernait son état de souverain fondateur (1091).

Des célébrités plus ou moins secondaires jusqu'au septième inca, Yahuar Huaccac dont le gouvernement insuffisant et les mœurs efféminées amenèrent une émeute que son fils réprima à grand peine. C'est le seul Inca qui, par suite de mauvais gouvernement, comme

---

(1) Je ne fais pas allusion ici aux dynasties Egyptiennes seulement. L'empereur Napoléon Ier avait et pratiquait ces idées. J'en ai trouvé la trace évidente à l'île d'Elbe, entourée d'une poésie de tendresse si touchante, que je n'ai pas la force de lui jeter la pierre. Si vous l'avez, vous qui me lisez, avant de frapper, pensez au René de Chateaubriant.

presque toujours, tomba du trône et dut être remplacé avant sa mort (1289).

Yupanqui, le dixième inca, le Charlemagne de la dynastie. Sous son règne, l'empire atteint 4,000 kilomètres de long, du nord au sud et s'étend sur l'intérieur du continent, jusqu'où il lui plaît de prétendre : c'est-à-dire sur plus de 800 kilomètres de large (1439).

Enfin le onzième, le plus célèbre de tous, Huayna-Capac qui, de son vivant, fut honoré comme un Dieu ; mais n'en démembra pas moins l'empire de ses pères et ainsi amena sur son peuple la discorde d'abord, puis le triomphe des étrangers.

Huit ans avant l'arrivée des Espagnols au Pérou, Huayna-Capac mourut, laissant à son héritier légitime Huascar, la moitié de l'empire avec Cuzco; à son fils naturel, Atahuallpa, qu'il avait eu de la fille du roi de Quito, l'autre moitié de ses états, avec Quito pour capitale (1525) (1).

L'ordre social, religieux et politique, dont ces douze Incas ont été les kalifes, constitue un ensemble de civilisation qui, surtout au dernier siècle de notre ère, a eu dans notre société européenne une célébrité presque fantastique. Garcilaso de la Vega, son principal exportateur, a fait de ces souverains des espèces de

---

(1) J'ai suivi, pour ce précis d'histoire, les données chronologiques de Garcilaso de la Vega, l'historien le plus accrédité de cette époque. Mais, tout en reproduisant ces données, j'ajouterai que sa chronologie me paraît douteuse, par ce simple fait qu'elle attribue aux Incas des règnes dont la moyenne dépasse 42 ans. Or, semblables durées régnantes sont au moins peu probables. Le métier de souverain n'est pas à ce point conservateur qu'il puisse fournir 42 ans de règne à 12 empereurs consécutifs.

Enfin, je n'ai pas cru devoir relater les faits et gestes, ni surtout les conquêtes diverses de ces souverains, parce que cela m'a paru dénué de tout intérêt. Peu importe que telle ou telle tribu péruvienne de cette époque ait plus ou moins résisté à l'Inca. Ce qui est intéressant, c'est la civilisation de ces temps.

dieux. Marmontel les a chantés. Le dix-huitième siècle presqu'entier les a célébrés comme les apôtres de la civilisation la plus paternelle que le soleil, son père, ait jamais éclairée.

Ces louanges outrées étaient probablement un mot d'ordre des démolisseurs d'alors, pour aider à la destruction de l'état religieux et politique du moment. Les Incas, sans le savoir assurément, ont contribué à la révolution de 1789 ! La théocratie la plus despotique que l'homme ait jamais inventée, a servi de machine de guerre à la démocratie la plus anarchique que nous ayons vue en Europe. Singulière anomalie des choses humaines !

La religion inca, d'après l'histoire, était un mélange singulier des croyances européennes et asiatiques, enchâssé dans des cérémonies de sauvages.

Un Etre suprême nommé *Pacha-Camac* qui, en langue Quichua signifie *animer le monde*, avait, d'après eux, tiré l'univers du néant. Il régnait sur la nature entière, seul selon les uns, assisté selon les autres, par *Con* et *Viracocha*, deux incarnations divines avec lesquelles il formait une trinité analogue à celle de Brahma, Vichnou et Shiva que révèrent les Indiens.

L'idée d'une trinité divine est vieille comme le monde et se retrouve sous une forme ou sous une autre chez tous les peuples : parce qu'elle repose à la fois sur la famille et la composition de notre être. Ceux qui la veulent détruire ont-ils bien médité sur ce qu'ils ont à donner de plus complet que la religion de nos pères ?

Pacha-Camac avait pour emblême le soleil, créateur visible de la nature matérielle et, à ce titre, objet du culte des humains.

Un démon *Cupay*, source et symbole du mal, était le

Satan de cette croyance. Tout malheur provenait de lui. On crachait à terre avec mépris, chaque fois qu'on en parlait. C'était le Typhon égyptien, le Shiva indien, le diable de toutes les religions.

L'homme a besoin partout d'un Cupay quelconque, participant plus ou moins de la divinité, pour servir à la fois de plastron à ses sentiments haineux et d'excuse surnaturelle à ses souffrances ou ses fautes. Dans les grandes religions, tout, jusqu'au démon lui-même, a une raison d'être qu'il suffit de chercher avec soin pour la trouver et s'incliner.

Notre corps, *alpaca masca,* autrement dit terre animée, devait ressusciter un jour tel quel. Aussi, en vue de faciliter cette opération future, chaque Péruvien d'alors mettait de côté ses rognures d'ongles et de cheveux, afin de se retrouver entier au jour de sa nouvelle existence.

Les vertueux d'ici-bas, ceux qui avaient vécu sans reproches, allaient habiter *hanan-pacha,* le monde supérieur, où ils menaient une vie exempte des ennuis de cette terre et consistant en une sorte d'extase physique, contemplative et éternelle.

Un purgatoire, nommé *hurin-pacha,* le monde inférieur, recevait les êtres passables et médiocres.

Enfin *veu-pacha,* le centre de la terre, représentait pour eux un enfer destiné aux coupables de ce monde.

Tels étaient, aux dires des historiens des Incas, les dogmes fondamentaux de cette religion. Je les raconte comme je les ai lus. Toutefois, je crois de mon devoir d'écrivain consciencieux, de déclarer ici que je ne crois pas à la réalité telle quelle de ces anciennes croyances péruviennes. Elles me paraissent trop calquées sur notre christianisme pour être originales et surtout

beaucoup trop avancées pour une civilisation aussi primitive que celle des Incas. Le plus probable en cela est que Garcilaso et, à sa suite, les auteurs qui ont plus ou moins reproduit ses assertions faute d'autres, a raconté cette religion, à travers le prisme de ses croyances personnelles. Il descendait des Incas et à ce titre s'était constitué leur barde. Il était chrétien de fraîche origine, donc imprégné à la fois de ses anciennes et nouvelles croyances. Il a cédé à son amour de famille, à son imagination, aux habitudes historiques de son époque, aux ordres de ses chefs religieux surtout et il a christianisé la foi grossière de ses ancêtres.

Les pratiques extérieures et les cérémonies afférentes à ces dogmes, pour lesquelles Garcilaso, parfaitement renseigné d'ailleurs, n'a eu à subir aucune influence sont plus conformes à l'état de la civilisation d'alors.

Dans un ordre inférieur au soleil, la lune, dont Mama-Ocllo, la première des reines incas, avait été le représentant mortel, jouissait également d'un culte, ainsi que les planètes, les étoiles, le tonnerre et l'arc-en-ciel. Tout ce que ces peuples voyaient hors la portée de leur intelligence, leur inspirait une adoration quelconque. Il est même probable, d'après la quantité de temples et d'idoles existant alors, que les tremblements de terre, les volcans, les fleuves même, qui frappaient l'homme de terreur sur ce monde nouveau, étaient objets de cultes : exactement comme cela se passait chez les anciens et se passe encore sous nos yeux chez les Indiens et les nègres sauvages.

Des prêtres nombreux, et quinze cents vestales, ayant pour rôle principal l'entretien du feu sacré, étaient chargés des soins de ce culte, à divers titres et de diverses manières.

Les vestales juraient de rester vierges pendant leur vie entière et ne devaient même regarder aucun homme autre que l'empereur : ce qui ne laisse pas que de nuager leur institution d'un certain parfum de gynécée oriental, au fond duquel tout est mystère — comme à Eleusis ! Je me trompe fort d'ailleurs, ou, de leur côté, dame la Lune, ses suivantes et celles de Phœbé, en l'absence de l'Inca, devaient avoir certains priviléges de la bonne déesse très-communs au Pérou. Quoi qu'il en soit, l'empereur pouvait choisir ses maîtresses dans les vierges du soleil, recrutées parmi les plus belles jeunesses de l'empire : et il va sans dire que là, comme dans toute société aristocratico-despotique, c'était à qui consacrerait sa fille à la divinité ! Les priviléges de l'emploi valaient au moins ceux de Versailles jadis : et, afin de les assurer, les bienheureuses qui avaient ramassé le mouchoir devenaient de droit suivantes de la reine, pour tout le temps où elles resteraient jeunes ! Précaution charmante de la loi religieuse en faveur de l'Inca !

Cela n'empêchait pas que celles qui transgressaient leur serment, en faveur de tout autre que le fils du soleil, étaient condamnées à être brûlées vives : leur complice mis à mort et sa ville rasée, etc. Pire qu'en Orient, où du moins la noyade suffisait pour expier le doux péché ! Mais — se hâte d'ajouter l'historien complaisant des Incas — la vertu de ces vestales était si grande, qu'on ne connaît pas d'exemple d'une seule exécution de l'une d'elles.

Au Pérou et en quatre siècles ! Cela se peut, car tout est possible, même tant de vertu. Mais la tolérance générale de mœurs, qui de tout temps a régné et règne encore dans ces contrées, font présumer que de nom-

breux accommodements tempéraient au besoin les sévérités de la loi. Cela est même d'autant plus probable, que, vestale ou non, la femme est souveraine, au Pérou surtout. Or, à toutes les époques les souverains se sont mis volontiers au-dessus des lois.

L'histoire d'ailleurs justifie mes doutes sous ce rapport : car on raconte de ce temps les plus étranges histoires en faits de mœurs incas... Mais la plus belle moitié de l'humanité ne permettant jamais qu'on suspecte n'importe qui d'entre elles, même des vestales mortes il y a cinq cents ans, je borne mon incrédulité aux lignes précédentes. Plus souvent que j'irais me brouiller avec le sexe fort, à propos de la vertu rétrospective des quinze cents prêtresses vierges d'Inca-Roca ou autre sultan péruvien !

Des temples richement décorés servaient, comme jadis nos anciennes églises, aux cérémonies du culte et aux sépultures. Le plus remarquable était celui de Cuzco, dont l'enceinte, qui enserrait le palais de l'Inca et la forteresse, avait une demi-lieue de circonférence. On y voyait un temple principal, un second temple moindre et quatre chapelles ou pavillons séparés !

Le principal était consacré à Pacha-Camac, ou plutôt au soleil son emblême : car d'après les propres récits des historiens du Pérou, l'astre du jour était pour les Quichuas ce qu'est le fétiche pour les nègres : c'est-à-dire la divinité elle-même. Si Pacha-Camac a jamais existé, par esprit, dans la croyance inca, l'emblême évidemment avait fini par absorber le dieu.

Un soleil d'or splendide occupait le centre de l'édifice. Puis, à droite et à gauche de la divinité, tous ses enfants, les Incas ayant régné, étaient rangés dans leur

ordre d'existence, par deux rangs et assis sur des troncs d'or, avec la tête tournée vers l'entrée du temple. Un seul d'entre eux, Huayna-Capac, le plus grand de tous, ou plutôt le dernier, regardait son ancêtre soleil. C'était, disait-on, pour le récompenser suivant ses mérites, en lui octroyant la vue du dieu : tandis que les autres Incas, ne s'étant point apparemment aussi bien comportés ici-bas, étaient privés de ce bonheur.

Je ne comprends pas très-bien cette récompense exceptionnelle ni même son à-propos : puisque Manco-Capac, le père de tous ces soleillons deshérités, regardait la porte comme les autres, malgré ses mérites fondateurs. Mais enfin différents historiens font grand étalage moral de ce châtiment ou plutôt de cette préférence qu'ils trouvent ingénieuse au plus haut degré. Tout en la regardant comme une flatterie de sujets indiens et pas autre chose, je devais en rendre compte.

Ces diverses momies étaient, dit-on, très-bien conservées : par droit de divinité, selon leurs sujets : mais surtout par droit de climat péruvien, qui, comme nous l'avons vu plus haut, conserve admirablement les momies. Au moment de l'arrivée des Espagnols, elles étaient encore intactes toutes les onze et à leurs places. Mais après la défaite de l'Inca, les Indiens redoutant les profanations des conquérants, cachèrent si bien ces pieux débris, qu'on ne réussit à les découvrir qu'en 1559. Encore n'en retrouva-t-on jamais que cinq sur vingt-deux qu'elles étaient ou devaient être — selon l'histoire, cette grande menteuse officielle.

L'or couvrait toutes les parois intérieures du monument, disposé par grandes plaques, comme nous ferions avec de la tôle ou du zinc. A part cela d'ailleurs et quel-

ques ornements précieux par le travail qu'ils avaient coûté, plutôt que par l'art véritable, ce temple, comme tous les monuments de l'ère inca, était d'une architecture aussi primitive qu'insignifiante. Quelques historiens en ont fait grand bruit et l'ont assimilé aux plus belles merveilles de notre antiquité, mais il n'y a là qu'une exagération. Comparés aux pauvres huttes des indiens, les édifices religieux ou impériaux des incas étaient magnifiques. De plus, ils ruisselaient d'or. Les Espagnols éblouis et désireux de rehausser leur conquête, se sont laissé emporter par leur tendance naturelle à l'éloge exagéré. Ils ont fait des merveilles de ce qui n'était que l'œuvre enfantine d'une civilisation plus enfantine encore.

A côté de ce monument principal, mais dans une enceinte à part, s'élevait le temple de la lune, femme du soleil. Une lune en argent massif, portant gravé sur elle un visage féminin, remplaçait l'astre du jour. Les murs et les portes étaient plaqués d'argent. A droite et à gauche, toutes les reines incas embaumées siégeaient sur des trônes du même métal, les têtes tournées vers la porte, comme leurs maris. Seule, Mama-Ocllo, la mère de Huayna-Capac, regardait son aïeule la lune : probablement en vertu des motifs d'adulation qui avaient présidé à la position cadavérique de son fils.

Dans l'enceinte de ce second temple, entre des jardins dont les arbres artificiels portaient des feuilles d'or et d'argent, s'élevaient encore quatre chapelles distinctes. La première appartenait aux étoiles, notamment à Vénus et aux Pléïades, qu'on révérait comme femmes de chambre de la lune La seconde était à l'usage de la foudre, qui, j'aime à le croire pour ses voisins, descendait rarement chez elle. La troisième servait aux arcs-

en-ciel et enfin la quatrième était habitée par les prêtres de ces divers cultes.

Ce monument fameux n'était cependant qu'une sorte de succursale du principal édifice religieux du pays, situé dans l'île du Soleil, au milieu du lac de Titicaca. Exclusivement dédié au soleil et lambrissé d'or, comme celui de Cuzco, plus encore même, dit-on, ce temple était, à tous les points de vue, la véritable La Mecque de la civilisation inca. Chaque Péruvien devait y aller en pèlerinage au moins une fois en sa vie. On y conservait les objets les plus précieux de l'Empire, entr'autres une chaîne en or de 230 mètres de long donnée par Huayna-Capac, pour servir à la fête du sevrage, l'une des grandes fêtes de la religion des Incas. A tous les titres, c'était le véritable sanctuaire de la civilisation sud-américaine de ces temps.

Malheureusement pour la science et surtout pour les conquérants espagnols, ce monument a été détruit presque de fond en comble, sans qu'on ait jamais pu retrouver ses débris. Après la défaite du dernier Inca par Pizarre, les Indiens, voulant soustraire leur arche sainte à l'avidité des vainqueurs, rasèrent le temple, puis jetèrent ses trésors et jusqu'à ses ruines dans le lac. Vainement depuis cette époque, on a fait maintes recherches pour retrouver ces incalculables richesses : tout a été inutile : les eaux ont bien gardé leur précieux dépôt.

Enfin, outre ces dieux et temples principaux, le Pérou possédait un grand nombre de divinités et de monuments secondaires, témoignant d'une sorte de paganisme mythologique, analogue à celui de nos pères grecs ou romains. Son vaste territoire est si semé de croyances et de ruines de ce genre, la plupart reli-

gieuses ou l'ayant été, que, sauf l'excellence des formes, on dirait la Grèce ou l'Italie. Là, comme sur notre hémisphère, le christianisme s'est approprié avec raison plusieurs de ces temples, voire même de ces croyances : et les a modifiées, réformées, vernissées à son profit, si bien que partout il faut, comme en Italie, les gratter pour retrouver leur ancien caractère. Mais sous cette couche de renouveau, souvent transparente, réapparaît évident, le polythéisme naturel de la plupart sinon de tous les peuples à l'état de civilisation naissante.

Même climat : même conservation de ruines et de traditions : mêmes idées générales, religieuses et autres : même fétichisme à la fois mercantile et fastueux.

Comme jadis sur notre Europe, quelques-unes de ces divinités acceptaient volontiers des sacrifices humains, quand leurs sectateurs jugeaient à propos de leur en offrir, en expiations ou en espoirs. De ce nombre était Pacha-Camac, le prétendu pur esprit de la croyance inca, dont la sanglante idole habitait le pays où plus tard s'éleva Lima. De plus, à Cuzco, de temps à autres, en grandes circonstances, on immolait une ou plusieurs victimes : selon l'intérêt, la vengeance ou le caprice de l'Inca. Mais à part cela, les dieux du Pérou ne réclamaient généralement pas de sang humain. Origine ou climat, ils étaient trop doux pour se complaire à ces druidiques sacrifices : et, alors comme aujourd'hui, leurs prêtres intelligents aimaient bien mieux des vivres ou de la chicha que tout le sang des Iphigénies. Sous ce rapport du moins, c'est un avantage que leur antiquité paraît avoir eu sur la nôtre.

Des cérémonies à la fois naïves et compliquées, comme la religion dont elles émanaient, se célébraient

à certaines époques annuelles. La plus importante était *l'yntip rayni* ou fête du feu.

A son approche, pendant trois jours consécutifs, la nation ne mangeait que des légumes crus et ne buvait que de l'eau, en vue de se préparer dignement à faire un sacrifice à la divinité, de même que nous nous préparons aux fêtes de Pâques. Cette abstinence, comme la nôtre, coïncidait sans doute avec une époque de l'année où elle était salubre à l'homme, à cause de la fermentation du renouveau.

Toutes les règles des religions durables reposent sur un principe utile à l'humanité : de telle sorte qu'en dehors de la croyance religieuse, au seul point de vue philosophique, il y a utilité à observer les préceptes de la religion dont on est.

A la fin de ce jeûne, pendant la nuit qui précédait le jour de la fête, les vestales, femmes du soleil, faisaient des petits pains et apprêtaient des viandes qu'on apportait ensuite aux Incas pour la cérémonie du matin. Les membres de la famille impériale, qui étaient à marier, se mariaient. Puis, un peu avant le jour, la fête générale commençait par une immense procession.

Le souverain, magnifiquement vêtu, sortait de son palais et se dirigeait vers le temple. A sa suite, marchaient les Incas, c'est-à-dire tous les descendants du soleil à un titre quelconque. Puis venaient les principaux fonctionnaires de l'Etat, entr'autres les curacas ou gouverneurs de districts.

Ces divers personnages portaient des vêtements splendides, consistant généralement en de longues robes brochées d'or et d'argent. Quelques-uns avaient en outre des peaux d'animaux, notamment de singes, de jaguars, d'oiseaux, etc., dont les têtes retombaient

sur le front, comme un capuchon. En route, tous ceux qui portaient ce supplément de costume exécutaient des danses à caractère et maintes contorsions destinées à justifier leur accoutrement. Ainsi, l'un imitait les gestes du singe dont il portait la peau, un autre faisait des bonds et des miaulements de jaguar, celui-ci contrefaisait le pélican, etc. Bref, c'était à qui remplacerait de son mieux la bête dont il portait la dépouille.

La procession une fois arrivée devant le temple attendait là le lever du soleil, et, aussitôt son premier rayon, lui envoyait des baisers. Puis, l'empereur pre nait des mains des prêtres deux vases destinés à cette cérémonie et invitait l'astre du jour à boire avec lui.

Le Dieu acceptait comme de nature, car au Pérou tout le monde a toujours soif et le soleil plus que personne.

Aussitôt, l'empereur versait le contenu de l'un des deux vases dans un réservoir en or, qui communiquait avec le temple : buvait dans l'autre vase, et faisait passer aux Incas, qui, vu leur qualité de petits-fils de l'astre, avaient tous droit à trinquer avec lui.

Après boire, venaient les offrandes de nourriture. Le roi et sa suite apportaient au temple les petits pains et les viandes préparées par les vestales, ainsi que diverses autres espèces de vivres, entr'autres de jeunes llamas. Les prêtres offraient tout cela au soleil et éventraient une victime, dont les entrailles consultées indiquaient les arrêts de l'avenir.

Enfin, on allumait du feu au soleil même, à l'aide d'un vase concave et poli dans le fond duquel était de l'étoffe à demi brûlée. Aussitôt que ce feu apparaissait, il était accueilli avec acclamations et porté aux vestales chargées de l'entretenir jusqu'à l'année suivante. C'était désormais par lui que les victimes offertes devaient

être brûlées et que la famille impériale, puis le peuple qui se partageaient ses parcelles sacrées, renouvelaient tous leurs feux. Il devenait le palladium du pays, le symbole de son existence, qu'on gardait avec un soin religieux, comme chez nous autrefois l'oriflamme ou la sainte-ampoule.

Cette prise de feu céleste était l'acte principal de la fête et même probablement de toute la religion des Incas. En prenant ainsi une étincelle directe au soleil, source de vie, la nation entière sanctifiée se remettait en communication avec la divinité. Pour un peuple primitif et adorateur des astres, c'était une flamme d'en haut qui venait de redescendre.

Comme toute réunion humaine, religieuse, civile, mortuaire même, la cérémonie se terminait par des festins. Aussitôt après la fête, chacun se mettait à manger et surtout à boire avec force ivrogneries. Cela durait une semaine sans désemparer : ce qui peut sembler long sous notre climat, mais ce qui, dans l'Amérique du sud, entre les tropiques et surtout chez les Indiens, n'est qu'ordinaire. Comme nous le verrons plus tard, en étudiant les mœurs contemporaines, une *borrachera,* autrement dit une ivresse complète, quelle que soit sa durée, n'effraye personne au Pérou. C'est un simple lundi de chez nous.

Outre cette fête principale, il y en avait encore trois autres, notamment celle des fléaux, qui n'était pas moins originale que la précédente, quoique dans un tout autre genre.

Le jeûne alors n'était que de vingt-quatre heures. Les vestales faisaient aussi des petits pains, mais en y mêlant du sang d'enfants de 5 à 10 ans, obtenu en saignant les dits enfants entre les sourcils.

Des personnages aussi cruels que les fléaux ne pouvaient pas être conjurés sans un peu de sang innocent.

Quelques instants avant le lever du soleil, chacun commençait par se laver : précepte fort utile à inculquer aux Indiens péruviens : puis, se frottait longuement chaque partie du corps avec un petit pain sacré : et enfin clouait un morceau du dit pain à la porte de sa maison, sur la rue, pour qu'on vît bien qu'il avait sacrifié aux fléaux. C'était sa redevance humaine acquittée : sa plaque d'assurance A M : maison assurée contre les tremblements de terre, la famine, la peste, l'incendie, etc. — mais sans remboursement !

Au petit jour, l'Inca sortait armé d'une lance : il était censé envoyé par le soleil pour chasser les fléaux de l'empire de ses fils. Mais comme aucun souverain ne saurait aller partout, il rencontrait au premier carrefour de sa route quatre Incas de sa famille, armés comme lui. Là, il touchait tour à tour chacune de leurs lances avec la sienne et envoyait les porteurs, vers les quatre points cardinaux de l'horizon, avec mission de chasser les fléaux, à sa place et au nom du soleil. Au bout d'un certain chemin parcouru, chacun des quatre délégués choisissait à son tour un nouveau mandataire : et ainsi de suite, jusqu'à ce que la cérémonie fût accomplie, dans les moindres villages de l'empire.

La nuit venue, chaque messager royal parcourait la ville avec une torche, en prononçant des exorcismes. Aussitôt, le peuple, surexcité par cet exemple, allumait des flambeaux et courait de tous côtés à la recherche des fléaux, qui, en leur qualité de malfaiteurs, devaient nécessairement se cacher. La chasse durait une ou plusieurs heures, selon que la famine ou la peste, ayant plus ou moins duré l'année précédente, on avait plus

ou moins peur dans chaque endroit. Puis, pour détruire jusqu'au dernier vestige de ce qui avait vu les maudits, chacun jetait soigneusement au feu ou à l'eau les restes de sa torche.

Il va sans dire que, comme la première, cette fête se terminait par une borrachera générale.

Je ne saurais affirmer la réussite de ce procédé, pour détruire la famine ou la fièvre. Mais tout être raisonnant en comprendra l'utilité. Il réconfortait le peuple contre des souffrance possibles. Il lui donnait confiance dans ses souverains. Enfin, c'était une fête et les fêtes au Pérou sont aussi nécessaires que du pain. Tout étrange qu'elle paraisse à notre siècle incrédule, cette cérémonie avait ses raisons d'être appropriées à l'époque et à la nation qui la pratiquait.

Deux autres grandes fêtes, entr'autres celle du sevrage, pendant laquelle les curacas dansaient en tenant la chaîne d'or de Huayna-Capac, complétaient l'ensemble des cérémonies publiques de cette religion. Comme les quatre fêtes des Chinois, chacune d'elles correspondait à une des saisons de l'année. De plus, il y a tant d'analogies de fond et de forme entre les cérémonies des deux empires, qu'il est évident que le Pérou les a empruntées à la Chine : ce qui est aujourd'hui certain à raison de l'émigration de prêtres boudhistes relatée par les annales chinoises.

Tel était l'ensemble religieux de la civilisation des Incas. Comme on le peut voir, c'était bien plutôt le culte du soleil et du feu que celui de Pacha-Camac, qui, probablement, n'était compris et adoré que par quelques têtes fortes de l'empire. Ce culte d'ailleurs a été un des plus répandus parmi les hommes. Les rois mages de Notre-Seigneur adoraient le feu. Rome avait

ses vestales et de nos jours même, ce culte vit encore, en tout ou en partie, chez la plupart des nations. L'adoration du feu existe toujours en Asie et jusque sur les bords de la mer Caspienne, où les sources de naphthe enflammé sont un rendez-vous de dévotions. Les Indiens du Pérou, tout catholiques qu'ils sont devenus, conservent le feu de leurs foyers avec des soins pieux, qui sont aussi bien le fait de leurs besoins quotidiens, que celui d'une tradition religieuse chère à leurs souvenirs. Les orientaux se tournent vers l'orient pour prier. Enfin, chez nous, les fidèles viennent allumer un tison au feu de Saint-Jean : et jour et nuit

.... Une lampe veille au pied des saints autels!
LAMARTINE.

Quoi de plus logique d'ailleurs? Principes de vie, sources de lumière et de chaleur, foyers d'où jaillit tout, le soleil et le feu, son produit, étaient les divinités naturelles des peuples primitifs. Des hommes nés d'hier, enfants à tous les points de vue, devaient fatalement confondre et la plupart d'entr'eux ont confondu l'effet avec la cause, le créé avec le Créateur, le soleil avec Dieu. Au fur et à mesure de la raison grandissante de l'humanité, ses dogmes se sont épurés comme ses mœurs. Quelques pratiques seules ont survécu et devaient survivre; car elles étaient les ombres des anciennes croyances. Dans l'intérêt même des nouvelles, il les fallait garder. La foi des aïeux, pour dormir et se relever en famille, est ce qu'on doit changer le moins parce que c'est le palladium des nationalités et la quiétude des âmes. Ouvrez Confucius, cette source universelle de sagesse humaine; vous y trouverez ce grand précepte répété à chaque page : *les rites, les rites.*

En tête de la nation aussi bien que du culte, marchaient les Incas, fils de Dieu, Dieux mêmes de temps à autres, auxquels, à ces titres, tout paraît avoir été permis, comme aux Xercès de l'Asie, aux Pharaons de l'Egypte, aux Pachas de notre orient. Les biens, les femmes, la liberté, la vie de ceux de leurs sujets qu'il leur convenait de prendre étaient à leur disposition, de par l'essence même de leur puissance théocratique. Ils étaient les fils et les représentants de la divinité sur la terre, l'ombre d'Allah, comme disent les Musulmans. Qui donc penserait à refuser quoi que ce soit à celui qui représente le dispensateur universel, Dieu même ?

Cette idée de possession absolue de tout par le maître était et est encore si bien la base de l'organisation sociale dans les contrées où règne ce pouvoir, que le souverain y a le droit permanent de reprendre ce qu'il a donné, comme Dieu ! Il le voudrait, qu'il ne pourrait même pas se dessaisir de son privilége sous ce rapport.

Un oriental, voulant consoler son ami de la mort d'un enfant, lui disait :

« Suppose que le Sultan te donne cet anneau, puis qu'il te le reprenne. Trouverais-tu cela juste?

» Oui, répond l'ami. L'anneau est à lui. Il le donne. Il peut le reprendre.

» Eh bien! Dieu t'avait envoyé un fils. Il te l'a repris. Qu'as-tu à te plaindre ? »

Cette idée, — celle du pacha reprenant ce qu'il donne et ayant le droit de le faire, — vous paraît monstrueuse n'est-ce pas? Et à moi aussi. Cependant réfléchissez. Puis, dites si ce n'est pas l'idée cousine germaine de celle des légitimistes et impérialistes voulant faire régner leur sultan en vertu d'une loi divine prétendue et

d'une prétendue nécessité de pouvoir incommutable, également contraires au droit, à la raison et aux intérêts de l'humanité progressante ? Tout pouvoir soi-disant céleste est sans limites par essence.

A cet égard donc, les Incas étaient les clefs de voûte de l'édifice social fondé par eux, sans que l'homme profitât de leur œuvre, autrement que par ricochet : comme l'abeille profite des ruches que nous lui bâtissons pour lui voler son miel. Religion, institutions, mœurs, nation même tout était institué à leur profit. Tout vivait pour eux, travaillait pour eux, mourait par eux trop souvent et finissait par leurs fautes : comme nous verrons leur nationalité s'effondrer dans leur grand désastre.

Quant à des devoirs envers le peuple qu'ils exploitaient ainsi à outrance, ils ne paraissent en avoir eu d'aucune sorte et ne pouvaient pas en avoir. Ils promettaient bien de temps à autre de gouverner selon les lois et coutumes des ancêtres, comme s'y engagent encore les Fils du ciel en Chine. Mais ils ne promettaient cela que de leur plein gré, selon leur bon plaisir, ou plutôt, selon qu'ils avaient ou non peur de rébellions : Car autrement nul pacte, nul contrat de réciprocité humaine ne les enchaînait ni ne pouvait les enchaîner envers leurs peuples. Les chartes et les constitutions sont inventions modernes inconnues des anciens.

Le souverain était maître de par Dieu, sans contrôle ni pénalité terrestre, comme le maître antique l'était de son esclave, comme nous le sommes de nos chiens, de nos choses. Aucun devoir humain, que je sache, n'engage l'homme envers son chien et il a rien moins fallu que la loi Grammont pour empêcher nos cochers brutaux de frapper leurs bêtes jusqu'à la mort. Mais, je

vous assure que vous vous feriez regarder par tout Indien avec un profond mépris, si vous lui disiez que nous ne pouvons pas tuer nos bêtes sous nos coups, quand bon nous semble.

Par contre, aucuns potentats n'ont été plus habiles que les Incas à prendre des airs de souverains aimant leurs peuples à passion et ne vivant que pour eux. Il faut que leur pouvoir ait été bien exorbitant et bien lourd, comme il l'était en effet : ou que leurs peuples fussent bien disposés à la rébellion, comme l'enseigne l'histoire et le prouvent leurs forteresses ou réduits personnels : pour qu'ils aient eu sans cesse recours au fard machiavélique dont ils couvrent tous leurs actes. Leur habileté, sous ce rapport, est même si grande, que nombre d'historiens ont été leurs dupes. Leur bonté tutélaire, le bien des peuples, l'intérêt général, sont sans cesse à leur bouche, ou dans les préambules de leurs actes. La loi est égale pour tous; même pour l'Inca : comme si quelqu'un pouvait l'y rappeler! Il est censé tout faire lui-même, comme le moindre de ses sujets : bien qu'il fasse parade d'oisiveté absolue. Etc., etc.

C'est l'hypocrisie patriarchale des temps bibliques, avec toute sa corruption, son égoïste cruauté, son exploitation humaine de tous genres; mais aussi avec sa majesté asiatique et ses grandioses allures de pasteurs des peuples.

Plus on les étudie, plus on comprend comment leurs nations s'y sont laissé prendre! Si bien qu'aujourd'hui encore, à trois cents ans de leur disparution, ces empereurs sont encore pour leurs anciens sujets, l'Inca, le maître originel, sorte de dieu sauveur mort pour eux mais qui ressuscitera! Quand c'est cet Inca, qui, seul, les a perdus par ses crimes, sa faute et sa lâcheté!

Mais il en a toujours été, il en est toujours ainsi malgré l'imprimerie. Le souverain qui a longtemps absorbé la vie d'un peuple devient fatalement le fétiche de ce peuple. Le fellah d'Égypte s'incline au souvenir des maîtres des pyramides, qui ont plus que décimé ses ancêtres. Les marchands de Bourgogne, trente ans après la mort de Charles-le-Téméraire, vendaient leurs denrées payables au retour du grand duc. Enfin, sans remonter si loin, maints paysans de nos jours, encore meurtris de la botte prussienne, célèbrent encore la dynastie de Sedan!

L'Inca épousait de préférence une de ses sœurs, qui devenait la *Coja* ou souveraine légitime, dont le premier né mâle était l'héritier du trône. A part cela, il pouvait avoir et avait autant de concubines qu'il lui plaisait d'en avoir. Aucune loi, aucun usage autre que leur bon plaisir, ne paraissent avoir enchaîné, sous ce rapport, les prolifiques instincts des Fils du Soleil. Aussi quelques-uns d'entre eux ont-ils laissé, dit l'histoire, jusqu'à deux et trois cents descendants directs.

Pour favoriser cette luxure impériale, il y avait même dans les provinces, de nombreux couvents de femmes qui n'avaient pas d'autre destination que celle de multiplier la descendance Inca. Chacun de ces établissements était sans cesse pourvu, gardé et entretenu, pour les plaisirs du maître en réalité : mais en apparence pour servir de harem-haras, destiné à propager la graine incasique, comme le jardin d'acclimatation élève des canards ou des oies, pour étalons de basse-cour!

Or, on entrevoit aisément les mœurs de ces couvents sans analogues, je crois, dans l'histoire de l'humanité. Mais ceux-là seuls qui ont franchi la *porta capuana*. de Naples, au temps borbonico, peuvent bien compren-

dre ce que devaient être l'intérieur, les vices, la corruption de ces antres de débauche: parcs-aux-cerfs officiels où, gratis ou non, les matrones du lieu délivraient de l'alevin d'Incas!

Je sais bien que dans les contrées à polygamie, ou même à mœurs faciles, tels que l'Orient, nos colonies, le pays des Mormons, etc., l'homme, à son insu même, obéit probablement à certaines lois naturelles, qui l'encitent à produire : et la preuve, c'est que, dans ces pays, les femmes sont bien plus nombreuses que les hommes. Or, le Pérou du temps des Incas était, sans doute, dans ces conditions. Mais les raisons d'être de cette création n'en excluent pas l'hypocrisie corrompue.

N'osant pas se montrer à leurs peuples tels qu'ils étaient, si altérés de luxure qu'il leur fallait un harem par province, ils créaient ces harems à titre de haras : ce qui leur permettait de punir de mort, sans s'atteindre, les adultères commis par leurs sujets. Pouah! Dans les pays à servitude tels que le Brésil, naguères encore, le maître, lui aussi, cumulait les services de ses passions et de ses intérêts, en ayant de ses négresses le plus d'enfants qu'il pouvait, afin de les revendre. Mais il cachait cela au plus secret de son gynecée, sans l'étaler au soleil, ni encore moins l'élever à la hauteur d'une institution. Ces mœurs incas suffisent, selon moi, à établir clairement la débauche et les vices de tout genre qui devaient pulluler, comme en serres chaudes de corruption, dans cette civilisation hideuse : fruit sensuel de la sensuelle Asie.

Les autres Incas, ou membres à différents degrés de la famille impériale, pouvaient, comme leur chef, avoir plusieurs concubines, et quelques-uns possédaient aussi des harems répandus dans les provinces de l'empire.

Mais ils ne devaient se marier légitimement qu'avec une seule femme et choisie dans leur caste. Cette dernière règle était absolue. La lignée du Soleil ne pouvait, en aucun cas, s'unir à de simples mortels.

L'orgueil impérial superposé à la débauche ! Au-dessous des Incas, l'humanité n'est que bétail dont peuvent jouir ses maîtres, mais indigne de leur accouplement régulier. Sans pitié de l'amour, droit primordial de la créature, la loi inca, nichant ses fondateurs dans une aire à part aussi élevée qu'elle la peut établir, les isole à perpétuité du reste des hommes !

Or, cet orgueil mène droit à la dégénérescence, à l'albinisme. L'homme a besoin de croiser incessamment ses différentes familles, sous peine de dépérir jusqu'au crétinisme comme en grandes montagnes, il en arrive à certains villages parqués dans des exclusivismes séculaires. Les animaux, les plantes, tout ce qui vit doit se fusionner, et les dieux mêmes du vieil Olympe étaient sous ce rapport plus libéraux que les demi-dieux du Pérou. Psyché entrait dans leur famille par droit de beauté, et l'empyrée tout entier descendait à maints hymens terrestres qui le mêlaient à nous, légitimement.

Pour pallier tant de divinité, les descendants du soleil s'abaissaient, en certains cas, à quelques semblants d'actions humaines. Cela faisait bien aux yeux du peuple ! Ainsi, ils étaient censés forger eux-mêmes leurs armes et, une fois l'an, travaillaient la terre de leurs propres mains. Puis, pour relever cette populasserie même, ils nommaient cette heure de travail agricole :

Leur triomphe sur la terre !

Quand la vanité impériale va jusqu'à se déifier, elle divinise en même temps ses actions les plus simples.

Cultiver pour un Fils du Soleil n'est pas travailler, mais bien triompher de la terre! Insensé qui n'es que terre toi-même, *alpaca-masca* : *pulvis !*

Cette vanité sans limites s'étendait jusque par delà le trépas. A la mort de chaque Inca, le pays entier était censé mourir. Tout s'arrêtait dans la nation, qui prenait un deuil de deux ans. Puis les femmes et les serviteurs les plus aimés du défunt étaient enterrés vivants en son honneur. La mort de Huayna-Capac coûta ainsi la vie à plus de mille victimes humaines. A la messe mortuaire d'Atahuallpa, des centaines de femmes envahirent l'église, pour se faire tuer, disaient-elles, et partir avec leur Inca. Il fallut les expulser de force. Cette atroce coutume était si bien dans les mœurs que les sacrifiées tiraient gloire de leur sort, comme ces veuves affolées de l'Hindoustan, qui se brûlent encore malgré l'Angleterre.

Or, cela seul suffirait, à mon sens, pour dégoûter des Incas et de leur civilisation si vantée. Je ne sais rien de plus hideux que cette sauvagerie féroce. Sous le prétexte mensonger d'un amour immense, il n'y a en elle que les égoïsmes infinis de deux despotes : l'un qui veut que tout meure quand il meurt, l'autre qui est bien aise de se débarrasser des errements du règne précédent. Grâce à Dieu, semblables cruautés, à froid, ne se rencontrent dans l'histoire que chez les nations encore barbares ou redevenues telles à force de vieillesse; ainsi, chez les tribus presque bestiales du centre Afrique et chez les peuples décrépits de l'Asie, où la Chine porte encore les deuils de ses Fils du Ciel pendant des années consécutives.

A l'ombre de ce pouvoir impérial régnait la tyrannie sans bornes des peuples enfants et vieillards : la tyran-

nie des empereurs chinois et des rois-bouchers du Dahomey, car les extrêmes se touchent par maints côtés.

Des lois peu nombreuses, mais toutes portant peine de mort pour la moindre faute, permettaient aux autorités de faire ce qu'elles voulaient d'une manière absolue. Ainsi, la mort pour l'assassinat, pour le vol, pour l'adultère, pour les blasphémateurs du soleil ou les médisants de l'Inca, etc., etc. Mais le plus grand des crimes, sans exception, était une résistance quelconque aux volontés du Fils du Soleil, et toute ville qui se rebellait se voyait détruire, puis exterminer sans distinction de coupables, de sexe, d'âge même !

« Cette pénalité excessive n'était jamais appliquée, disent les louangeurs de la civilisation inca, et cela faisait que chacun ayant peur se conduisait bien. »

Possible : surtout en présence de la douceur excessive de ces peuples. Cependant, on cite plusieurs populations voisines de leur Empire, que ces impitoyables conquérants ont anéanties jusqu'au dernier enfant ; pour cause réelle ou prétendue d'idolâtrie, de sodomie, de révolte, etc. Il reste, çà et là, de ce temps, maintes traditions sanglantes que révèlent certains noms indiens. Enfin, le dernier des Incas, Atahuallpa, était si couvert du sang de ses peuples, qu'il a fallu rien moins que l'iniquité de son supplice pour répandre un peu d'intérêt sur sa mémoire.

Quoi qu'il en soit, cette pénalité monstrueuse, appliquée ou non, avait pour effet certain le despotisme le plus effréné dont l'histoire fasse mention. Depuis l'empereur jusqu'au garde du village, régnait, à tous les étages, une tyrannie égoïste, irresponsable, brutale et incessante, comme celle de l'homme sur le cheval. C'était la conséquence forcée d'un état social, où cha-

cun, quel qu'il fût, se sentait sous le coup de la mort à toute seconde.

Les Incas eux-mêmes, se rendant parfaitement compte de leur pouvoir, regardaient leurs sujets comme des animaux privés, dont le seul lot sur la terre était d'obéir à leurs souverains.

Pizarre, demandant à l'Inca s'il était sûr que les ordres qu'il donnait de se soumettre aux Espagnols seraient exécutés à la lettre, ce prince répondait :

« Si je ne voulais pas, les oiseaux ne voleraient pas dans mon empire. »

Nous verrons plus tard, en racontant la conquête, ce qu'il advint subitement de cette nation esclave où l'empereur était tout, comme Dieu même. C'est peut-être la condamnation la plus éclatante du pouvoir absolu, qui se soit jamais produite dans l'histoire de l'humanité.

La délation formait la base de ce système gouvernemental. En cas de faute quelconque, chacun devait, sous peine de mort, se dénoncer lui-même, ainsi que ses complices, quels que fussent ses liens avec eux. Des récompenses graduées étaient attribuées au dénonciateur: et, afin de faciliter ces mœurs, des inspecteurs publics avaient pour mission d'entrer, à leur caprice, dans toutes les demeures pour écouter les délations, examiner comment les choses se passaient, réprimer les abus, etc. A cette fin même, chaque maison devait rester ouverte incessamment, toujours béante au délateur.

Or, voyez-vous d'ici des hommes de police pénétrant chez vous, à toute heure, pour exploiter nos haines ou nos amours? Il faut être né tyran ou esclave depuis des siècles, pour inventer ou subir semblable machine à compression gouvernementale.

La justice était digne du gouvernement. Sans ga-

rantie d'équité, puisque les juges dépendaient tous de l'Inca, elle se rendait sommairement, comme dans des référés. Or, en fait de justice surtout, rien n'est plus dangereux que ce qui est sommaire. Chaque procès devait être instruit et fini en cinq jours, quel qu'il fût. Il y avait trois degrés de juridiction : les juges ordinaires, les gouverneurs érigés en juges, et enfin l'Inca toujours, la vis de ce pressoir humain que certains esprits ont désiré et désirent encore pour notre société européenne !

Ce système enfantait, comme de raison, une égalité, une fraternité et un ordre parfaits, en apparence. Une vraie République sous peine de mort, telle que la rêvaient Saint-Just, Marat et autres malades d'un humanitarisme insensé.

Tout était réglé, fixé, immutable comme parmi les castes de l'Inde. La nation entière, cotée et numérotée, se fractionnait par catégories, puis par parcelles, aussi régulièrement rangées que des munitions dans un arsenal.

Au-dessous des Incas qui, en leur qualité de dieux, ne comptaient point dans le troupeau, la nation se divisait en trois classes, savoir :

Les nobles, formant une classe à part, sans priviléges de caste, mais investis de toutes les fonctions de l'empire ou à peu près, héréditaires ou au choix de l'empereur selon certains cas, et portant diverses marques telles qu'une coupe de cheveux particulière, une tresse noire pendante et surtout les oreilles percées. De là leur est venu leur nom général d'*orejones*, à cause de la longueur démesurée de leurs oreilles : longueur nobiliaire dont ils étaient très-fiers et qu'ils entretenaient à l'aide de pendants monstrueux encore usités aujour-

d'hui par certaines tribus sauvages de l'intérieur. Chargés de tous les emplois, ces *orejones* devaient exclusivement — de par la grandeur de leurs oreilles — commander, juger, administrer le reste de la nation.

Cette aristocratie n'avait naturellement rien de notre grande aristocratie du moyen âge entamée par Louis XI, achevée par Richelieu : ni de celle des républiques italiennes, ou même de la moderne Angleterre. Elle n'était en fait que le premier serviteur du maître, comme la noblesse de Louis XIV, ou plutôt celle de Napoléon. Esclave avec le reste de la nation, sous galon, mais au même degré, elle ne pouvait rien avoir de la noble fierté, ni des vertus qui ont galvanisé Venise et fait de l'Angleterre ce qu'elle est encore aujourd'hui : la première des nations modernes, jusqu'à la lueur montante de l'aube américaine et de la nôtre, si nous savons imiter la jeune Amérique.

Par contre, elle avait toute la morgue insolente, les vices et la proverbiale fainéantise des hautes domesticités de tous les temps. La réputation des *orejones* sous ce rapport était si bien établie qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours. Il existe encore aujourd'hui sur les déclivités occidentales de la Cordillère une tribu indienne de ce nom, dont j'ai vu quelques échantillons et qui semblaient avoir gardé intact l'héritage physique et moral de leurs aïeux.

Grands, gros, gras, jaunâtres plutôt que rouges parce qu'ils évitent le soleil avec soin, ils portent des oreilles incommensurables, tombant parfois jusque sur leurs épaules ; ce dont ils sont si satisfaits que, dès qu'on leur parle, ils vous montrent tout d'abord cette beauté nobiliaire. Ne travaillant jamais; pêchant et chassant même par leurs femmes plus que par eux, ils

ont pour attitude et profession favorites de s'allonger les oreilles, soit en se les tirant à outrance, soit en agrandissant les trous béants qui les ornent. Assis par terre et non sur les talons comme les autres Indiens, les jambes croisées à la turque, ils semblent n'avoir pas d'autre pensée, que celle d'augmenter leur preuve de noblesse : comme si leurs âmes dégénérées ne pouvaient plus faire autre chose qu'entretenir les preuves de leur passé mort.

Hélas! croyez-vous qu'il n'y a d'*orejones* qu'au Pérou? Voyagez d'un bout à l'autre du globe et vous en trouverez partout, dans les palais comme dans les chaumières.

Venaient ensuite les hommes libres ou bourgeois, exerçant différentes professions mercantiles ou autres. Cette classe assez mal définie, comme toutes les classes intermédiaires, paraît avoir participé à la fois, de la noblesse par les emplois d'ordre inférieur qu'elle occupait, et des esclaves par ses travaux manuels, notamment la culture qu'elle devait exercer en certains cas et dans certaines provinces.

Enfin les Yanaconas, autrement dit les esclaves, composés des peuples conquis et chargés des travaux les plus pénibles, irrigations, bâtisses, mines, etc.

L'empire était divisé en quatre parties principales, est, sud, ouest et nord, subdivisées elles-mêmes en vice-royautés comprenant chacune un certain nombre de tribus gouvernées séparément par un curaca, sorte de préfet-gouverneur. De plus, les trois classes étaient organisées par décuries ou assemblages de dix individus commandés chacun par un décurion. Cinq décuries, autrement dit cinquante individus avaient un second chef. Dix décuries obéissaient à un centurion, cinq

centuries ou cinq cents personnes avaient un autre chef. Dix centuries ou deux assemblages de cinq cents obéissaient à un millarion, et ainsi de suite de mille en mille.

La vie était en commun pour presque tout, comme dans un immense phalanstère, cette autre organisation odieuse réinventée par l'égalitarisme moderne. Au gré des choix raisonnés, c'est-à-dire des intérêts capricieux des chefs, tel citoyen devait cultiver, tel autre porter les armes, celui-ci chasser, etc., etc. La vie collective ayant absorbé la vie individuelle, l'homme, sorte de zéro dont les Incas étaient les seuls chiffres, s'alignait selon leur caprice, à droite ou à gauche sans autre valeur que celle qui plaisait à ces bergers-dieux de lui octroyer!

Des prescriptions, assez sages d'ailleurs, mais rendues odieuses par les excès de sévérité qui les consacraient, portaient sur la santé morale et physique du peuple. Ainsi la pratique de certains usages et cérémonies était obligatoire sous peine de mort. Il y avait une loi contre l'oisiveté. Hommes et femmes, chacun devait se marier avant un certain âge et se marier dans sa propre ville, pas ailleurs. Tous les citoyens en état de porter les armes étaient astreints à certains exercices, jeux militaires et autres , etc.

C'était un des bons côtés de cette civilisation : parce que cela unissait la nation, la fortifiait et empêchait une multitude de superfluités, qui, se tenant en dehors des conditions générales de la société, y fomentent des troubles.

Les sciences et les lettres, autrement dit les lumières de toutes les époques n'existaient pas. L'écriture, leur consécration, était même absolument défendue par la loi inca : ce qui prouve son existence antérieure à un

degré quelconque, car on ne saurait prohiber l'inconnu.

Dès cette époque comme depuis, les maîtres d'alors préoccupés de leur pouvoir avant tout, avant même le progrès de l'humanité, ne permettaient pas d'écrire, c'est-à-dire de constater, de mémorier leurs actes et ainsi les juger. Il y a entre les despotes de tous temps et de tous pays une fraternité de prohibitions incommutable pour ainsi dire. Les Incas défendaient l'écriture, comme certains gouvernants prohibent la presse.

Leur despotisme inquiet allait même plus loin encore : ils interdisaient les voyages. Personne, sous aucun prétexte, ne pouvait quitter non-seulement sa province, mais sa ville ou son village. Chacun devait vivre et mourir où il était né, sans pouvoir jamais rien apprendre, même des bords de son trou : ainsi qu'un corail, un lichen tombé ! Quiconque était rencontré dehors était ramassé comme vagabond et mis à mort ! Pauvres voyageurs qui vous croyez utiles ! Pauvre moi ! Peut-être que ces despotes maudits m'ont exécuté jadis dans une première vie et que voilà pourquoi je les déteste tant !

Des *amautas* ou philosophes avaient pour mission de colliger et de répandre les faits nationaux — probablement ceux-là seuls qui plaisaient au souverain. Des *arrovieres* ou poètes étaient chargés de composer et de chanter des poèmes, qui tous avaient l'amour pour sujet : le seul thème que permettaient les Incas. Enfin, on conservait les comptes des contribuables et ceux des provisions de l'Etat, à l'aide de marques en cordes nommées *quipos,* indiquant les objets par des couleurs et les nombres par des ficelles pendantes comme des franges.

En dehors de ces bribes d'instruction, aucun signe interprête de la parole, ne transmettait la pensée d'homme à homme. Tout, même la langue, reposait sur la tradition orale, cette chose versatile, qui change au gré de chaque génération, comme la mode. C'est dire que l'histoire, et on peut ajouter toute civilisation réelle, fruit aggloméré du souvenir, étaient complètement dans l'enfance.

Les arts ne valaient guère mieux. Cependant, par suite de la richesse métallique du pays, le travail des métaux était assez avancé. Ainsi, on faisait des alliages presqu'aussi durs que du fer qu'on ne connaissait pas. Les arbres en or et argent du jardin sacré de Cuzco, la chaîne de Huyana-Capac et plusieurs bijoux retrouvés dans les tombeaux, indiquent un goût d'ornementation très-prononcé. Mais à part cela, l'art véritable, tel que tableaux, statues, architecture, etc., était dans un primitivisme absolu ou même n'existait pas.

La seule partie remarquable de cette civilisation paraît avoir été la construction proprement dite. Le Pérou entier est semé de ruines appartenant à cette ère, qui accusent, sous ce rapport, une civilisation réelle. Cela est d'ailleurs le propre de toutes les nations et époques à despotisme, de construire des monuments gigantesques, temples de l'orgueil des souverains. Ainsi le prouvent les pyramides d'Egypte et autres constructions analogues, dont le principal but, quoi qu'on prétende, était de satisfaire la vanité du maître.

Ces monuments ne sont à aucun point de vue des œuvres d'art, telles que nous les comprenons. Mais plusieurs étaient remarquables par leur solidité de bâtisse et leur masse : comme les monuments de l'Egypte

avec lesquels ils ont certaines similitudes, sans être aussi grandioses.

Telles sont les ruines de Cuzco et environs, on en trouve des monolithes de 12 mètres de haut sur six de large : bien plus gros que le bloc soutenant l'obélisque de notre place de la Concorde. Quoique d'un granit très-dur, connu sous le nom d'*aile de mouche*, elles sont si bien taillées et encastrées les unes dans les autres par leurs angles, qu'elles adhèrent sans ciment, par leur seule cohésion. Enfin, la carrière qui les a fournies, encore semée çà et là de blocs semblables à demi travaillés, est située à quinze lieues des constructions.

Or, ces deux faits prouvent des habiletés de taille et de transport, pour le moins égales aux nôtres sinon supérieures : car nous ne savons pas employer dans nos monuments des monolithes de ces dimensions.

La plupart de ces constructions n'avaient pas d'autre usage que celui du souverain ou des membres de sa famille. Palais, gynécées, bains, tombeaux, etc. : tout cela était exclusivement destiné aux Incas. Il n'y avait guère que les aqueducs et les routes qui fussent construits en vue d'intérêts généraux — et encore ! Les forteresses elles-mêmes étaient uniquement destinées à protéger l'empereur contre des révoltes fréquentes et souvent terribles. La forteresse de Cuzco entr'autres était un modèle du genre.

Séparée de la ville par des murs élevés et à pic, elle se reliait au principal palais de l'empereur, par une voie souterraine, dont les murs faits comme des engrenages de roues, ne permettaient passage qu'à un seul homme à la fois : encore ne pouvait-il s'avancer qu'avec précautions et par une suite de faufilements. Des en-

trées ou des sorties hérissées d'obstacles et dissimulées avec grand art, complétaient ce singulier système de défense souveraine ; preuve palpable des sentiments de défiance incessante qui caractérisaient l'état de ces souverains prétendus tant aimés !

D'autres ruines, construites peut-être dans des buts analogues, échappent aujourd'hui d'une façon presqu'absolue à nos supputations. Telle est la ruine de Quelap située dans le département d'Amazonas, qui consiste, dit-on, en une muraille de pierres, de 100 mètres de haut sur 186 d'épaisseur et 1,200 mètres de long. Dans le haut et à mi-côte, se rencontrent alternativement : des niches où on trouve de temps à autre des momies : puis des galeries ou plates-formes, surtout une galerie circulaire, d'où on découvre une immense étendue de pays.

Etait-ce une sorte de colombarium romain ? ou une forteresse ? ou un magasin inachevé ? Nul ne sait, pas même les indigènes du pays. Tout ce qu'on peut apprendre par eux, c'est l'horreur instinctive qu'ils ont pour cette singulière ruine, sorte de babel informe, pesant d'un lugubre souvenir sur les populations, qui se sont usées à la construire ?

Çà et là, on trouve des aqueducs considérables, ayant souvent plusieurs lieues de long et admirablement disposés pour irriguer les vallées qu'ils sillonnent. Avec les routes, c'était le grand côté de la civilisation inca. Quelques-unes de ces dernières étaient même remarquables, aussi bien par leur étendue, que par leurs immenses travaux, exécutés parfois dans le granit, sur des espaces considérables. Deux de ces routes entr'autres larges de 6 mètres et çà et là macadamisées avec des pierres ou du bitume, traçaient de bout en bout,

l'une la Costa, l'autre la Cordillère même, de Cuzco à Quito sur cinq cents lieues de long.

Monuments, aqueducs, routes, toutes ces œuvres sans exception sont d'ailleurs empreintes d'un cachet de primitivisme, qui frappe encore plus peut-être que leurs proportions colossales. On dirait même quelquefois, tant elles sont grossières et monstrueuses, que leurs constructeurs les ont ainsi faites à dessein pour les rendre plus saisissantes. Mais c'est bien vraiment la condition de leur nature cyclopéenne ou primitive, analogue aux ruines de ce genre qu'on retrouve en Sicile, par exemple. La condition de leur nature originelle, à la fois vieille et jeune, avancée et primitive, comme devaient l'être les productions de la vieille Asie, greffées sur la jeune Amérique.

Ainsi, les monuments et les forteresses n'avaient que des toits de chaume. Les pierres sont le plus souvent entassées par blocs bruts, analogues à ceux des soubassements du palais Pitti, à Florence, et leurs rares travaux d'ornement sont grossiers comme des ébauches. Les routes étaient des passages ouverts, plutôt que des voies construites. Cela ne ressemblait pas plus à nos chemins, ni même aux voies romaines, que nos routes royales ne ressemblent à nos chemins de fer. Les ponts étaient des passerelles ingénieuses, mais propres seulement à des piétons, comme étaient d'ailleurs tous les Péruviens de cette époque, sauf l'empereur qui marchait à dos d'hommes. Ils consistaient en lianes tendues d'un côté à l'autre de chaque rivière et réunies entre elles par d'autres lianes plus petites, sur lesquelles on posait des branchages et sur ces branchages de la terre ; c'est-à-dire quelque chose de pourrissable et de fragile à l'excès, de vraies passerelles enfin.

L'histoire a même conservé trace de ces ponts et de leur fragilité par un fait assez curieux. Lorsque Pizarre, après sa victoire sur l'Inca, vint s'emparer de Cuzco, il arriva avec sa petite troupe devant l'Apurimac, qu'il lui fallait franchir avant d'arriver à cette ville. Le fleuve coulait entre deux rives escarpées, qu'une passerelle mouvante, balancée par le vent, reliait seule entr'elles comme deux cordes tendues sur un abîme. Aucun soldat n'osait passer. Pizarre y lança son cheval qui, en quelques bonds, arriva sur l'autre rive. Tous ses compagnons le suivirent.

Plus que toutes les autres constructions des Incas, ces ponts singuliers ont eu le privilége d'exciter l'admiration des écrivains. Cependant, à mon sens, il n'y a pas de quoi. Leurs constructeurs ont été inspirés en cela par la nature, qui jette souvent des lianes d'une rive à l'autre d'un torrent et à peine ont-ils amélioré ces ponts naturels. Les castors font mieux que cela et loin d'être une preuve de civilisation avancée, cette copie insignifiante de la nature est, au contraire, un indice significatif de l'état baby de cet empire.

Comme en Orient, le sol appartenait au souverain. Mais aucun monarque, même un Inca triomphateur de la terre, ne pouvant, grâce à Dieu, garder cette terre pour lui seul, les champs cultivables étaient, chaque année, partagés entre tous, savoir :

Une part pour le soleil ou l'Etat, les magasins.

Une pour les infirmes, les veuves, les orphelins.

Une pour l'Inca, sa famille et les fonctionnaires.

Une pour le ménage, augmentée de certaines parcelles pour chaque fils, de demi-parcelles pour chaque fille.

Tout individu était tenu de cultiver ces quatre lots, de son mieux possible, fumant, ensemençant, irriguant, ré-

coltant aux époques voulues, à peine du fouet en public.

En d'autres termes, sur un hectare de terre, je suppose, dévolu à chaque cultivateur, un quart seulement de sa récolte lui revenait. Les trois autres quarts allaient au maître, qui en faisait ce qu'il voulait, sous prétexte de le distribuer à qui de droit!

Nous donnons au fisc, d'une façon ou d'une autre, les deux dixièmes environ de notre revenu. Sous un empire Inca, nous donnerions les sept dixièmes et demi.

Plus le gouvernement d'un peuple est arbitraire, plus ce peuple paye. Ne faut-il pas satisfaire sans cesse tous les caprices du maître, dorer son prestige, et gorger jusqu'à pléthore la bande parasite chargée d'aboyer ou de mordre pour lui?

Comme chez nous, tout le monde sans exception devait payer un impôt quelconque, non en numéraire, chose inconnue de ces temps, mais en denrées, objets fabriqués, vivres, liquides. Qui du maïs ou blé, qui du bois, des roseaux pour flèches, du métal, des peaux d'animaux, etc. Les infirmes eux-mêmes étaient tenus, pour prouver cette égalité absolue devant l'impôt, d'apporter — devinez — les délices de saint Labre, un cornet de poux! Pour qui et pourquoi faire? J'en rêve, sans trouver.

Il n'y avait d'exemptés que les aveugles, les malades temporaires jusqu'à guérison, les hommes au-dessous de 25 ans qui devaient leurs travaux à leurs parents et les fonctionnaires ou soldats au service.

Chacun n'avait sa terre, ses charges et toute son organisation que pour une année : comme sous l'administration des Turcs en Algérie. Au bout de ce temps, on procédait à un nouveau partage : comme de droit, puisque tout était au souverain distribuant tout jusqu'aux

semences, pour chaque année. Or, on doit comprendre par ce fait seul l'indifférence négligente qui devait présider à cette culture nomade. A quoi bon soigner à long terme une chose qu'on quittera demain ? Qui dit nomade dit insouciant de tout ce qui ne le suit pas.

L'agriculture était assez avancée, mais à la manière chinoise, comme elle l'est encore au Pérou actuel, c'est-à-dire pratiquée à l'aide de travaux manuels excessifs. Des canaux nombreux et bien entendus portaient l'eau dans presque toutes les directions. L'arrosement des terres réglé à temps, selon la somme d'eau à distribuer, était obligatoire. On fumait le sol avec des poissons ou de la fiente d'oiseaux, autrement dit du guano. Pour favoriser la production de ce dernier engrais, il était même défendu, sous peine de mort, non-seulement de tuer les oiseaux marins qui le créaient, mais de mettre le pied dans leurs îles au moment de la ponte.

C'est à cette prohibition que le Pérou doit les amas de guano qui font aujourd'hui sa fortune. L'ordre est chose si précieuse que son excès même est utile. Mais, la mort pour avoir dérangé de son nid une pingouine couveuse ! Que ceux qui prêchent un ordre Inca, que ceux surtout qui, par lassitude, seraient disposés à le reprendre, réfléchissent à ses conséquences !

Les récoltes servaient de numéraire pour solder toutes les dépenses de l'État. Elles étaient empilées dans de grands magasins publics et de là distribuées selon les besoins du pays : à l'Inca, aux armées, aux infirmes, à certains fonctionnaires. De plus, elles servaient de réserves pour les années de disette ; mais surtout pour les fêtes générales, où on absorbait des quantités prodigieuses de vivres de toute sorte. Car la prévoyance ne paraît pas avoir été la vertu de ces temps. Les famines

fréquentes qui décimaient la nation sont là pour le prouver.

Le bétail était réparti, ainsi que la terre, au prorata des individus. Il vivait libre autour des habitations comme il vit encore dans presque tous les pays à pâturages. Chaque année, pour le prendre, on faisait de grandes chasses en commun, qui servaient de prétextes à des ivresses générales. Puis, il était distribué à chacun, sous condition de le restituer ou d'en rendre compte au bout de l'année. Tout, la terre qu'on avait cultivée, la maison qu'on avait bâtie, le llamà qu'on avaït élevé, tout ne revenait-il pas à l'Inca?

L'industrie et le commerce n'existaient point. Chacun devant façonner pour lui ce dont il avait besoin ne faisait rien pour autrui. Il n'y avait d'échanges permis qu'avec l'Inca qui, ne pouvant perdre sur rien, gagnait sur tout. D'ailleurs qu'importait? puis qu'à la fin de l'année, chaque chose lui retournait pour être à son gré donné par lui à votre voisin, à votre ennemi même selon son caprice. N'était-il pas le maître de tout ?

Rien qu'à lire ce compte-rendu, ne sentez-vous pas, comme je les sens en écrivant, les instincts de liberté et de possession, que Dieu a mis dans nos êtres s'irriter en vous de toute leur puissance ! Sentez-vous pas surtout votre fierté humaine saignante par maints côtés, à la seule pensée de faire de vous une sorte d'animal sans conscience et sans but. Pour ma part, j'aimerais mieux mourir mille fois que de subir pareilles souffrances outrageantes.

Cette situation cependant n'était que la conséquence logique de l'état de choses inca. Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, tout se tient. La puissance illimitée du souverain devait enfanter et avait

forcément enfanté l'absorption absolue de l'individu au profit de ce souverain. Quand l'empereur était bon, capable, généreux, bien portant : tout allait bien. Mais quand il était méchant, incapable, avare, malingre : ou simplement, quand il se laissait circonvenir par quelques favoris-valets, qui abusaient de sa bonté, je vous laisse à penser la vie que menaient ses sujets !

Telle était sous les aspects principaux qui nous intéressent, cette civilisation étrange dont on a fait une merveille paradisienne égarée sur la côte américaine du Pacifique. Je l'ai expliquée longuement, afin de vous faire juges de sa valeur et de l'opportunité qu'il peut y avoir au rétablissement d'une semblable monstruosité sociale.

Loin d'être une merveille, ce n'était, à mon sens, qu'une ébauche de société, dont l'état quasi-bestial répugne bien plutôt qu'il n'attire. Pour trouver à la vanter, il a fallu un de ces intérêts de parti, qui font tout voir et montrer par un prisme. Pour en souhaiter le retour, il faut avoir perdu tous sentiments de fierté humaine. Pour le supporter, s'il revenait, il faudrait tre mort.

Comme toutes les choses d'ici-bas, même les plus mauvaises, cet état social a eu quelques bons côtés : ainsi l'égalité de tous devant la loi, son ordre excessif, ses grands travaux publics, sa nécessité de travail, etc. Mais il ne les a eus qu'à la condition de leur sacrifier la liberté individuelle, la possession de soi-même et jusqu'à son propre respect, ce bien qu'aucun bien d'ici-bas ne peut remplacer. Donc plaisent à d'autres ces temps barbares des Pharaons et des Incas, de tous ces concalcuteurs de peuples, comme on les nomme : vampires monstrueux qui nous sucent, et nous

Font bâtir des pyramides, porter des pierres sur le dos.

BARBIER.

Si bas qu'on fouille dans les civilisations grecque et romaine, nos ancêtres, on ne trouve pas quelque chose de moindre que cette civilisation inca. Soit que notre histoire ait passé par cet état de choses, sans en conserver les traces ; soit qu'étant d'un autre hémisphère et par suite ayant des sentiments différents des quasi-asiatiques du Pérou, nous n'ayons jamais subi les humiliants despotismes de leurs gouvernements, l'état social que nous venons d'examiner semble même une sorte de monstre antédiluvien ; un de ces fétus difformes, qui ne sont nés que par accident, sans viabilité possible.

Sa faiblesse éphémère est la preuve la plus évidente de ses vices originels. Il a suffi du choc de deux à trois centaines d'aventuriers, pour renverser cet échafaudage social prétendu si parfait. Il a suffi de quelques siècles, pour en si bien effacer les traces, qu'il faut gratter le sol et les habitants eux-mêmes quand on veut trouver ses vestiges. La race qui l'a porté se meurt sous notre étreinte lointaine. Il a vécu 400 ans au plus. Il ne laisse rien derrière lui : aucune institution, point de monuments, des pierres éparses plutôt que des ruines et pas même la race humaine qui l'avait construit !

C'est le bégaiement social d'après l'état sauvage, rien de plus. Quelque chose de bien moindre que Rome des premiers rois. Vouloir, quand on est un peuple policé de longue date, reprendre tout ou partie de ces langes despotico-phalanstériennes, c'est comme si des hommes faits voulaient reprendre les vêtements trop étroits de leur enfance. Dans de pareils essais, quels

qu'ils soient, il n'y a pour les nations modernes qu'impossibilité, souffrance et mort nationale.

Si vous en doutez, regardez notre propre histoire elle-même : et jugez.

Par deux fois dans le même siècle, à quarante années l'une de l'autre, deux tentatives d'empire absolu plus ou moins renouvelé des Incas, se sont produites en France : avec des grandeurs, des pratiques, des hypocrisies incasiques, à les croire copiées de l'Asie. Par deux fois, deux aventuriers, oncle et neveu, se hissant : l'un, sur le plus merveilleux génie militaire qu'ait peut-être vu le monde et sur des victoires inouïes : l'autre sur le prestige du premier : se sont élevés tous deux au rang suprême, à l'applaudissement irréfléchi, mais presque universel de notre race, quoi qu'on en prétende.

Tous deux ont fondé, calqué l'un sur l'autre, un des plus habiles despotismes du monde, mitigé d'apparences, corrompu et corrupteur sans limites, l'un glorieux, l'autre fastueux, à éblouir leur siècle. Quinze ans l'un, dix-huit ans l'autre ; tous deux ont vécu si puissants et si respectés que leur œuvre dynastique semblait assurée pour des siècles.

Tous deux sont tombés aux premiers revers de leurs armes : l'un dans le sang, l'autre dans une capitulation sans analogue au monde. Tombés pour toujours, n'en doutez point : parce qu'on peut bien revenir de Pavie ou de Waterloo : on ne se relève pas de Sedan ! On ne se relève point de la honte : et, le nom de Napoléon, deux fois sanglant, souillé sans retour, ne restera dans l'histoire que comme une de ces épopées de douleur qu'on voudrait pouvoir effacer de ses annales.

J'ai vu l'invasion à l'ombre de nos rues....
Sois maudit, ô Corse à cheveux plats !

BARBIER.

Tous deux sont tombés : parce que surhumains en tout, ils devaient finir par quelque chute icarienne, dans laquelle s'est fondue non-seulement leur divinité menteuse, mais leur dynastie et tout l'ordre anormal qu'ils avaient établi. Tous deux sont tombés : parce que le sort fatal de ces fils monstrueux du soleil ou de l'étoile est de finir par Utrecht, Cajamarca, Sedan ! Tous deux sont tombés, parce que nul impunément, pas même le génie, ne va contre le courant, la loi progressive des âges : et que ce courant est le régime démocratique non patriarchal, la liberté non le despotisme, la république et non l'empire — Mastodonte écrasé, dont il nous faut déblayer les décombres, à peine de mourir étouffés sous eux.

CHAPITRE X.

Histoire : Les Espagnols.

Prédictions de Charlemagne, de Huayna-Capac et de Napoléon. François Pizarre et Diego de Almagro s'associent pour la conquête du Pérou. Premiers revers de l'entreprise. Huascar et Atahuallpa. Les manœuvres félines de Pizarre. L'assassinat de Cajamarca. Atahuallpa et ses 80 millions de rançon. Exécution de ce prince. Sa silhouette. Pillage et conquête de l'empire inca. Révolte de Manco-Capac. Asiatiques et européens. Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée. Luttes entre les vainqueurs. Exécution d'Almagro. Morts de Pizarre et de ses quatre frères. Vaca de Castro : Nunez Vela et Gasca. Carbajal : ses railleries et sa mort. L'exploitation espagnole. Ce que c'était que le *repartimiento* et la *mita*. Ecrasement des Indiens. La civilisation de l'Espagne dans ses colonies. Les révoltes de Tupac-Amaru. La guerre de l'indépendance. Etat actuel du Pérou.

Quand les fruits sont mûrs, une brise qui passe, un ciron qui les surcharge, tout les fait tomber.

L'empire inca, ayant atteint son apogée, commençait de descendre la pente que tout ici-bas descend à son heure, les empires comme les hommes. Yupanqui, son Charlemagne, était mort, laissant un empire de mille lieues de long, sans voisins : des vivres, des approvisionnements, de l'or à foison : un fils investi de l'autorité la plus illimitée qu'aucun homme ait jamais exercée : tout un horizon sans bornes de prospérités sans mesure !

Mais, hélas ! il n'est si belle médaille qui n'ait son revers.

On raconte qu'un jour, à l'apogée de sa grandeur, Charlemagne voyageant dans le midi de la France vit

au loin, sur les bords d'un fleuve, une clarté d'incendie. Il demanda ce qu'il y avait là.

« Ce sont, lui dit un chambellan quelconque, des pirates normands qui brûlent un village. »

L'empereur les fit chasser et poursuivre. Mais cet incendie avait jeté sur l'avenir une lueur de sinistre présage. Le grand Carlovingien voyait clair et loin. Il murmura à demi-voix :

« Que sera-ce sous mes petits-fils et que de désastres ces pirates causeront un jour dans l'empire ! »

Puis, penchant sa tête dans ses mains, il se prit à pleurer.

A quelques siècles de l'impériale prédiction, les Normands, puis les Anglais, leurs descendants, avaient dévasté successivement la moitié de la France ; arraché aux débiles héritiers de Charlemagne presque tout leur royaume et mis notre nationalité à deux doigts de sa disparition !

On raconte qu'un jour le fils de Yupanqui, Huayna-Capac, un des plus grands monarques incas, apprit l'arrivée des Espagnols dans le Nouveau-Monde. Il s'informa des nouveaux venus, demandant ce qu'ils venaient y faire. On lui raconta leurs conquêtes. Alors, lui aussi, devinant le sort de ses descendants, prédit à son peuple la destruction et la ruine. Les premiers pas de ces aventuriers blancs et barbus, comme il les appelait, lui avaient fait entrevoir dans le crépuscule de l'avenir, son empire détruit, son fils étranglé, toute sa nationalité mourant sous le bâton de l'étranger.

La prédiction ne fut pas lente à se réaliser.

Héritant de la grandeur et des talents paternels, Huayna-Capac eut un règne presque constamment heureux, et son alliance morganatique avec la fille du

roi de Quito, dont son père avait conquis le royaume, acheva de pacifier l'empire. Mais, sous les suggestions d'un tardif amour probablement, le vieillard divisa ses États au profit de l'un de ses enfants naturels, issu de cette union. Dès le lendemain de sa mort, la lutte s'ouvrit entre les deux Empereurs, sourde d'abord, puis éclatante et bientôt guerre civile.

C'est à travers cette lutte que les Espagnols s'emparèrent de l'Empire.

O ! France, o ! Patrie, ne vous divisez jamais ! un autre empereur, qui lui aussi avait la vue longue, a dit :

« Les rives du Don sont désolées, et les Cosaques pensent toujours avec amour aux femmes et aux vins de France. »

Conquête (1525 à 1536.)

Cependant, Christophe Colomb, guidé par des récits asiatiques, avait conduit les Espagnols dans le Nouveau-Monde (1492). Leur race, alors grandissante, forte, audacieuse, avide d'argent et d'aventures, se précipitait sur l'Amérique comme sur une proie tombée. Ils l'avaient trouvée les premiers. Le grand donateur du monde de ces temps, le pape la leur avait donnée. Gentilshommes ruinés, prêtres sans ouailles, capitaines ou soldats sans emploi, c'était à qui d'eux partirait pour la terre nouvelle. Déjà les Antilles, la côte ferme, puis l'isthme et le rivage même du Pacifique se peuplaient peu à peu de leurs émigrants. Cortez venait de prendre le Mexique (1519).

Dans Panama, l'une de ces colonies nouvelles, on

apprit bientôt que sur la même côte, à quelques centaines de lieues au sud, se trouvait une contrée où l'or était plus commun que le fer en Europe. Surexcités par des espoirs de lucre, trois aventuriers de professions diverses, un prêtre, maître d'école et deux capitaines de fortune, s'associèrent pour organiser une expédition vers ces pays fortunés.

Tout d'abord, faisant comme on faisait alors pour toutes choses, ils se placèrent sous les auspices de la religion. Celui qui était prêtre dit une messe où l'hostie fut partagée entre les trois associés. Puis, chacun d'eux, prenant un rôle selon ses idonéités, ils se mirent à l'œuvre (1525).

Fernand de Luque, l'ecclésiastique maître d'école, le capitaliste de l'entreprise, apporta ou fit apporter cent mille francs. François Pizarre et Diego de Almagro, ses associés, durent, l'un partir avec les premiers hommes enrôlés, l'autre amener des renforts.

Tous trois, d'ailleurs, paraissent avoir eu au plus haut degré les qualités requises pour les rôles qu'ils s'étaient partagés.

Luque avait cet esprit inventif, remuant, intrigant, persévérant et organisateur, qui est nécessaire pour trouver des capitaux et des hommes, les mettre en mouvement et les conduire à bonne fin.

Pizarre était de haute taille, fort, avec une santé de fer, peu distingué, mais de belle prestance et de larges allures : un beau commun d'Espagne. Religieux ou feignant de l'être, réfléchi, énergique, intrépide, hardi, résolu, persévérant, généreux à l'occasion, adroit, perfide, sans scrupules, fourbe et cruel comme la plupart des condottieri de ces temps; il avait tous les vices et les qualités nécessaires pour diriger une bande de

flibustiers et la mener à ses fins. Bâtard et porcher devenu soldat, ancien capitaine de Balboa puis de Cortez, habitué des expéditions hasardeuses, aventurier par naissance et habitudes prises, il rêvait sans cesse une conquête analogue à celle de Cortez, son compatriote et peut-être même son parent.

A tous les titres, c'était le chef naturel de l'expédition. L'histoire l'a sacré le héros de la conquête du Pérou, et il l'a été en effet.

Diego de Almagro, bâtard et soldat comme lui, tout aussi cruel et avide, bien que plus loyal et vraiment généreux, mais moins réfléchi, moins énergique et moins habile, inférieur à Pizarre dans les qualités qui font les grands hommes, a été le soutien principal de l'entreprise. Peut-être même n'aurait-on rien pu faire sans lui. Mais, à tous les points de vue, il n'a été et ne devait être que le second de Pizarre.

A partir de l'union de ces trois aventuriers, jusqu'à la défaite de l'Inca, c'est-à-dire pendant sept ans, l'histoire de leur entreprise n'enregistre que des revers et des souffrances de toute nature.

Pizarre part le premier avec cent quatorze hommes, et, après plusieurs débarquements infructueux ou repoussés, est forcé de stationner par 0′ 15″ de latitude nord sur Chinchama ou Gallo, une des îles inhabitées de la côte, bien loin encore du pays de ses convoitises. Là, pendant plus de six mois, il lutte courageusement contre la famine et les maladies, presque seul à ne pas désespérer de la fortune. L'entreprise est près d'échouer par la mort de tout son monde. Ils ne sont plus que douze et vont mourir, lorsqu'Almagro arrive avec des renforts, puis des vivres.

Ils poursuivent leur voyage jusqu'à Tumbez, une des

premières villes de l'empire Inca, s'y créent des relations et descendent plus loin encore, jusque par 9 de latitude sud, en plein milieu de la côte du futur Pérou. Leur but n'est qu'effleuré, puisqu'ils n'ont fait que reconnaître le pays qu'ils viennent conquérir. Mais leurs forces sont épuisées : ils ne sauraient faire plus. Ils rentrent à Panama, et Pizarre retourne en Espagne. Là il est tout d'abord arrêté pour dettes. La cour, instruite des motifs de son retour, le fait relâcher, l'accueille, l'écoute et le nomme gouverneur de ses futures conquêtes (1529). Il revient à Panama avec son nouveau titre, ses quatre frères, de l'argent, des emplois futurs pour tous ses compagnons, et la confiance en son avenir, — cette force magnétique que Dieu donne toujours à ses élus.

Après maints efforts que lui abrége Cortez, il réussit à trouver des soldats, puis un navire, et, à travers différentes infortunes de voyage, arrive enfin au Pérou. Il débarque de nouveau à Tumbez qu'il trouve ruinée et démantelée, veuve de ses habitants. Il la traverse et va s'établir à 30 lieues dans l'intérieur, près de l'endroit où plus tard il fondera Piura.

Là, pendant cinq mois, il étudie le pays, reçoit des renforts, endort l'ennemi, noue dans ses rangs des relations et des intrigues : prépare le succès enfin, par tous les tristes mais nécessaires préludes des entreprises hasardeuses !

Si on savait parfois ce que cela coûte, le succès ! que de gens l'envient, qui n'en voudraient pas !

Cependant l'empire Inca était en pleine guerre civile. *Quos vult perdere Jupiter dementat.* Jupiter affole ceux qu'il veut perdre.

Une lutte sanglante venait d'avoir lieu entre Huascar,

l'Inca légitime de Cuzco et Atahuallpa, l'enfant naturel établi à Quito. L'empire s'était fractionné en deux parties avec chacun un peuple, une capitale, un empereur opposés. Huascar, vaincu à deux reprises, avait été fait prisonnier, et son heureux rival achevait de venger les défaites de ses aïeux maternels sur les conquérants de sa nationalité. Nouvel Attila, il avait, sur ses passages, saccagé les villes, mis à mort tout ce qui était Inca, pillé, détruit, brûlé, tué tant qu'il avait pu : et, pour se reposer, se promenait en triomphateur à travers ses montagnes.

Pizarre exploite habilement la situation.

Atahuallpa, pour une grande partie de ses sujets, n'était qu'un usurpateur, le meurtrier des Incas et le fléau de l'empire. Les partisans de Huascar désiraient avant tout le renversement du tyran et appelaient les étrangers comme des libérateurs-vengeurs — c'est un état de choses qui se voit en tous temps et en tous pays. Pizarre campé dans une province récemment saccagée par Atahuallpa, donc dévouée à Huascar, profite de l'occurrence pour se faire donner des vivres, des secours et de l'or dont il envoie 30,000 pièces à Panama, comme appâtement de prochains renforts. Il se concilie des alliés et même probablement des émissaires secrets, jusque dans l'armée d'Atahuallpa, à qui il se fait annoncer comme un pacifique envoyé du roi d'Espagne.

« Il vient, dit-il, de la part de son souverain, saluer un conquérant célèbre par ses victoires et lui offrir ses services ! »

Atahuallpa respire l'encens, sans rien répondre d'abord. Mais il le respire, c'en est assez pour l'enivrer. De toutes les fascinations d'ici-bas, celle qui satisfait

notre vanité est à la fois la plus perfide et la plus puissante.

Enfin, le 27 septembre 1532, le hardi condottiere juge sans doute le moment opportun et se met en marche. En route, avant d'entrer en plein pays ennemi, il passe la revue définitive de sa troupe. Elle se monte à 110 fantassins, 67 cavaliers, 20 arbalétriers, et 3 arquebusiers (1) : 200 hommes, juste. Pizarre leur expose les dangers de l'entreprise qu'il va tenter.

« Ceux d'entre vous, leur dit-il, qui ne se sentent pas le courage d'aller plus avant peuvent retourner en arrière. Mais si peu que nous restions, j'irai jusqu'au succès. »

Neuf hommes seulement le quittent et retournent au camp grossir l'arrière-garde. Pizarre, continuant d'avancer, marche droit à l'Inca, qui, avec une partie de son armée, campe près de Cajamarca, où il prend les bains. Chemin faisant, pour prévenir les hostilités, il envoie à l'empereur ou reçoit de lui ambassades sur ambassades, toutes aussi amicales qu'il peut les faire. C'est presqu'un vassal louangeur, qui vient rendre hommage à son suzerain.

Soit perfidie pour attirer les étrangers dans ses montagnes, soit plutôt ignorance réelle de leur force et de leurs projets, Atahuallpa les laisse pénétrer comme ils veulent, jusqu'à Cajamarca, tout près de son camp. Le jour même de leur arrivée, il reçoit le frère de Pizarre, le comble d'amitiés, de vivres, de présents et

(1) On a beaucoup parlé des canons qu'avait amenés Pizarre et dont le bruit, dit l'histoire, contribua même puissamment à terrifier les Indiens à Cajamarca. Cependant on n'en trouve pas trace dans le dénombrement de cette revue préliminaire. Il me parait probable que l'artillerie n'arriva au Pérou que plus tard, avec les expéditions subséquentes.

lui promet d'aller le lendemain dîner avec les Espagnols, dans la ville, au milieu d'eux. On dirait qu'un conseil intime de trahison le pousse vers les nouveaux-venus, pour leur livrer à la fois sa personne et son empire.

C'est le sort. Quand les souverains, passés dieux, ne veulent plus que des adorateurs, ils perdent peu à peu les notions du vrai : et, tôt ou tard, fatalement, tombent aux mains d'un traître habile à se prosterner. Qui pourrait dire que la guerre de 1870 n'a pas été inspirée à Napoléon par quelque conseil perfide ? Pauvre empereur ! Il était né bon et généreux. L'orgueil lui a tout fait oublier, son serment, son cœur, son devoir : et, à moment donné peut-être, une flatterie payée l'a précipité sur l'ennemi, comme si on l'y avait conduit !

Aussitôt le retour de son frère à Cajamarca, Pizarre tient conseil. Un véritable guet-apens prémédité par lui est résolu. On laissera venir l'Inca, jusque dans le milieu de la ville, en plein camp espagnol. Puis là, on s'emparera de lui vivant ou mort, au gré de la fortune.

Le lendemain, ainsi qu'il l'avait promis, Atahuallpa arrive avec une suite nombreuse, comme il a coutume d'aller, mais sans armes, en ami. Il pénètre jusque dans la ville, sans apercevoir d'étrangers. Enfin, sur la grande place, un moine nommé Valverde, qui accompagne les Espagnols, se présente escorté d'un interprète et portant d'une main une bible, de l'autre un crucifix. L'étrange ambassadeur arrête le monarque, et, dans une harangue aussi insolite de fond que de forme (1), le somme de se convertir au christianisme et de se reconnaître sujet du roi d'Espagne.

(1) L'histoire a conservé tout au long ce discours, monument singulier de

Il en dit de quoi se faire arrêter sur l'heure par n'importe quel souverain absolu. L'Inca cependant, désireux de rester en bons termes avec ses hôtes, ou peut-être patientant par perfidie, lui répond sans se fâcher :

« Je ne veux être tributaire d'aucun homme, pas plus que je ne veux changer de religion. Toutefois, il y a du bon dans tes paroles. Où les as-tu trouvées ? »

« Là-dedans, répond Valverde, en montrant sa Bible. »

L'empereur prend le livre, le porte à son oreille, écoute un instant, puis le jetant par terre avec colère.

« Cela ne parle pas, dit il. Tu te railles de moi. Va dire à tes compagnons qu'ils me rendront compte de leurs actes dans mes États et que je ne m'en irai pas d'ici sans avoir obtenu satisfaction de leurs insultes. »

Le moine ramasse le livre et revient vers les siens, qui l'attendaient cachés dans les maisons de la place. Pizarre fait déployer une bannière blanche et tirer un coup d'arquebuse. C'est le signal convenu. Aussitôt, tous les Espagnols ensemble se ruent sur les Indiens, aux cris de Santiago : et, le massacre commence.

Les Péruviens étaient cinq à six mille, mais désarmés et ne s'attendant à rien. Ils ployent sous le choc et terrifiés par les coups d'arquebuse se sauvent de tous côtés. Cependant, quelques-uns d'entr'eux, se réunissant autour de la litière de l'Inca, le défendent bravement et réussissent même à renverser un ou deux cavaliers. Alors Pizarre, qui, jusqu'à ce moment, s'était tenu à portée de l'empereur, pour agir selon l'occasion, se

---

l'éloquence évangélique des moines qui accompagnaient les flibustiers espagnols de cette époque. Il est difficile de trouver plus d'oubli du droit commun, allié à plus de foi dans la prédominance divine de sa religion et de sa race.

fraye un chemin jusqu'à lui : le saisit par ses longs cheveux : le jette par terre et le déclarant son prisonnier, défend aux siens d'y toucher sous peine de mort.

La lutte dès-lors n'est plus qu'une boucherie. Les Indiens, découragés par la vue de leur chef abattu, ne pensent plus qu'à fuir. Les Espagnols tuent tout ce qu'ils veulent tuer, comme des loups dans un troupeau.

Deux mille cadavres jonchaient le soir la place de Cajamarca.

Tel est le compte-rendu fidèle de ce coupe-gorge de flibusterie. Je ne sache pas qu'il existe dans l'histoire forfait à la fois plus audacieux et plus couronné par le succès, cette auréole humaine, qui, trop souvent fait oublier l'infamie !

Après l'assassinat, le pillage. Dès le lendemain, Pizarre, envoie prendre au camp de l'Inca et prend partout, dans les temples ou les maisons de la ville, tout ce qui plaît à ses envoyés. Les Indiens terrifiés par le massacre de la veille n'essaient même pas de résister. Les Espagnols ramènent à Cajamarca de nombreux captifs et des trésors évalués à plus de quinze millions de francs. Le fisc et les chefs rétribués, chaque fantassin a au partage 9,000 piastres et chaque cavalier 12,000, soit environ 60,000 francs.

Après le pillage, la conquête. La capture de l'empereur livre aux Espagnols l'empire presqu'entier. Le captif lui-même, avec la faiblesse égoïste d'un tyran vulgaire, facilite par tous les moyens le triomphe de l'ennemi.

Aussitôt après son attentat réussi, Pizarre songeant à l'avenir, se posa en ami près de son captif. Il l'avait protégé pendant le carnage, il alla le soir dîner avec

lui comme avec un hôte et bientôt Atahuallpa, trompé par l'habile perfidie de son geôlier, offrit de lui-même une rançon.

« Si vous me libérez, dit-il, je couvrirai d'or tout le sol de la chambre où je suis. »

Puis, comme les Espagnols, feignant de ne pas croire, ou ne croyant vraiment pas à tant de richesses possibles, riaient d'un rire douteur.

« Non-seulement le sol, reprit le captif, mais la chambre entière jusqu'ici. »

Et, il marquait du doigt la muraille, en se haussant sur la pointe des pieds et levant le bras jusqu'où il pouvait atteindre.

Le marché fut conclu, arrêté par écrit : et, dès le jour même, l'Inca commença de l'exécuter.

La chambre avait 22 pieds espagnols de long sur 17 de large : soit 6 m. 22 c. sur 4 m. 81 c. La ligne tracée par Atahuallpa était à 2 m. 33 c. du sol. C'était donc 70 mètres cubes à remplir d'or. Mais l'empire était riche, les sujets obéissants, la rançon arriva bientôt par tous côtés. Puis, afin qu'elle arrivât plus vite encore et pour se concilier ses vainqueurs, le prisonnier impatient se mit à leur livrer tous ses moyens de gouvernement. Il les voyait avides d'or, à ne chercher que cela et trompé par les promesses de Pizarre, il avait foi dans leur parole. D'ailleurs peu lui importait de livrer son peuple à l'ennemi. Il n'avait qu'une pensée, sortir de prison : se disant probablement, comme le captif de Pavie, qu'une fois libre, il serait encore roi !

Quand les despotes sont blasés, le sort des peuples ne les occupe plus. Ce qui les tient uniquement est la préoccupation égoïste de leur personne.

Mais en tout et pour tout, l'égoïsme est mauvais con-

seiller. Si les Espagnols avaient soif d'or plus que d'empire, leur chef, lui, voulait l'un et l'autre. Pizarre n'était pas un homme ordinaire. Avec une fourberie perfide, qui d'ailleurs préside à la plupart des actions de sa vie, il s'empare peu à peu du pouvoir à l'ombre de son captif empressé de lui-même à cette tâche, comme s'il avait eu mission de patronner les Espagnols. Partout où un soulèvement, une résistance quelconque surgissaient dans l'empire, Atahuallpa intervenait, prescrivant l'obéissance. Tout ce que voulait Pizarre, non-seulement en fait d'or et d'argent, mais en fait de soumissions, était ordonné par l'empereur lui-même.

La rançon, cependant, venait par charges. A peine çà et là, dans quelques temples, notamment dans celui de Pacha-Camac, les prêtres cachèrent-ils les trésors confiés à leurs gardes. Partout ailleurs, les diverses dépositaires des biens de la nation se soumirent sans réserve et livrèrent ces biens comme voulaient les vainqueurs. L'Inca n'était-it point chef de la religion aussi bien qu'empereur! Tout n'était-il point à lui, avec le droit d'en disposer, comme bon lui semblait, même pour l'ennemi !

Bientôt, Pizarre eut à sa disposition outre la chambre d'or promise, deux autres chambrées d'argent : en tout, plus de 80,000,000 de francs : c'est-à-dire de quoi faire venir des légions !

Cependant, malgré la rançon venue et presque doublée, les Espagnols gardaient leur prisonnier. Il réclama l'exécution de leur parole : on lui répondit en le mettant en accusation comme fratricide, ce qu'il était d'ailleurs probablement.

Huascar, l'empereur légitime, captif de son frère, avait invoqué l'appui de Pizarre. Atahuallpa craignant

de le voir réussir et poussé peut-être à un crime par les Espagnols eux-mêmes, qui y avaient intérêt, fit noyer son prisonnier. Tout au moins c'est ce qu'on lui reprocha et ce que le passé sanglant de ce prince rend vraisemblable.

En tous cas, coupable ou non de ce nouveau meurtre, il en fut accusé par ses vainqueurs et de plus :

« D'avoir accompli des sacrifices humains pendant la durée de son règne : entretenu des concubines : détourné les trésors de son empire : fomenté des révoltes contre les Espagnols, etc., etc. » Bref toutes les articulations que clame le loup, quand il veut manger l'agneau.

Vainement le captif invoquait les mœurs de son peuple, ses droits, la loyauté de sa conduite vis-à-vis des Espagnols. Il n'y a pas de droit contre le plus fort, quand ce plus fort est un bandit !

Un procès, puis un jugement, nauséabonds d'iniquités, condamnèrent le malheureux prince à être brûlé vif. Puis à l'aide d'une exhortation religieuse *in extremis*, ou plutôt de quelque nouvelle promesse mensongère, Valverde, ayant obtenu du condamné qu'il se convertirait au christianisme, à condition qu'on l'étranglerait au lieu de le brûler, on lui tint parole cette fois. Il fut baptisé sous le nom de Juan de Atahuallpa et presqu'aussitôt étranglé, au bruit d'un *credo* chanté par les Espagnols pour le salut de son âme !

Il est difficile de voir un plus monstrueux assemblage de mauvaise foi, d'injustice, de cruauté hypocrite et de sentiments religieux réels cependant. C'est d'ailleurs un spécimen au grand complet de l'esprit de ces temps, surtout parmi les Espagnols du Nouveau-Monde. Sorte d'hallucination insconsciente, très-répandue d'ailleurs chez les méridionaux, qui leur faisait tout excuser

pourvu qu'ils agissent au nom de la religion ! Fanatisme odieux, mais grandiose, d'où découlaient aussi bien l'inquisition, que la conquête des Amériques et la grandeur de l'Espagne.

Plus encore que tous leurs autres moyens de triomphe, la mort d'Atahuallpa a été vivement reprochée aux Espagnols et surtout à leur chef. On n'a même voulu y voir que la rancune d'un aventurier vulgaire, que le captif avait blessé par des mépris mal dissimulés. Puis, comme il faut toujours quelque anecdote à l'appui de chaque assertion de ce genre, on a raconté le détail suivant.

Pizarre, comme beaucoup de capitaines de son temps, ne savait pas lire. Atahuallpa, curieux de tout ce qui pouvait l'instruire, s'était fait écrire sur l'ongle de son pouce le mot Dieu. Un jour, il demanda au chef Espagnol de lire ce mot. Ce dernier ne sut pas le faire. A partir de ce moment, dit-on, le prince indien affecta de traiter Pizarre comme le moindre de ses lieutenants. Dès lors, la conduite de ce dernier changea complètement à l'égard de son captif et, peu de temps après, le procès commença.

Il est possible! Le cœur des hommes, même celui des hommes réputés grands, est accessible à tant de vices mesquins ! Toutefois, il me paraît plus probable que la mort du prisonnier étant devenue profitable à ses vainqueurs, ils commirent ce nouveau crime, comme ils avaient commis le premier et sans plus de scrupules.

Atahuallpa avait donné tout ce qu'il avait d'or et de puissance. Ses sujets étaient soumis presque partout. Las de se voir tromper, il pouvait chercher à fuir et sa fuite devenir le signal d'un immense soulèvement. Il était devenu à la fois pour ses geoliers une crainte et un reproche vivants, dont ils avaient hâte de se défaire.

Enfin l'amour même conspirait sa mort. Un indien nommé Filippilo, l'instrument principal et le confident de Pizarre depuis les premiers jours de l'arrivée des Espagnols, s'était épris d'une des concubines du captif. Au Pérou, plus encore qu'en Europe peut-être, n'y a-t-il pas toujours au fond de chaque affaire, quelqu'amour secret qui entraîne son esclave au bien ou au mal, selon la femme?

« Y ella? Et la femme, où est-elle? disait un évêque péruvien, chaque fois qu'on lui parlait d'un évènement quel qu'il fût (1). »

La mort du prisonnier coupait court à tout et satisfaisait tout le monde. Elle fut résolue, puis exécutée selon les mœurs des conquérants. C'était une cruauté inutile, puisqu'on pouvait envoyer le captif en Espagne; une infamie, puisqu'il avait payé sa rançon; une faute, parce qu'on irritait son peuple au point de le soulever bientôt malgré sa douceur. Mais c'était la suite naturelle de l'assassinat de Cajamarca. Les conquêtes injustes sont des crimes : comme les crimes, elles ont leurs conséquences fatidiques.

En l'espèce d'ailleurs, la victime ne valait pas mieux que les bourreaux. Sans l'intérêt qui s'attache toujours aux condamnés quand la sentence est inique, cette mort n'apparaitrait même que comme un juste châtiment de la Providence. A l'étudier d'un peu près, Atahuallpa n'est sympathique d'aucune façon : au contraire. Il n'a rien de Montezuma, cette autre victime des Espagnols d'alors.

Agé de 30 ans environ, de belle taille, joli homme, le

(1) Voir à l'appui de ce dire et comme exemple péruvien, l'histoire d'un pronunciamento, au chapitre XIV.

maintien noble, il eût eu grande prestance, si des yeux injectés de sang et quelque chose d'oblique dans le regard ne lui avaient donné un aspect de fauve. Conquérant injuste et vulgaire, victorieux par ses lieutenants bien plus que par lui-même, il avait souillé ses triomphes par des cruautés de tout genre : dévastant des provinces entières et mettant à mort tout ce qu'il pouvait prendre de leurs habitants. Peut-être même n'avait-il laissé venir les étrangers si avant dans son empire que pour se défaire d'eux ou les exploiter plus à son aise. Dans sa prison, on le voit conserver d'abord assez de dignité : traiter presque de haut en bas ses vainqueurs étonnés. Mais bientôt il s'humilie devant eux, les caresse, les flatte et se fait leur instrument. Pendant le procès il se défend mal, en criminel vulgaire non en souverain. Après sa condamnation, il pleure et demande grâce. Au moment du supplice, il abjure la foi de ses pères. Ce n'est qu'à l'instant de sa mort qu'il retrouve un peu d'énergie. Triste figure que le dernier régnant de cette race impériale des Incas ! Tyran sanguinaire, imbécile et lâche, qui ne sait défendre ni sa vie, ni le peuple dont Dieu lui a donné charge.

Toute hideuse qu'elle est, et sans excuse pour ses vainqueurs, sa chute est une véritable expiation providentielle, car c'est lui-même probablement qui, par une de ses perfidies sanglantes, a inspiré l'attentat dont il a été la victime. Voici le fait ; qu'on en juge.

Peu après la défaite de Huascar, Atahuallpa, voulant saisir d'un seul coup tous les Incas, ses frères, mais ses ennemis de naissance maternelle, les avait convoqués à Cuzco sous prétexte de les prendre pour arbitres entre Huascar et lui ; puis, là il les avait tous fait assassiner.

Or, je demande à quiconque sait regarder, si, entre ce meurtre et celui de Cajamarca, accomplis à quelques années d'intervalle et dans le même pays, il n'y a pas certaines connexités de crime et de résultats qui sautent aux yeux ? Le fratricide, puis le flibustier, vont tous deux à la conquête, leur but, par les mêmes moyens, la perfidie, la surprise et l'assassinat. Le guet-apens de Cuzco est le semeur du massacre de Cajamarca.

Dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique, tout ici-bas se passe en vertu de lois souvent imperceptibles à nos éphémères et débiles regards. Mais ces lois n'en existent pas moins aussi régulières que celles de la gravitation des mondes ou de l'ordre des saisons. Le crime enfante le crime.

Atahuallpa mort, Pizarre le remplaça de suite par un fantôme de souverain, Toparca, l'un des frères d'Atahuallpa. Le prestige des Incas sur leur peuple était encore trop grand pour qu'on osât gouverner sans eux. Cela fait, les Espagnols se mirent en marche pour Cuzco. Ils étaient alors 500 hommes, dont un tiers à cheval. Une armée d'Indiens les accompagnait, suivant l'Inca dans tout l'attirail de sa puissance. Mais ce dernier étant mort en route, assassiné probablement par un de ses caciques, Pizarre le remplaça par Manco-Capac, un frère de Huascar. Puis on entra enfin dans Cuzco.

Là comme à Cajamarca, et sur toute leur route, les vainqueurs se conduisirent en flibustiers bien plutôt qu'en chrétiens. Comme un vrai chef de bande qu'il était, Pizarre autorisa ses compagnons à tout prendre et à tout faire. Les magasins, les temples et jusqu'aux sépulcres, furent dépouillés de leurs richesses ; les cou-

vents furent abandonnés aux caprices des soldats, selon ce qui plut à chaque homme. Le pillage réglé, le viol, le meurtre en cas de résistance ; tout leur fut permis et ils pratiquèrent tout. Puis, après s'être gorgés comme des reitres en débauche, chaque homme eut pour part de prise 4,000 piastres, environ 22,000 fr.

Entre ces exploits et ceux d'une bande de brigands qui partage le butin après l'assouvissement, où est la différence ? Donc, pourquoi l'histoire ne flétrirait-elle pas aussi bien les uns que les autres ? Ce que je m'efforce de faire en ces lignes.

Les Indiens supportent tout cela presque sans résister. L'Inca l'ordonne ! Pauvres moutons façonnés à la servitude, ils sont habitués de longue date aux excès de leurs gouvernants. Que la souffrance leur vienne par les mains de leurs orejones ou par celles des Espagnols, un peu plus un peu moins, cela ne vaut pas la peine de se révolter ! C'est l'histoire des Hindous ou des Chinois, de toutes les nations que le joug a mûries pour la conquête étrangère !

Cependant, si durs que soient parfois les gouvernants nationaux d'un peuple, le bâton de l'étranger est plus dur encore. Les Espagnols, enhardis par l'impunité, agissent à la façon de tous les flibustiers vainqueurs ; ils redoublent d'excès. La dent des loups est si féroce que la brebis elle-même se rebelle. Des révoltes ont lieu à maintes places. Mais il est trop tard !

En vain Quisquis, un des généraux d'Atahuallpa, essaie un soulèvement, il est défait par les troupes de Manco-Capac, assistées de quelques cavaliers Espagnols. Vainement, Manco-Capac lui-même, fatigué des exigences brutales de ses maîtres, se révolte à son tour, et à la tête de 200,000 hommes assiége les vainqueurs

dans Cuzco : après une lutte de quelques mois, acharnée mais mal conduite, l'empereur indien est vaincu par les frères de Pizarre aidés d'Almagro. En vain, d'autres révoltes éparses ont lieu, çà et là, assez multiples un moment pour effrayer Pizarre et lui faire demander des secours jusqu'au Mexique. Les Espagnols, attirés par la senteur d'or et de délices qui montent du Pérou, arrivent par nuées sur leur proie et triomphent partout.

D'un bout à l'autre de l'empire Inca et, par de là, jusqu'aux extrémités du Chili, tout est soumis. Les vainqueurs circulent, à peine en troupes, comme chez eux depuis des siècles. Pizarre se promène sur la côte, fondant des villes, entr'autres Lima dont il fait la capitale de son gouvernement (1535). Il lève des tributs, donne des provinces et, sans même prendre la peine de remplacer Manco-Capac, gouverne directement, presque aussi absolu que les Incas ses prédécesseurs. Dans tous les temples et les couvents, le culte catholique est substitué au culte du soleil, des moines et des religieuses d'Espagne remplacent les prêtres et les vestales des Incas. Dès la fin de 1536, quatre ans après l'assassinat de Cajamarca, tout est fini sans retour pour les Indiens.

C'est un des plus curieux exemples de conquête rapide dont l'histoire fasse mention et qui ne s'explique que par l'état servile du pays avant cette conquête. Quand un peuple souffre que son souverain accapare la vie nationale au point de croire et de dire que *l'État c'est lui*, il suffit de renverser ce souverain pour avoir la nation entière à merci. Malheur aux races indolentes, ou fatiguées, ou corrompues, qui s'abandonnent aux mains d'un seul homme. Tôt ou tard, elles paient de douleurs et de leur vie même, parfois, la servilité

qu'elles se sont donnée pour vivre dans un lâche bien-être.

En dehors des considérations politiques ressortant de cette conquête et formant son principal enseignement, lorsqu'on envisage les événements précités à un point de vue général d'histoire universelle, on voit que cette lutte ne diffère pas de nos luttes anciennes et modernes, avec la vieille Asie, Perse, Inde, Chine ou Annam. Rien qu'à regarder faire les combattants, on pourrait reconnaître leurs races diverses.

Comme autrefois, comme toujours probablement, tant que le climat les fera dissemblables les uns des autres, ce sont encore les mêmes hommes.

D'un côté est l'asiatique demi-sauvage, premier habitant du Nouveau-Monde, mais l'asiatique au fond, par l'origine comme par les souffles océaniques. Il a le faste ostentatoire de l'Asie avec ses souverains portés à dos d'hommes et adorés comme des dieux, ses empereurs-bergers divins, qu'à force d'habitudes prises, il croit et qui se croient des êtres surhumains. Il a la naïveté du sauvage se fiant à des inconnus ; la faiblesse timide du peuple entassé, esclave et corrompu quoique primitif ; la débilité sénile d'une race humaine vieillie. Son berger, son demi-dieu une fois pris, la nation entière tombe sous la dent du fauve. C'est le mouton, le llama, l'être en troupeau !

De l'autre côté, du nôtre, on voit des aventuriers hardis, résolus, belliqueux, habiles à profiter de tout pour faire fortune, habiles au besoin jusqu'à la perfidie. Macédoniens, Romains, Espagnols, Anglais, Français, guidés par Alexandre, Pompée, Cortez, Pizarre, Clive, Hastings, Montauban, Bazaine, Bonard, etc., ils suivent tous ou à peu près les mêmes errements. Sous un

prétexte ou sous un autre, ils envahissent le pays qu'ils convoitent, profitent de sa situation politique, puis, finalement, prennent la Perse, le Pont, le Mexique, le Pérou, l'Hindoustan, la Chine, l'empire d'Annam.

C'est l'homme de proie, aigle ou léopard, ces emblêmes de notre race européenne que portent plus ou moins toutes nos armes nationales : parce que la proie vivante est plus ou moins dans nos instincts guerriers et carnassiers.

Après tout, c'est un animal comme un autre que l'aigle! Puisque nous en sommes, pourquoi trouver mauvais qu'il vole d'Europe en Asie, au gré du vent qui gonfle ses grandes ailes? C'est sa vie: mais que du moins il civilise après avoir conquis. Si la conquête est son instinct, la civilisation est son devoir.

Luttes entre les conquérants (1536 à 1548).

La conquête est consommée. Mais il est une loi de talion sous laquelle chacun retombe tôt ou tard. Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée.

Il y avait entre les nouveaux conquérants du Pérou trop de convoitises allumées, trop de sang humain répandu, de remords amoncelés peut-être, pour qu'il leur fût possible de partager tranquillement leur proie. Les renards savent s'associer pour la chasse, et, tant qu'ils chassent, restent unis par intérêt. Mais, dès la proie saisie, la lutte commence pour le partage.

C'est ce qui arriva au Pérou, et il y a peu d'exemples aussi frappants du juste retour des choses d'ici-bas. Relativement au nombre des vainqueurs, c'est pire que le lendemain de la mort d'Alexandre. En moins de quinze

ans, presque tous les conquérants de l'empire Inca, chefs et soldats, périssent de mort violente, au sein même de leur triomphe. La haine, la vengeance, la perfidie, la querelle, l'exécution, sont entr'eux comme s'ils les avaient appelés. Partout où il y a seulement deux Espagnols, il y a lutte. On ne trouve pas dans l'histoire de notre ère chrétienne, une page plus remplie de discordes et de sang. Il semble que l'or qu'ils récoltent à greniers combles les enfièvre et les fait s'entre déchirer, plus haineux que des chiens sur une proie. C'est bien le vrai lendemain complet et régulier d'une victoire de bandits.

Sans souci des Indiens révoltés qui assiégent Cuzco, Almagro et ses partisans se battent dans cette ville contre deux des frères de Pizarre, Fernand et Gonzale. Tour à tour vainqueur dans deux batailles, chacun des deux partis emprisonne tour à tour ses vaincus. La lutte finit par la mort d'Almagro. Ni sa longue coopération de conquête, ni son âge, 70 ans, ne le font épargner. Il est étranglé, puis décapité, et ses vainqueurs assistent pieusement à ses obsèques comme ils ont fait pour Atahuallpa.

Pizarre et ses quatre frères meurent de mort violente ou subissent un sort plus dur que la mort même.

Juan périt à Cuzco des suites d'une blessure reçue au siége de cette ville par Manco-Capac, avant même d'avoir pu jouir de ses triomphes. C'est le meilleur des cinq peut-être et le plus heureux, car il a du moins la fin d'un soldat.

Fernand, le seul qui ne meurt pas au Pérou, revient en Espagne avec des richesses considérables. Mais il est trop riche, et trop d'ennemis se sont amassés autour de son nom, pour qu'il puisse jouir en paix de sa for-

tune. A peine arrivé, il est jeté en prison, y languit pendant presque toute sa vie et meurt à cent ans, sans lignée, misérable et si désolé qu'il appelle la mort comme une délivrance.

Gonzale, parti à la découverte de l'intérieur du continent avec François Orellana, son ieutenant, se voit abandonné en route par ce dernier, qui s'embarque et s'éloigne sans souci de son chef. Après plus d'une année de misères inouïes, il revient au Pérou, mourant et ayant perdu la plupart de ses soldats : tandis que son perfide lieutenant va triompher en Europe des découvertes de son chef : mais meurt bientôt lui-même sous le chagrin qui le consume. Pendant ce temps, François Pizarre, le conquérant, est mort assassiné. Gonzale lui succède et veut jouer en son lieu et place un rôle qui n'est pas à sa taille. Malgré certaines qualités sérieuses, il subit mille traverses et finit bientôt, décapité, comme nous le verrons tout-à-l'heure, au courant de cette histoire.

Le chef de la lignée, François, règne pendant sept années, en véritable Inca. Il prend pour maîtresse une petite-fille de Huayna-Capac (1) : tient cour, tantôt en roi, tantôt en flibustier : vivant indifféremment avec ses favoris ou ses soldats de garde, comme cela dit à son caprice ou plutôt à son intérêt du moment. L'Espagne voudrait bien se débarrasser de ce quasi-roi, qui sans doute rêve de lui échapper. Mais il est si habile! Elle est si loin ! Il reste le maître malgré tout, à travers les Indiens, ses compagnons et la mère-patrie, qu'il apaise,

(1) Deux enfants, un fils et une fille, les seuls qu'on ait connus à Pizarre, naquirent de cette union. Le fils mourut tout jeune. La fille partit en Espagne avec sa mère, après la mort du conquérant et là épousa son oncle Fernand.

combat, ou divise au fur et à mesure de chaque lutte. Il lève des tributs dont il envoie à l'Espagne les prémices, mais dont il dépense ou distribue la grosse part, comme il lui plaît. Il donne des mines, des fermes, des villages, des provinces entières avec leurs habitants. Il a des ministres et des pages : et, presque sans conteste, exerce, sur ses sujets indiens ou blancs, un empire qui va jusqu'au droit de mort. C'est César se faisant empereur.

Mais, comme César, il est peu à peu entouré d'ennemis, qui, par une cause ou par une autre, finissent par comploter sa mort. Un moine le fait prévenir. Pizarre est, lui aussi, trop infatué de sa puissance, pour écouter des avis et répond avec le scepticisme sarcastique de sa nature :

« C'est un clerc qui veut devenir évêque. »

A l'heure dite, en plein jour, les conjurés envahissent son palais en criant : mort au tyran. Ils sont une vingtaine environ, commandés par un nommé Herreda. Martinez de Alcantara, frère utérin de Pizarre, un officier et deux pages sont tués en le défendant. Il se défend lui-même avec sa bravoure ordinaire, en criant à ses meurtriers :

« Ah misérables ! vous venez m'assassiner jusque chez moi. »

Puis, se ruant sur eux, il en tue deux de sa main, coup sur coup. La lutte se prolonge ; il va triompher peut-être. Les assassins hésitent. Mais leur chef Herreda s'écrie à son tour :

« Il faut en finir. »

Et, prenant un des siens, il le jette sur Pizarre, qui, avant d'avoir dégagé son épée de ce plastron vivant, tombe percé de coups. En mourant, à terre, il trace du

doigt une croix avec son sang : la baise d'une lèvre expirante et meurt sur elle en murmurant : Jésus ! (1541).

Grande figure malgré ses vices ! Le type achevé de la race d'aventuriers dont il fut un des chefs à tous les titres. Sorte de Louis XI condottiere, pétri de bravoure, d'astuce et de grandeur, auquel il n'a manqué que des ancêtres pour faire un roi selon Machiavel.

Tant que François Pizarre vit, sa main ferme et habile contient en partie la discorde. Mais, aussitôt sa mort, les luttes se multiplient. Diego de Almagro, le fils du vieil Almagro, que les assassins ont fait dictateur, essaye de gouverner. Il ne réussit qu'à se faire battre et décapiter. Vaca de Castro, son vainqueur, envoyé par l'Espagne pour réduire ses farouches colons, parvient à rendre enfin un peu de repos à la colonie. Mais il n'a le temps de rien faire pour ainsi dire, remplacé qu'il est de suite par l'ingratitude de son souverain.

Son successeur, Blasco Nunez de Vela, le premier vice-roi régulier du Pérou, arrive avec pleins pouvoirs de Charles-Quint et portant tout un code nouveau élaboré par ce prince à l'usage de ses possessions du Nouveau-Monde : les fameuses ordonnances coloniales de l'Espagne. Mais ce code et celui qui l'apporte déplaisent aux colons. Le code protége les Indiens et règlemente les possessions des vainqueurs. Le vice-roi est hautain, inhabile et tyrannique. Chassé de Lima et renvoyé en Espagne comme un prisonnier, il s'échappe en route, lève une armée, va se faire battre sous les murs de Quito et finit par mourir misérablement de la main d'un nègre de Pizarre.

Gonzale s'établit dictateur, aux applaudissements des colons. C'est le retour à la libre pratique des droits de

conquête. Il gouverne pendant trois ans, presqu'aussi absolu que son frère, plus généreux, plus aimé, plus doux, mais moins ferme et surtout moins adroit. Charles-Quint, voulant avec raison mettre un terme à l'anarchie demi-rebelle de sa colonie, nomme un vice-roi intérimaire : Pedro de la Gasca, qu'il envoie presque seul, sans argent et sans soldats, à une nouvelle conquête du Pérou.

La situation est difficile s'il en fût. Gonzale Pizarre a son nom, une flotte, une armée, des forteresses bien défendues, de l'or comme il en veut. Le nouveau venu n'a que les pouvoirs de son souverain : mais il est sagace, habile et persuasif. Il ramène successivement à la cause royale la flotte, puis une partie de l'armée rebelle. Une bataille a lieu entre le dictateur et lui. Pizarre la perd et est fait prisonnier. Condamné à être décapité, il subit dignement son sort, en gentilhomme et en chrétien.

« Parmi vous qui m'écoutez, dit-il aux assistants de sa mort, il en est sans doute plusieurs que mes frères et moi nous avons enrichis. Aujourd'hui je n'ai rien : pas même le vêtement qui me couvre, car il appartient au bourreau. Je prie ceux d'entre vous qui sont riches par nous, de faire dire une messe pour le repos de mon âme ! »

Puis, sans souffrir qu'on l'attache, il se livre à l'exécuteur en lui disant : « Fais vite. »

Il est décapité d'un seul coup. Tous ses biens sont confisqués au profit de l'État. On rase sa demeure : on y sème du sel et comme en Orient sa tête est clouée sur un poteau devant Cuzco, avec une inscription infamante (1548).

A treize ans de date de la conquête de son frère et de

la sienne : dans le Cuzco même qu'il avait sauvé contre 200,000 Indiens révoltés !

Ainsi finit au Pérou, cette famille qui avait donné à l'Espagne le tiers d'un continent et des trésors à pouvoir acheter le monde. Tous ses compagnons d'aventure, presque sans exception, ont un sort analogue et meurent en prison ou par le bourreau. Il semble que la Providence ait voulu les châtier par les mains mêmes de ceux qu'ils avaient le mieux servi. La plupart périssent du fait de la mère-patrie. L'Espagne a dépassé en ingratitude Rome elle-même. Colomb, Cortez, les Pizarre, etc., quiconque a contribué à lui donner les Amériques, a été payé par elle de la prison ou de la mort !

Gasca, sous ce rapport, est le digne envoyé de son pays et comme lui sans pitié. Descendant, dit-on, d'un des assassins de César, Casca, il semble avoir conservé les instincts sanglants de son ancêtre. Les exécutions ne se bornent pas à Pizarre.

Nécessité ou caractère, le nouveau gouverneur, dépassant en cruautés les rebelles eux-mêmes, ordonne des exécutions en masse. Tout ce qu'il peut atteindre est mis à mort sans pardon, sans formes de procès, comme il plaît au vainqueur ou même au geôlier du moment.

Grâces à ces exécutions, ou malgré elles peut-être, Gasca parvient enfin à rétablir l'ordre dans la colonie et revient en Espagne, pauvre comme il en est parti. C'est un des rares gouvernants du moment — et de tous les temps — qui ne profite pas de son passage aux affaires pour s'enrichir lui et les siens. Aussi, malgré ses sévérités excessives, est-il un des seuls qui ait laissé de son administration un souvenir honoré. N'en déplaise à la tourbe des avides, c'est quelque chose que la

probité. Tant pis pour les gouvernements, qui ne comprennent point que la plus grande des forces pour mener leurs peuples, est de s'entourer d'hommes probes.

Tels sont, en résumé, ces premiers temps de conquête. Ils sont sinistres à étudier. On dirait que chaque chef, royaliste ou rebelle, partisan de Pizarre, d'Almagro ou de Gasca, a pour premier devoir de tuer. Il en est-qui se vantent d'avoir fait périr tant de monde qu'on pourrait peupler des villes avec leurs seules victimes.

Tous, d'ailleurs, payent de leurs personnes avec un courage admirable et sans hésiter, sans marchander rien, pas même leurs têtes. On dirait des révolutionnaires de chez nous, pendant cette grande épopée de 93, dont les seuls souvenirs nous font frissonner encore, nous ses arrière-petits-fils.

L'un d'eux, entr'autres, nommé Carbajal, qui a servi quarante ans en Italie sous Gonzalve de Cordoue, promène à travers ces luttes une personnalité sanglante et railleuse, si singulière qu'elle captive par sa hideur même.

« Il n'a, dit-il, jamais fait quartier à aucun prisonnier. Il a autre chose à faire qu'à garder des captifs. D'ailleurs il aime à tuer ou voir tuer : cela l'amuse et il ne le cache pas. »

Mais la mort qu'il ordonne en riant, il l'accepte pour lui-même en riant aussi, et garde jusqu'au dernier moment un esprit de raillerie infernal, comme un rire de Satan.

Fait prisonnier à la suite de la défaite de Gonzale Pizarre, il est insulté par ses vainqueurs. Centeno, un capitaine comme lui, son gardien du moment s'inter-

pose en sa faveur. Carbajal demande à qui il doit cette généreuse assistance.

« Vuestra merced ne me reconnaît pas, dit Centeno ? »

« Que vuestra merced me pardonne, reprend Carbajal : ne vous ayant jamais vu que de dos, je ne vous remettais pas. »

Il est enfin condamné à être roué vif, puis écartelé. On vient lui lire sa sentence.

« Vous ne me tuerez jamais qu'une fois, répond-il en souriant. »

On lui demande de se confesser. Il refuse, disant qu'il n'a rien à raconter, si ce n'est d'avoir laissé en Espagne une dette d'un demi-réal à un cabaretier de Séville. »

On le mène au supplice. Sur la place même où il va être exécuté, la foule qui l'entoure gêne le bourreau. Il se tourne vers elle et lui dit :

« Eh ! de grâce, messieurs, laissez faire ! »

Puis malgré les atroces souffrances qu'il doit subir, il meurt sans jeter un cri, sans une plainte. Or, il a 84 ans !

On a écrit des volumes sur cet étrange personnage, chez lequel la férocité était devenue comme une seconde nature. Type hideux du condottiere de ces temps, auquel tout ce qui est espagnol au Pérou ressemblait alors plus ou moins. A force de combats, de vies risquées, de sang versé, le carnage est devenu leur essence. La pitié qu'ils n'ont pas eue pour les autres, ils ne la demandent ni ne l'éprouvent pour eux-mêmes : et, comme la fortune des combats est changeante, tous passent tour à tour sous le glaive ennemi.

On estime que sur trois mille Espagnols qui prirent

part à la dernière de ces luttes, entre Gonzale Pizarre et Gasca, il en périt 1,100, savoir 700 tués en combattant et 380 par le bourreau.

La main sanglante, mais juste et ferme, de Gasca vint clore enfin cette période de meurtres. Si cruel qu'il ait été, on se demande s'il a pu être autrement dans ces temps cruels, dans ce pays troublé, vis-à-vis de cette race de flibustiers indomptables, arrogants et féroces, qui ne reconnaissaient qu'une loi ; celle du glaive ? C'est une triste chose que l'échafaud : mais si triste qu'elle est, la loi de talion est la sauvegarde des sociétés comme des individus. Qui frappe par l'épée périra par l'épée.

Exploitation espagnole (1548 à 1824).

Pendant tout le temps de ces luttes, les Indiens ne comptent guère qu'à la façon des mulets pendant les batailles. Ils servent d'appoint et même en partie d'armée à chaque combattant : mais comme ils tournent indifféremment à droite ou à gauche, selon leur chef du jour, chaque vainqueur les épargne pour les utiliser. Ils entrent dans l'armée victorieuse ou retournent aux mines, faire de l'or, en attendant une lutte. A part cela ils sont traités par leurs maîtres divers, comme des bêtes de somme et pis encore : car, peu importe qu'ils meurent sous la souffrance ou les coups de l'ennemi, la race est nombreuse et ne coûte rien.

Gasca, frais arrivé d'Espagne et en dehors des avidités des conquérants, étend un moment sur les indigènes une main protectrice. Mais après lui, les choses reprennent comme devant et plus cruelles encore ; parce que les vainqueurs, instruits par la pratique, devien-

nent de plus en plus habiles à exploiter leur proie. De temps à autres, une voix s'élève en faveur de ces malheureux. Barthélemy de Las Casas, le vénérable évêque de Chiapa (Mexique), défend longtemps leur cause avec une persistance évangélique. De loin en loin, un roi d'Espagne ou un vice-roi, plus humain que les autres, tentent de les protéger. Mais trop de gens et la mère-patrie toute entière sont trop intéressés à cette exploitation, pour qu'on ne laisse pas faire les exploiteurs, en les aidant même, quand besoin est.

Pendant trois siècles environ, l'Espagne pressure ainsi sa conquête. Soit par son gouvernement, soit par ses colons, elle lui prend tout ce qu'elle trouve à prendre, sans jamais lui envoyer autre chose que des aventuriers et des marchandises avariées comme ceux qui les amenaient. On dirait Rome ou Byzance, accroupies sur la Sicile ou le Nord-Afrique et les dévalisant de leurs richesses, de leurs vivres, de leur travail, de tout ce qui peut être enlevé. Pays conquis ! Proie tombée que les vainqueurs becquètent jusqu'aux os !

Pour ce faire, ils s'y prennent par tous moyens, bons et mauvais, justes ou injustes; peu leur importe pourvu qu'ils produisent. Fisc à outrance, rapacités commerciales, pillages, violences, exécutions même, ils emploient tout. Deux moyens entr'autres paraissent leur avoir admirablement réussi pour cette exploitation : c'est ce qu'on appelait le *repartimiento* et la *mita*.

Le repartimiento était une vente forcée que l'État, les gouverneurs, les alcades, en un mot tous les gouvernants à un titre quelconque avaient droit de faire aux Indiens de leur gouvernement. Bon gré, mal gré, chacun de ces derniers était forcé de prendre et de payer à un prix fixé par le vendeur, non pas ce que lui, ache-

teur, désirait, mais ce que le vendeur voulait lui fournir !

Or, on doit pressentir les conséquences de ce système, un des plus ingénieux qui se puisse voir comme exploitation humaine. En prétexte de création et en apparence, c'était un moyen de civiliser les Indigènes en les forçant à acheter les produits de notre civilisation et par suite à adopter ses usages. En réalité, c'était un droit de spoliation absolue accordé à tout gouvernant sur ses gouvernés. Chaque fois que l'Etat ou un simple alcade éprouvait le besoin de gagner de l'argent, il envoyait chercher des marchandises à la ville voisine, invitait ses Indiens à les venir prendre et leur demandait en échange tout ce qu'il imaginait.

Les rapacités de la mère-patrie et de ses colons n'avaient, sous ce rapport, d'autres limites que leurs impossibilités. Telle est même la raison principale de l'état de misère et d'abrutissement, dans lequel nous verrons plus tard que se trouvent encore aujourd'hui les Indiens.

« Pourquoi nous faire du sang, puisque les *morcellagos* nous le prennent ? disent-ils dans les pays à vampires. (1) »

Pourquoi auraient-ils travaillé, épargné, soigné l'avenir en quoi que ce fût, puisque les morcellagos blancs leur prenaient tout au jour le jour ?

Il y avait des gouverneurs qui, sous ce rapport, dépassaient ce que nous pourrions rêver de nos jours. Ainsi, l'un ayant probablement reçu d'Europe une pacotille de rasoirs hors d'usage, forçait tous ses administrés à prendre chacun un lot de rasoirs ! un autre

---

(1) Voir au chapitre VII, animaux, la monographie du Vampire.

leur vendait des bas de soie ! Or, les Indiens n'ont pas de barbe et vont invariablement pieds nus. Mais n'était-ce pas faire œuvre de civilisation, que de les forcer à posséder ce qu'il fallait pour porter aussi bien des chaussures que de la barbe ?

D'ailleurs, qu'on suppose par la pensée les gouvernants de n'importe quel pays, même des gouvernants nationaux, cumulant leurs fonctions avec le métier de marchands et investis du droit de nous vendre selon leur plaisir? Avant la fin du premier mois de ce régime, il se trouverait des villes dont les habitants auraient tant de rasoirs, qu'ils n'auraient plus autre chose à faire qu'à raser leur ville pour aller vivre dans les bois.

La *mita*, au point de vue pressurant, était peut-être mieux encore : c'est-à-dire plus profitable et, combinée avec le repartimiento, devait atteindre l'idéal du genre. C'était une sorte de conscription civile à reprises : en vertu de laquelle chaque Indien de 18 à 50 ans était appelé tous les trois ans et demi, soit aux mines, soit à la glèbe. Là, chacun d'eux devait, pendant six mois consécutifs, travailler tant qu'il pouvait, à raison d'un demi dollar par jour, destiné aux bas de soie de son retour ! De plus, ceux qui avaient des dettes envers l'État ou leurs gouvernants pouvaient être envoyés à ce travail forcé, et y rester pendant des périodes presqu'illimitées.

En d'autres termes, c'était la contrainte par corps, avec travail obligatoire, au gré d'un créancier pouvant endetter sa victime à perpétuité ! C'est splendide d'invention pressurante !

Il est juste d'ajouter ici que les Espagnols n'ont pas l'odieux de ces deux créations. Notre Europe, grâce au ciel, n'aurait probablement pas imaginé semblables ma-

chines à exploitation. Le repartimiento et la mita sont d'origine asiatique. Les Espagnols les trouvèrent fonctionnant au Pérou avant leur arrivée et ne firent que les perfectionner. Mais les Incas, qui les employaient avant eux, agissaient avec certains ménagements, comme des maîtres patriarches qu'ils étaient, et, par suite, ayant intérêt à ménager leur peuple esclave. Les Espagnols, au contraire, s'en servirent sans pitié, ni pudeur ; comme des conquérants hâtés, qui s'en vont à mesure de leurs fortunes faites, insoucieux des ruines et des cadavres qu'ils laisseront derrière eux.

Ces procédés asiatico-despotiques étaient même si bien dans les mœurs locales, qu'aujourd'hui encore, malgré la révolution qui les a supprimés depuis un demi-siècle tout à l'heure, ils subsistent toujours. Sous des formes adoucies et dans quelques localités éloignées des centres, la mita et le repartimiento se pratiquent encore au Pérou. J'ai vu souvent des gouverneurs les mettre en œuvre sur leurs administrés indigènes purs ou métis. Les victimes pouvaient très-bien se soustraire à ces exigences, sans même avoir besoin de se révolter, car la loi péruvienne est claire et formelle ; mais telle était chez eux la force de l'habitude qu'ils obéissaient sans mot dire.

On comprend facilement que, dans un pays aussi riche et avec de semblables procédés, les Espagnols ont dû moissonner des richesses à se gorger tous depuis leurs rois jusqu'à leurs pâtres, si l'avidité humaine pouvait jamais être gorgée. En aucun temps probablement, aucune colonie n'a autant rapporté à la métropole. C'est inouï ce que le Pérou a rendu de toutes les manières à l'Espagne. Ainsi, pour ne citer qu'un échantillon du produit des mines, en neuf ans, de 1780

à 1789, les mines du Potosi ont donné, à elles seules, deux milliards et demi. Elles étaient, à la vérité, les plus importantes de toutes, mais à la fin du siècle dernier, le Pérou comptait plus d'un millier de mines actives, en or, argent, mercure, cuivre et plomb. Or le quint, autrement dit le cinquième du produit de chaque mine ou découverte d'or, revenait au roi et, par suite, passait en Espagne. Si on ajoute à cela que sur les quatre cinquièmes restants, trois au moins étaient également envoyés à la mère-patrie par les colons, on arrive à une exportation colossale.

On en peut juger d'ailleurs, rien que par la façon dont l'or, l'argent et les prodigalités de toute nature circulent au Pérou parmi les blancs, pendant la période espagnole. C'est merveille que voir les aventuriers des premiers temps de la conquête et plus tard les créoles leurs descendants, faire rouler la dépense. Leurs héritiers actuels, tout magnifiques qu'ils sont généralement encore, n'approchent pas de leurs ancêtres sous ce rapport.

Ainsi, pour citer des exemples, après le pillage du temple de Cuzco, un Espagnol joue et perd en une seule nuit le fameux soleil d'or du temple, estimé plusieurs centaines de mille francs. Pendant la guerre entre Gasca et Gonzale Pizarre, il en coûte à ce dernier, pour lever mille hommes, cinq cent mille piastres et à Gasca neuf cent mille, tout près de cinq millions de notre monnaie. A la suite de services rendus, vers cette même époque, un nommé Cepeda se fait donner une concession dont on estime le revenu à cent cinquante mille piastres annuelles : plus de 800,000 fr. de rentes donnés en une seule fois à un seul individu. Enfin, on se souvient sans doute de ce pavage d'argent

de 400,000,000 fr., que j'ai raconté plus haut, sans m'en faire le garant : car c'est bien des millions, même pour le Pérou !

Presque à eux seuls, les Indiens fournissent cet or, que le gouvernement espagnol et ses colons dépensent à qui mieux, en prodigalités de toute sorte. Ils le fournissent surtout par les mines, dont le labeur leur est tellement funeste à cause du manque d'air et des différences de climat, qu'à la fin de chaque année, sur *cinq* travailleurs, *quatre* ont succombé. De temps à autres, la mortalité devient si grande dans une mine que les vainqueurs sont forcés de la fermer : non parce que la pitié les prend, mais parce que l'épidémie monte des mineurs aux chefs ! Alors seulement le travail s'arrête pour un temps, jusqu'à nouvelles recrues pour cette mort incessante !

On a beaucoup blâmé avec raison les procédés de certains américains du Nord vis-à-vis des Indiens de leur continent. Ceux des Espagnols à l'égard des leurs ont été bien autrement avides, vexatoires et cruels. L'Espagne sous ce rapport n'a été dépassée que par le Portugal, qui, au Brésil, a fait pis encore. Là tout est monstrueux d'avidité féroce. Si les historiens du temps n'étaient point là, racontant les choses avec une impassibilité ingénue qui a l'air de trouver cela naturel, on ne pourrait pas croire à une semblable violation des lois de l'humanité.

Sous le coup de ces exactions spoliatrices, la race indienne diminua bientôt dans des proportions dont on chercherait vainement des exemples ailleurs. En 1550, c'est-à-dire vingt ans après la conquête, malgré toutes les pertes causées par cette conquête même, on comptait encore environ quatre millions d'indigènes

péruviens. En 1581, cette population était réduite à trois millions au plus. Les mauvais traitements, les mines et les épidémies avaient, en trente ans, absorbé un million d'individus. A la fin de 1600, en cent ans, cette décroissance avait doublé, et, de nos jours, au commencement de ce siècle, il restait tout au plus au Pérou, cinq à six cent mille indigènes purs. Le reste s'était fondu dans les émigrations étrangères, blanches et autres, ou plus généralement était mort.

Tels ont été les principaux résultats de la domination espagnole dans le Nouveau-Monde : beaucoup d'or extrait, mais la destruction des habitants primitifs. C'est d'ailleurs le résultat uniforme de cette domination dans tous les pays où elle a passé. En Italie, en Sicile, dans les Pays-Bas, sur la partie des Amériques qu'elle a possédée, on voit derrière elle des pays pressurés jusqu'à la moëlle : peu ou point d'institutions : une ignorance presqu'absolue ; ni agriculture, ni industrie, ni travaux publics, si ce n'est des églises et des couvents : la désaffection, la misère ou le désert, partout !

Çà et là, il est vrai, notamment dans le Nouveau-Monde, elle a régénéré la population, en lui inculquant avec son sang européen, plus de bravoure, d'énergie et de force corporelle : une langue plus sonore, sinon plus réglée : un mode gouvernemental moins despotique et la religion dont nous sommes. Mais elle leur a donné tout cela par la force des choses, sans qu'on doive lui en savoir gré, car elle l'a fait sans le vouloir, sans le savoir même. C'est à elle que ces peuples enfants doivent surtout d'avoir été débarrassés des langes asiatiques de leur organisation primitive. Mais elle a fait son œuvre à la façon de ces hordes barbares, qui ont régénéré l'empire romain : en le semant de ruines,

de dévastations et de mort. Aussi dans le Nouveau-Monde et ailleurs, partout où elle a régné, a-t-elle laissé derrière elle une longue traînée de haines qui survit à travers le temps. Au Pérou surtout, son joug de fer a pesé si dur et si cruel que les Incas eux-mêmes, malgré leur despotisme demi-sauvage, y sont peu à peu devenus les représentants d'un âge d'or regretté de tous, même des propres descendants de l'Espagne.

Indépendance (1824-1875).

Pendant presque toute la période précédente, c'est-à-dire pendant environ trois siècles, l'Espagne pressure en paix sa conquête. 91 vice-rois se succèdent les uns aux autres, comme des concierges dans une maison : en envoyant du mieux qu'ils peuvent à leurs maîtres le produit de leur lointain immeuble. Quant aux colons et aux Indiens, les premiers tout occupés de leurs affaires, arrivent ou s'en vont, sans regarder autre chose : les seconds souffrent, se grisent et meurent, presque sans se révolter ni même se plaindre. On ne compte guère au Pérou pendant toute la longue durée de l'exploitation espagnole, que trois révoltes importantes : deux à Cuzco et une dans le sud de la colonie.

La première, celle de Manco-Capac, aux débuts de la conquête, sous les Pizarre, fut vaincue par eux. La seconde, qui surgit peu de temps après, sous les efforts d'un autre Inca nommé Tupac-Amaru, finit par la mort de son chef. Après quelques succès et une lutte courageuse, Tupac, fait prisonnier, fut décapité, à Cuzco même, dans la capitale de ses ancêtres, ou son supplice attira plus de 300,000 spectateurs, au dire de Garcilaso.

Pendant deux siècles environ, la colonie reste en repos ou à peu près. En dehors du bruit des mines, on

n'y entend quoi que ce soit, pour ainsi dire. Cependant, rien n'est éternel ici-bas, pas même l'iniquité.

En 1780, un métis, se disant descendant des Incas et prenant le nom de Tupac-Amaru, à l'instar de son prédécesseur en révoltes, essaye de secouer le joug. Mais bien que plus grave et surtout plus prolongé que les autres, ce soulèvement comme le dernier, n'aboutit qu'à la mort de son instigateur, dont le supplice fut atroce : pire que les inventions des sauvages les plus raffinés en fait de barbarie.

On commença par tuer sous les yeux de la victime, sa femme et ses enfants successivement. Puis on lui arracha la langue et enfin on l'écartela !

Ces cruautés hideuses paraissent d'ailleurs avoir été diamétralement à l'opposé de leur but : en ce sens que loin de terrifier les Indiens, elles les excitèrent : car c'est surtout de cette révolte, comme d'un germe originel, que date l'indépendance du Pérou. Pendant deux années pleines, après le supplice de Tupac, les désordres continuèrent moins dangereux qu'au début, mais persistants et acharnés. On estime que dans la seule province de la Paz, notamment à Sorata, les Indiens tuèrent en quelques mois plus de vingt mille blancs et métis.

Cependant tout s'apaisa encore une fois, et l'Espagne resta victorieuse. Mais tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ! La révolte de Tupac et ses longues suites ne s'étaient pas produites sans causes et surtout sans adhérents. Tout apaisée qu'elle était, elle avait laissé dans le pays des souvenirs, des germes, des espoirs de révoltes nouvelles. Les révolutions naissent les unes des autres, comme les insectes à larves. Tant qu'une ou plusieurs causes sérieuses ne les font pas

sourdre, elles restent endormies. Mais un jour, au hasard d'une occasion favorable, elles bousculent tout et avec les ruines mêmes qu'elles ont faites, bâtissent un nouvel état de choses plus ou moins durable, selon l'habileté des nouveaux démolisseurs-constructeurs.

C'est ce qui arriva au Pérou. Les Indiens purs écrasés par les blancs s'en allaient, disparaissaient en silence, sans se révolter qu'à peine. Mais leurs fils métis, ou produits d'eux et des blancs mélangés, c'est-à-dire la bourgeoisie naissante du pays, croissaient en nombre, en instruction et en force. Vainement, à l'ombre du gouvernement royal de la métropole, les nobles purs ou prétendant l'être continuaient d'exercer presqu'absolument le pouvoir. Ils étaient peu à peu entamés, puis débordés par les métis, qui, au fur et à mesure du grandissement de leur caste, gagnaient de la fortune, et prenaient de l'autorité. L'heure de la délivrance autrement dit de l'autonomie allait sonner pour le Pérou.

Les premiers tintements de la cloche révolutionnaire fondue en 1780, retentirent vers 1808, 1809, au moment de notre guerre avec l'Espagne. Le colosse secoué par nos efforts n'avait plus assez de force pour maintenir sous lui sa colonie, Elle en profita pour respirer, prendre force et se lever.

L'Angleterre saisit l'heure et se mit très-habilement à la tête de ces idées d'émancipation. Elle était intéressée alors à dépouiller de ses colonies l'Espagne vaincue, qui marchait désormais avec nous. Elle espérait profiter du désordre, pour pêcher en eau trouble. Ses instincts nationaux, sa constitution, sa tribune, ses intérêts, tout l'entraînait dans le grand mouvement libéral, qui se relevait alors contre la dictature de Napoléon. Elle se prit à pousser de toutes ses forces

aux révolutions coloniales du Nouveau-Monde, dont elle avait elle-même été la première victime. Son principal instigateur de désordre et de liberté intéressés, Lord Cochrane, vint agiter l'Amérique du sud presqu'entière, travaillant en apparence *proprio motu*, mais en réalité sous les inspirations nationales de sa patrie. L'émancipation des colonies espagnoles, mûre d'ailleurs, surgit principalement de ses efforts et sera l'une des habiletés les plus glorieuses de l'Angleterre, comme est pour nous l'émancipation des Etats-Unis.

Le premier cri de liberté fut poussé par le Chili, le 28 juillet 1821. De là, peu de temps après, le général San-Martin, qu'on a appelé le Washington du Pérou, vint proclamer l'indépendance à Lima, qui le reçut en libérateur et fit cause commune avec le Chili. Plusieurs décrets successifs abolirent l'esclavage, la mita, le repartimiento, les distinctions d'Indiens, etc. C'est le premier choc sérieux entre la colonie et la métropole.

Mais quand les pouvoirs sont séculaires, comme l'était celui de l'Espagne, il suffit rarement d'un seul effort pour les renverser sans retour. Les empires et les gouvernements sont des arbres : jusqu'aux jours de leur décroissance, plus ils sont vieux plus ils sont forts, donc plus il faut de coups pour les abattre.

L'Espagne avait encore trop de racines dans ces contrées, trop d'intérêts divers se rattachaient à son gouvernement, trop de liens de toute sorte l'unissaient à ses colonies, pour que ses faibles agresseurs puissent la renverser du premier coup. Elle reprit progressivement presque tout son pouvoir et recommençait à régner comme devant, lorsqu'en 1823, Bolivar, venant de la Colombie révoltée par ses soins, arriva à Lima. C'est le second effort de la révolution.

Enfin le 6 décembre 1824, le général Sucre, le véritable libérateur du Pérou, gagne la bataille d'Ayacucho contre les royalistes et termine ainsi la lutte. L'Espagne ne cède pas encore. Pour elle le général Rodil garde toujours la forteresse du Callao, qu'il défend avec une rare énergie. Mais en février 1826, après un siége de treize mois, cette place se rend au gouvernement révolutionnaire. Bientôt un traité conclu entre la mère-patrie et sa colonie émancipée ratifie les faits accomplis, le Pérou est désormais une nation indépendante.

Depuis ce temps jusqu'à nos jours, la jeune république a passé par différentes phases de prospérités pacifiques, mais surtout de troubles. Comme chez ses sœurs espagnoles du même continent, le gouvernement républicain qui a succédé à celui de la métropole n'y a pas encore trouvé la solidité d'assiette, dont tout gouvernement a besoin pour régir un pays. Après avoir vu la Bolivie se séparer de lui, le Pérou s'est pris à osciller entre maints désordres. Un de ses hommes d'état à bon droit les plus célèbres, le président Guamara, élu en 1830, lui a donné onze années de repos sinon de prospérité. Mais en 1841, Guamara a été renversé par le général Santa-Cruz. Depuis ce temps, des crises présidentielles ou parlementaires, premiers symptômes de troubles ; des émeutes, révolutions échouées ; des révolutions, émeutes réussies ; des tiraillements intermittents de despotisme et d'anarchie ; des querelles latentes ou des guerres ouvertes avec ses différents voisins ; en un mot, tous les désordres inhérents aux nations de fraîche date, ont entravé sa marche de se faire. Récemment encore, en 1872, un prononciamento, sans autre raison que la criminelle ambition d'un homme, a renversé et assassiné le président Balta. Mais en moins d'une se-

maine, les coupables, les frères Gutierrez ont expié leur crime par la mort. On dirait, à la rapidité foudroyante du châtiment infligé par le peuple même, agissant de par la loi et l'équité, que c'est la clôture des prononciamentos du Pérou. Puisse Dieu le vouloir ainsi pour ce beau pays !

Quelqu'anormal que nous paraisse cet état de choses et quelque funeste qu'il soit, il est d'ailleurs parfaitement naturel, logique, inhérent à tout ce qui est de création nouvelle. Adolescents comme nation, les Péruviens éprouvent les troubles turbulents de l'adolescence. Mais la jeune République est vivace s'il en fût. Elle a beau se désordonner, se révolter, se battre, elle a une puissance vitale qui domine tout. Quoi qu'il fasse et quoi qu'on dise, l'enfant crissera. Ce ne seront pas plus ses désordres que les pronostics intéressés de l'Europe monarchique, ni les habiletés jalouses de l'impérial Brésil, qui l'empêcheront de grandir. Un jour viendra, les républiques sud-américaines, le Pérou en tête, s'étendront d'un bout à l'autre de leur continent, pacifiées, prospérantes et fédéralisées, comme leurs aînées de l'Amérique du nord.

Quant à moi, c'est ce que je souhaite aux populations de ces contrées, n'en déplaise à tous ceux qui leur prêchent le retour à l'Espagne, ou à une organisation monarchique quelconque !

Comme si les fleuves remontaient jamais vers leur source, comme si les adolescents redevenaient bébés ! Pourquoi ne nous propose-t-on pas aussi, à nous Français, de redevenir colonie de l'Italie? ou de reprendre les institutions du moyen-âge, avec l'autel; le trône, la féodalité; toute la défroque de l'an mil?

Leur fraîche organisation républicaine enfante, il est

vrai, ou laisse réussir quelques troubles civils, qu'un pouvoir despotique comprimerait peut-être, quoique cela soit à la fois douteux et dangereux. Qu'importe. Quand on est jeune, avant tout il faut grandir, prendre de l'aîle et des forces. Or, pour grandir vite et bien, mieux vaut cent fois la liberté même troublée que l'atmosphère-Soulouque de l'empire Inca ou l'exploitation-vampire de la période Espagnole. Allez voir si les aiglons des montagnes deviendraient des aigles dans les dortoirs viciés de nos poulaillers d'Europe ?

Le repos n'est la loi première des nations comme des individus, que dans leur caducité. Tant qu'on a force, rien ne vaut de s'appartenir. Dussiez-vous longtemps encore payer votre liberté par vos troubles, amis Péruviens, gardez-la. Gardez-la fièrement, avec résolution et vigilance. Si nous l'avions su garder ainsi aux lendemains de nos réveils, en 1789, en 1830, en 1848, nous aurions deux hontes de moins dans notre histoire, nos deux invasions : des milliards en plus par dizaines : et nos sœurs aimées, l'Alsace-Lorraine, seraient encore là, sentinelles attentives, veillant sur la mère-patrie, qui se consume à les sentir en exil !

Vive la République chez vous, la République chez nous ! Et puisse Dieu nous garder à toujours du fisc de l'Inca, du bâton de l'étranger, de toutes les dynasties impériales ou royales qui tentent l'un et attirent l'autre, sur les peuples assez lâches pour vendre leur liberté,

CHAPITRE XI

Population.

Nombre. Répartition inégale des habitants. Leur composition. L'indien Péruvien : sa nature, sa vie, ses mœurs, sa danse des adieux et le Christ des tremblements de terre. Les Indiens sauvages. Le blanc. Le noir, sa nature et ses mœurs. Un bal de nègres. Les Chinois de la Costa. Fusion de ces diverses races et familles humaines.

La population actuelle du Pérou s'élève à environ 3,500,000 âmes, dont 180,000 étrangers : ce qui donne à ce pays une moyenne de 1 habitant par 46 hectares environ ; tandis qu'en France, nous sommes 1 habitant par 1 hectare et un tiers.

En d'autres termes, chaque Péruvien a, pour vivre, un espace terrestre de 46 hectares, tandis qu'en France chacun de nous n'a qu'un hectare et une fraction (1).

Ces chiffres comparatifs sont, à mon sens, une des meilleures preuves de l'utilité de l'émigration et des avantages que notre Europe peut trouver à la pratiquer. Plus un homme a d'espace terrestre, donc de facilités d'existence, plus il a de bien-être (2).

---

(1) Ce calcul est basé pour le Pérou sur 160,000,000 d'hectares et 3,500,000 habitants ; pour la France sur 52,000,000 d'hectares et 40,000,000 d'habitants.

(2) Le nombre des habitants d'un pays ne saurait nullement être proportionné à sa superficie, puisque telle contrée est parfois cultivable en totalité, tandis que telle autre ne l'est qu'au tiers. Celle-ci est agricole, celle-là manufacturière, etc. Mais lorsque, comme dans l'espèce, le pays le plus vaste est en même temps le plus riche et le moins habité de beaucoup, il est évident que la répartition plus égale des habitants de ces deux pays est chose à souhaiter.

Si l'émigration, au lieu d'être restreinte à quelques individus privilégiés, était pratiquée en grand, d'une façon nationale et à l'aide de colonies, de sociétés, etc. ; la déserte Amérique se peuplerait et l'Europe, çà et là gorgée d'habitants, verrait s'ouvrir une issue régulière à ses pléthores. De plus,

Cette inégale répartiton de notre espèce humaine sur la surface du sol est d'ailleurs plus sensible et surtout plus bizarre au Pérou même, qu'elle ne l'est généralement dans nos pays européens.

Tandis que la Costa, sur quelques-unes de ses parties, est aussi peuplée que l'Europe, la Sierra et la Montaña sont presque désertes. La Montaña n'a peut-être pas une moyenne d'un habitant par 1,500 à 2,000 hectares. La partie située au bas des Andes, sur les limites du Brésil, est un des pays les plus déserts du globe. Je l'ai sillonnée à plusieurs reprises. On y voyage parfois pendant des semaines consécutives sans apercevoir une seule demeure humaine : pas même des carbets de sauvages. Aussi la nomme-t-on indifféremment le désert, ou plus souvent encore le pays des moustiques: ce qu'elle est avant tout.

Or, comme on l'a vu plus haut, la Montaña est cependant la partie la plus riche et la plus vaste du Pérou : celle qui par conséquent devrait être la plus peuplée. Cette singulière anomalie dans la répartition de la population péruvienne est même si saisissante là-bas, qu'elle frappe les regards avant tout.

Un nord américain qui venait de parcourir le Pérou dans tous les sens et auquel je demandais ses impressions sur ce pays, me répondit avec cette précision pratique du Yankee :

« C'est la plus belle contrée que je connaisse : mais ce

---

nous trouverions dans ces contrées aujourd'hui si rapprochées de nous par la vapeur, de la matière première qui commence à nous manquer et des débouchés nouveaux pour nos magasins encombrés. Ce qu'il faut à l'Europe et surtout à la France, c'est un va et vient de vie, de sève, de richesses, pour notre ruche d'abeilles, qui souffre, parce que depuis la perte de nos grandes colonies, elle n'a plus où chercher son miel et verser ses essaims surabondants.

n'est qu'un contre-sens. Sur la Costa, il y a du monde comme dans New-York, et point de terre: sur la Montaña, de la terre, comme dans nos plaines, et pas d'habitants. »

L'ignorance et la routine ont maintenu jusqu'à ce jour cette inégale répartition, malgré ses inconvénients. C'est aux chefs de ce pays à y porter remède, car les demi-famines et surtout les révolutions, qui fatiguent le Pérou à si fréquents intervalles, sont en partie causées par cette situation. Le gouvernement actuel s'occupe de cela en ce moment même, avec une rare énergie et un système d'ensemble destiné, je crois, à amener de puissants résultats. Nous ne pouvons, présentement, que lui envoyer, par-dessus l'Océan, nos souhaits de réussite : ce que je fais par ces lignes.

De même que tous les autres peuples de l'Amérique du Sud, la nation péruvienne se compose d'éléments divers, très-dissemblables d'instincts, donc d'intérêts et de tendances. C'est encore une des causes du peu de cohésion de ces populations et des troubles partiels qui les agitent.

Au lieu d'être formée d'une seule race homogène, comme nous sommes en Europe, de par le temps et les origines même, cette population contient à la fois par masses, les trois grandes races humaines, qui se partagent notre planète : le rouge, le blanc et le noir. Toutes trois se trouvent là avec les nombreux mélanges qu'elles forment, en quantités inégales, mais suffisantes pour que chacune d'elles influe puissamment sur la race future de ces contrées. Ainsi, presque partout au Pérou, on trouve encore par groupes distincts :

L'Indien ou l'homme rouge, composant la race originelle dans laquelle se fondent les deux autres, tout en la modifiant : comme jadis, sur nos Gaules, les deux

familles romaine puis franque se sont fondues dans notre race gauloise autochthone, tout en modifiant profondément sa nature.

Le blanc, autrement dit, nous Européens : le créole Espagnol, celui qui, comme les Romains chez nous, est venu en conquérant civilisateur, avec sa religion, ses lois, ses mœurs, toute sa nature supérieure : et, de par cette supériorité, s'est établi le maître du pays.

Le nègre, l'africain, amené par le blanc : peu nombreux, mais si tranché de couleur et d'essence que même après plusieurs générations, on reconnaît distinctement sa présence dans chaque famille à laquelle il s'est mêlé.

Enfin, entre ces trois races, ou plutôt faisant partie de la race rouge qu'ils viennent comme ravitailler, arrivent actuellement, les Chinois. Débarqués depuis peu à la suite du reflux californien et des relations américaines de plus en plus fréquentes avec la Chine, ils ne sont encore que sur la côte et peu nombreux, comparativement aux blancs. Mais la puissance numérique de la race dont ils sortent, sa consanguinité évidente avec les indigènes et ses affinités naturelles avec le pays, font prévoir des immigrations puissantes de leur part. On estime que depuis quelques années, il en arrive en moyenne 8 à 10,000 par an. C'est sur la Chine que le Gouvernement Péruvien devra surtout, à mon sens, diriger ses efforts, pour peupler les parties désertes de la République.

Ces diverses races sont encore assez distinctes entr'elles pour qu'on les puisse étudier séparément et ainsi vais-je faire en quelques pages ; afin de montrer les divers éléments humains qui constituent le Pérou actuel.

La base de la nation est l'Indien : en ce sens, qu'il

entre généralement dans le Péruvien plus de sang Indien qu'Européen. On le trouve encore là, dans beaucoup d'endroits, pur ou presque pur, sans alliage perceptible avec nous ou les nègres. De même que dans les deux Amériques, depuis le Canada jusqu'à la Patagonie, il peut être rangé en deux catégories, savoir : l'Indien dégénéré et l'Indien sauvage, qui diffèrent essentiellement entr'eux, bien que tous deux appartiennent à la même race humaine (1).

L'Indien dégénéré ne se rencontre guère que dans les contrées occupées par les blancs, telles la Costa et la Sierra, où il mène une existence à part, sédentaire et cependant analogue à celles des Bohémiens de chez nous : à ce point de vue que son type et ses mœurs dissemblent de plus en plus de ceux du reste de la nation.

Le nombre d'individus appartenant à cette race ne s'élève pas à six cent mille. Si on voulait même ne compter dans ce recensement que les indigènes tout-à-fait purs, on n'en trouverait peut-être pas deux cent mille (2).

C'est tout ce qui reste des cinq millions qu'ils étaient

---

(1) Je ne parle en ce chapitre que des Indiens purs. L'étude des métis qui composent la masse de la nation péruvienne trouvera sa place plus tard.

(2) Cette évaluation est très-arbitraire et ne peut pas ne point l'être.

Au Pérou, comme dans toutes les Républiques espagnoles, nul ne saurait dire où commencent l'indien et même le nègre sur les limites du blanc. C'est comme si, chez nous, aujourd'hui, on voulait dénombrer exactement la noblesse, la bourgeoisie et le peuple. Où commence et finit chacune de ces classes ?

De plus, la masse des indigènes et des nègres s'étant déjà fondue dans le conquérant, soit par alliances, soit par habitudes prises, il faut regarder de près chaque Péruvien pour reconnaître son essence et le regarder avec d'autant plus de soin, que la plupart renient leur portion d'origine rouge ou noire surtout. Le blanc est le gouvernant, l'être de race supérieure : tous veulent être blancs, tous se disent l'être et à l'occasion même vous montrent leurs parchemins : comme dans nos contrées tant de gens se costument de noblesse.

avant la conquête, en 1500. Le reste est mort, comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, sous les maux divers par lesquels il plaît au Créateur de faire finir une race, ou s'est fondu dans le conquérant Espagnol, ainsi que nous le verrons au courant de ce livre.

Sauf quelques différences originelles ou locales, le type physique et moral des Indiens du Pérou est à peu près identique d'un bout à l'autre de ce pays, et même des deux Amériques.

De taille moyenne, bien proportionnés, rougeâtres-noirâtres, demi-cuivrés, ils ont généralement la face large, les traits forts, l'œil vif et parfois voyant clair, mais furtif : l'œil de l'homme qui a peur qu'on ne s'aperçoive qu'il regarde. Tous ont les yeux et les cheveux noirs, la démarche souple, agile et souvent rapide. A peine ils semblent toucher le sol quand ils courent. Beaucoup portent un signe particulier à leur ancienne catégorie du temps des Incas ; ainsi, les oreilles percées, les cheveux nattés, une agrafe en forme de cuiller sur la poitrine, une marque distinctive quelconque, dont ils ne se rappellent plus l'origine, mais qu'ils continuent de porter religieusement. A part cela, presque tous sont vêtus de haillons, sales et négligés de toutes manières, comme sont les hommes et les races qui s'abandonnent avant de mourir !

Au moral, la plupart sont bons et doux, trop doux même dans leur intérêt, généreux, obligeants et naïfs. Rarement ils se battent et presque jamais leurs querelles n'entraînent morts d'hommes. Ils se rudoient parfois quand ils sont gris, mais beaucoup moins que les ivrognes de chez nous ; et, à l'état normal ils ont entr'eux des tendresses infinies.

Ainsi, quand un Indien péruvien part pour un voyage,

sa famille et ses amis, la bourgade entière souvent, vont le conduire jusqu'au dehors de la ville, et là, lui font une sorte d'ovation suprême, pleine des affections les plus touchantes. C'est une coutume qu'ils ont conservée du temps des Espagnols, où le départ pour les mines entraînait presque toujours la mort. Chaque village a son arbre des adieux qui sert de limite à ces conduites, et il y a une danse tout exprès, nommée *cacharparihuai* ou la danse des regrets, exclusivement consacrée à ces occasions. Comme toutes les réunions indo-péruviennes, cela se termine le plus souvent par une ivresse générale qui dure tant qu'il y a de quoi boire. Mais l'affection, cette première loi de l'homme en société, n'en est pas moins au fond de cette coutume.

Ils sont nés intelligents, sagaces, adroits, imitateurs par excellence quand ils veulent ou peuvent l'être encore. Leurs ivrogneries, leurs longues souffrances et surtout les nécessités de dissimulation que leur a inspiré l'esclavage, les ont rendus taciturnes, défiants, dissimulés et menteurs. Mais quand ils sont certains de n'être ni battus, ni spoliés, ils se montrent, au contraire, accueillants, ouverts, joyeux comme des oiseaux en liberté. On leur reproche beaucoup d'être voleurs, et on a raison. Toutefois, ils sont chipeurs plutôt que voleurs, car ils forcent rarement un meuble ou une maison, et presque jamais ne vont jusqu'à l'assassinat. Enfin, bien que craintifs vis-à-vis des blancs, n'agissant guère que sous le coup de la menace et ne résistant à rien, ils sont cependant assez braves entr'eux et très-braves vis-à-vis de certains dangers naturels qui nous trouvent hésitants.

Leurs grands défauts sont la paresse, la saleté et l'ivrognerie. Ce dernier vice surtout dépasse tout ce que

nous voyons sur notre hémisphère. Chacun d'eux boit tant qu'il peut, toujours : et ce qu'il peut est presque incroyable en fait de capacité. Deux, trois, quatre litres de tafia disparaissent parfois dans un gosier indien en une seule journée. L'ivresse chez eux, hommes et femmes, est pour ainsi dire une seconde nature tant ils y cèdent facilement. Tout ce qu'ils gagnent passe en boissons fermentées : chicha de maïs, d'orge ou de bananes, eau-de-vie, tafia, peu leur importe pourvu qu'ils boivent quelque chose de fort et d'enivrant.

En résumé, c'est ou plutôt c'était une race qui, lorsqu'elle n'est pas abrutie par la souffrance, m'a paru de beaucoup supérieure à la race nègre, et, quoique inférieure à la nôtre en général, nous valant, voire même nous dépassant à plusieurs points de vue.

Je sais qu'en parlant ainsi, je heurte beaucoup de vanités et d'assertions contraires. Dans ces derniers temps surtout, on a le plus souvent fait de l'Indien un être lâche, vindicatif, méchant, presqu'immonde, et quelquefois même plus bas placé dans l'échelle humaine que le nègre esclave. Mais, à mon sens, cela est faux ou très-exagéré, comme tout ce qui a une origine intéressée.

En effet, la plupart des détracteurs des Indiens sont des blancs. Or, l'Indien là-bas est leur serviteur, serviteur par force le plus souvent, donc à contre-cœur et servant mal, j'en conviens. *Inde ira*. Mais, s'il pouvait répondre, que n'aurait-il pas à dire sur les façons dont on l'exploite et dont on le traite surtout? Or, en vertu de quel droit, s'il vous plaît? je voudrais bien savoir ce que nous dirions si nous avions à supporter seulement le dixième de ce qu'il subit sans colère et sans haine cependant, sans autre vengeance qu'une si-

lencieuse inertie? Mais ce n'est pas seulement pour notre hémisphère que le grand voyant du dernier siècle. Beaumarchais, a écrit :

« Aux qualités qu'on réclame dans un domestique, combien de maîtres pourraient-ils être valets? »

De plus, quelques écrivains ont fait, de tous les Indiens sans distinction, des mendiants serviles, corrompus et souvent hideux au physique comme au moral. Mais il n'y a là encore, selon moi, qu'une exagération, suite d'une méprise de voyageurs hâtés. La plupart de ces écrivains n'ont guères que traversé le pays, sans le fouiller : et, en conséquence, n'ont eu sous les yeux comme échantillons de la race que les quelques lazzaroni des villes qui leur ont servi de guides ou de domestiques, qu'ils ont étudiés à la hâte, et, sur lesquels ils ont décrit tous les Indiens du Nouveau-Monde. Or, juger une race humaine sur ces échantillons de rencontre : c'est comme si on jugeait l'Italie et la France sur les mendiants de Naples ou les voyous de Paris. Ce sont des Indiens, il est vrai, donc des échantillons de la race : mais le haillon de l'étoffe. Juger l'étoffe sur ce haillon, sans tenir compte de son état exceptionnel, c'est commettre la plus flagrante des erreurs et des injustices.

Je me bornerai à ajouter que, pendant près de trois années, un de mes frères et moi nous avons eu avec nous des Indiens porteurs, rameurs, etc., jusqu'à vingt-cinq à la fois : que par natures et habitudes prises, nous les avons toujours traités de notre mieux, presque comme nous-mêmes, sans menacer ni sévir qu'aux dernières extrémités : et que, sur toutes choses, nous nous sommes attachés à être envers eux d'une équité parfaite.

Or, si leur race était mauvaise comme on le dit, tous nos soins à leur égard eussent été lettres-mortes : en ce sens que nous eussions été abandonnés, pillés, assassinés même par eux à l'occasion. Cependant, bien loin de là, un seul équipage, sur quarante peut-être que nous avons eus, nous a abandonnés en route ; nous n'avons jamais perdu que des objets insignifiants ; et, pour certains services, tels que chasses, pêches, courses, commissions, etc., je n'ai nulle part rencontré serviteurs préférables.

Tous, sans exception, sont catholiques et même catholiques très-croyants, bien qu'ils le soient à la manière des païens d'avant Notre-Seigneur.

Ainsi, ils ont, çà et là, confiance dans une statue ou une image de Jésus-Christ ou de la Vierge ou d'un saint quelconque, généralement le patron de la ville ou du village de leur résidence. Cette foi va jusqu'à la passion : à ce point que, comme à Naples le jour de saint Janvier, il ne faudrait pas avoir l'air de douter d'une façon quelconque, sous peine de passer pour un hérétique, *un chien sans baptême*, comme ils disent, c'est-à-dire le dernier individu de l'espèce humaine. Ils regardent avec un dédain commisératif l'image ou la statue de la ville voisine, quelle qu'elle soit, n'importe, du même saint ou de Notre-Seigneur. Ils l'envient s'ils la croient plus puissante que la leur. Mais ils n'en aiment et n'adorent qu'une seule : celle de leur coin natal.

Ne les méprisez pas, qui que vous soyez, vous qui lisez ces lignes ? Si vous sondiez votre être avec soin, au fond, plus ou moins au fond selon votre degré de lumières, vous y trouveriez au moins le germe de ce sentiment : Dieu protége la France !

Ainsi, pour citer un exemple de leur nature religieu-

se, les Indiens de Cuzco ont une confiance fanatique dans le Christ des tremblements de terre. Il est représenté par une statue de bois ornée de longs cheveux dénoués et d'une jaquette blanche à la grecque. Si on changeait cette statue, ou seulement une partie de son costume, il y aurait émeute à Cuzco. C'est le palladium de la ville, et les jours où on le promène, le pays est en fête comme si les Incas y revenaient.

A l'heure dite, on va chercher l'image à l'église. Une procession s'organise promptement, escortée d'une foule immense qui suit avec amour, en interpellant la statue des noms les plus tendres, en lui envoyant des baisers, en gambadant autour d'elle avec des hurlements et des cris joyeux. Mais, à la fin de cette promenade plus ou moins longue, selon le jour, au moment où l'image est près de rentrer dans l'église, et, par suite, d'abandonner ses fidèles, la scène change brusquement. On lui demande de rester dehors, de ne rentrer que ce soir, demain, jamais : puis, pour obtenir cela d'elle, on multiplie les efforts à l'indienne. Injures de toute sorte, malédictions, désespoirs, larmes, rixes manuelles même; tout est essayé. La procession est souvent contrainte à se défendre par la force, tant la foule adorante s'acharne pour empêcher l'impassible crucifié de rentrer dans l'église.

Par contre, une fois l'image disparue, l'ivresse morale cesse comme par magie et l'ivresse physique commence. Elle dure tant qu'elle peut, ce qui n'est pas long en général, parce que, dès avant la nuit, il ne reste plus de case indienne dont les habitants ne soient tous couchés dans leur raison noyée. Vous diriez les antichambres de la Belle au bois dormant, où tout s'étale et s'endort, comme ces dix mille bienheureux que

Goëthe nous montre se vautrant dans un pré!

A les voir et à les entendre, on les prendrait pour des idolâtres accomplissant une cérémonie de l'ancien culte du soleil, suivie d'une saturnale romaine; jamais pour des chrétiens fêtant Pâques ou la Trinité.

Quant aux pratiques de notre religion, tous reçoivent les sacrements du baptême et même du mariage, vont régulièrement aux processions, honorent, payent et servent leur curé; enfin et surtout observent très-exactement le repos pendant les jours de fête. Mais demandez-leur ce que prescrivent les commandements de Dieu, aucun d'eux n'en sait le premier mot: et si, par aventure, il en pratique quoi que ce soit, croyez bien qu'il ne le doit pas à son instruction.

Superstitieux comme tous les malheureux, ils ont une foule de crédulités plus bizarres les unes que les autres, auxquelles ils restent fidèles avec une constance touchante d'ailleurs, parce qu'elle procède avant tout du respect des ancêtres. Chose singulière, ils laissent, sans souci, leurs vieux parents végéter misérables jusqu'à mourir dans le coin où les retient leur âge; mais tout ce que ces mêmes parents et les pères de leurs pères ont aimé ou adoré, ils l'aiment ou l'adorent sans hésiter et avec un culte qui grandit par le temps au lieu de décroître.

Ainsi, pour rien au monde, ils ne veulent approcher de certain monument, ou de tel fleuve: toucher à tel animal: passer à certaine place sans saluer ou surtout sans y jeter une pierre. Il y a des points de leurs routes, qui, à raison de cette coutume, forment de véritables amoncellements de cailloux. Et cela, parce qu'un de leurs aïeux est tombé à cet endroit, il y a parfois deux ou trois siècles et plus: parce que tel animal a tué leur

père, ou qu'un Inca est mort à cette place : dit la tradition, qui souvent n'est qu'une fable.

Sur à peu près toutes choses, ils ont des crédulités étranges, presqu'insanes pour nous, mais souvent douées d'une poésie naïve pleine de charmes. Ainsi, d'après eux, tout dans la nature vit, pense et parle, bien plus que nous. La montagne, le fleuve, les pierres, les fleurs ont une existence que Dieu nous donnera quelque jour, à nous aussi. Et, dans cette vie future, leur rêve surhumain, tout est si doux, si tendre, si chastement amoureux qu'on dirait un long baiser : l'amour infini, sans mesure et sans lendemain,

> Du pur séjour ou l'esprit seul s'envole,
> Où les anges amoureux se parlent sans parole,
> Comme les yeux aux yeux.
>
> LAMARTINE.

Ah, si leur croyance était fondée ! Si la montagne ou la fleur vivaient cette rêverie divine qu'on nomme l'amour, comme j'en sais un du moins parmi les hommes qui changerait d'existence avec elles.

Ils sont très-soumis à leurs gouvernants, et, malgré les incarcérations et les coups souvent injustes qu'ils en reçoivent, il est rare qu'un Indien se révolte autrement qu'en quittant la bourgade où il a été maltraité. Leur nature douce, indolente et fatiguée ne sait résister à rien, pas même à l'iniquité flagrante, qui cependant leur est très-pénible. Aussi, la meilleure manière d'obtenir d'eux quoi que ce soit est-elle d'être à leur égard d'une justice parfaite.

Sous la domination espagnole, ils formaient une caste à part, esclave par naissance, comme les ilotes de Sparte. La révolution les a affranchis et c'est même, à

mon sens, son principal titre de gloire, bien qu'il se trouve un auteur contemporain, un Français, je le dis avec regrets, qui blâme cette mesure ! parce que depuis elle, dit-il, les voyageurs n'ont plus autant de porteurs à leur disposition ! En vérité, l'égoïsme est un singulier prisme !

Malgré cet affranchissement, les Indiens étaient restés astreints à une taxe et à certaines redevances locales en dehors de celles des autres citoyens. Avec une haute raison humanitaire et politique, qu'on ne saurait trop louer, le maréchal Castilla, l'un des plus illustres présidents du Pérou, leur a restitué le droit commun. Il résulte de là que ceux d'entr'eux qui sont sans énergie travaillent et louent leurs services encore moins que par le passé ; ce dont se plaignent beaucoup leurs maîtres et le jeune voyageur du précédent alinéa, dont les doléances ingénues sont même sous ce rapport véritablement drôlatiques. Mais il en résulte aussi, que tous ceux qui ont conservé quelque virilité, et c'est la masse, montent peu à peu parmi les blancs et augmentent d'autant la nation. Or là, est le grand point.

Par infériorité de race, mais surtout par ivrognerie paresseuse, leur vie à tous, presque sans exception, s'écoule dans une misère matérielle presqu'indicible.

Ainsi, en fait de vêtements, ils n'ont en général que celui qu'ils portent ou plutôt qu'ils portaient, car ce ne sont le plus souvent que des lambeaux. Les mendiants napolitains sont mieux mis qu'eux. J'ai vu des Indiens se considérer comme vêtus, sous prétexte qu'une moitié seule du haut de leurs jambes portait un reste de pantalon, retenu à son ancienne place par une ficelle-ceinture. Leur maison, quand ils en ont une, se compose

d'une hutte en terre, ou en pierres, ou en branchages, selon le pays : car partout l'homme conforme sa demeure aux matériaux qu'il a sous la main. Beaucoup vivent sur les voies publiques des villes, où couchés çà et là, dans les tambos ou caravansérails communs, dans les églises, et surtout dans la demeure de leur patron du moment. La plupart sont commes les béats d'orient dont parle Musset :

N'ayant ni sou ni poche et ne pensant à rien :

Si ce n'est à ne travailler que juste ce qui leur en faut pour boire et se rendormir !

Leurs métiers ordinaires consistent à cultiver autour d'eux les quelques animaux et végétaux indispensables à leur nourriture quotidienne. Ainsi du maïs dont ils fabriquent une pâtée remplaçant le pain et surtout une boisson fermentée nommée *chicha* qu'ils adorent : quelques légumes, principalement des pommes de terre, que dans la Sierra ils font geler pour les durcir et les conserver : des cannes à sucre, pour en tirer de la mélasse et du tafia : cinq ou six cotonniers ou bombonaza, pour tisser leur jupe ou leur chapeau, etc., etc.

Ils élèvent surtout des animaux, parce que cela leur coûte moins de peine que la culture : ainsi quelques poules et oiseaux divers pour en avoir les œufs : une chèvre qui leur donne du lait pendant sa vie, de la graisse après sa mort : des pullulants cochons-dindes, pour en manger les petits ou les pères à l'occasion : un mouton ou deux un llama, une vicogne, c'est-à-dire de la laine : des porcs surtout qui leur représentent à la fois du cuir, de la chair et de la graisse : enfin un cheval, un mulet ou un âne, rôdant en liberté autour de leur carbet.

Avec cela ils vivent. Mais végétaux et animaux, les

uns et les autres ne sont jamais élevés par l'Indien que le moins qu'il peut, sans soin ni amour, au plutôt fait, comme une besogne fastidieuse.

En dehors de ces nécessités d'existence, chacun d'eux, désirant de temps à autres un bijou pour sa femme, une flûte pour lui-même, un coup de tafia pour tous les deux, se loue moitié de gré moitié de force, à porter les bagages des voyageurs, guider les mules, faire les courriers, ramer, garder le bétail, servir, etc. A peu près comme font les lazzarones-facchini de l'Italie, avec la même indifférence pour le maître et le travail du moment, le même phlegme apathique ou empressé selon leur degré de besoin — et cela par les mêmes raisons climatériques.

Tomar chicha, mangiare macaroni : tel est le rêve unique, l'unique nécessité, le fond de la langue, le fond de la vie de l'un comme de l'autre.

Leur idonéité principale consiste à porter des fardeaux, ce qu'ils font très-habilement, malgré leurs chemins impossibles, et en parcourant des distances quotidiennes de 20, 30 et même 40 kilomètres. Leur charge moyenne est de 30 à 37 kilos. A vide, ils font des courses presqu'extraordinaires de vitesse et de durée : ainsi, jusqu'à cent kilomètres par jour, pendant plusieurs jours de suite, et cela sans paraître fatigués, s'ils n'ont pas une raison pour affecter de l'être. Ils suivent votre mule ou votre cheval au trot, durant des heures consécutives, en soufflant dans leur flûte de pan ou en criant : et, le soir, au bivac, ils sont moins pressés de se reposer que ne le sont votre cheval et vous-même.

Chemin faisant, ils peuvent se contenter pendant tout un jour de quelques boulettes de coca. Ils sont parfois extraordinaires de sobriété. Quatre ou cinq cigarettes,

ou deux *acullicos*, avec quelques bananes grillées le soir : voilà tout ce qu'il leur faut par jour pendant dix journées de suite au besoin : s'ils le veulent, si vous leur plaisez, s'ils ont confiance en vous. Par contre, si on leur donne ou s'ils trouvent une prébende à discrétion, ils mangent à ne s'arrêter plus : comme font nos Arabes du Sahara, avec lesquels ils ont beaucoup de similitudes. On dirait les mêmes nerfs, flanqués des mêmes estomacs de caoutchouc, au service de la même philosophie misérable et sensuelle. Seulement si les uns ne sont jamais ivrognes, les autres sont rarement féroces. J'aime mieux les Indiens.

Presque tous entendent et parlent l'espagnol. Mais leur langue entr'eux est le Quichua auquel chacun d'eux, selon le pays qu'il habite, mêle certains mots et idiômes particuliers. Quand on le leur parle, ou qu'on tente de l'apprendre, ils raillent volontiers les essais malencontreux qu'on fait, en vous disant par exemple :

« Comme tu es brute, patron ? Tu ne sais même pas dire : *mana ti ancho* : je n'en ai pas. On a donc de tout dans ton pays, que tu ne sais pas répondre cela ! Alors pourquoi viéns-tu dans le nôtre ? »

Il est bon d'ajouter que *mana ti ancho*, je n'en ai pas, est le fond de la langue et de la défense des Indiens, pour refuser tout ce qu'ils ne veulent pas donner. Je me suis vu, sur nos routes, entrer successivement dans vingt carbets d'indiens, et, pour or, promesses, menacés, en vue d'avoir une provision quelconque, n'obtenir invariablement que ces trois mots sacramentels.

En dehors de la boisson, qui, peut-être, à l'origine du moins, a été pour plusieurs d'entre eux, ce qu'est l'absinthe pour bien des buveurs, une manière d'ou-

blier, leurs plaisirs se bornent à peu de chose. Ce sont des chasses ou des pêches, tant qu'ils peuvent : des spectacles forains ayant nombre d'analogies avec les nôtres : des réunions dansantes et musicales dont les allures ou les sons monotones indiquent la mélancolie de leur nature : et, pardessus tout leurs incessantes ivresses, soit privées, soit en commun.

Leur danse la plus usitée consiste en une ronde uniforme, lente et presqu'automatique, qu'ils ne mouvementent que dans les fêtes d'adieux. Alors seulement ils lèvent et baissent incessamment la tête, en la tournant de côté à mesure qu'ils tournent. Une autre de leurs danses s'exécute aussi deux à deux, face à face, sur place et sans s'agiter qu'à la fin de chaque figure. Enfin ceux qui aspirent au rang de blancs imitent avec assez de grâce les danses créoles : mais il n'y a qu'eux. Jamais l'Indien pur ne prend quoi que ce soit des mœurs du conquérant : ce serait à ses yeux commettre une sorte de sacrilége dont il s'abstient religieusement.

En fait de musique, soit pour se distraire, soit pour danser, ils emploient la guitare ordinaire : la mandore (bandurria), sorte de guitare dont les cordes sont en fils de laiton, qu'on touche avec une plume : et une flûte en roseau, à six trous, cinq sur la longueur et une sur le côté, qu'on nomme la *quena*. Presqu'invariablement leur musique est douce, mélancolique, plaintive même. La quena surtout a des sons d'une tristesse sinistre, qui dans une de leurs manières d'en jouer, consistant à souffler au fond d'une cruche, aurait pu servir d'accompagnement aux pleureuses de l'ancien temps. On ne trouverait peut-être pas dans tout l'arsenal des concerts humains un bruit à la fois plus lugubre et plus sonore. C'est à faire accourir des cochers de corbillard, à rani-

mer des squelettes, pour se trémousser sous cette mélodie de la mort!

Sur cette musique ou même en dehors d'elle, ils chantent parfois des espèces de stances à refrains, sur lesquelles je reviendrai à propos des sciences et arts. Mais leur véritable poésie, celle qui touche quiconque les étudie avec un peu de soin, est la mélancolique affection qu'ils gardent aux souvenirs de leur race. Chacun d'eux, si abruti qu'il est par la misère ou la boisson, conserve en son cœur et manifeste en toutes occasions le plus pieux des respects pour le passé de ses aïeux. Ainsi jamais ils n'approchent d'un monument des Incas, sans se découvrir ou traduire leur respect par quelque signe extérieur. Cuzco, leur ancienne capitale, est encore pour eux la ville sainte et dès qu'ils l'aperçoivent à l'horizon, ils rejettent la chique de coca qu'ils ont à la bouche, comme s'ils ne devaient plus faire autre chose qu'admirer. Tout ce qui leur reste de pensées et d'amours intimes est pour ce passé perdu! Ainsi au déclin des ans, le reste du cœur est pour les êtres aimés pendant les jeunes jours! Le souvenir! cela vaut peut-être mieux que la réalité même. En tout cas, c'est la consolation d'ici-bas : car c'est encore une espérance, celle de se retrouver ailleurs.

Tel apparaît l'indien du Pérou, quand on l'étudie avec attention, au lieu de le regarder en passant. C'est d'ailleurs une race s'éteignant de toutes les manières et avec une rapidité qui montre mieux que tout le néant éphémère de l'homme en ce monde.

Il y a trois siècles et demi, pas plus, à quinze cents lieues de notre continent, vivait, civilisée à sa manière, une race humaine comptant plusieurs dizaines de millions d'êtres. Une autre race plus forte et plus avancée

de civilisation, la nôtre, débarque à l'aventure sur cette terre lointaine alors.

Et voici qu'aujourd'hui, l'une de ces deux familles-frères, exploitée à outrance, traquée, détruite par les nouveaux arrivants, nous, ne forme plus ni une nation, ni même une catégorie d'êtres distincts ! Ceux d'entre elle qui ont encore quelque virilité s'absorbent dans nos rangs et s'efforcent de s'y confondre. Les autres se meurent. Ce n'est plus qu'un débris respirant encore, mais déjà si enfoui dans les herbes montantes, qu'avant trente ans, la fin du siècle, on ne trouvera plus ses traces que sous le sol qui l'a portée !

Or, ces disparitions de races s'accomplissent toujours et partout, autrefois et aujourd'hui, chez eux comme chez nous, exactement de la même façon et avec les mêmes phases, sans qu'il y ait d'autres différences que dans nos esprits ! Nos Bohémiens, dont on a tant et si vainement recherché l'origine perdue, ne sont peut-être pas autre chose que des indigènes d'avant nos pères : les autochtones de l'Europe encore déserte : les premiers asiatiques-européens. Ces étranges anomalies, qui passent au milieu de nous, errantes, rebelles, dédaignées, gitanes enfin pour tout dire, sont probablement nos premiers aïeux !

Naître, passer et mourir : voilà la vie de tout ici-bas. Les uns meurent d'un seul coup, comme Carthage, et il ne reste rien d'eux. Les autres s'en vont peu à peu en débris sans force, qui s'éparpillent et disparaissent : comme la Pologne ou les Indiens. Leur seule ressource est de passer parmi les vainqueurs, chose pire que la mort. Mais que voulez-vous qu'on fasse, quand on est le plus faible? Il faut épouser son meurtrier ou mourir ! Pauvres Peaux-Rouges, pauvre Pologne !

Les Indiens sauvages qui forment la seconde catégorie d'indigènes américains habitent la Montaña et surtout le désert proprement dit, c'est-à-dire une autre contrée que celle dont ce livre traite.

Ils vivent réunis par petites tribus, menant une existence plus misérable encore que celle de leurs congénères, les indiens dégénérés. A tous égards, c'est l'animal sauvage comparé à l'animal domestique : c'est-à-dire plus malheureux en apparence, sans soins, sans règle et sans lois : mais ayant du moins une vie propre, et non la vie d'autrui. S'il me fallait choisir entre ces deux misères, ce n'est point, à coup sûr, parmi les premiers que j'irais planter mon carbet.

Maigres mais nerveux et robustes même parfois, toujours libres et farouches, souvent féroces, ils repoussent toute civilisation. La plupart sont en luttes incessantes, soit entr'eux, soit avec leurs voisins. Chacun d'eux vit plus ou moins mal de chasse et de pêche, au fond des bois ou sur les plages, sous un carbet d'aventure, où il ne séjourne que le temps d'exploiter les animaux du pays qui l'entoure. C'est le sauvage dans toute l'acception du mot.

Le volume intitulé *le pays indien* sera consacré en grande partie à la description de leurs mœurs farouches. Je me borne donc dans le présent travail au portrait des peaux-rouges dégénérés que je viens de tracer.

A côté des Indiens, au-dessus d'eux et les gouvernant par droit de nature supérieure non moins que de conquête, sont les blancs, les Espagnols. Beaucoup se vantent d'une pureté de sang absolue, maintenue intacte à travers les âges. Mais, pour une prétention fondée, il en est cent d'au moins contestables. Si, par

hasard de situation, quelques familles sont restées pures de tout mélange avec les indigènes, elles se sont si bien modifiées par le climat et les mœurs qui les entourent, qu'elles ne font même pas tache grise sur la teinte universellement rougeâtre de la nation.

En réalité, le métis, autrement dit le blanc mélangé d'indien, forme la base de la population de toutes les républiques espagnoles, comme le mulâtre forme la base de la population du Brésil. C'est le canevas sur lequel s'agglomèrent toutes les autres races, Indiens, Nègres, Chinois, Européens de nations diverses. Presque partout un alliage quelconque, nécessaire d'ailleurs pour raviver notre sang européen appauvri par le changement de climat, a modifié les apparences du blanc, aussi bien que ses instincts et ses mœurs, toute sa nature enfin.

Ainsi que je l'ai dit en commençant ce chapitre, cette essence d'êtres constituant désormais la grande généralité des Péruviens et non plus une race à part, comme les Indiens, nous l'étudierons avec la nation péruvienne.

Les *nègres* sont les mêmes que dans toutes les colonies européennes où leur race est récemment libérée, autrement dit des êtres de notre espèce évidemment, mais inférieurs à nous et même aux Indiens. De plus, des affranchis d'hier qui, sous les enivrements de leur fraîche liberté, se roulent dans les désordres et la paresse, comme des écoliers au sortir du collége. On dirait de récents parvenus d'humanité, tant ils ont à maints égards les qualités et les défauts des parvenus.

Soit par nature, soit par situation, la plupart sont vaniteux, inintelligents, entêtés, ignorants, sensuels, dissimulés, menteurs, vindicatifs et surtout paresseux au-delà de toute expression, bien plus encore que les Indiens. Mais ils sont en général très-rustiques, robus-

tes, aimants du maître, fidèles à leurs amitiés, dévoués et reconnaissants, surtout envers les blancs dont ils ont eu à se louer. J'ai eu, pour domestique, un nègre récemment affranchi qui s'était pris d'affection pour moi et voulait me reconduire jusqu'en Europe, malgré tout ce que j'avais pu faire pour le détourner de ce projet.

« Le seigneur ne me paiera pas, disait-il en pleurant. Je le servirai pour rien et je ferai moi-même mes habits. »

Mais les services de Lino étaient trop chers pour moi devant l'éventualité des caprices ministériels. Je résistai. Il est mort aussi celui-là, avec tant d'autres que j'ai aimés, qui me l'ont rendu et dont je n'ai plus sur terre que les silhouettes pâles que prend cette cire immatérielle qu'on nomme la mémoire !

Cédant à ses instances affectueuses, je l'avais emmené au retour jusqu'à Cayenne : et là, pour l'établir de mon mieux avant mon départ, je lui avais facilité de monter une pêcherie avec des hommes de sa couleur. Peu de temps après mon retour en Europe, il s'est noyé, probablement en se jetant à l'eau de lui-même, ce qu'il faisait à tout propos, sans savoir nager, mais sûr de s'en tirer, disait-il, parce qu'en tapant comme il pouvait faire, on n'enfonce jamais ! Et en effet, sans nager, il s'escrimait si bien sur l'eau, à coups de poings et à coups de pieds, qu'on avait le temps de venir à son secours. Pauvre Lino, il aura voulu faire cela tout seul!

....Il dort maintenant dans les goëmons verts.

Sociables, avides de louanges, respectueux des lois qu'ils comprennent, soumis à leurs chefs, les nègres sont presque tous animés d'un vif désir d'améliorations,

qui doit tôt ou tard relever leur race de l'état d'infériorité où elle est d'un bout à l'autre du globe. Mais que de chemin ils ont à faire, hélas! pour arriver seulement au niveau du dernier d'entre nous! Partout où ils sont livrés à eux-mêmes sur le Nouveau-Monde, sans l'exemple et la main du blanc pour les maintenir, ils se laissent retomber à une dégénérescence presque bestiale. Nos deux races rouge et blanche, abandonnées au désert, décroissent rapidement et à des degrés si voisins de l'homme primitif, qu'entre les anciens et les nouveaux sauvages, il n'y a plus que des nuances. Mais la race noire tombe bien plus bas encore. C'est presque l'homme tombé bête. J'ai vu, tant à la Guyane que dans différentes parties du Brésil et du Pérou, des nègres sauvages devenus si voisins de la brute par les mœurs et les apparences mêmes, que je me demandais en les étudiant, s'il n'y avait pas moins de différence entr'eux et les singes qu'entre nous et eux?

Leur force matérielle est généralement plus grande que la nôtre et souvent très-remarquable. On voit sans cesse là-bas des nègres porter des fardeaux et faire différents actes musculaires bien supérieurs à ce que nous voyons faire chez nous, par nous. C'est, il est vrai, la force massive et bestiale plutôt que nerveuse, mais ce n'en est pas moins une puissance très à considérer dans un fait d'alliage humain.

Par contre, il en est d'eux comme du Porthos de notre bon Dumas. Leur force n'est point dans leur cervelle. Ce Lino dont je racontais tout-à-l'heure l'affectueux dévouement, s'était mis (ou plutôt je lui avais mis) en tête d'apprendre à lire et dans ce but je lui avais donné des alphabets, puis plusieurs maîtres consécutifs. Pendant des heures de suite, chaque jour, il ânonnait

ses lettres à voix haute, au grand dépit de mes oreilles. Cependant jamais, en plus d'une année d'efforts continus, il n'est parvenu à épeler au-delà d'un mot ou deux. Il avait beau, pour s'incruster ses lettres dans la tête, se la frapper de tous côtés à tuer un chien sous chaque coup. Son crâne laineux résonnait sans se bossuer, mais rien ne pénétrait jusqu'à la cervelle. Dès le premier tiers d'une ligne, sa mémoire et ses idées se troublaient comme si son esprit fatigué ne pouvait pas aller au-delà. Puis son cerveau, ne fournissant plus à sa langue qu'un salmigondis de lettres inintelligibles, il lui fallait s'arrêter.

On dirait et je crois que le soleil torride de leur Afrique, ayant peu à peu épaissi leurs crânes, les a différenciés de nous par un avantage et une infériorité, l'un et l'autre à la fois. Ils nous sont supérieurs en force et en santé, inférieurs en intelligence, en mémoire, en tout ce qui touche au pur esprit. Sous l'influence de leur climat probablement, l'écorce du fruit a en partie absorbé le fruit lui-même. Le crâne a pris sur la cervelle.

Leurs idées religieuses sont bizarres, presque insaisissables, encore empreintes des superstitions bestiales de leur patrie africaine où les animaux sont à la fois des objets de culte et de mépris mélangés. Ainsi, beaucoup d'entre eux se prétendent les maîtres des serpents, en ce sens qu'ils leur commandent et par suite peuvent être impunément mordus par eux. Puis, tout en se disant leurs souverains, ils les traitent avec des vénérations bizarres rapportées de l'Afrique. Culte et gouvernement, l'un et l'autre leur coûtent parfois la vie, parce que les reptiles, sans égards pour leurs maîtres-adorateurs, les mordent souvent. Mais les pauvres sorciers n'en persistent pas moins dans leurs pratiques tradi-

tionnelles. C'est chez eux comme un besoin instinctif de jongler avec des serpents.

Enfin, presque tous sont plus ou moins initiés et croyants à certaines cérémonies sacrificatoires, qu'ils exécutent à diverses époques annuelles, sur le bord d'un fleuve ou au fond d'un bois, mais toujours dans un mystère aussi complet que possible. Jadis, ils prenaient volontiers pour victime, une blanche, un enfant ou au besoin un des leurs. Mais depuis longtemps déjà, les sacrificateurs aussi bien que les fidèles, se contentent d'un bœuf ou d'une poule même qu'ils égorgent avec force incantations et cérémonies inconscientes comme toute leur nature.

Ces pratiques, très-suivies parmi les nègres frais débarqués d'Afrique, disparaissent incessamment chez les autres, à mesure que le temps leur fait oublier leur patrie originelle. Les cafres, ceux qui ont deux sangs nègres contre un blanc, les exécutent encore ; mais les mulâtres les ont tous et toutes abandonnées. Chacun d'eux, d'ailleurs, plus ou moins, perd ses barbaries d'origine dans l'égalitarisme salutaire de notre époque, et, peu à peu, sans même s'en apercevoir, prend la religion, les mœurs, la nature entière de la race dominante qui les entoure, c'est-à-dire de nous blancs. La féroce Afrique s'attiédit aux souffles américains.

Leur existence, comme celle des Indiens, diffère selon qu'ils habitent avec les blancs ou vivent en fugitifs au fond des forêts. Plus tard, en traitant du Brésil qui, bien plus que le Pérou, est la patrie du nègre américain, et où, par suite, on trouve encore beaucoup d'esclaves marrons ; je raconterai leur vie. Quant aux autres, la plupart sont en condition ou exercent certaines professions spéciales. Ainsi, récemment encore,

à Lima, tous les marchands d'eau étaient nègres. Ils allaient de porte en porte, montés à bourriquet, avec deux petits tonneaux, versant à chaque porte l'eau à leurs pratiques; pressant incessamment à coups de talons ou de poignards leurs montures épuisées; mais sur toutes choses bousculant le monde avec des insolences préméditées qui ont amené leur suppression.

Quand ils ont un métier, une profession, une ville même où leur espèce s'est parquée, ceux-là seuls d'entre eux qui deviennent mulâtres les quittent. Les autres restent là comme confinés. Leurs instincts sédentaires et surtout leur couleur les empêchent de sortir de la condition dans laquelle vivaient leurs pères. Le reste du pays, blancs et Indiens, les regarde de haut en bas comme des êtres d'espèce inférieure nés pour vivre esclaves, et que la générosité seule de la République a libérés. Tout en souffrant de ces mépris, les nègres ne font rien pour les fuir ou les combattre, si ce n'est s'en dédommager entr'eux par des vanités incroyables.

Il résulte de là qu'ils se fondent bien plus difficilement que l'Indien dans la masse du pays. Presque seules même, les négresses, par leurs enfants mulâtres, se mêlent aux blancs. Quant aux noirs, ils ont l'air satisfaits et fiers même de garder leur caste, pourvu qu'ils y restent dans la paresse absolue, qui est pour eux le privilége principal de leur fraîche liberté. On ne peut que difficilement se faire une idée de ce qu'ils sacrifient à cette passion dominante de leur nature. Ainsi, jusqu'à vivre exactement comme les animaux sans bouger de place pour quoi que ce soit, pendant des journées entières et sans faire autre chose que dormir, ou tout au plus écouter le vent dans les arbres.

Par contre, au hasard d'une fête où leur vanité pourra faire étalage de toilette, ils se réveillent doublement pour ainsi dire, semant l'argent, leurs peines, leur sang même s'ils trouvent à le placer, avec une prodigalité sans limites. Peu leur importe de tout faire pourvu que demain ils soient sûrs d'avoir une nuit de saturnale et d'abord d'apparat. Puis, cette nuit venue, ils sont ivres avant de la commencer : ivres de plaisir, car ils boivent peu comparativement aux Indiens. C'est même plus que de l'ivresse : une sorte de délire qui s'empare d'eux à la pensée d'être en fête.

Il faut avoir vu un bal de nègres pour comprendre bien cette cohue puante et bondissante, dont l'aspect, à certains moments, n'a plus rien de l'homme.

Quelque chaleur qu'il fasse, la salle est close comme une prison. Un thermomètre, chose inconnue parmi eux, y marquerait 50 degrés, la chaleur du Sénégal, leur patrie. Çà et là, devant des bancs de bois tendus de toile rouge, l'assemblée vêtue du mieux qu'elle peut, cause bruyamment. Tous font les personnages importants avec une impudence de valetaille, si exagérée que, parfois, on n'en croit pas ses oreilles. Ainsi, l'un a déjeuné le matin avec son frère ou son cousin, ministre des affaires étrangères, qui le fait appeler chaque fois qu'il y a quelque grande question en litige. L'autre a dîné la veille chez sa mère, la princesse, dont il administre la fortune. Celui-ci, pour venir, a laissé un bal de blancs donné par son petit-père, le président. Puis, tout en parlant, chacun d'eux évente à coups de mouchoirs son visage luisant de sueur montante : étale ses jambes, relève sa cravate, rajuste ses cheveux, etc.: en un mot, singe de son mieux les créoles surtout dans leurs ridicules.

On dirait, à premier aspect, qu'ils se moquent de leurs maîtres passés ou présents. Mais c'est bien vraiment la vanité copiste de Lafleur ou Latulipe, dédommageant sa récente humilité par toutes les glorioles qu'il a vues passer dans les antichambres de sa servitude.

Cependant, tout à coup, la musique, cette passion favorite du nègre, retentit. Aussitôt, chacun rompt ses vanités causantes et prend place pour la contre-danse. Durant les premiers moments, ils dansent en jeunes premiers qui ont peur de se chiffonner, en scandant leurs pas et leurs mouvements comme des automates à cadences. Cela est de bon ton de danser ainsi, puis, les habits coûtent cher et se déforment facilement ; il faut les ménager. Mais peu à peu, très-vite, la musique et leurs propres mouvements les grisent. Leurs membres s'agitent à faire croire qu'ils ne peuvent plus les contenir. Une joie sensuelle illumine leurs traits. Leurs dents brillent : leurs yeux sortent. La sueur du plaisir passionné baigne leurs faces luisantes. L'orchestre presse ses sonores ronflements : hommes et femmes, tous bondissent; puis , presqu'aussitôt, tous chantent et hurlent, emportés par le bonheur.

Ce n'est pas une contre-danse, c'est le galop de l'Opéra. Ce n'est plus un bal d'hommes, c'est un sabbat de possédés.

Cependant, d'âcres odeurs planent sur la salle. La lueur enfumée des quinquets se voile sous des nuages de poussière. La musique et les cris des danseurs se confondent en un bruit rauque. On ne voit désormais qu'une tourbe confuse, n'ayant plus de l'homme qu'une apparence vague perdue dans l'animalité. La bête a pris le dessus de l'esprit, et on se sent comme inquiet de se

trouver seul parmi tous ces orangs bondissants, qui semblent n'être pas de nous!

En résumé, on peut dire de cet être qui a soulevé de nos jours tant d'assertions contraires, également exagérées à mon sens, qu'il est le dernier échelon de notre espèce : celui qui peut-être la rattache aux autres animaux; mais que, malgré tout, il est de nous, par l'aspect, la parole, la pensée. C'est donc notre devoir fraternel, prescrit par la religion, de faire de notre mieux pour qu'il grandisse et se confonde en nous. Qui sait si dans les desseins de la Providence, il n'a pas pour mission de raviver, avec sa force corporelle, nos natures blanches fatiguées par le temps ou la pensée? L'humanité est comme les familles; elle a besoin de se croiser pour se vivifier!

Les derniers arrivés au Pérou, les Chinois, dont l'émigration contemporaine ne fait guère que commencer, vivent jusqu'à ce jour en dehors du pays, à part, et seulement sur quelques points de la Costa. Là, comme en Californie, associés entre eux par une sorte de franc-maçonnerie latente ou même avouée, ils gardent à la fois leur religion, leurs institutions, leurs mœurs et jusqu'à leur génie asiatique et chinois. Patients, laborieux, épargneurs, imitateurs par excellence, âpres au gain, rusés, trafiquants, voleurs; ils font fortune le plus vite qu'ils peuvent, et, dès qu'ils ont amassé ce qu'ils voulaient, retournent chez eux vivants ou morts, car souvent ils font remporter leurs corps.

Il semble que leur race vieillie, n'ayant plus de quoi vivre sur leur terre usée comme elle, vienne là chez ces jeunes gens américains, riches et dépensiers, pour ramasser les miettes de leur jeune gaspillage. L'usurier chez le prodigue! Puis, dès qu'elle a son sac plein, elle

s'en retourne en hâte loin de ce bruit, de ces plaisirs, de tout ce mouvement juvénile qui trouble ses séniles habitudes. Son être vieilli ne se retrouve heureux qu'à l'ombre de ses pagodes en ruines, avec ses magots difformes, dans les décombres moisis de sa civilisation cinq ou six fois millénaire.

Tel est l'état actuel, au Pérou, des diverses races humaines, qui composent la population. Chacune d'elles se subdivise naturellement en familles comme les Arabes de notre Algérie par exemple, se fractionnent en tribus, ou comme l'Europe elle-même se subdivise en nations. Ainsi, parmi les Indiens, les uns sont Aymaraës, les autres Huambisas, etc. : parmi les blancs, les uns sont Espagnols, les autres Nord-américains, Français, etc. Mais ce livre ne comporte pas ce détail insignifiant d'ailleurs. Il suffit des explications précédentes pour faire bien saisir la multiplicité des éléments de la population péruvienne : donc sa difficulté de cohésion, mais aussi sa richesse humaine.

Cette diversité s'efface incessamment au courant du temps, des fusions et de la croissance nationale de la jeune république. Dès la fin du siècle, ce ne sera plus guère qu'un souvenir. Présentement on reconnaît encore chaque race, comme dans un creuset sur le feu, on reconnaît encore chacun des métaux qui vont former le bronze. Mais déjà l'alliage est en fusion partout. Dans la plupart des villes, le mélange est même déjà fait, à ne reconnaître plus rien. Il est la nation même, une nouvelle famille humaine, valant probablement mieux que chacune des trois autres. C'est ce mélange que je vais peindre dans le chapitre suivant : un beau et bon alliage, je vous assure ; comme est sa patrie, son Pérou, tout son ensemble de nature.

CHAPITRE XII.

Nature des Péruviens.

Aspect physique. Beauté des Péruviennes. Douceur de mœurs. Variété de bravoure. Les cholos de la Cordillère et les prisonniers. Avidités exagérées. Soirées de Lima. Le jeu et l'aguardiente. Les calzas du gouverneur de la Laguna. L'amour. Une Liménienne. Prodigalités péruviennes.

D'aspect physique, le Péruvien est généralement de taille bien proportionnée, mais un peu petite, au-dessous de la nôtre plutôt qu'au-dessus. Sa couleur est d'un blanc rouge mat un peu cuivré souvent, qui se rapproche de la couleur des Asiatiques, plus que de la nôtre. Il a les yeux et les cheveux presque toujours noirs, les traits fins, le visage régulier, les regards doux et intelligents. Toute sa personne est naturellement empreinte de grâce, d'élégance et surtout d'affabilité.

Les femmes, Espagnoles-Américaines, créoles d'Espagne, autrement dit, sont par double droit de naissance, presque toutes jolies. Beaucoup sont délicieusement belles. Capricieuses et peu lettrées, en général mais accueillantes, spirituelles, gracieuses, habiles, séduisantes au plus haut degré, elles exercent une sorte de fascination légitime qui domine tout au Pérou. C'est le pays du monde, je crois, où, de par les séductions et la beauté le sexe tout-puissant a les meilleures raisons de puissance. Aussi plus qu'à Paris même exerce-t-il un pouvoir absolu.

La vertu principale de la nation est une bonté affec-

tueuse, qui fait aimer le Péruvien par quiconque a lui-même dans le cœur un peu de cet amour inné dont V. Hugo a dit :

La bonté, c'est le fond des natures augustes.
Dieu d'une seule vertu fit le cœur des justes,
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

A peine trouverait-on des exceptions à cette tendance générale dans quelques parties de la haute Cordillère et du Sud de la République. Il a fallu rien moins que les féroces aventuriers de l'Espagne, pour altérer momentanément ce caractère originel, qui reprend peu à peu le dessus des mœurs cruelles et turbulentes des conquérants. Les rixes sont rares : les meurtres plus rares encore. Les Péruviens n'ont même entr'eux de procès qu'à peine : à ce point qu'un juge ou deux suffisent à des populations de six, douze et vingt mille âmes. C'est tout au plus si les père et mère grondent leurs enfants et presque jamais ils ne les battent. Tout ce qui est lutte à un degré quelconque répugne à leur nature et si parfois des vols à main armée troublent la Cordillère et la Costa, ils sont généralement faits d'étrangers plutôt que de nationaux.

On estime que, proportion gardée de nombre, il y a 10 condamnés immigrants contre 1 Péruvien : ce qui, d'ailleurs s'explique de soi par la nature des étrangers que le Pérou reçoit à l'ordinaire. Gent avide, s'il en fût : chercheurs d'or, aventuriers déclassés de tous pays, arrivant là attirés par la juste renommée de richesse et de générosité des Péruviens.

De même que dans tous les pays neufs, où l'homme n'est encore aux prises ni avec la misère, ni avec l'ennui, cette misère de l'âme, le suicide est inconnu.

Cette douceur excessive de mœurs a souvent fait accuser les Péruviens de pusillanimité ; car il est des gens qui regardent l'une comme le corollaire de l'autre, bien que cela soit une grave erreur. Mais ce reproche, à mon sens, est erroné. Les conquêtes des Incas sont là pour le prouver, et le sang espagnol qui s'est mêlé à celui d'une race aussi longtemps belliqueuse, ne saurait avoir fait une nation sans courage. La guerre de l'indépendance où leurs soldats mal armés et inexpérimentés ont lutté bravement contre les troupes de l'Espagne, vient encore à l'appui de cette idée. Enfin j'ajouterai, que, pour beaucoup d'actions hors de doute, leur bravoure est si évidente qu'elle ne saurait être contestée.

Des hommes qui affrontent incessamment des torrents où chaque année des dizaines de canots disparaissent : qui, par passe-temps, vont chasser le jaguar ou l'ours jusqu'au fond de leurs repaires, sans autres armes qu'un mauvais fusil et un sabre d'abattis, qui commercent tous les jours avec les Indiens capricieux et féroces dont ils sont entourés dans la Montaña : qui enfin, guerroyent sans cesse entre eux, comme les habitants d'Arequipa, dont la révolution est pour ainsi dire l'état normal : ces hommes-là ne sont point craintifs, quoi qu'en glosent quelques voyageurs plus amusants que vrais. Au jour d'une guerre nationale sérieuse, ils seraient tout aussi braves que l'ont été leurs pères espagnols et leurs grands-pères incas.

Une des vertus principales de leur race est une générosité réelle et sans étalage qui règne partout, sous le toit du blanc le plus fier de son origine, comme sous le carbet de l'Indien sauvage. Riches et pauvres, tous rendent aux étrangers et se rendent entr'eux des ser-

vices incessants, sans compter ni marchander rien. Je n'ai jamais vu un Péruvien refuser, dans la mesure de ses forces, son assistance invoquée. Les plus pauvres surtout s'entr'aident, avec un empressement qui a quelque chose de touchant. Ainsi pour citer un exemple :

Dans la basse Cordillère, les prisonniers ne sont pas nourris. L'Etat ou plutôt la ville ne leur doit que quatre murs et sa justice plus ou moins équitable. La charité publique pourvoit largement à cette inhumanité. Chaque matin, quand il y a un captif à la prison, ce qui est rare d'ailleurs, on voit arriver à la file une foule de femmes, d'enfants, d'hommes même, portant l'un des bananes rôties, l'autre des poissons salés, celui-ci de la viande, etc. Chacun d'eux dépose son offrande devant la grille du prisonnier, à portée de sa main, et s'en va, sans savoir souvent le nom ni même le crime de celui qu'il vient de nourrir.

Ce sont les cholos, les pauvres métis à peine blancs, qui, avant tous et comme par privilége s'occupent des prisonniers. Je n'ai jamais vu l'un d'eux passer près d'une geôle sans s'y arrêter, causer avec le captif, s'informer de ses désirs et les satisfaire s'il le peut. On dirait qu'enfants de la liberté, ils comprennent mieux que personne les supplices de l'emprisonnement et se font une religion de les alléger.

Par suite de cette générosité naturelle, les Péruviens pratiquent envers les étrangers une hospitalité large et amicale comme on n'en trouve plus en Europe. Dans les petites villes surtout, ou mieux encore, dans les campagnes, cela est remarquable. On dirait qu'ils cherchent et font naître les occasions d'être utiles, avec autant d'ardeur que chez nous, trop généralement, on

se soustrait à ses devoirs d'hospitalité, jusqu'à se vanter de son égoïsme.

Affables ainsi que tous les peuples de race espagnole, ils vous saluent du regard ou de la tête, quand vous passez devant leur maison. Si, par curiosité, vous vous arrêtez à les regarder, hommes, femmes, enfants, tous vous sourient et le maître de la *casa* vous dit d'une voix amicale :

« — Entrez senor, la maison est à vous. »

Puis, chacun s'écarte pour vous livrer passage. Les hommes offrent un cigare, les femmes vous font une cigarette qu'elles allument à la leur et vous tendent humide encore de leurs lèvres roses. Les enfants courent chercher une chaise, quelquefois la seule de la case. Puis le maître ou la maîtresse du logis vous propose du chocolat ou du tafia. Si, par habitude ou discrétion vous refusez, ils vous disent avec un accent de prière hospitalière intraduisible pour l'égoïsme de nos mœurs européennes.

« *O senor no sabe tomar?* Le Seigneur ne sait pas prendre, (boire) ? c'est de l'eau-de-vie ou du cacao de la chacra (maison des champs). Ce n'est peut-être pas très-bon, mais nous l'offrons de bon cœur. »

Et, pour vous donner l'exemple, la doña de la casa boit elle-même quelques gouttes d'aguardiente (tafia) ou de chocolat : et, vous tend sa tasse encore pleine.

Buvez, si peu que vous vouliez, mais buvez. Car, alors seulement, vos hôtes seront contents et à partir de ce moment, il s'établira entr'eux et vous une sorte de communion de pain et de sel partagés, qui sacreront votre amitié naissante.

Le chocolat pris, chacun de vos nouveaux amis ré-

pond à vos questions et vous dit tout ce qu'il sait de son pays, avec une patience amicale qu'on ne lasse jamais. Si vous désirez aller à sa maison des champs pour visiter ses produits sur pied, il vous y conduit avec un empressement si bienveillant qu'il a l'air de recevoir le service qu'il vous rend. Si d'aventure, ainsi que cela est arrivé une fois à mon frère dans une ville péruvienne, vous tombez malade, *dolorido*, comme dit leur douce langue, c'est à qui vous soignera. Vous voyez tous ceux que vous connaissez, et vos voisins et vos voisines de maison, s'en venir tour à tour à votre chevet. Puis sans distinction d'âge ni de rang, hommes et femmes, tous vous proposent cordialement leur bourse, leurs remèdes et leurs veilles.

On trouve dans un livre contemporain que je ne veux pas désigner, parce que je n'aime à blesser personne, des assertions tout à fait contraires aux miennes sous ce rapport. Je me souviens notamment de longues pages consacrées à l'indignation de l'auteur, qui avait failli se voir extorquer 25 francs, pour une mule morte en route, autant que je me rappelle. Cela se peut, car en voyage ces petites misères de la vie quotidienne vous arrivent encore plus souvent qu'au coin du feu. Mais, en vérité, ce jeune touriste égaré dans la Cordillère, n'avait donc jamais bougé de chez lui avant de venir au Pérou ? Il s'enflamme pour 25 francs demandés indûment ! Mais il n'y a pas un hôtelier de Suisse ou d'Allemagne qui n'en porte bien d'autres sur ses notes chefs-d'œuvre : et on paye, sans gémir pendant des pages entières !

Pour moi j'affirme que sous le rapport de l'hospitalité, les habitants du Pérou m'ont paru au contraire au-dessus de tout éloge. Qu'on y soit rançonné par quel-

ques muletiers et hôteliers, comme partout : cela est le lot du voyageur. Mais la cordiale et généreuse obligeance de leurs compatriotes rachète et bien au-delà ces vétillles de lèse hospitalité. Ce n'est pas une fois, mais deux cents fois que pendant le cours de notre voyage au Pérou; les Péruviens nous ont hébergés, nourris, guidés mon frère et moi, sans non-seulement nous rien demander, mais sans vouloir accepter autre chose qu'un souvenir de voyage ou un serrement de main.

Or, cette hospitalité si douce au cœur quand on est loin de la terre natale, les Péruviens l'offrent à tout étranger, quel qu'il soit, riche ou pauvre. Ils l'exercent de différentes manières selon l'hôte : mais ils l'exercent pour tous leurs visiteurs sans exception, à moins qu'on ne les traite avec des airs de supériorité dédaigneuse, qui, très-justement, selon moi, les font se glacer d'indifférence et même d'inimitié. Je les ai vus recevoir comme nous et avec d'égales affabilités de pauvres émigrants chercheurs d'or, qui certes n'avaient rien pour les payer, pas même des espérances, car ils revenaient des placers avec la fièvre et retournaient aux Etats-Unis. Mais ils étaient malades, étrangers : cela suffisait aux Péruviens pour pourvoir à leur sort.

Plus qu'aucun peuple de race espagnole, l'habitant du Pérou semble avoir gardé intacte dans sa nouvelle patrie la vieille hospitalité de ses grands ancêtres, l'hospitalité antique, affable et sans limites. Quelles que soient sa maison et sa table, luxueuses ou non, il les offre à son hôte et les partage avec lui sans méfiances jalouses, sans arrière-pensées de lucre, comme on en rencontre trop souvent chez ses voisins d'origine portugaise. Il faut avoir vu tout à rebours, pour ne pas avoir remarqué

l'hospitalité péruvienne comme une des principales vertus de la nation.

Terre du Pérou ! pays des doux accueils, race bienveillante et affectueuse, j'ignore si ces lignes de reconnaissance vous parviendront jamais et si vous vous rappelez seulement celui qui les écrit. Mais je sais bien que le souvenir de votre beau pays, de votre douce race, de vos amitiés expansives, est cher à ma mémoire, comme est en voyage un souvenir retrouvé de la patrie absente.

Malgré les vertus que je viens de décrire, il ne faudrait pas croire que la vie de ces contrées soit celle d'une Arcadie antique, où les bergers ont des houlettes de citronnier et les bergères des chapeaux enrubannés de soie, *comme les cous de leurs blancs moutons*. Je respecte Florian, Berquin, Mme Deshoulières et autres fabricants d'humanité à l'eau de rose. Mais quant à croire aux vertus absolues ayant existé jamais sur notre boule ronde : non. Tous les hommes se ressemblent à quelques nuances près, c'est-à-dire qu'ils ont tous aussi bien leurs vices que leurs vertus. Les Péruviens sont hommes, ils ont aussi leurs défauts.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de leurs qualités, je ne puis terminer ce tableau de mœurs, sans raconter leurs vices. Ne faut-il pas, dans toute conversation quelle qu'elle soit, en arriver tôt ou tard, à médire un peu de son prochain ? D'ailleurs, j'ai promis dans la préface la vérité d'abord et complète. Donc, oh ! Péruviens, mes amis, ne vous rengorgez pas : car voici venir les pages qui suivent.

La principale des vertus humaines, à mon sens, parce qu'elle est la base de toutes les autres, la probité, n'est pas en tête de l'ordre du jour au Pérou. Les mœurs

religieuses, politiques, administratives, commerciales, sont souvent entachées d'improbités de diverse nature que la nation tolère, pratique même communément et tient volontiers pour habiletés presque méritantes. Le vice honoré des Spartiates semble avoir retrouvé droit de cité sur beaucoup de points du nouvel hémisphère, nord et sud. *Caveant consules americani!*

C'est le mauvais côté du Pérou : une sorte de péché criginel dont les Péruviens doivent le triste héritage, soit aux aventuriers espagnols leurs pères, soit à leurs grands-pères chinois, au génie trafiquant et rusé.

De par ce vice, les extorsions, les vénalités, les manques de foi, les improbités de diverse nature sont choses assez communes, pour que le récit de l'une d'elles non-seulement n'indigne personne, mais fasse même le plus souvent rire aux dépens de la victime.

Ainsi, on vous raconte que tel padre (curé) a exigé 25 piastres d'une de ses ouailles, à peine d'excommunication, ou par menace de sorcellerie. Aussitôt, chacun rit de l'aventure et en colporte les détails qu'il tient souvent du padre lui-même, lequel s'en vante. Puis, à ce propos, tout le monde à l'envi célèbre l'adresse du coupable.

« C'est un homme si habile ! Sa cure lui rapporte le double de ce qu'elle rapportait à son prédécesseur. Il est mort l'autre jour un hérétique américain qui a voulu être enterré en terre sainte. Ce misérable n'avait rien. Le padre a trouvé moyen de lui faire donner deux piastres que le moribond cachait sous son chevet. »

Si, comme je l'ai fait en la circonstance, quelqu'un élève la voix en faveur des victimes, on vous répond en chœur :

« Faut-il point que le padre vive ? L'Etat ne le paye

point. D'ailleurs un hérétique ! Comment se fait-il qu'un catholique comme votre Seigneurie trouve mauvais qu'on dépouille un hérétique? Mais les Européens sont tous ainsi. Ils ont moins de pitié pour leurs frères catholiques, que pour des chiens d'infidèles qu'on ne saurait trop rançonner. »

C'était à me croire par moments chez des juifs-arabes, aux instincts fanatiques et avides. Cependant il n'y a pas au monde peuple plus aimant et plus généreux que le Péruvien. Quel singulier mélange que l'homme!

Les mœurs laïques sous ce rapport ne valent pas mieux.

Tel gouverneur confisque les marchandises d'un négociant, son concurrent, sous prétexte qu'elles sont avariées : les vend : les achète pour son compte à vil prix et les revend publiquement avec les siennes. Le négociant spolié se pourvoit en justice. Le juge et tout le monde lui donne tort. Pourquoi va-t-il s'imaginer de faire concurrence au gouverneur?

Un commerçant lève le pied, en laissant derrière lui tout un banc de dupes. A part les intéressés, personne ne s'étonne de ce départ. Puis, quelques années à peine écoulées, le fugitif vient reprendre ses affaires sans liquider les anciennes et cependant sans poursuites de la part de ses créanciers, qui, dans l'intervalle, ont peut-être fait comme lui. Un débiteur vous dit : — je ne pourrai pas vous payer — aussi fcailement, et sans plus de vergogne que n'en ont les exécutés ordinaires de notre Bourse parisienne.

Un soir, à un bal chez un grand personnage péruvien, le maître de la maison, en me faisant faire connaissance avec un de ses invités, me dit :

« Je vous présente le colonel...., un officier bolivien des plus distingués. Il joue à tous les jeux admirablement : faisant sortir la carte qu'il veut. Aussi gagne-t-il des sommes considérables. Si votre Seigneurie veut essayer avec lui? »

Et, sur ces mots, le colonel me proposa une partie que j'eus la mauvaise grâce de refuser, en disant qu'en Europe cette manière de jouer n'était pas admise.

Ce à quoi mon interlocuteur très-étonné me répondit ingénument :

« C'est cependant une habileté comme une autre que celle de savoir manier les cartes. Si votre Seigneurie veut, je lui apprendrai même à faire comme moi. »

Je continuai de refuser, sans me fâcher d'ailleurs, car l'offre n'avait rien que d'aimable et même de loyal, puisque j'étais prévenu à l'avance. Mais il me paraît au moins probable que les différentes victimes du trop habile colonel n'avaient pas toujours été averties comme moi.

A coup sûr, tous les Américains n'ont pas ces mœurs : tant s'en faut. Mais elles sont plus fréquentes qu'on ne le saurait dire et n'étonnent là-bas que les étrangers. C'est à ce point, que je me suis demandé souvent, si le sens moral de ces nations était semblable au nôtre.

Mais le commandement est le même pour tous ici-bas :

« Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton escient. »

Qu'on veuille bien y réfléchir, d'ailleurs ! Nous ne trouvons pas mal, ou du moins pas très-mal, qu'un joueur ou un bretteur habile saigne un partenaire malhabile. Est-ce que nous agissons en cela beaucoup mieux que les américains ?

Ce vice plus ou moins inhérent à tous les peuples jeunes, diminue au Pérou d'une façon tellement progressive, qu'il y a lieu d'espérer de l'y voir réfréner même de nos jours. Mais présentement, il y est encore si commun, que, tout en engageant mes compatriotes à émigrer dans ce pays de préférence à tous autres, je leur conseille fort :

1° De ne pas y jouer : chose dangereuse partout ;

2° De ne pas trop s'y découvrir, commercialement parlant : et d'éviter autant que possible les procès ou même la concurrence avec les autorités locales ;

3° Enfin et surtout, de n'y avoir jamais besoin du padre *in articulo mortis*.

Outre ce côté peccable, les Péruviens en ont un autre qui ne fait tort qu'à eux-mêmes, mais n'en est pas moins funeste pour eux au point de vue social. C'est un amour immodéré du plaisir et par suite une prodigalité d'enfants irréfléchis. Pour s'amuser ou simplement se distraire, ne fût-ce que pendant quelques heures, rien ne les arrête. Une soirée ordinaire à Lima coûte souvent 1,000 soles (5,000 fr.) et les extraordinaires 5,000 s. (25,000 fr.), que maintes gens dépensent sans sourciller et à plusieurs reprises en une seule année. Avant tout, même avant de manger, il faut s'amuser et amuser ses amis? Hommes et femmes, maîtres et serviteurs, semblent avoir pour but unique de leur vie le plaisir sous toutes ses formes et chacun d'eux y court, comme les Américains du Nord courent au dollar : sans regarder autre chose.

Par suite de cette tendance, le Pérou est une des contrés du globe où les hommes boivent et jouent avec le plus d'ardeur. Ce ne sont entr'eux que fêtes, réunions, visites, dont les cartes et le vin sont les accom-

pagnements infaillibles. Jouer et boire : tout est là pour une bonne partie de la nation. On en pourra juger par le récit suivant, que je choisis dans mes notes entre plusieurs du même genre, parce qu'il s'est passé pendant notre séjour même au Pérou, presque sous nos yeux.

Il y a quelques années, le gouverneur de la L... , bourgade ou pueblo situé dans la basse Cordillère, joignait, selon la coutume du pays, la profession de marchand universel à ses fonctions administratives. Bon gouverneur d'ailleurs et assez aimé, don I...., avait confectionné, par lui-même ou par ses femmes et filles, blanches et indigènes, une petite cargaison de chapeaux dits de Panama. Ses administrés lui avaient réuni plusieurs centaines d'arrobas (1) de poisson salé: quelques kilogrammes de vanille, de baume du Pérou et de cascarilla ou écorce de quinquina : autant de dames-jeannes de copaiba ou baume de copahu : bref une valeur d'un millier de piastres environ.

Don I...., résolut de se défaire de ces produits à Moyobamba, la capitale de la partie du Pérou où est situé la L.... et d'en rapporter, en échange, des étoffes, des haches, etc., pour les revendre avec 150 0/0 de gain à ses administrés. Dans ce but, il s'embarqua avec toutes ses marchandises sur un canot ramé par douze Indiens, à ses ordres, sinon à ses gages; puis, à travers le méandre de torrents qui sillonne la basse Cordillère, il se dirigea vers la ville, de toute la vitesse de ses impatiences commerciales.

Mais, chemin faisant, à deux ou trois jours de Moyobamba, dans une bourgade située sur sa route, notre

(1) L'arroba péruvien vaut ou plutôt valait 25 livres espagnoles, soit 11 kil. et 500 grammes : la livre espagnole ou péruvienne, qui est la même, valait seulement 400 grammes.

voyageur rencontra l'un de ses collègues, gouverneur comme lui d'un pueblo de la province et comme lui se rendant à la ville en vue de commercer. Le jour même de leur rencontre, les deux autorités en voyage, arrêtées selon les usages du pays chez leur confrère en gouvernement, se mirent à boire, puis à jouer avec leur hôte.

Le padre et le juge de paix de la bourgade prévenus de la réunion y accoururent de suite. Le vin et les cartes occupèrent bientôt la table de l'autorité. Puis, sans désemparer, on but et on joua pendant le reste de la journée, toute la nuit et une partie de la journée suivante.

Le gouverneur de la L...., perdit successivement sa cargaison entière, chapeaux, poisson, etc. ; son canot, son chapeau, sa veste et jusqu'à ses inexpressibles, que les gagnants lui firent quitter séance tenante. De telle façon que le gouverneur hôte fut obligé de lui prêter des *calzas* pour s'en aller, parce que le padre, celui des joueurs qui avait gagné cette partie de vêtement, disait non sans raison :

« Si je ne prends pas son pantalon de suite, je ne le reverrai jamais. Puisque don I...., ne va plus à Moyobamba, où il n'a plus d'affaires, il peut bien retourner à son pueblo, nu comme ses Indiens. »

Et en effet, le soir même, sur un canot emprunté, vêtu pour tout bien du pantalon de son collègue, le gouverneur de la L...., reprenait le chemin de sa bourgade, avec ses hommes encore moins couverts que leur patron. J'ai appris depuis, qu'en moins de quelques mois, il avait réussi à composer une nouvelle cargaison et que cette fois, il était parvenu sans encombre jusqu'à Moyobamba. Mais, je connais trop les mœurs du pays, pour ne pas affirmer que si, au retour ou plus tard, il a trouvé l'occasion de prendre sa revan-

che, les *calzas* de ses collègues ou la soutane du padre ont couru les plus grands dangers.

Enfin, au-dessus des passions du gain, du jeu et de l'aguardiente, la passion dominante du pays, celle qui d'un bout à l'autre du Pérou et un peu du monde, règne en maîtresse absolue, est l'amour. De même que sous tous les climats inter-tropicaux, le laissez-aller des mœurs y a pris peu à peu un caractère de désordre presqu'incompréhensible pour nous. Telle Péruvienne quitte à son gré le toît paternel ou conjugal, sans que le père ou le mari paraissent s'en irriter, ni même s'en préoccuper beaucoup. La liberté absolue étant la base des actions de chacun, le caprice féminin règne là comme dans son pays natal, dont un des plus galants monarques écrivait sur les vitres d'un château :

Souvent femme varie.....

Plus encore que le jeu, cette passion est pour les Péruviens une raison de dépenses et de désordres excessifs. Sous une forme ou sous une autre, presque tout l'argent du Pérou est dévolu aux Péruviennes. A Lima et jusque dans les moindres villages, chacun, avant même d'avoir un vêtement, possède en une maison retirée, sous des bananiers, quelque fée aux doux regards qui attend sa venue. C'est là que tout d'abord, il porte ce qu'il gagne : et aussitôt, quelque retiré que soit le village, l'argent s'envole rapide, en mouchoirs de soie venus de France ou des Indes, en crêpes de Chine, en bagues, bracelets, etc. : tout ce qui constitue le gracieux plumage de la plus belle moitié de l'humanité.

Les Péruviennes ont, entre toutes les femmes, une grâce indicible, pour répandre l'or à folles mains. En

consommations renouvelées de bijoux, de dentelles, de crinolines, elles feraient concurrence aux Parisiennes elles-mêmes. Aucunes femmes d'aucuns pays ne savent comme elles, traîner leurs jupes de soie à travers les sables boueux de leurs rues sans pavés : effeuiller de fêtes en fêtes des fleurs et des rubans d'Europe, tout ce qu'elles peuvent inventer de plus coûteux : satisfaire enfin, sans jamais se rassasier, tous les caprices incessants qui voltigent de leurs fronts à leurs lèvres.

Mais leurs pieds sont si petits dans leurs souliers de satin blanc ! leurs longs cheveux nattés descendent si doux sur leurs tailles ondulantes ! Leurs grands yeux noirs brillent si tendres sous la résille qui les voile ! Il ne faut pas les voir deux fois pour excuser et comprendre la faiblesse amoureuse de leurs compatriotes.

Que celui de vous qui est sans péché leur jette la première pierre.

Ils la payent cher d'ailleurs cette passion ! Ce que l'amour au Pérou entraîne de ruines et cause de désolations de toute nature est incalculable. C'est comme le mancenillier séducteur mais délétère, sous lequel s'endort ce beau pays. Lima, la capitale de ces joies enivrantes, est un gouffre plus fascinateur que Paris lui-même. De toutes les Capoues contemporaines, c'est, je crois, celle qui sait le mieux absorber dans ses plaisirs l'épargne de la province. Le Pérou entier et une bonne partie de la côte américaine du Pacifique vont gaspiller là leurs fortunes et leur vitalité.

L'anecdote suivante qui m'a été racontée dans le pays, donnera, mieux que tout, une idée des prodigalités liméniennes et de la facilité inouïe avec laquelle l'argent se dépense dans ces contrées.

Il y a quelques années, au moment où la Californie, saturée d'émigrants et de marchandises d'Europe, refluait ses excédants vers la côte de l'Amérique du Sud, un navire, chargé de marchandises, arriva à Lima, venant de San-Francisco. Le capitaine, possesseur d'une partie du navire et de la cargaison, fit, dès le lendemain de son arrivée, connaissance d'une Liménienne très-jolie, de la catégorie féminine que nous appelons biche ou petite dame, qui de suite l'aida à dépenser son argent.

Au bout de quelques semaines, les nouveaux associés en prodigalités, avaient déjà gaspillé une somme assez ronde, pour que le capitaine fût obligé de vendre sa part de cargaison ; sans même attendre un commanditaire qu'il avait, résidant à la Nouvelle-Orléans, mais devant incessamment venir à Lima pour l'écoulement de leurs communes marchandises.

La cargaison valait environ 50,000 piastres (250,000 francs). Notre homme plaça en lieu sûr la moitié de cette somme, et, avec les 25,000 piastres qui restaient, s'occupa exclusivement de mener la vie à grandes guides. Pendant trois mois, les deux fiancées vécurent comme le *Rolla* de Musset, sans compter, au gré de chaque caprice ; si bien qu'au bout de ce temps, les 25,000 piastres étaient parties en compagnies de festins, fleurs, bals, parures, équipages roulés au hasard par les rues de Lima.

Se voyant ruiné, le capitaine, honnête homme d'ailleurs, songea à partir. Mais il avait besoin de son associé de la Nouvelle-Orléans pour régler leurs communes affaires. Il réfléchit que, la moitié du navire lui restant en propre, il pouvait en disposer librement jusqu'à l'arrivée de son ami. Aussitôt il engagea, moyennant

10,000 piastres, la part qu'il possédait dans son bâtiment, et, en compagnie des mêmes plaisirs, recommença la même vie.

La jeune Liménienne et lui avaient déjà fortement entamé cette seconde prébende, lorsque l'associé arriva enfin. Aussitôt, sans même attendre le débarquement, le capitaine va trouver le nouvel arrivé sur le bateau même, et là, lui raconte l'aventure en lui demandant de l'employer à n'importe quoi, soit sur son navire, soit en Californie.

L'associé consent à tout sans s'étonner outre mesure. Cependant, par manière de demi-reproche, il dit :

« — Je te placerai ; mais je ne comprends pas trop comment, en quatre ou cinq mois, tu as trouvé moyen de dépenser 35,000 piastres,

—Viens avec moi, répond le capitaine, je te ferai comprendre cela. »

Sans plus tarder, en descendant du navire, les deux amis vont chez la Liménienne. Nonchalamment étendue dans une berceuse américaine, l'insouciante Phryné se balançait en fumant une cigarette. Elle accueillit les deux hommes par un sourire qui laissa voir deux rangées de dents fines et blanches comme des perles.

Le capitaine s'approcha d'elle et dit à son associé :

« —Regarde ! sa bouche est bien petite et ses dents bien fines ! Cependant, elles ont tout mangé, tout : les marchandises, le navire, le grand mât avec ses voiles, tout y a passé !

—Je comprends, maintenant, dit l'ami, en regardant la jeune femme avec des yeux brillants d'admiration. »

Puis, au bout d'une minute de réflexion, il se tourna vers le capitaine :

« —Puisque tu pars, lui dit-il, la señorita est libre?

—Certainement, reprit ce dernier, et je te présente même à elle comme un parfait caballero.

—Et la señorita m'agrée pour son prétendant?

— *Como no?* reprit toujours en riant la Péruvienne. »

Le lendemain de ce legs entre vifs, le défunt capitaine partit pour San-Francisco où, quatre mois après, son successeur le rejoignit à son tour. Il va sans dire que les deux secondes moitiés du navire et de la cargaison avaient, avant ce second départ, suivi le chemin des deux premières.

Quand le plus grand bonheur de ce monde, l'amour, n'est pas réglé par le devoir, par les lois religieuses ou civiles qui régissent l'homme en société, ses enivrements entraînent plus de ruines que toutes nos autres passions humaines réunies.

Comme on peut le supposer sans peine, ces prodigalités de toute nature entretiennent le Pérou, malgré sa richesse, dans une misère relative, qui entrave plus que tout le développement de la nation. Je pose en fait, que si les Péruviennes refrénaient quelque peu leur passion de dépense, leur pays grandirait rapidement en puissance et en prospérité. De combien de rentes ne pourraient-elles pas le doter, rien qu'en réformant leurs souliers de satin! C'est à elles surtout qu'appartient l'avenir de leur patrie.

Il ne faudrait point croire, d'ailleurs, que ces prodigalités funestes aient là-bas les mêmes conséquences fatales qu'en Europe. La misère, le désespoir et surtout le déshonneur sont presque toujours chez nous la triste fin de ces excès. Chez eux, au contraire, il n'en résulte guère, au point de vue individuel, qu'une misère insi-

gnifiante et souvent momentanée. Ceux qui, fatigués ou vieux, veulent s'endormir dans cette misère, peuvent le faire sans mourir de faim; car, pour exister matériellement au Pérou, quelques heures de travail par semaine suffisent et au-delà. Quant à ceux qui veulent vivre encore, la Montaña, ou les mines, ou le commerce sur la côte, sont là pour refaire une richesse à quiconque la veut tenter. J'ai vu maintes gens arrivant de Lima sans un réal, gagner en quelques mois dans la province des sommes considérables; par or lavé dans les torrents, résines ou écorces récoltées dans les forêts, par commerce surtout.

Souvent, il est vrai, il faut, pour parvenir à ce but, mener pendant ce temps une existence de misères et de privations : dormir sous les étoiles: ne manger que des bananes et ne boire que de l'eau ; courir les torrents, pieds nus comme les Indiens, en bravant la fatigue, la faim, la maladie. Mais si la mort ne vient pas l'interrompre pendant cette période de privations, le Péruvien aura le plus souvent récolté de l'or à dame-jeanne remplie. Puis, avec cet or, pendant quelques semaines, il possédera tout entière, soit sa bourgade natale, soit Lima elle-même, la ville des péris, Lima, le Paris du Nouveau-Monde.

Quant à amasser pour l'avenir, cela ne leur vient qu'à peine à la pensée. Il est rare de voir un homme faire ce qu'on appelle une fortune : puis vivre de ses rentes à rien faire et les léguer à ses enfants. La grande majorité d'entre eux vit au jour le jour, sans souci du lendemain, sans jamais s'inquiéter ni de la vieillesse, ni de la maladie, ni même des éventualités d'un revers. Il faut avoir habité ce pays pour se rendre compte de l'insouciante gaîté avec laquelle un Péru-

vien, parti riche de sa province, y revient ruiné jusqu'au dernier maravédis, et vous dit en souriant :

« — J'avais amassé 2,000 piastres ; je les ai dépensées à Lima en deux mois. Me voici revenu. »

Cela semble étrange, plus qu'étrange à notre civilisation dont l'épargne est le principal souci, presque le premier devoir, parce qu'elle est de nécessité générale. Sur le Nouveau-Monde, cette prodigalité est naturelle et pour ainsi dire normale, de par la richesse du pays, la jeunesse sociale de ses habitants, toute la vie humaine enfin, telle qu'elle est au Pérou surtout.

Personne n'a froid sous leur beau soleil, personne ne manque de pain sur leur sol béni : point n'est besoin d'épargner pendant sa jeunesse pour ne pas mendier sur ses vieux jours. La terre a des champs libres, les mines ont de l'argent, les fleuves roulent de l'or, les villes ont du commerce pour tout le monde. A quoi bon passer son existence en désirs refoulés, en épargnes, en privations de toute sorte? La vie est courte. La mort peut venir. Riches et gaspillants oiseaux que nous sommes, jouissons des beaux jours pendant que nous les tenons !

En Europe, quiconque agit ainsi, mangeant à la fois les revenus et le fond, finit à l'hôpital ou d'un coup de pistolet !

CHAPITRE XIII.

Religion.

Catholicisme espagnol. Culte des images. Christ et madones ornés de bijoux. Somptuosité du culte. Couvents. Processions : leurs raisons d'être au Pérou. Divisions ecclésiastiques. Le clergé péruvien : ses mœurs : son influence.

La religion, longtemps maîtresse absolue du Pérou, y est encore très-puissante.

On trouve dans chaque province des ruines de monuments religieux datant de l'ère des Incas et des époques précédentes. Soit Pacha-Camac, soit le soleil et autres divinités avaient des temples à peu près partout. L'empire inca était une théocratie. Sous la domination espagnole, le catholicisme a gouverné le pays d'une manière absolue, par ses églises et ses couvents, avec leurs garnisons de prêtres, de moines, de confréries, de béguinages de tous ordres. Enfin, de nos jours, depuis l'indépendance, si le pouvoir et les richesses de l'église catholique ont considérablement diminué, les sentiments religieux des Péruviens sont encore très-vifs, surtout dans l'intérieur.

Le catholicisme règne presque seul. A peine compterait-on en dehors de sa communion quelques milliers d'individus, tous étrangers ou fils d'étrangers. Mais les souvenirs du passé, les ignorances des Indiens et principalement les tendances espagnoles à adorer les images ont peu à peu altéré les pratiques de notre religion. Le culte du symbole y a emporté le culte de Dieu. Si les

iconoclastes, ces premiers parents du protestantisme, revenaient au monde, c'est au Pérou probablement qu'ils iraient d'abord exercer leurs haines destructives.

Non-seulement les images y sont l'objet d'un culte excessif : mais on en trouve encore dans les rues, sur les maisons et jusque dans les fêtes privées, où souvent elles sont portées temporairement.

Ainsi, nombre de villes ou villages, et même de rues, sont sous la protection spéciale de Jésus, ou de la Vierge, ou d'un saint quelconque, ayant à ce titre sa statue ou son portrait dans des niches nombreuses, ou sur les murs et jusque sur les toits. Ce qui se pratiquait jadis chez nous, comme on peut encore en voir les traces çà et là, continue à se pratiquer au Pérou, de moins en moins d'ailleurs, ainsi que partout.

De plus, on y a parfois, dans sa maison même, la statuette du saint auquel on a le plus de confiance. C'est le protecteur divin de la famille, un dieu-lare, tel qu'en avaient les Romains : chargé, comme chez eux, de protéger la demeure où il est révéré.

Enfin, dans certains villages retirés, les habitants considérables qui donnent une fête demandent encore au curé et obtiennent toujours de lui une des croix ou des statues de l'église pour présider à la fête. L'image est portée triomphalement au lieu de la réunion, où elle sert à la fois de protection divine et d'indulgence plénière pour les ivresses qui se commettent. A chaque verre bu en commun, les convives portent d'abord la santé du saint, en élevant leur verre de son côté ; après quoi, ils boivent sans remords comme sans mesure.

Ces sentiments, dont l'exagération même indique la puissance, ont incité les Péruviens à bâtir de nombreux édifices religieux. Ainsi, Lima, à elle seule, compte

70 églises (1). Excepté dans cette ville et une ou deux autres, ces monuments sont plus que médiocres à l'extérieur, massifs et insignifiants. Mais, à l'intérieur, la plupart sont d'une richesse inusitée chez nous et dont nous ne pouvons même que difficilement nous faire une idée.

Cela n'a rien de commun avec le goût artistique, qui préside à l'ornementation de nos églises. A peine même trouve-t-on çà et là quelques tableaux dignes de ce nom, et plusieurs de nos chapelles sont mieux pourvues sous ce rapport que des cathédrales péruviennes. Mais, par contre, les richesses matérielles y abondent. Dans la plupart des grandes villes et jusque dans des bourgs de dernier ordre, il est des églises aussi garnies d'objets précieux qu'à l'époque des Incas. Soit souvenir des anciens temps, soit implantation des mœurs espagnoles, chaque génération est venue apporter là son contingent d'offrandes, qui, en s'accumulant, ont constitué à quelques-uns de ces monuments de véritables trésors.

Ainsi, telle statue du Christ, de la madone ou même d'un saint vénéré, possédait naguère et çà et là possède encore des diamants, des émeraudes, des colliers de perles, des boucles d'oreille, des bagues, des broches, des cassolettes, des robes de brocart, des dentelles et jusqu'à des éventails : à en être littéralement couverte. L'une a des yeux de diamant, des cheveux d'or, une crosse d'argent, etc. L'autre est attachée sur l'instru-

(1) Lima possédant 190,000 habitants, cela fait une église par 2,700 habitants. Pour en avoir autant à Paris, il nous en faudrait 700. Or, en comptant tout, églises, chapelles, temples, synagogues, nous en avons 88 : soit une par 21,500 habitants. C'est le meilleur thermomètre, je crois, que l'on puisse donner de la ferveur respective des deux nations, au moins dans leurs capitales : car en fait de culte, comme de gouvernement, chaque peuple n'a guère, en somme, que ce qu'il lui convient d'avoir.

ment du supplice avec des clous en émeraude de cinq pouces de long et le sang de ses plaies est figuré par des sillons de rubis, ruisselant le long de son corps, Dans l'église Saint-Augustin, à Lima, aux jours de la fête de Notre-Dame de Barnabeda, qui dure huit jours, la Vierge change chaque jour de manteau. Or, la valeur moyenne de chacun de ces manteaux dépasse 8,000 fr. : et quelques-uns ont coûté jusqu'à 15,000 fr., à cause des pierres précieuses qu'ils portent.

Ces richesses proviennent d'offrandes individuelles que la piété des fidèles est venue apporter au saint de sa confiance : comme ces *ex-votos* que les matelots, au retour, suspendent dans nos églises maritimes.

Quelque disparate quelle soit pour nous à premier aspect, cette coutume, examinée avec attention, est, dans le fond, sinon dans la forme, identique à la nôtre. L'ornementation de nos églises a même dû commencer ainsi : par des dons particuliers réglés peu à peu, au fur et à mesure du perfectionnement de notre ordre social. Les statues, les tableaux, les ornements divers qui meublent nos édifices religieux ne sont pas autre chose que les offrandes épurées des fidèles : c'est-à-dire les dons du Pérou, selon nos mœurs françaises.

Aujourd'hui même, cette coutume subsiste encore telle quelle dans certaines parties de l'Europe : ainsi, en Espagne, en Italie, notamment à Notre-Dame-de-Loretto, de l'autre côté de l'Apennin, sur l'Adriatique.

L'église, très riche d'ailleurs, y a ou plutôt y avait un trésor évalué à cinq millions de francs, composé de tous les ex-votos offerts à la Sainte-Vierge, dont la chaumière de Nazareth occupe le centre de l'édifice : et qui, à ce titre, est comme la cathédrale du culte de Notre-Dame.

On montre là à tous les voyageurs, et j'y ai vu trois ou quatre grandes pièces, annexes du temple, dont les parois intérieures sont tapissées de dons de ce genre, avec inscriptions relatant le nom du donateur, l'époque et la cause souvent de chaque présent. Loretto est même si habituée à ce genre d'offrandes, qu'il y a dans l'église, devant un des côtés de la maison de la Vierge, un banc d'œuvre *ad hoc*, avec caissier pour recevoir ces cadeaux qui vont toujours, tantôt en hausse, tantôt en baisse, comme le denier de Saint-Pierre.

Les histoires les plus variées circulent dans le pays sur ce trésor et sa valeur actuelle. On assure que Napoléon Ier, alors simple général de notre République, et passant par là avec son armée, voulut voir l'église. On la lui montra avec empressement, espérant son offrande. Mais le jeune vainqueur n'était pas encore le souverain sacré par le Pape, avec un petit-neveu, filleul du Pape. Au lieu de donner, il prit.

« La Vierge, dit-il, est aujourd'hui dans le ciel. Elle n'a que faire de ces bijoux. Qu'on les porte dans mes fourgons. »

Ainsi fut fait. Nous rendîmes le tout en 1814, ainsi que la noire statue de la Vierge, emportée par mégarde sans doute avec ses diamants : et l'église reprit possession de son bien. Mais, soit mauvais exemple, soit crainte de nous voir recommencer notre œuvre à la Brennus, un des évêques de Loretto sauvegarda le trésor à son profit. Il remplaça les diamants par du strass, l'or par du chrysocalque : si bien que toutes ces richesses ne sont plus aujourd'hui qu'un trompe l'œil.

En est-il de même dans quelques églises du Pérou ?

Cela se pourrait bien ; quoique la population surveille à sa manière, sans bruit, mais avec la finesse observatrice de sa race. Or, comme il ne ferait pas bon

pour le sacristain, voire même pour le curé, à remplacer les vraies dentelles de la Madone, par de la fausse broderie que les Péruviennes reconnaîtraient de suite, ces échanges doivent être rares.

Dans la plupart de ces églises, les cérémonies de notre culte se pratiquent avec une pompe et devant une affluence bien autrement considérable que chez nous. Le vieux faste d'Asie avec ses populations fanatiques, semble revivre là tout entier.

D'abord, le plus généralement, la fête est à la fois religieuse et nationale ; en ce sens que tout le pays y prend part et fait de son mieux pour contribuer à sa splendeur. L'édifice entier, ses abords et souvent ses environs mêmes sont encombrés de fidèles, qui n'abandonnent la place qu'après avoir satisfait à leurs sentiments religieux. Un jour de Pâques, à Lima, voit du monde autour de sa cathédrale, comme un feu d'artifice, chez nous, voit des curieux à son horizon.

Chaque église déploie ce qu'elle peut de faste et dans plusieurs d'entr'elles ce faste est splendide. Toutes ses richesses, calices, patènes, ostensoirs, candélabres, etc., la plupart en or ou en argent massif, sont étalées aux regards et resplendissent sous les feux de cierges multiples. Quelques églises sont tendues au dedans, depuis le haut jusqu'en bas. Ainsi, à Lima, dans la Merced et Saint-Augustin, aux jours de fêtes patronales, les murs intérieurs sont couverts de tentures en velours de soie cramoisi, garnies de franges d'or. Dans Santo-Domingo, aux premières vêpres de Notre-Dame du Rosaire, cinq mille cierges brûlent à la fois. Le principal office de ce jour-là coûte ou plutôt coûtait 30,000 francs.

Ces dépenses excessives, qui diminuent d'ailleurs de

jour en jour, s'expliquaient par les revenus immenses de la plupart des églises. Sous l'empire d'une autre religion, avec d'autres noms et d'autres formes, il se passait là ce qui se passait sous les Incas. Chaque temple à lui seul était riche comme une ville. Ainsi, à Lima, il y avait des couvents tels que la *Buena Muerte* et la congrégation de l'*Oratorio* qui avaient l'une 800,000 francs, l'autre 300,000 francs de rentes, sans compter ce que leur rapportait annuellement la piété des fidèles. On estimait que les divers couvents, monastères, béguinages de Lima, au nombre de 30, possédaient encore, vingt ans après l'indépendance, un revenu annuel de 2,500,000 fr. Or, dès cette époque, plusieurs couvents et monastères avaient déjà été supprimés; beaucoup avaient vu diminuer leurs revenus par différentes causes.

De nos jours, cette richesse, surtout celle des couvents, a sinon disparu, du moins s'est si amoindrie qu'il n'y a pas comparaison à établir entre le passé dont je viens de parler et l'état actuel. La mauvaise administration de ces couvents d'une part : différents décrets réduisant leurs rentes de 5 à 3 et 2 0[0 d'autre part : des ordres secrets venus de Rome probablement ont mis ordre à un état de choses qui était devenu déplorable, surtout à cause de la façon dont ces établissements gaspillaient leurs revenus.

Ainsi tous entretenaient un personnel nombreux, tant ecclésiastique que laïque. Chaque église ou grand couvent était un vrai royaume par le monde qu'il faisait vivre. Beaucoup répandaient des aumônes énormes, et, par habitudes prises, avaient à leurs charges des peuples entiers de clients plus paresseux que malheureux. Enfin, leurs offices et cérémonies diverses

avaient pris des proportions de luxe asiatique, dont les pompes présentes toutes fastueuses qu'elles sont encore, ne sont plus qu'un reflet comparé à leur ancienne splendeur.

On comprend, sans que j'insiste, les abus nombreux qui résultaient de ce gaspillage. C'était la plaie vive du Pérou ; plaie de paresse, de saleté, de misère, de débauche, que ceux-là seuls qui ont vu la basse Italie, avant la suppression de ses couvents, peuvent supputer telle quelle.

Les moines pullulaient : à qui servirait Dieu pour ne rien faire ! Puis, comme ils avaient du temps de reste, ils l'employaient en œuvres diverses, qui leur faisaient trouver le paradis de Mahomet sur cette terre, mais à coup sûr ne leur gagnaient pas celui de Jésus-Christ.

A l'ombre et à l'exemple de ces moines, grouillaient par essaims des mendiants de tout genre, une vraie cour des miracles, de haute et basse pègre, en habits ou en chemise, mais tous également mendiants, vicieux et débauchés. C'était à qui exploiterait l'autel ou les bonnes âmes, pour vivre à leurs frais; sans travailler, jamais : sans se laver, car cela donne du mal : sans même cacher ses vices qu'à peine, car ils étaient sous la protection divine !

Cet état social religieux, emporté par la civilisation grandissante, a presque disparu non-seulement du Pérou, mais de tous les pays catholiques. On ne trouve plus que çà et là des ombres de plus en plus effacées de cette toute puissance, de cette richesse, de ces abus, devenus des souvenirs historiques et rien de plus. Nos amis et ennemis protestants ont donc tort de nous les reprocher incessamment : c'est comme si nous incrimi-

nions les ascétiques hypocrisies de leurs anciens sectaires.

Toutefois comme différents catholiques modernes, égarés, soit par leur ferveur religieuse, soit par leurs sentiments patriotiques, vont jusqu'à prêcher le retour de ces couvents, il est utile de leur montrer ce qu'ils étaient tout dernièrement encore, en Italie, en Espagne, au Pérou, etc. Libre à eux ensuite de pousser à cette restauration : il est peu probable que notre siècle les laisse faire. Plusieurs ont déjà ressuscité avec quelques richesses, et dureront plus ou moins, selon nos tolérances. Mais quand même les jésuites auraient à eux seuls le milliard de revenus que leur attribue leur ardent ennemi, le prince de Bismarck, ils ne seront jamais assez riches pour étouffer la liberté, la vérité, la civilisation grandissante qui les ont détrônés eux et tous les ordres monastiques à leur suite.

Des processions fastueuses sillonnent incessamment la plupart des villes et le pays même parfois autour d'elles. Je n'ai vu qu'en Sicile, à Palerme, des processions comparables à celles du Pérou, sous les rapports de la pompe religieuse et de l'affluence des fidèles. Beaucoup ont lieu de nuit, à la clarté des torches et sont empreintes à la fois du cérémonial réglé de notre culte et d'une sorte de primitivisme sauvage particulier aux Indiens. Il y a évidemment, dans l'esprit du peuple, certains souvenirs des Incas, qui les lui rendent deux fois chères. C'est même pour cela, sans doute, que notre catholicisme, avec son habileté gouvernementale ordinaire, les a instituées et les pratique plus belles que nulle part ailleurs.

Au jour dit de chacune de ces cérémonies, la ville, sur tout le parcours du cortége et jusque dans les voies

adjacentes, est parée de son mieux. Les rues sont jonchées de branchages et de fleurs. Chaque maison est ornée à sa manière, mais d'une façon quelconque, avec des tentures, des guirlandes, des drapeaux, des lanternes, etc. A l'heure fixée, les statues du Christ, ou du saint qu'on fête et souvent à la suite toutes les images de l'église ensemble, sortent portées aux épaules, sur des plates-formes ornementées, éclairées à giorno, dans des chasses splendides ou sous des dais de velours enrichis d'or. Des soldats précèdent pour ouvrir un passage, qui se fait d'ailleurs de lui-même, avec un empressement respectueux. Chaque image est escortée par des personnages vivants, d'anges, de saints et de démons, dans leurs divers accoutrements historiques. Le clergé entoure ou suit avec des torches, et, derrière lui, les principaux habitants de la ville, puis la foule, notamment les femmes, suivent, le capuchon sur la tête et un cierge à la main.

D'instant en instant, à chaque église ou statue que la procession rencontre sur sa route, elle s'arrête pour exécuter un mystère ou une scène de la vie du saint, à l'aide des personnages allégoriques qui l'escortent. C'est une véritable représentation en plein air, comme celle des mystères qu'exécutaient nos aïeux, avec séraphins ailés, démons gambadant, flammes infernales, apothéoses, etc. Pendant ce temps, une des images du cortége, généralement celle de Notre-Dame, parce qu'elle a plus de crédit, entre dans chaque maison du voisinage et y fait une quête par les mains d'un prêtre. Quand la scène est finie, le curé chante un cantique auquel les assistants répondent. Puis tout reprend sa marche tracée à l'avance jusqu'à la rentrée à l'église, qui termine la cérémonie.

Ces processions, très-fréquentes, remplissent parfois toute la soirée, de huit heures à minuit. On y va, on en vient, on y cause, on y rit, on y fume, on y boit sur ses passages : comme les Italiens vont au théâtre et même à l'église, en faisant toute autre chose qu'écouter ou prier. Chaque fenêtre du parcours est bourrée de curieux, non moins pressés et bruyants, qu'à un défilé de parade sur nos boulevards. C'est le lieu mouvant du rendez-vous de la ville qui y vient avec plaisir comme à un devoir agréable. De plus, en s'y rendant, on fait une manifestation religieuse dans un pays où la religion est puissante. Chacun y va ou est censé y aller : les femmes principalement, pour lesquelles toute procession est un temps de sainte liberté !

Rien n'est plus curieux que de les voir circuler là, mouvantes, chuchotantes, sous leurs capuchons bruns, et avec leurs petits cierges qu'elles éteignent aussi souvent qu'elles les rallument. On les dirait au bal masqué, sous le domino, et usant du double laissez-aller du bal et de l'incognito. A moins qu'elles ne le veuillent, nul ne les peut reconnaître, tant elles sont uniformes et enveloppées dans leurs capuchons. C'est la résille impénétrable de leurs mères espagnoles, l'ancienne *tapa* des Liméniennes, la gondole vénitienne, les pèlerinages et le voile des moresques : autrement dit l'ombre mystérieuse et respectée, qui leur permet de tout dire et tout faire, loin des regards jaloux ! Vous jugez si les Péruviennes vont aux processions et si les Péruviens les y escortent.

Dans chaque cité, chacune de ces cérémonies a tant de fidèles à sa suite, qu'en dehors d'elles, chaque fois, les villes sont littéralement désertes.

Telles me sont apparues les mœurs religieuses du

Pérou. Lorsqu'on arrive dans ce pays, venant d'Europe, ce fanatisme ostentatoire, ces images incessamment promenées, ces mystères à spectacles, offusquent notre sentiment européen, français surtout. Cela nous fait l'effet d'une sorte de profanation de notre culte, et on se demande si ce n'est point là du paganisme ressuscité plutôt que du christianisme? On se sent presque devenir protestant iconoclaste à force de voir cet abus d'images !

Mais, lorsqu'en dehors de cette impression de sentiment, impression à régler pour juger sainement quoi que ce soit, on réfléchit à la nature péruvienne, on comprend cet état de choses. Les peuples méridionaux, surtout ceux de la zône à laquelle appartient le Pérou, n'ont pas les mêmes sentiments religieux que nous. L'idée d'un esprit pur, d'un Dieu immatériel, ne suffit pas à leurs natures, matérialistes plutôt que mystiques, positives et non rêveuses. Il leur faut, avant tout, le symbole, l'image, l'idole. Le catholicisme le leur présente sous forme de statues et de mystères palpables, en les leur portant jusque par les rues pour mieux impressionner ces natures impressionnables, oublieuses et mobiles à l'excès. C'est son seul moyen de conserver sur eux une influence utile d'ailleurs, et que, pour ma part, je ne combats que dans ses excès. Il faut à l'homme une religion, un culte, une formule d'adoration, pour régler ses sentiments religieux, sa croyance en un Dieu de justice, dont ce Dieu a mis la salutaire espérance en chacun de nous.

Au point de vue de l'administration religieuse, le Pérou est divisé en un archevêché siégeant à Lima, et cinq évêchés établis à Chachapoyas, Truxillo, Ayacucho, Cuzco et Aréquipa. L'archevêché et les évêchés se

divisent en cures, et les cures en paroisses. Des vicaires généraux et des gouverneurs ecclésiastiques administrent chaque diocèse.

De même que dans tous les pays, le clergé péruvien est, quant à sa nature et à ses mœurs, un des miroirs de la nation: comme cela doit être, puisqu'il est portion importante de cette même nation.

C'est dire que ce clergé est le plus souvent bon, doux, hospitalier, bienveillant, tolérant et généreux, ainsi que la race humaine dont il fait partie. Quand l'occasion se présente, il est admirablement charitable pour ses ouailles. Ses maisons sont presque toujours ouvertes à tous, et chaque padre est en général, le vrai *pater familias* de la bourgade où le sort l'a placé. Peu instruit, très ignorant même dans les villages et les petites villes de l'intérieur, il a cependant, çà et là, dans quelques grands centres, autant d'instruction que le nôtre. Ainsi, à Cuzco, certains ecclésiastiques passent pour être de première force en théologie. Cette science est même, dit-on, aussi avancée là que dans n'importe quelle ville de notre hémisphère.

Comme Rome moderne, jadis capitale de notre civilisation européenne, Cuzco, l'ancien chef-lieu de la civilisation péruvienne, est devenue le foyer de la religion du pays. De même que les individus et les peuples, les capitales ont leurs destinées uniformes : *habent sua fata.* Tant qu'elles ont force, elles gouvernent par l'épée, la puissance virile. Quand elles sont vieilles, elles règnent par l'expérience, l'habileté, la religion : restant ainsi Delhis, Rome, Cuzco, pendant des siècles encore après que leurs guerriers se sont endormis du dernier sommeil!

Ainsi que la nation dont il est, le clergé péruvien a

malheureusement plusieurs vices graves que n'excusent pas les vertus que nous venons d'indiquer. Ainsi, on lui reproche avec raison d'oublier trop facilement son saint ministère pour faire fructifier ses biens temporels; de mettre en œuvre souvent certaines pratiques commerciales, blâmables chez des laïques, coupables chez des ministres du Seigneur; d'abuser sur les Indiens de sa situation dominante, et d'exploiter les terreurs superstitieuses de ces hommes timides et doux; enfin, et surtout, de transgresser trop généralement son vœu de chasteté, l'une des forces du prêtre catholique. Ces vices sont nationaux, en quelque sorte, mais toute position oblige, celle du clergé plus qu'aucune autre, parce qu'il doit l'exemple des vertus qu'il enseigne. Les mœurs cléricales du Pérou sont peut-être, au point de vue moral, ce qui appelle le plus une réforme.

En outre, la religion sert trop souvent de prétexte à l'oisiveté séculaire des quelques maisons religieuses qui existent encore là. Je sais que, sous le climat de ces contrées, et de par le besoin de *far niente* que ce climat inspire, ces établissements ont des raisons d'être qu'ils n'ont point sous nos latitudes, et que la plupart, d'ailleurs, ont déjà été supprimés ou ont disparu d'eux-mêmes. Mais, si peu qu'il en reste, comparativement au passé, peut-être y en a-t-il encore trop? Les écoles, les hospices, les institutions de bienfaisance ont remplacé de nos jours avec avantage les diverses institutions religieuses du moyen-âge. Ces maisons, quoi qu'on prétende pour justifier leur existence, n'ont plus de raison d'être : donc, quoi qu'elles fassent, doivent disparaître, au Pérou comme ailleurs.

Malgré ces défauts, leur pouvoir amoindri, leur richesse déclinante, les ecclésiastiques possèdent encore

dans la république péruvienne, une influence considérable. Dans certains pays, tels que la Montaña, leur force est presque aussi grande que jadis, ce qui s'explique, d'ailleurs, naturellement.

Les populations de ces contrées doivent leur existence sociale à des congrégations, surtout aux Jésuites : en ce sens que ce sont des religieux qui les ont réunies, formées, élevées, comme un maître réunit des élèves. Naguères, elles étaient légalement sous leur domination absolue. Malgré l'état social nouveau qui les a distraites de ce régime, elles sont encore empreintes de leur organisation théocratique. Avant même les autorités laïques, les padres ou curés de ces contrées en sont les véritables gouvernants. Les actes de l'état-civil leur appartiennent comme autrefois. Presque seuls, ils ont influence morale sur leurs ouailles : font les élections ou les révolutions, gouvernent, en un mot, de fait sinon de droit ; en vertu des souvenirs du passé, des mœurs religieuses du pays et souvent d'une supériorité intellectuelle évidente.

Cet état de choses n'est ni anormal, ni particulier au Pérou. Il est le propre de toutes les jeunes nationalités, voire même de tout ici-bas.

La mère, la nourrice, le précepteur, l'école, la puissance fondatrice, quelle qu'elle soit, garde aussi longtemps qu'elle peut la direction de l'enfant ou de la société mis au monde par elle ; et il est utile qu'elle la garde tant que cette société a besoin d'elle. C'est ce que nous voyons se passer, non-seulement au Pérou et dans toute l'Amérique du Sud, mais sur notre hémisphère.

Ainsi, en Russie, où tous les pouvoirs sont encore réunis avec raison, dans les mains des fondateurs de la

nation, ses Khans, ses Czars-empereurs. Sa grandeur nationale, les affranchissements, les chemins de fer, toutes les réformes proviennent d'eux, comme d'un bon père vigilant de ses enfants. Les enfants restent soumis. Ainsi, dans un ordre d'idées contraires, l'Algérie et nos colonies où les puissances créatrices, la marine et l'armée, bien qu'elles aient fini leur œuvre, s'obstinent à garder l'exclusive direction de tout. Mais elles ont beau faire, les adolescents leur échappent, brisant leurs lisières et marchent. Au fur et à mesure de leurs grandissements, tous protestent avec raison contre le régime d'exception dont l'égoïsme les étouffe ; envoient des représentants au parlement ; et enfin, par tous moyens, prennent place au droit commun, à la vie commune.

Au Pérou, comme ailleurs, cela se passe et se passera ainsi chaque jour davantage. A mesure que leur société grandira, tout se règlera en elle, de même que pour l'ornementation des églises que nous regardions tout à l'heure. L'Etat fera sa part, la religion la sienne, puis, à leur suite, chaque corps constitué, jusqu'à ce que tout soit pondéré comme dans une bonne horloge.

Le difficile est de régler cette horloge, à l'heure juste, sans retard ni avance sur ses besoins. Cela est l'affaire des hommes d'Etat péruviens. A eux de juger si le moment n'est pas venu de dépouiller encore plus les langes primitifs de leur jeune nationalité ; pour lui faire prendre, avec son instruction grandissante, les pensées, les mœurs, toute la vie enfin de son adolescence civique.

CHAPITRE XIV.

Gouvernement.

Sa forme. Pouvoir législatif : sénat et chambre des députés. Pouvoir exécutif : président ; vice-président ; ministres ; préfets ; sous-préfets ; gouverneurs de districts. Mœurs politiques. Pouvoir judiciaire : cours suprême et supérieures ; tribunaux ; juges de paix. Finances : revenus et dépenses ; dette. La fortune des états modernes. Instruction. Armée. Marine. Révolutions : un pronunciamento. Ce que peut une femme. Comparaison entre notre état social et celui des nations américaines.

Au point de vue politique, le grand principe fraternel du christianisme, précisé et appliqué par nos ancêtres de 1789, règne au Pérou.

En vertu d'une constitution très-large, tous les Péruviens sont libres, égaux devant la loi et jouissant des mêmes droits civils.

Comme tous les pactes sociaux de tous temps et de tous peuples, cette constitution a été bien des fois modifiée depuis son origine (1822). Elle vient de l'être récemment encore, en 1870. Ces changements fréquents et parfois sans motifs graves, sont une des fâcheuses habitudes politiques de ce pays. Ils sont de droit, quoi qu'on prétende, car toute société a le droit imprescriptible, permanent et absolu, de changer à son gré son pacte d'union. Ils valent mieux qu'une immobilité implacable. Mais en tout, l'excès est nuisible. La mobilité politique incessante du Pérou, comme des autres républiques sud-américaines, est une des causes de leur état maladif.

A travers ces changements et les chocs qu'ils font

naître, la base de l'état social péruvien n'a d'ailleurs jamais varié, et s'est même plutôt élargie que rétrécie : ce qui indique chez ce peuple un sens politique ferme et juste. La fraternité libérale la plus absolue qu'on puisse rencontrer : c'est-à-dire la base la plus naturelle, donc la meilleure de toute société : a continué de prévaloir et s'est même agrandie, en faisant progressivement monter les Indiens et les nègres au niveau social des blancs.

Des lois en harmonie avec ces principes et découlant d'eux ont déjà remplacé les anciennes lois espagnoles. Généralement disposées par codes, à l'instar des nôtres, elles sont pour la plupart empruntées à notre législation moderne : et, depuis quelques années, le Pérou s'occupe d'en faire une œuvre d'ensemble, appropriée à sa nature.

La forme du gouvernement est républicaine, unitaire et élective.

Le pouvoir exécutif est confié à un président élu par le vote indirect, autrement dit le suffrage universel à deux degrés. Ce président doit être péruvien, domicilié au Pérou depuis dix ans et âgé d'au moins 35 ans. La durée de ses fonctions est de quatre ans et il ne peut être réélu qu'après une semblable période. Cinq ministres nommés et révocables par lui expédient les affaires sous ses ordres.

Un premier et un second vice-présidents, élus aussi par la nation, remplacent successivement le président en cas d'absence, de maladie ou de mort.

Le pouvoir législatif appartient à un congrès composé d'un sénat et d'une chambre des députés, renouvelables par tiers, de deux en deux ans. Le congrès se réunit tous les deux ans. Il vote le budget et les lois.

Dans l'intervalle des sessions, une commission permanente mixte, veille à la conservation de l'état social.

Les sénateurs, au nombre de trois par département, sont nommés aussi par le vote indirect et au scrutin de liste. Ils doivent être Péruviens de naissance : avoir 35 ans et un revenu de 5,000 francs.

Les députés sont élus de la même manière, mais par les provinces, qui envoient chacune son député. Ils doivent avoir 25 ans et un revenu de 2,500 fr.

Le Pérou est divisé en départements et provinces littorales, qui se subdivisent en provinces : puis en districts : et enfin en communes (villes et villages) : autrement dit, comme chez nous, en départements, arrondissements, cantons et communes.

En tête de chaque département est un préfet, ayant sous ses ordres un sous-préfet par province : les uns et les autres à la nomination du pouvoir exécutif. Des gouverneurs, aux choix des préfets, régissent les districts.

Chaque commune est administrée par un conseil municipal (junte) qu'elle nomme. Des lois récentes viennent d'étendre les pouvoirs de ces conseils, en les dispensant de recourir sans cesse à l'autorité supérieure, et leur abandonnant une partie importante de l'impôt : de façon à leur permettre de s'administrer elles-mêmes le plus possible.

Ces réformes font grand honneur au gouvernement actuel du Pérou. Puisse le nôtre l'imiter quelque jour ! Mais nous avons beau dire, la décentralisation chez nous marche à reculons. Outre que chaque commune est en tutelle si absolue qu'elle ne peut seulement pas ficher un clou extraordinaire dans sa maison de ville, sans la permission de son préfet : les maires sont nom-

més par lui ou l'autorité supérieure, sans même le droit de présentation par les conseils municipaux !

Or, je le demande à tout être raisonnant ? En vertu de quelle prescience surhumaine, un fonctionnaire de passage, résidant à 40 kilomètres et plus souvent du village qu'il tutelle, peut-il connaître mieux que ce village les vertus du maire et du clou qu'il leur plante à l'aveugle ? Est-ce de par son titre ou son habit brodé ? Depuis dix-sept ans que je suis maire, j'ai beau me demander cela sans cesse, je n'ai pas encore pu me répondre.

Sous le rapport des mœurs politiques, je dois à la vérité de déclarer que ces divers gouvernants laissent à désirer. Comme le clergé, comme la nation dont ils sont la tête, ils ont de hautes qualités : ainsi une grande mansuétude, de l'intelligence, de la générosité, etc. Mais ces qualités sont entachées souvent par des vices inhérents aux mœurs du pays, plus encore qu'aux personnes mêmes des gouvernants.

Ainsi, la plupart n'étant point payés par l'Etat exploitent leur situation, tant qu'ils osent. Beaucoup, faisant commerce, emploient à leur profit les deniers de l'État, rançonnent leurs administrés, vendent, achètent, louent ce qui n'appartient qu'à tous, etc. : en un mot trafiquent de leurs emplois et le confessent même volontiers, avec une ingénuité singulière.

« Nous sommes toujours sous le coup d'une révolution ou d'un caprice du pouvoir, pouvant nous destituer demain. Il nous faut profiter. Cela est notre salaire. Nous sommes aux affaires pour gagner de l'argent avant tout. »

Ces mœurs sont des restes de l'exploitation de l'Espagne, qui donnait ses emplois coloniaux, comme on

donne chez nous les recettes et les débits de tabac : pour faire avant tout les affaires des titulaires. Aussi s'épurent-elles chaque jour depuis l'indépendance et ne sont-elles déjà plus à beaucoup près aussi générales qu'elles l'étaient jadis. Mais on pourra juger par les détails suivants du degré de cynisme, avec lequel chaque gouvernant exploitait sa situation, il y a seulement quelques années.

Le Pérou était à la veille d'un scrutin pour la présidence et deux candidats, hommes de marque tous deux, s'étalaient à qui mieux devant le public, selon la coutume de notre époque de réclame et de charlatanisme. C'était des deux parts un bruyant tournoi de meetings, de discours, de brochures, de promesses publiques et privées, etc., dans lesquels ces Messieurs faisaient chacun son propre panégyrique, et, par la même occasion, se disaient l'un à l'autre leurs vérités toutes crues.

Ainsi, aux devantures des baraques de foire, des charlatans rivaux joutent de séductions et d'injures, pour faire entrer la foule et l'empêcher d'entrer dans la baraque voisine !

Mais, d'un bout à l'autre du monde électoral moderne, les choses vont ainsi, plus ou moins. Il y aurait mauvaise grâce à les critiquer chez les Péruviens où ce n'est pas pire qu'ailleurs. Passons.

Entr'autres aménités, les deux candidats se jetaient réciproquement à la face des reproches de malversations vraies ou fausses ? J'en ignore. Mais ne croirait-on qu'une partie même de leurs propres louanges, il en resterait encore assez pour les envoyer tous deux ailleurs qu'à la présidence, si la scène se fût passée chez nous.

« Pendant que vous étiez ministre, disait l'un, le

rouge, si on veut l'appeler ainsi, vous avez pris à la senora... (cent mille piastres (500,000 fr.), pour terminer son procès avec l'Etat. Moi, pour vingt mille (100,000 fr.), j'eusse arrangé les choses aussi bien que vous, etc., etc. »

« Tandis que vous étiez dans l'opposition, répondait le conservateur, vous m'avez demandé pour votre cousin don.... un boni annuel de 15,000 piastres (75,000 francs), sur le guano, sous condition que vous vous tairiez. Je vous l'ai donné, tandis que je ne donnais à un de mes propres parents sur le même revenu, qu'une somme insignifiante de 3,000 piastres (15,000 francs), etc., etc. »

Tout le reste des brochures était à l'avenant. D'ailleurs aucun des deux candidats, ni le public lui-même, ne trouvait mauvais que son compétiteur eût fait commerce de ses fonctions ou distribué les deniers publics : c'était dans l'emploi. Ils ne disputaient que sur la question du plus ou moins. Lequel des deux avait coûté le plus cher au pays ?

Ces mœurs étranges, pour ne pas dire plus, s'expliquent par les idées reçues là-bas en fait de gouvernement. L'Etat est une sorte de théâtre en régie, que chacun administre à sa manière, en faisant fortune de son mieux : aux frais du public, mais à sa satisfaction, sinon révolution. Or, dans un théâtre, il faut payer les acteurs, les machinistes, la claque, empêcher les cabales, museler les siffleurs, etc., faire en un mot tout ce qui concerne l'emploi d'un bon directeur !

Cela est monstrueux. Cependant on assure que, comme les hideux cactus, ces excroissances délétères tendent à s'implanter de l'hémisphère américain sur le nôtre ? Déjà même, dit-on, il n'y a plus que des Alceste

mal-appris à blâmer ces procédés, et encore, pour le faire à son aise, il faut comme jadis, comme toujours peut-être, chercher

> Quelqu'endroit écarté
> Ou d'être homme d'honneur on ait la liberté !

Naturellement ces mœurs s'étendaient des emplois supérieurs aux inférieurs, jusqu'au plus bas de l'échelle inclusivement. Toute fonction publique était donnée non pas au plus méritant, mais au plus rapportant. Si vous vouliez suivre une carrière quelle qu'elle soit, il fallait savoir d'abord, non pas l'exercer, mais solliciter et promettre. L'échine souple, l'engagement aux lèvres et surtout un bouquet à la main ! Un postulant, qui eût approché sans fleurs l'Egérie de celui qu'il implorait, eût été de plein droit mis à la porte.

Or, à Lima, le moindre bouquet convenable coûtait une once, 84 francs ! Mais bast ! La place ou le guano faisaient repousser tant de fleurs !

Le pouvoir judiciaire est réparti entre des cours, des tribunaux et des juges de paix. Les différents magistrats qui l'exercent sont nommés par le président, sur la proposition de la cour suprême, qui présente six candidats.

Les juges de paix connaissent des délits ordinaires et procès dont le litige ne dépasse point 200 soles (1,000 francs).

Les tribunaux jugent directement les autres affaires, et, par appel, les sentences des juges de paix. On compte généralement un tribunal par province.

Des cours supérieures, au nombre de 9, décident en appel des jugements des tribunaux.

Une cour suprême, résidant à Lima, connaît, en cas

de recours extraordinaires en cassation, des arrêts des cours supérieures.

Je voudrais bien pouvoir dire que depuis le premier président de cette cour, jusqu'au moindre greffier de justice de paix, toute la magistrature était intègre et que devant elle il n'y avait qu'à se laisser juger. Mais le clergé et les gouvernants, ayant coutume d'exploiter leurs emplois, les magistrats suivaient volontiers cet exemple. A tort ou à raison, car j'en ignore par moi-même, plusieurs d'entr'eux passaient pour plus amants de soles que de justice. On prétend même que, naguère encore, moyennant une once d'or habilement offerte, il était des juges, qui faisaient incarcérer votre ennemi ou vous-même, selon le donateur. S'ils ne le faisaient point, c'est qu'au lieu d'une once il en fallait deux: et, il était tels magistrats, d'ordre élevé, qui, jamais, disait-on, n'avaient refusé cent piastres (500 fr.), offerts avec grâce.

Enfin, non-seulement le fond manquait, mais il n'y avait pas la forme, en ce sens qu'on était parfois jugé sans avoir été entendu, et exécuté avant d'avoir reçu avis de sa condamnation. Or, la fooorme, dit Brid'oison, est beaucoup, surtout en fait de justice. Elle est même la sauvegarde du fond; lorsque sous la pression de quelque pouvoir corrupteur, ce fond a baissé en vertus, comme cela s'est vu chez certains peuples d'Europe, d'ailleurs en passe de se relever !

Une réforme très-sensible s'est opérée depuis quelque temps au Pérou, dans ces mœurs gouvernementales et judiciaires. Il y a donc lieu d'espérer qu'avant peu elles se seront améliorées au niveau des progrès remarquables, que ce pays accomplit chaque jour au moral comme au physique. Mais il y a à faire encore.

Les revenus de la république péruvienne sont considérables, eu égard au chiffre de sa population.

Son budget annuel de recettes et dépenses est impossible à établir d'une manière précise à cause de sa réglementation bis-annuelle et surtout des emprunts énormes dans lesquels le Pérou est engagé depuis quelques années. Il me paraît, d'après les nombreux documents de sources diverses que j'ai condensés, qu'on peut l'établir ainsi approximativement.

Budget des recettes, environ 200 millions de francs, savoir :

Guano (frais non déduits).......	130.000.000 fr.
Douanes (importation, exploitation et tonnage)................	30.000.000
Ventes de salpêtre, de poudre, de biens fonds : droits de succession, de patentes, de timbre : impôt foncier, très-léger d'ailleurs.........	40.000.000
Total....	200.000.000

Budget des dépenses, même somme environ sur le papier, sinon en réalité, savoir :

Intérêt de la dette.............	75.000.000
Frais d'exploitation du guano, du salpêtre, etc., frais de recettes en un mot	50.000.000
Dépenses d'armée et de marine..	30.000.000
De justice et instruction publique.	15.000.000
Travaux publics, affaires étrangères, intérieur, police, etc.......	30.000.000
Total....	200.000.000 fr.

Malgré cette richesse, la plus grande du globe, je crois, proportions gardées d'habitants et d'impôts, le Pérou a une dette considérable : un milliard de francs environ, dûs à l'Angleterre surtout, au crédit public, et à lui-même en dépenses courantes. Les huit dixièmes de cette dette remontent à quelques années à peine, et s'expliquent, sinon se justifient par les indispensables travaux que le Pérou exécute aujourd'hui : notamment par ses chemins de fer, les plus difficiles, mais un jour aussi peut-être les plus fructueux du monde. C'est ainsi que depuis cinq ans, il a emprunté à l'Angleterre 34 millions de livres sterling, 850 millions de francs !

On se demandera peut-être, comme je me le suis demandé à moi-même en faisant ce travail :

« Pourquoi, puisque le Pérou est si riche, et que son guano lui est tombé du ciel, comme une manne inespérée, n'a-t-il pas économisé, en vue surtout de ses chemins de fer, au lieu d'emprunter ainsi à outrance et de risquer des embarras considérables ? »

A cette question, je ne sais pas d'autre réponse que celle-ci : « C'est qu'il fait ce que faisait jadis l'imprévoyante cigale de la fable : ce que de nos jours, plus que jamais, font à qui mieux les peuples, les sociétés, les particuliers : tout le monde plus ou moins ! »

Passerait encore s'il avait éprouvé une famine, une épidémie, un désastre grave, tel que notre dernière guerre, à la suite duquel il est tout simple qu'une nation emprunte, comme fait un particulier à la suite d'une maladie ou d'un sinistre ?

Mais non : le Pérou et la plupart des nations, y compris nous-mêmes en dehors de nos emprunts de désastres napoléoniens, sommes au con-

traire en prospérité telle qu'on en a rarement vue de semblable depuis que le monde existe. Les revenus croissent d'année en année dans des proportions inouïes, dues surtout à la facilité des relations modernes entre les hommes. L'or ruisselle. On en trouve à flots, pour tout faire !

Mais les gouvernants du Pérou, les nôtres, et à leur suite les particuliers, sont, depuis quelque temps, pris d'un vertige de dépense, produit et facilité par la soudaine richesse mobilière de notre époque. On ne dit plus comme jadis, comme la raison indique de dire :

« J'ai cinq, vingt, cent mille francs à dépenser : je vais faire telle voie de fer, tel square, ou acheter telle voiture, jusqu'à concurrence de mes cent mille francs. »

On dit :

« J'ai envie d'un chemin de fer ou d'une voiture. Il me faut cinq ou cent mille francs. Je vais les emprunter, ou jouer à la Bourse pour les avoir. »

Et les États, les villes, les sociétés, les particuliers empruntent ou jouent de toutes les manières, sous cent noms divers et avec tous venants : sans compter, ni réfléchir qu'ils brûlent ainsi leur capital par tous les bouts. Or, pourquoi faire ? Pour souvent gaspiller tant qu'ils inventent, en bâtisses inutiles, en variations de costumes militaires, en luxe, en prodigalités, en parades vaines, puis, empruntent encore, sans cesse, pour continuer et augmenter ce gaspillage désordonné. On dirait que tout le monde et chacun a devoir de courir un *steeple-chase* de ruine !

Cependant, comme les peuples à la fin pourraient se lasser de se voir ainsi ruiner de gaieté de cœur, par ceux qui ont charge de leurs revenus ; comme il faut

à soi-même, quand on se ruine, se trouver une excuse : gouvernants et particuliers chantent sur tous les tons des rengaînes dans le genre des suivantes :

« Les emprunts font circuler l'argent. C'est le seul moyen d'exécuter de grandes choses. Nos descendants doivent payer les améliorations que nous leur laisserons. C'est pour eux que nous les endettons, etc., etc. »

Singuliers raisonnements !

Nos aïeux de saint Louis, d'Henri IV, de Louis XIV lui-même faisaient aussi leurs grandes choses. Jamais cependant, pour leurs croisades, pour reconquérir la France, pour bâtir Versailles, cette royale folie, aucun d'eux n'a pensé à engager nos générations. Est-ce que nos descendants n'auront pas comme nous, plus que nous-mêmes probablement, des besoins nouveaux à satisfaire ? Vous empruntez pour leur laisser des chemins de fer, qui les enrichiront, dites-vous ? Savez-vous seulement s'ils se serviront encore de cela : et si, dans leur possible désir de gonfler quelque aréostat gigantesque, la découverte de leur époque, ils ne maudiront point les présomptueux ancêtres qui les ont endettés pour faire eux-mêmes, à grands frais, d'inutiles remblais de terre, qu'ils devaient laisser élever par des sociétés privées ? Les améliorations sont des maladies qui épuisent l'amélioré, quand elles lui coûtent trop cher et l'empêchent à moment donné de faire une grande chose.

Au-dessus de ces hypothèses, n'y a-t-il pas d'ailleurs un raisonnement dominant tout ? Qu'est-ce qu'un Etat ? Une grande famille, dont les gouvernants sont les *patres familias*. Est-il un père de famille sensé, un seul, qui, pour quoi que ce soit, même en vue du Pactole, con-

sentirait à s'endetter lui et ses enfants pour trois ou quatre générations ?

Mais, c'est la folie du jour ! Cela prend aux nations de temps à autre, de même que les épidémies : si fort par instants, comme aujourd'hui, qu'il surgit alors des théoriciens de bonne foi, pour, non-seulement, justifier ce mode d'opérer, mais pour l'ériger en système et prêcher l'adoption de leur découverte moderne ! Sans se souvenir de Law et autres banqueroutiers de son espèce, ils veulent faire de chaque État une banque d'emprunt permanent, ne rendant jamais : une pierre philosophale de dettes ! à usage des fous qui la cherchent, des actionnaires-gogos qui les sustentent et des niaís s'endettant sur semblable espoir !

La vérité de ces prétextes comme de ces théories est que le Pérou ainsi que beaucoup de nations et de particuliers, hallucinés par l'abondance actuelle des capitaux, s'endettent sans raison ; par vanité, pour satisfaire l'instinct gaspilleur inné en nous et nous débordant quand nous ne le réfrénons pas.

Puis, comme la pente est glissante et que l'impulsion est donnée, ils vont à toute vitesse, entraînés sur cette voie néfaste par des essaims d'agioteurs qui, dans ces opérations et le gaspillage à leur suite, pêchent en eau trouble, où on ne les voit pas pêcher. La dette, l'obligation, l'emprunt : voilà leur mot de passe, et, à force d'habiletés, ils ont si bien oblitéré le sens commun des peuples, qu'on en est arrivé à appeler la fortune publique, ce qui est la ruine de notre époque.

Triste égarement ! Que de désastres il nous faudra subir, nous et les générations à notre suite pour comprendre enfin : que la misère est au bout de ces coûteux systèmes et qu'il est temps, grand temps de ren-

trer dans l'ordre naturel d'ici-bas. C'est-à-dire de ne dépenser que selon ses ressources, de ne marcher que selon ses forces !

La dette du Pérou étant en grande partie afférente à ses chemins de fer, le rend plus excusable que les autres peuples : parce que c'est de l'argent semé, qui lui rapportera bien plus que les intérêts qu'il paye. Mais encore une fois, si, en prévision de ses dépenses actuelles, il avait économisé ce qu'il emprunte aujourd'hui, quelle ne serait pas sa situation financière ? Et, de par cette situation, quelle facilité n'aurait-il pas d'attirer les émigrants du monde entier ?

Mais cela est fait ! Rien d'ailleurs n'est encore compromis dans son riche avenir. Seulement, il lui faut enrayer, à peine de finir comme ces jeunes prodigues, qui, après avoir mangé leur bien en herbe, consument leurs vieux jours à maudire les folies de leur jeunesse.

L'instruction, sans être à beaucoup près universelle comme aux Etats-Unis, est pourtant dans un état plus prospère que ne semble le comporter une population aussi mélangée de nègres et d'Indiens réfractaires à tout apprentissage. On compte au Pérou 6 universités, 68 colléges ou pensions et 790 écoles publiques ou privées, donnant une instruction, soit secondaire, soit primaire, à environ 50,000 enfants. C'est une moyenne d'un enfant instruit par 70 habitants. Sous l'Espagne, cette moyenne n'était pas d'un par 500.

Toutefois, il y aurait lieu, je crois, pour le Pérou, à s'occuper davantage de cette partie si importante du gouvernement, en y consacrant plus de soins et de capitaux. L'instruction est devenue un besoin de l'homme comme de se vêtir. Les municipalités, qui,

d'après les nouvelles lois de décentralisation, ont charge de construire et entretenir leurs écoles, ont à faire sous ce rapport. Le pouvoir suprême leur fournit les plans. Elles ont les moyens pécuniaires. Les maîtres ne leur manqueront pas. A elles d'agir, en suivant l'impulsion générale donnée par leurs intelligents gouvernants.

La force publique armée vient d'être l'objet de réformes importantes, destinées, si elles sont suivies avec persévérance, à mettre fin aux funestes révolutions du Pérou, tout en le plaçant sur un pied militaire respectable. L'armée permanente a été réduite à 4,000 hommes : la gendarmerie augmentée : et la garde nationale, qui jusqu'à ce jour n'existait que sur le papier, doit être organisée de façon à ce qu'en cas de guerre le pays puisse mettre sur pied cent mille hommes armés, exercés, prêts à la lutte.

On ne saurait trop applaudir à cette réforme, si elle se réalise complètement. Toute mesure tendant à supprimer les armées permanentes, ces pieuvres insatiables qui épuisent l'humanité moderne, en lui prenant incessamment son sang le plus riche et le plus fort de ses revenus ; en habituant sa jeunesse à une vie d'oisiveté paradante; en troublant incessamment les familles par le départ annuel d'enfants, souvent leurs uniques ressources; en menaçant, comme un glaive nu dans des mains inconscientes dont le seul devoir est d'obéir, non-seulement les libertés publiques, mais la paix universelle et la civilisation ; toute mesure, dis-je, qui, n'importe où, supprimera cette barbarie organisée, devra être saluée avec reconnaissance par tout être réfléchissant. Des écoles, des camps temporaires, de l'instruction, des exercices, de l'organisation militaire à flots,

mais point d'immense armée permanente à peine d'en mourir ! La nation armée avec des gendarmes : rien de plus. Péruviens, vous avez raison !

La marine de l'Etat est insignifiante : une frégate, six corvettes et trois transports à vapeurs, quatre navires à voile et six pontons. Point de torpilles et un seul fort, celui de Callao, pour défendre 2,500 kilomètres de côtes! C'est peu. Cependant le Pérou est riche, les vaisseaux de guerre et surtout les torpilles sont une affaire d'argent. Le bombardement du Callao, tout en étant une des gloires légitimes de la nation, doit être aussi pour elle un avertissement. Le Brésil a bien des cuirassés ! La première condition d'une existence nationale est d'être en état de la faire respecter. Péruviens, veillez !

Tel est l'ensemble de l'organisation politique, judiciaire et administrative du Pérou. Comme on le voit, c'est en général le même agencement que le nôtre, ce qui s'explique par les nombreuses analogies de nature existantes entre les Péruviens et nous.

Cette organisation sociale est-elle bonne ?

Les uns disent oui.

Les autres non ; prétendant que la machine gouvernementale y est souvent détraquée ; que, sur beaucoup de points, son fonctionnement est enrayé par différentes causes qu'un despotisme quelconque supprimerait ; qu'enfin cela pêche par instabilité, tyrannies, désordres, bouleversements incessants ; toutes misères communes aux Etats en république.

Nous leur répondons : Que les machines de fraîche création sont sujettes à dérangements et que la république n'est pour rien là-dedans ; que le meilleur des despotismes est une serre chaude à dangers de tout

genre, révolutions, guerres, excès tyranniques, dont le moindre mal est d'étioler les peuples assez faibles pour s'y laisser végéter; que la locomotive républicaine a l'immense avantage de pouvoir avancer avec les idées contemporaines, au lieu de dormir comme font les vieux coches chinois et autres; de n'être pas à la merci d'une seule tête pouvant se détraquer en une seconde et perdre tout, comme chez nous; enfin d'être dans le vrai humain, c'est-à-dire dans le plein exercice de son droit permanent de souveraine d'elle-même.

Tout bien considéré, sans passion pour ni contre l'un ou l'autre système, cette organisation sociale est bonne: puisque le pays où elle fonctionne va prospérant, que ses habitants y sont heureux et que leur immense majorité ne pense même pas à le changer.

En dehors de l'état normal que nous venons de voir, le Pérou est soumis à des crises sociales connues en Europe sous le nom général de révolutions, émeutes, etc. Ces convulsions civiques, si fréquentes dans l'Amérique du sud, qu'elles en sont aujourd'hui comme un élément constitutif, modifient sans cesse et en maîtresses absolues, non-seulement le pouvoir central de la République, mais jusqu'aux administrations locales. Toute autorité péruvienne quelle qu'elle soit est plus ou moins à leur merci.

Ces commotions, bien que nous les appelions du même nom que les nôtres, en diffèrent cependant tout autant, pour le moins, que les brouillards diffèrent des orages. Elles ne sont généralement ni sanguinaires, ni subversives de tout comme nos révolutions. Cela ne se nomme même pas ainsi, mais bien *pronunciamento*, autrement dit une décision, quelque chose d'anormal, mais de modéré, facile au vainqueur et léger au vaincu.

Les journaux du pays et par contre-coup les nôtres, font grand bruit de ces mouvements civiques, tandis que dans les contrées diverses où ils se passent, les citoyens ne s'en émeuvent qu'à peine. Le hasard de mon séjour au Pérou m'a rendu témoin d'un de ces pronunciamentos, dans une ville importante, capitale d'une grande province péruvienne; je ne puis mieux faire que de le raconter. *Ab uno disce ommes*; par celui-là, vous pressentirez les autres.

Il me serait facile de citer la ville, les noms et la date, car je me les rappelle parfaitement et les ai sous les yeux dans mes notes, en écrivant ces lignes. Mais je ne mettrai même pas d'initiales. Cela pourrait revenir aux oreilles, soit des vainqueurs, soit du vaincu de ladite révolution et leur faire de la peine. Or, les uns et les autres m'ont trop bien reçu pour que je veuille jamais leur causer le moindre ennui. Je me bornerai à dire que la scène s'est passée dans une grande ville des Andes.

La province de...., l'une des plus considérables du Pérou, avait pour autorité supérieure nommée par le gouvernement central de la République, un homme qui, depuis quelque temps, déplaisait à une famille importante de ladite province. Comme toujours, il y avait une femme sous jeu. L'autorité dont est question, après avoir courtisé pendant quelque temps une jeune et jolie veuve appartenant à la susdite famille, avait convolé à d'autres amours.

Il n'en faut pas davantage là-bas et ailleurs pour mettre une ville en rumeur. Hélène Ménélas n'était pas Péruvienne, que je sache, et, quand on fouille notre histoire contemporaine, derrière chaque principal acteur, on aperçoit une main féminine le poussant à 93,

à 1830, à Sedan! Plus que personne, français compatriotes de François Ier, d'Henri IV, de Chateaubriand, de Musset, la race la plus aimante qui soit sous le soleil, nous devons comprendre cela!

La dame irritée souffla le feu dans les cœurs de ses adorateurs d'abord, puis de ses frères et enfin de son père. Bref, en six mois de temps, elle mit la majorité du conseil municipal de la ville dans ses sentiments ou ses intérêts. Si bien qu'une nuit, sous ses instigations latentes, ledit conseil s'assembla : jugea, *inter pocula*, à la majorité de sept contre trois, que l'autorité était tyrannique, impossible, etc.: et, en conséquence, décida qu'il y avait lieu de la déposer. Puis, séance tenante, ledit conseil rédigea un acte d'accusation-condamnation, dont je pourrais dire les considérants, car la dame elle-même me les a répétés. Mais vous les connaissez; sur leur monde comme sur le nôtre, ce sont toujours les mêmes.

« Atteint et convaincu d'avoir :

» Violé les droits du peuple, sacrifié les intérêts du pays, détourné les deniers de l'Etat, etc. etc. »

Bref, toute une litanie de méfaits suffisants pour faire tomber chez nous la couronne ou la tête d'un souverain, pour renvoyer là-bas un président ou un préfet, ni plus ni moins mauvais ni meilleurs que bien d'autres!

En réalité, pas une seule bonne raison, si ce n'est que l'ex-préférée de la volage autorité voulait se venger d'avoir été supplantée par une rivale : qu'elle était femme, Péruvienne, jolie, et qu'en conséquence, elle était la plus forte.

Aussitôt après le libellé de cet acte, les conseillers-juges décidèrent qu'il y avait lieu de devancer la justice du peuple : c'est la formule de tradition révolutionnaire.

Puis, pour exécution de ladite sentence, chacun d'eux alla chercher un fusil et un ami, de telle sorte qu'à cinq heures du matin, au petit jour, ils étaient en tout 14, avec 11 fusils et 3 sabres.

Une fois réunis, lesdits sabres et fusils s'en allèrent à la résidence préfectorale. Là, comme la maison avait deux issues, ils détachèrent deux d'entr'eux qu'ils mirent en sentinelle à chaque porte, avec consigne d'empêcher d'entrer et de sortir n'importe qui. Cela fait, la douzaine restante pénétra chez l'autorité qui, ne s'attendant à rien moins qu'à un pronunciamento, dormait sur les deux oreilles. En gens de savoir-vivre qu'étaient d'ailleurs les conjurés, ils réveillèrent d'abord un domestique et l'envoyèrent prévenir son maître que don... c'était le doyen des douze, désirait parler de suite à sa seigneurie pour affaire urgente.

Le pauvre diable, Indien de naissance et d'ailleurs à cent lieues d'un soupçon, entra chez son maître, le réveilla et sans penser à mal, lui répéta textuellement ce qu'on l'avait chargé de dire.

Le dormeur, à demi réveillé, croyant à un incendie matériel plutôt que moral, passa à la hâte un inexpressible ; puis, sans plus de toilette, pour aller plus vite, donna ordre d'introduire don....

Les douze, un peu titubants peut-être et légèrement inquiets de ce qui allait advenir, mais forts de leur droit de peuple en armes, entrèrent dans la chambre. Là, après les bonjours qu'on ne manque jamais à se donner entre créoles espagnols, même en révolution, le doyen d'âge prit la parole en ces termes.

« Don.... nous avons l'honneur de vous apporter une résolution que le conseil vient de prendre et à laquelle il vous prie de déférer. »

L'autorité lut, non sans surprise, mais jusqu'au bout son acte de déchéance, car c'en était un au grand complet. Puis elle dit :

« Messieurs, vous savez qu'en agissant ainsi vous outrepassez vos pouvoirs, car vous n'avez pas le droit de me renvoyer. De plus, vous savez très-bien que je n'ai fait de mal à personne. »

Le silence le plus complet fut la seule réponse des conseillers.

C'était si vrai ce que disait le patient ! Il n'y avait pas le moindre mot à lui répondre.

« Enfin, Messieurs, reprit l'autorité, puisque vous êtes décidés à me faire cet affront, je remettrai le pouvoir entre vos mains. Mais je désire rester en ville jusqu'à la fin de la semaine, parce que je viens de conclure une grosse affaire de poisson salé et que je voudrais la erminer avant mon départ. »

Le doyen d'âge reprit :

« C'est impossible don.... Pour le repos du pays, il faut que vous soyez parti avant midi. Mais votre frère peut rester ici et terminer vos affaires.

» Soit. Vous me ferez prêter un cheval de main, car l'un des miens est boiteux et mon domestique ne peut pas aller à pied. Quant à des mulets pour mes bagages, je compte que vous les payerez. »

La chose fut réglée à l'amiable, selon les désirs du destitué qui, de suite, fit ses préparatifs de départ. Dès onze heures du matin, sa seigneurie était à cheval, escortée de l'amie, cause originelle de la révolution et suivie de ses domestiques avec les bagages. A onze heures et quart, tout était parti. Dès midi, une nouvelle autorité, choisie par le peuple assemblé dans les personnes des 14 sabres et fusils dont j'ai parlé plus

haut, commençait de partager à ses associés les places et priviléges occupés par les amis de l'autorité tombée. A une heure tous les nouveaux bénéficiaires étaient nommés et déjà çà et là prenaient possession de leurs emplois.

La curée après la chasse est de tous pays.

Quant à la ville, de huit heures à onze heures du matin, la place du Gouvernement, une grande place carrée dans le genre de celle du Carrousel moins les monuments, fut comble d'individus, hommes, femmes, enfants, tous sans armes, sans colère et sans parti pris, qui s'entretenaient ensemble des évènements de la matinée. Vers onze heures seulement, quand le vaincu traversa la place pour s'en aller, bon nombre de huées s'élevèrent, proférées surtout par ses obligés ou débiteurs. Il s'en allait, on ne le craignait plus. Donc il avait tort, donc il était tout simple que la foule criât après lui, ne fût-ce que pour ne pas manquer à ses instincts de foule.

Quand, dans une basse-cour, un coq, un dindon tombent sous les coups d'un plus fort, c'est à qui de ses collègues de fumier viendra lui donner le coup de bec. L'homme en amas est un oiseau de basse-cour. Malheur à ceux qui tombent!....

A part cela, comme les mœurs péruviennes sont fort douces, l'ex-gouvernant n'eut à subir aucun autre ennui. Quelques amis vinrent l'un après l'autre lui serrer la main. Trois ou quatre fidèles l'escortèrent jusqu'à la ville prochaine. Puis, chacun rentra tranquillement chez lui, en dénigrant ou louant l'autorité passée ou présente, selon ses intérêts personnels froissés ou servis. Lés derniers mulets du cortége avaient à peine tourné le coin de la prochaine rue, que déjà la place se vidait

peu à peu. A une heure, elle était aussi déserte que de coutume sous son soleil tropical, la ville aussi tranquille et, jusqu'aux cochons dans leurs bauges de chaque rue, tout dormait, comme d'ordinaire, cette sieste paisible qu'inspirent la chaleur et la conscience satisfaite!

Je dois ajouter, qu'un mois après, les journaux de la capitale et des principales villes de la République retentissaient des détails circonstanciés de la révolution qui avait éclaté dans la ville de... D'après eux, les conjurés avaient milluplé ; l'autorité s'était vigoureusement défendue ; la ville entière avait pris part à la lutte, etc. Puis, pour clore chaque version par un commentaire d'intérêt particulier, les journaux dévoués au pouvoir trouvaient d'une commune voix la révolution inouïe, coupable, répressible à tous égards ; tandis que ceux du parti contraire félicitaient le peuple d'avoir reconquis ses droits sur un despote inique justement renversé. Deux mois après, les journaux d'Europe faisaient chorus, racontant de la même façon les faits et, à ce propos, parlant d'autorité et de liberté, de droits de l'homme et de droits du souverain, etc. !

Quant au fond réel du fait, il y avait tout simplement une jolie femme qui s'était vengée.

Pauvres petites choses! que bien des grandes choses d'ici-bas.

Plus ou moins importantes, soudaines, débonnaires ou tôt finies, les révolutions du Pérou sont généralement analogues à la précédente. Il y a souvent morts d'hommes, mais pas nombreuses. Les chefs seuls, ce qui est assez juste, payent de leur vie leur faiblesse ou leur crime : comme dans le dernier pronunciamento de 1872, à Lima, où le président Balta, puis ses assassins, les frères Gutierrez, périrent à quelques jours d'inter-

valle. Après quoi tout est fini. C'est leur méthode insurrectionnelle : et, soit dit sans comparaison offensante pour nos pères, cette manière d'opérer me semble préférable à la nôtre.

Les convulsions durent moins longtemps. Le pays est moins troublé. Enfin, tant tués que blessés, cela se passe comme au théâtre. Presque tous les acteurs sont debout à la fin de la pièce et volontiers viendraient devant la rampe, demander l'indulgence du public, pour la tragédie qu'ils ont eu l'honneur de représenter à son intention. Si le peuple applaudit, c'est bien. S'il siffle, malheur à l'*impresario*.

Il est juste d'ajouter que par le fait même de cette facilité révolutionnaire, la nation est souvent en crises nuisibles à son développement. On ne se refuse pas ce qui coûte si peu. Mais, somme toute, cela vaut mieux que de se battre à outrance, ainsi que nous faisions jadis entre nous, à chaque révolution : pour n'y pas voir plus clair après, comme disait l'abbé Maury à ceux qui voulaient le pendre à la lanterne.

Enfin, c'est fini : nous n'y pouvons rien. Nos pères jugeaient à propos de se battre ainsi. C'était leur affaire : et peut-être fallait-il que cela fût dans l'intérêt des générations suivantes. Mais nous qui avons trouvé le remède à ces convulsions, le suffrage universel, leur vaccine; ne la laissons pas perdre et pratiquons-la religieusement. Les révolutions, aujourd'hui, sont sans raison, sans but, et, par suite, seraient le plus coupable des actes : parce qu'avec son bulletin de vote, chacun a le moyen de faire triompher ses idées — quand il en a. Leur règne est donc fini, ou du moins si universellement condamné que : malheur à quiconque le voudrait rétablir!

Quant à ceux qui prêchent la suppression du suffrage universel, sous prétexte qu'il nous perdra ou qu'ils se trouvent supérieurs à lui de jugement, à raison de leurs rentes ! Ne les laissons pas faire, mais laissons-les dire et qu'il leur soit pardonné. Car ce sont en général de bons bourgeois qui ont peur ou se croient des aigles, sans en être, en vertu d'une vanité malheureusement trop commune à notre race. Ce n'est pas leur faute. Ils ne savent pas plus ce qu'ils disent que ce qu'ils feraient, après avoir supprimé le principe social qui les trouble si fort.

Abolir le suffrage universel ! Et pour quoi mettre à sa place, s'il vous plaît ?

Le droit divin ? Est-ce qu'on ressuscite les morts.

Le glaive ? Il n'est épée si bien trempée qui ne se rouille dans le sang et ne casse tout-à-coup. Voyez plutôt celle des Napoléon.

Donc quoi ? Car enfin il faut un principe pour gouverner, comme il faut une base pour construire. Rien. Vous tout seuls, n'est-ce pas ? Sans autre raison que celle de vous faire plaisir. Vous n'osez pas le dire : mais c'est le fond de votre sac. Tristes sires ! Vous iriez longtemps ! Dans votre intérêt même, allez dormir Basiles, vous sentez la fièvre et vous n'êtes pas sérieux.

En résumé, le remède est rationnel, efficace, fonctionnant bien. Il nous survivra. Péruviens, vous qui l'avez comme nous et mieux que nous-même, à deux degrés : pourquoi souffrez-vous encore des pronunciamentos ? Cela s'expliquait dans votre enfance, comme les convulsions chez les bébés. Maintenant que vous êtes hommes, si vite et si bien grandis, ce n'est plus de votre âge.

Tel est l'état politique du Pérou et de la plupart des républiques sud américaines :

État mobile, précaire, souvent troublé, agencé d'hier, et, par suite, sans cohésion nationale, comme toute organisation dans l'enfance : mais état libre, doux, insouciant, sans préoccupations d'avenir, sans despotisme outrecuidant et faisant obstacle à tout. Sous son ombre légère, les peuples qui l'ont adopté sommeillent en général la plus heureuse des existences.

Cette assertion est, je le sais, contraire à l'opinion admise en Europe, où on regarde ces républiques comme sans cesse en désordres subversifs, violents et si trempés de sang qu'il y coule par ruisseaux. Les monarchies européennes, principalement notre dernier empire, habile entre tous à falsifier les faits, ont donné le mot d'ordre de cette opinion : et elle a prévalu. Ne fallait-il point, au mépris de la vérité, cette faucheuse des despotismes, conjurer les opinions républicaines, qui montent à l'horizon de l'Europe, comme le soleil levant de ses prochaines destinées?

Mais patience ! La vérité est éternelle : elle finit toujours par luire. Son jour viendra et ses empêcheurs divers, despotes et valets, rouleront dans la même fosse commune d'impuissance et d'oubli.

Quant à conclure de ces pages que les errements sociaux de ces nations juvéniles soient tous et complètement applicables à nos vieilles sociétés?

Certes non. Un âge national plus avancé, d'autres contrées, d'autres races humaines demandent une autre organisation politique. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les situations dissemblables des deux sociétés.

Chez eux, sur leur terre jeune et riche, où la misère

est inconnue : où chacun a du soleil, du sol et du travail plus qu'il n'en désire : chacun pousse à son aise et sans souci, comme des plantes libres. S'il y a lutte entre des partis contraires, le choc est généralement court, sans importance ni rancune, comme les combats d'enfants : parce qu'il ne s'agit pour les lutteurs que d'un déplacement de pouvoir et non d'existence. Aucun d'eux n'est jamais poussé par la faim, cette fauve conseillère. Tout au plus s'agit-il de conquérir un peu de luxe. L'homme là-bas est trop riche par patrie, trop sûr du lendemain, trop heureux en un mot, pour se disputer à outrance quoi que ce soit : même cette chose tant enviée, si peu enviable, qu'on nomme le gouvernement de ses semblables.

Chez nous, au contraire, en Europe, sur notre sol appauvri par l'usage et chargé de monde, tout pousse chichement et ne se développe qu'avec efforts, gênant, gêné, mal à l'aise, comme des plantes en serre. Chaque lutte est grave, enfiévrée, presque sans fin : parce que sous le drapeau de l'intérêt public, chaque parti soit d'attaque, soit de défense, cache des questions d'existence privée qui passionnent la lutte. Il s'agit non seulement de gouverner, mais de vivre ou faire vivre les siens. Tout le monde dépendant de l'administration à un degré quelconque, et la politique étant le seul moyen de parvenir, tout le monde se rue dans la politique.

De plus, le pouvoir, à raison de son omnipotence, pénétrant dans les entrailles de la nation par des racines sans nombre et sans fin, chaque renversement de ce pouvoir trouble tout. La quiétude publique, l'ordre, la stabilité y sont les premières conditions de la vie sociale. La révolution à l'état permanent, comme dans l'Amérique du sud, serait chez nous non seulement un

mal grave, mais la fin de la nation assez insensée pour garder ou prendre cette turbulence délétère, qui leur vient non de leur état républicain, mais de leur jeunesse et de leurs pronunciamentos.

Nous ne pouvons donc pas plus adopter toutes leurs mœurs qu'ils ne peuvent prendre toutes les nôtres. Mais pourquoi ne point leur emprunter ce qu'elles ont de bon, en le modifiant selon nos besoins, s'il ne nous convient pas tel quel? Ne prenons-nous point à chaque pays nos meilleures vivres : du café à l'Arabie, des mandarines à Malte, du zucco à la Sicile, un vin de transition? Faisons de même pour la politique.

Ainsi d'abord, pourquoi, dans la vie sociale, ne pas agir comme eux : laisser les fonctions publiques à ceux qui les recherchent, en nous bornant à les tenir sous les rênes du suffrage universel, sans nous fourrer tous dans ce grand bazar à misère, qu'on nomme l'administration. Pauvre métier! L'agriculture, le commerce, les colonisations ne sont-elles point là, tendant les bras à tous ses enfants? Plaçons les-y de plus en plus. Cela vaudra mieux que de les cloîtrer dans des bureaux où ils souffrent toute leur vie, sous la chape d'une pauvreté jalouse. Moins il y aura de candidats pour l'administration, moins on désirera changer le pouvoir.

Colonisons surtout, comme fait l'Angleterre, en envoyant dans nos colonies nos enfants avec de l'argent. Cela les éduquera et nous rapportera gros. L'argent là, donne douze, vingt-quatre, cent, deux cents pour cent. Que chacun y envoie quelqu'un des siens, avec une pacotille ou un magot : sa petite dot. Il donnera ainsi de l'air à sa famille. Il n'est au monde peuple, ni animal, à garder toujours sous son aile sa couvée entière : comme chacun de nous garde la sienne, au grand

détriment de notre vie morale et physique. De l'air avant tout à notre Chine-France !

Entre autres choses aussi, pourquoi ne pas emprunter aux Péruviens un peu de leur liberté nationale et individuelle, autrement dit, pourquoi ne pas diminuer l'ingérence de l'État dans tout ? Cette ingérence soupçonneuse, avide et sans appel, qui fait que chacun de nous est dans sa main comme un oiseau sous la serre d'un vautour. Il se peut que les Péruviens soient trop libres ; mais à coup sûr, nous ne le sommes plus assez sous le despotisme césarien forgé par les Bonaparte. Modifions nos mœurs sous ce rapport, en cessant de toujours et pour tout, nous réclamer de l'Etat comme s'il était Dieu même. L'Etat, pour les sciences, les lettres, les arts, les théâtres, l'agriculture, l'industrie, le commerce, tout ! Jusque pour la vie usuelle ! Dès qu'une mouche vole de travers dans une rue, vous entendez crier à tue tête, même par les plus séides de liberté en apparence :

« Où est le sergent de ville ? Qu'est-ce que fait donc l'autorité ? Il n'y a donc personne pour empêcher cela ? Nous n'avons donc pas de gouvernement ? »

On dirait des enfants clamant leur bonne à chaque besoin. Au nom du Ciel, faisons nos affaires nous-mêmes. Nous sommes assez grands pour aller seuls.

Nous nous plaignons avec raison de la multiplicité de nos états-majors et de l'omnipotence de nos bureaux.

Mais qui les crée ces états-majors, si ce n'est nous? Voyez plutôt n'importe quelle affaire connue de vous. Il y a parfois autant d'administrateurs que d'actionnaires, et chacun veut en être !

Quant aux bureaux de l'Etat, qui est-ce qui fait les lois-filets dont ces bureaux sont sur nous les oiseleurs? Nos représentants.

Qui choisit ces représentants ? Nous. Choisissons des hommes moins aimants de despotisme monarchique ou républicain. Ils briseront cette omnipotence irresponsable qui est le grand éteignoir de notre vitalité française. Soyons moins despotes, nous aurons moins de bureaux.

Enfin, pourquoi ne pas emprunter définitivement au Nouveau-Monde son ordre social républicain : comme des hommes mûrs et sagaces empruntent aux jeunes générations leurs mœurs utiles, s'infusant ainsi de la jeunesse, de la sève de renouveau.

Trois monarchies d'essences diverses, de droit, de sympathies, de gloire, tombées sous l'effort des idées républicaines, en moins d'un siècle, nous prouvent clairement l'impossibilité d'une monarchie durable chez nous, quelle qu'elle soit. Relever l'une d'elles, c'est réinstaller la révolte à l'état permanent. Or, nous avons assez de révolutions, ce me semble ! Quatre grandes en quatre-vingts ans ! Sans compter leurs rejetons avortés, des émeutes, à peupler une histoire. N'est-ce donc pas suffisant ?

Prenons la République. De par l'imprimerie, la vapeur et l'électricité, c'est l'avenir évident des nations modernes. Organisons-la stable, modérée, pacifique, sage de toutes façons. Sans rien faire pour la propager au dehors, parce que cela ne nous regarde point, nous serons peu à peu imités par les autres nations, qui n'attendent que de nous voir assis pour s'asseoir à leur tour. Est-ce que vous avez oublié, est-ce que vous n'entendez pas les sourds craquements que font les trônes depuis un siècle : en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Autriche, etc. ? Le jour approche, incessant, où l'Europe entrera dans un état de fédération,

puis de fédération républicaine, l'état le plus naturel, donc, le plus probable de l'avenir.

« Avant la fin du siècle, l'Europe sera républicaine ou cosaque, a dit Napoléon Ier, l'égoïste despote, mais le génie le plus clairvoyant de notre âge. »

Nous sommes en République ; restons-y, sans troubles, sans réactions ni regrets stériles pour nos passés enterrés. On ne fait rien avec des regrets. Ce qui est fini, est fini. Bonsoir la vieille France. La patrie, toute âgée qu'elle paraisse, ne date vraiment que de 1789, de son baptême de luttes sanglantes. Comme au lendemain de Clovis, nous entrons dans une ère nouvelle. Longue vie à la jeune France républicaine.

CHAPITRE XV.

Départements et villes principales.

PIURA : sa sécheresse, ses mulets et ses cotonniers. AMAZONAS. LORETO : le bon pays, le désert et Moyobamba, la ville des chapeaux. LIBERTAD : ses nègres, Eten, les ruines de Chimu et Trujillo. CAJAMARCA : le Saint-Denis des Incas. ANCACHS. LIMA : description et mœurs. HUANUCO. JUNIN : ses tempêtes, ses mines et Lauricocha, la source de l'Amazone. IÇA : l'ex-capitale du guano. HUANCABELICA. AYACUCHO-huamanca : où, c'est le champ des morts, rassasie-toi faucon. APURIMAC. CUZCO : la Rome du Pérou. PUNO : son lac et son or. AREQUIPA : la mère des révolutions. MOQUEGUA : le pays du salpêtre et des volcans. TARAPACA : province littorale, nouveau chef-lieu du guano. CALLAO : prov. lit. : son commerce et sa mer caméléon.

Le Pérou renferme 17 départements et 2 provinces littorales. Nous allons les parcourir, mais rapidement : ne vous effrayez pas. Je sais qu'avant tout, il faut ne pas vous fatiguer, oh lecteur, compagnon blasé ! Autrement vous me laisseriez en route, et mon livre en mourrait : car, pauvre cicérone, il ne vit que de votre compagnie. Donc, veuillez suivre, Messieurs, Mesdames, qui êtes entrés, l'exhibition contient de vraies curiosités et cela ne sera pas long : un seul chapitre.

PIURA.

Le département le plus septentrional de la République sur la côte, a un climat sain, mais d'une chaleur excessive, la plus forte du Pérou, et d'une sécheresse terrible. Sur beaucoup de points, il ne pleut guère que de cinq en cinq ans. Pauvre en métaux, il en possède cependant quelques-uns, entre autres une variété d'or

assez singulière, nommée bronze doré, qui est de l'or à un titre inférieur. Son territoire, bien que renfermant un désert de 150 kilomètres de long, sans eau ni pâturage, est généralement fertile. Mais c'est avant tout un pays de troupeaux, vaches, chevaux, mulets, moutons et chèvres.

Parmi ses productions principales, on cite ses mulets te ses cotonniers. Les premiers passent pour les meilleurs du Pérou, sobres comme leurs pères, vites comme leurs mères. Les seconds sont réputés de qualité supérieure et donnent, au bout de 3 ans, 2 à 3 kil. de coton par arbuste et par récolte. On estime qu'un hectare de cotonniers cultivé à la mode du pays, c'est-à-dire assez mal, produit par an 1,000 à 1,200 kil. de coton dans ses parties irriguées, présentement peu nombreuses, mais que le gouvernement péruvien projette d'augmenter incessamment.

Piura renferme 153,000 habitants.

Ses villes principales sont :

Piura, sa capitale, habitée par une quinzaine de mille âmes, et dont le plus grand mérite est d'avoir été fondée par Pizarre, bien qu'elle se soit déplacée depuis son origine. Payta, son port, dont le mouvement commercial annuel ne dépasse pas six millions ; mais qui se promet un riche avenir, de par ses habitants réputés très-bons marins, son chemin de fer et son Hâvre, un des meilleurs du Pérou.

Amazonas

Est remarquable par son sol montueux, coupé de vallées fertiles. Arrosé dans toute son étendue par l'Amazone ou ses tributaires ; c'est avec Loreto, son voisin, un des points du globe où l'homme doit affluer, tôt ou

tard, parce qu'il y trouvera à la fois un climat agréable, un beau et bon pays.

Les règnes animal, végétal et minéral, n'ont rien d'extraordinaire malgré son voisinage de l'équateur. S'ils sont très-riches en beaucoup d'endroits, ils sont pauvres dans d'autres. Plusieurs rivières y roulent des paillettes d'or, et, jadis, les jésuites y avaient quelques mines en activité.

Amazonas compte à peine 70,000 habitants, y compris les Indiens sauvages, assez nombreux dans le Nord de ce département, où ils vivent par petites tribus souvent en guerre, embûches, dévastations aussi complètes qu'ils les peuvent faire.

Son chef-lieu est Chachapoyas, fondée par Pizarre dans une délicieuse situation. Toute perdue qu'elle est au milieu de ses désertes montagnes, cette petite ville de 10,000 âmes, aux rues régulières et aux mœurs douces, n'en aspire pas moins à devenir une opulente cité, ce qui lui arrivera si le transit de l'Amazone passe par ses murs.

Loreto

Est le département le plus vaste et le plus riche en animaux et végétaux sauvages de tout le Pérou. Cependant, il en est le moins peuplé.

S'étendant, nord et sud, de l'équateur au 10e degré, est et ouest, de 68 à 80 : il a, sur ses plus grandes longueur et largeur, 1,000 kilomètres dans un sens, et 1,200 dans l'autre. Son système fluvial est admirable. On n'y ferait peut-être pas une lieue carrée sans trouver un cours d'eau navigable. L'Amazone le sillonne par plus de 4,000 kilom. de cours, avec des affluents

tels que l'Ucayali, le Huallaga, le Napo, etc., autant de rivières larges et profondes à porter des flottes.

Ce vaste pays se divise en deux parties profondément dissemblables : l'une, dans la Cordillère, composée de basses montagnes ; l'autre, à ses pieds, plate et inondée.

La première, salubre, bonne et belle à tous les points de vue, se peuple avec rapidité. C'est, à mon sens, le meilleur pays du monde, et, à ce titre, nous terminerons le présent ouvrage par sa description.

La seconde, immense, est d'une richesse inouïe sous le double rapport animal et végétal. Les bêtes sauvages y sont si nombreuses et si variées, qu'on s'y croirait, par instants, dans un parc d'acclimatation. Amphibies, poissons, insectes, arbres, plantes : tout y naît, grouille, pousse, à terre couverte et à vue d'œil, incessamment semé par les eaux limoneuses de la Cordillère : nourri à pléthore dans un sol alluvionnaire, gras de détritus : éclos et vivifié par le soleil équatorial : baigné jour et nuit dans des humidités orageuses qui germent tout, animaux et végétaux, comme font nos nuées de printemps !

Mais, les maladies, d'une part, et encore plus les moustiques, semblent garder ce pays contre l'homme. En vain les Incas y ont jeté plusieurs colonies. En vain les Espagnols et les Jésuites, si habiles à peupler leurs empires, ont planté là, pendant des siècles consécutifs, des tribus entières d'Indiens. En vain le Pérou y a déjà dirigé trois ou quatre flots d'émigrants, attirés et retenus là par la chasse, la pêche, la culture, lucratives à l'excès. L'homme y meurt ou part, avant même de s'y être établi : et, à travers les siècles, cet immense pays reste veuf d'habitants, qui n'y laissent pas plus de tra-

ces de leurs éphémères séjours qu'un navire de passage aux flots mobiles de l'Océan (1).

On dirait que l'heure de cette terre promise n'est pas encore venue.

Le Gouvernement actuel du Pérou, avec le plus louable des zèles patriotiques, fait en ce moment une triple tentative pour la peupler. Il l'a constituée en département, afin d'y centraliser mieux ses efforts de colonisation : et, par des lois d'immigrations, larges et généreuses, y appelle l'humanité entière pour ainsi dire. Il y établit des compagnies de navigation, auxquelles il garantit 7 p. 100 d'intérêt de leur capital, et donne des priviléges et des terrains à pleines mains. Il lui amène à grands frais, de Lima et de Cuzco, deux chemins de fer destinés à mettre en communication directe par l'Amazone, l'Atlantique et le Pacifique, la moitié du globe avec l'autre, à travers les Andes.

C'est splendide d'idée, d'efforts, de large civilisation.

Eh bien ! Dieu m'est témoin que je désire prophétiser mal, mais je crains que tous ces efforts n'échouent. Les chemins de fer et la navigation, richissimes d'avenir même prochain, réussiront, je crois. Les émigrants afflueront au Pérou, mais partout ailleurs que là : Chinois, Indiens, coolies, blancs, ne resteront point sur ces plaines basses ou mourront à la tâche, bien plus encore que nous ne sommes morts pendant trente ans, sur notre lilliputienne Métidja. Tout au plus, les nègres et les mulâtres pourront-ils résister aux maladies ; car, aux moustiques, j'en doute. Si l'expérience

---

(1) Plus haut, en parlant des règnes animal et végétal, nous avons déjà entrevu cette contrée, dont la description détaillée trouvera place dans l'ouvrage intitulé *le pays Indien*.

d'un assez long séjour dans ce pays m'autorise a donner au Pérou le conseil d'un ami sincère, je lui dirai:

« Tentez encore, tentez toujours. C'est le devoir de l'homme d'améliorer son sort terrestre, surtout celui du pays qui l'a vu naître. Mais n'envoyez-là que des hommes de couleur. Vous perdriez tous autres émigrants, au détriment de vos patriotiques efforts. »

A cause de cette situation, Loreto, malgré son étendue, n'a que 65,000 habitants, et la partie désertique dont je viens de parler ne compte peut-être pas dans ce chiffre, pour cinq mille individus, y compris les Indiens sauvages. Ils ont eux-mêmes abandonné la place depuis longtemps, pour aller soit vers l'ouest, dans le Brésil, soit plus haut dans la Cordillère.

Loreto, dont ce département tire son nom est une pauvre bourgade indienne située sur l'Amazone même, près de la frontière du Brésil. Là, comme à Nauta, la Laguna, etc., tous les villages de cette contrée, le moustique règne, maître absolu, sans trêve, sans remède, sans autre refuge que la moustiquaire. Si on le pouvait amoindrir seulement, la colonisation serait à moitié faite. Une prime peut-être? Le cerveau humain sous l'aiguillon du jaune métal, pousse tant d'idées, surtout en engins de destructions !

La capitale de Loreto est Moyobamba, gente ville de 14,000 âmes, aux mœurs accueillantes s'il en fût. Située dans la basse Cordillère au milieu d'une pampa splendide, elle est le chef-lieu de la fabrication des chapeaux, dits de paille et de Panama bien qu'ils soient faits de feuilles et fort loin de Panama. De plus, elle est la sentinelle avancée du Pérou dans l'intérieur du continent sud-américain, et comme toute sentinelle, inquiète par nature, mais vigilante, courageuse et pa-

triotique. C'est la vraie cité-frontière, à la fois rempart et gardien du pays qu'elle protége.

LIBERTAD.

A reçu ce nom, pour avoir efficacement combattu en faveur de l'indépendance. Analogue à Piura dont il est voisin, Libertad est célèbre par ses huacas ou tombeaux indiens, dans lesquels les Espagnols ont trouvé tant d'or, et par des ruines importantes, datant du célèbre cacique, Chimu, l'un des plus constants ennemis des Incas. Les temples, les palais et les forteresses, dont ces ruines sont les vestiges, établissent que des civilisations presqu'aussi puissantes que celles des Incas, existaient au Pérou du temps de ces souverains.

Ce département est celui où il y a plus de nègres et de mulâtres. Certains bourgs sont mêmes habités presqu'exclusivement par des gens de couleur à différents degrés. Aussi est-ce là surtout que se recrute la cavalerie de la république, à cause de l'idonéité particulière qu'ont les mulâtres, pour monter à cheval.

La curiosité principale est Eten, petite ville située près de la mer, dont les habitants sont d'une race différente de celle des autres indigènes. Ils évitent de se mêler aux étrangers, jusqu'à se marier ou vivre conjugalement entr'eux, même frères et sœurs : portent un deuil à part, consistant en tuniques noires ou bleues, sans manches : sont très-laborieux et, pour la plupart, exercent des industries spéciales : parlent un idiome particulier, ressemblant, dit-on, au chinois, sous maints aspects : enfin, ont des mœurs distinctes de celles des autres Péruviens. Le nom de leur bourg, Eten, signifie dans leur langue, le lieu ou naît le soleil, leur pays d'après eux, ou parce qu'ils se trouvèrent là comme le soleil se levait. C'est d'ailleurs tout ce qu'on sait de po-

sitif sur leur origine très-contestée entre les auteurs : les uns, tels que M. Hutchinson, les regardant comme des débris des Incas, les autres comme des héritiers privilégiés du fameux Chimu. L'opinion la plus généralement admise est qu'ils descendent de quelqu'émigration directe de la Chine.

Les productions de Libertad sont celles du reste de la Costa, dont il fait partie. On cite entr'autres son guano, ses confitures, son tabac et sa cochenille. Une de ses curiosités consiste en deux grandes pierres situées sur le bord de la mer et ayant l'étrange propriété d'imiter le son des cloches, quand on les frappe.

Ce département compte 219,000 habitants et plusieurs lignes de chemins de fer.

Sa capitale est Trujillo fondée par Pizarre, qui lui donna ce nom, en souvenir de son pays natal, Trujillo, petite ville de l'Estramadure. Une muraille l'entourait naguère encore de son enceinte bastionnée, jadis très-forte ou croyant l'être : mais comme à Lima, ce débris inutile disparaît, sous l'effort de la civilisation moderne. Ses rues sont coupées à angles droits, régulières et larges, ainsi que dans la plupart des cités espagnoles du Pérou. Il y aurait là le canevas d'une belle ville, si les tremblements de terre n'avaient pas un peu réduit l'œuvre de Pizarre, à l'état de celle de Chimu : c'est-à-dire à des ruines, dans lesquelles une dizaine de mille âmes vit de souvenirs et d'espérances.

Son port est Huanchaco, où les habitants du pays vont prendre des bains. Quant à des navires, ils y viennent bien aussi de temps à autres, mais à grands risques, car pour être hospitalière aux baigneurs, la grève de Huanchaco ne l'est point aux bâtiments qui n'y séjournent que le moins possible.

Cajamarca.

A pris comme Piuza le nom de sa capitale dérivé des mots Quichua, *cassac-malca*, qui signifient : pampa de la gelée. D'un climat très-varié, riche en mines, en végétaux et en troupeaux, ce département est un des plus remarquables de la république. Les mines d'argent de Hualgayoc sont célèbres. Tous les végétaux y poussent et sont pour la plupart de qualités excellentes. Son tabac entr'autres est un des plus estimés du Pérou pour sa force et son odeur : préférable, selon moi, à celui de la Havane. Une de ses provinces, compte à elle seule 16,000 chevaux, 30,000 bœufs et 160,000 moutons. Elle a un chemin de fer se ralliant à ceux de Libertad.

Cajamarca est semé de ruines, ainsi, d'un temple qui possédait à la fois un oracle célèbre et une idole en bois consacrée à Pacha-Camac : d'une montagne de pierres entassées de main d'hommes, connue dans le pays sous le nom d'hôtellerie de l'Incas, et contenant des constructions si vastes qu'elles pourraient, dit-on, abriter cinq mille familles, etc. Enfin, on parle beaucoup de grottes renfermant des cristallisations magnifiques et des myriades d'oiseaux de nuit nommés *guacharos* dont les petits servent à faire de l'huile !

Singulier bipède que l'homme, pour tout accaparer et détruire dans l'hôtellerie dont il s'est constitué l'exploiteur ! Il n'est pas jusqu'à des oisillons nocturnes qu'il ne tue pour s'éclairer !

Ce département compte 198,000 habitants.

Sa capitale est Cajamarca qui, bien qu'elle ne possède que 22,000 âmes, jouit d'une des premières notoriétés du Pérou. C'est comme la nécropole des Incas, où on

ne saurait marcher sans fouler quelque souvenir d'eux, réel ou supposé.

Ici est le palais de l'Inca, celui qu'il aimait le plus, disent les Indiens, sans savoir seulement quel était cet Inca, ni même ce que c'était qu'un Inca ! Là sont ses bains, dans lesquels on a jeté son trône d'or que les Espagnols ont cherché par tous moyens, sondages, fouilles, galeries souterraines, etc., sans rien trouver. Plus loin c'est l'Inca - Rispo, autrement dit le repos de l'Inca, parce que c'était là, à moitié chemin de leurs deux capitales, que Huayna-Capac et son père s'arrêtaient pour contempler le panorama du pays qui est magnifique. On voit encore une pierre percée de trous dans lesquels on plaçait les pieds du tronc impérial. Ici enfin, est la pierre du supplice, celle-là même, dit-on, sur laquelle Atahuallpa fut exécuté.

De par ces souvenirs, cette ville est pour les Indiens ce qu'est Saint-Denis pour nous, la tombe de leurs anciens rois. Cajamarca, Saint-Denis, pieux souvenirs ! Les révolutions et le temps lui-même ont beau tomber sur vous,, vous vivez toujours. Qui de nous, quel que soit le parti dont il est, passe indifférent devant les mausolées des souverains de ses pères ? Pauvres grands Bourbons ! Un des fils de ceux que vous avez si longtemps gouvernés, s'arrête en passant devant vos sépulcres vides et vous salue, ombres de nos rois !

Moi je ne veux pas.....
Qu'on mette mon roi mort dans une bière nue.

V. Hugo.

Ancachs.

Doit son nom aux lieux où se livra une bataille, qui renversa l'un des présidents du Pérou, le général Santa-Cruz. Quelques mines d'argent aujourd'hu

noyées, mais jadis richissimes : des gisements de houille : une montagne très-abondante en aimant : une végétation sans importance, mais assez variée grâce au climat permettant de semer ou de récolter le blé en toutes saisons indifféremment : peu d'animaux, et enfin des ruines provenant encore de Chimu, caractérisent ce département, l'un des plus peuplés de la république et qui a la bonne fortune d'avoir déjà sa monographie dans le grand ouvrage de M. Raimondi.

Ancachs contient 295,000 habitants.

Son chef-lieu est Huaraz dont je ne sais rien à dire si ce n'est qu'elle existe, a un chemin de fer et renferme 16,000 habitants.

Lima.

Qui doit son nom à la capitale de la république, a environ 400 kil. de long sur 80 de large. On y compte 400,000 habitants et il possède un peu de tout :

Des ruines nombreuses, notamment de temples incas, tels que celui de Pacha-Camac, sorte de Jupiter-protée, pur esprit à Cuzco, Teutatès sanglant à Lima, Apollon prophétisant à Cajamarca, etc. : celui de Rimac, où se rendaient des oracles non moins certains, coûteux et célèbres que ceux de Delphes, Cuma et autres lieux sybillins : beaucoup de huacas, etc., etc. ;

Une végétation assez belle en arbres fruitiers, fleurs, et cannes à sucre surtout, qui, peu à peu, de par leur richesse saccharine redeviennent le principal produit des pays intertropicaux ;

Quelques mines et des animaux domestiques en grand nombre, y compris des puces, des pous, des chiques, des fourmis, des moustiques et autres garnisaires dévorants de l'humanité méridionale.

En résumé, c'est un des beaux départements du

Pérou, mais dans lequel Lima absorbe tout, comme Paris, dans les départements de la Seine et Seine-et-Oise. Regardons-là donc cette Capoue sud-américaine !

De par son fondateur, Pizarre, Lima s'appelait originairement *la ciudad de los reyes* la cité des rois, parce qu'elle avait été fondée le jour de l'Epiphanie. Mais son nom indigène, ou plutôt la corruption de ce nom a prévalu. Rimac, dont on a fait Lima, signifie en Qichua, *celui qui parle*, à cause de l'oracle vu plus haut et situé près du lieu où on a fondé la ville.

Par décret de 1537, Charles-Quint a donné à Lima les surnoms de *nobilissima y muy leal*, en vue probablement de s'assurer sa fidélité : puis, pour armes, un écusson soutenu par deux aigles, ayant deux couronnes aux initiales de Jeanne et Charles, et, portant trois couronnes d'or sur champ d'azur, avec ces mots : *hoc signum ver regnum est*, qu'elle a justifiés, car toujours jeune elle est toujours reine.

Située à 150 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 12 kilomètres de l'Océan, dans une grande plaine arrosée par le Rimac, cette ville jouit d'un climat agréable, surtout pendant les nuits, douces comme des nuits de Naples.

Sa population, sans cesse croissante depuis son origine, a beaucoup grandi de nos jours, surtout depuis le guano. Fondée en 1435 avec 10 Espagnols, elle en eut 14,000 en 1600 : 37,000 en 1700 : 60,000 en 1800 : et enfin 190,000 aujourd'hui. De plus, sa richesse et ses séductions ont fait d'elle la capitale non-seulement du Pérou, mais de l'Amérique méridionale tout entière.

Il ne faut cependant pas conclure de là que Lima ressemble à nos grandes villes d'Europe. Les cités péruviennes sont des bourgs plutôt que des villes, telles

que nous les comprenons. Les monuments y sont rares et peu ornés à l'extérieur. Les maisons n'ont pour la plupart qu'un rez-de-chaussée avec un seul étage. Des jardins, des cours, des terrains vagues espacent ces maisons entr'elles partout. Cela ressemble bien moins à nos cités qu'à ces vastes fourmilières d'Asie, chinoises et autres, qui, malgré leurs millions d'habitants et leurs étendues, ne sont pour nous que d'immenses villages.

Ce mode de construction plus asiatique qu'européen résulte du climat du Pérou, de l'âge de sa nation, des mœurs locales et surtout des tremblements de terre. Les demeures humaines peuvent être vastes, à demi closes, et s'étaler à loisir sur le sol, dans un pays où il ne fait jamais froid et où le terrain ne se mesure pas au centimètre. De plus, on n'y sait pas construire des maisons-palais, comme les nôtres, et on ne tient point à l'apprendre : parce que chacun là-bas vit pour lui bien plus que pour les apparences, et, par suite, recherche son confort intérieur, plutôt que la forme extérieure de sa maison. Enfin surtout, à quoi bon se saigner de dépenses et d'efforts, pour construire des édifices superbes? Quand demain, ce soir peut-être, tout sera détruit par une secousse inconjurable du sol qui le porte !

Par ces diverses causes, la plupart des villes péruviennes restent de grands villages, bâtis et détruits au jour le jour, qui, s'ils ne changent point avec le temps, laisseront bien moins de traces que les massives constructions de leurs aïeux indiens. Nids éphémères de trois ou quatre générations, qui, du moins, auront vécu là libres, insouciantes, heureuses comme de gais oiseaux !

Toute capitale qu'elle est, Lima est dans ces condi-

tions. Séparée en deux par le Rimac, elle occupe 1,200 hectares, divisés en 200 îlots réguliers, coupés à angles droits par de larges rues et comprenant environ 6,000 maisons, dont beaucoup sont en pierres de taille et entourées chacune d'un jardin.

Naguère encore, des fortifications en brique, de 5 mètres de haut sur autant d'épaisseur et flanquées de bastions, l'entouraient de leur inutile enceinte. L'eau y était aussi rare que la poussière abondante. Les égouts à découvert et vaseux d'eaux croupies étalaient précieusement, comme jadis les ruisseaux de Marseille, autant d'offrandes odorantes qu'il plaisait aux voisins d'en déposer. Un aveugle se serait cru dans Paris, quand, à la puanteur de notre civilisation française, Messieurs de la nocturne vendange, nous empestent chaque nuit, avec privilége de nos édiles — mes chers collègues, que je conjure d'aviser!

Mais depuis quelques années une transformation aussi complète que celle opérée dans nos murs par M. Haussmann, de contestable gloire, a fait de Lima une ville nouvelle, sans l'avoir endettée au-delà de ses ressources. Ses fortifications sont devenues des boulevards. Elle a de l'eau, des trottoirs, moins de poussière, des égouts à couvert, du gaz, des magasins splendides. Elle avait de naissance l'amour des plaisirs, l'esprit, les femmes, le goût, l'argent, l'entrain de chez nous. Lui poussent des squares, des fleurs et surtout des arbres qu'elle plante ou va planter : toute la côte américaine, de la Californie à la terre de feu, viendra se plonger dans son bain de plaisirs, comme l'Europe à chaque printemps vient se retremper dans son Paris.

Les églises de Lima sont célèbres ; on en compte 70 :

mais dans ce nombre trois ou quatre seulement, dont la cathédrale et le cloître de Saint-François, sont remarquables comme constructions. Les autres ressemblent à des magasins plutôt qu'à des églises : d'autant mieux, qu'à cause des riches ornements qu'elles possèdent, toutes valent plus ou moins la peine d'être visitées (1).

La cathédrale, mérite sa renommée. Elle a trois nefs, deux tours et une façade sculptée. Son maître-autel est élevé de dix marches en marbre blanc, aux pieds desquelles, reposent, dit-on, les restes de Pizarre. On y compte 16 autels secondaires : quelques tableaux de maître entr'autres la Sainte Véronique de Murillo : et enfin une cloche célèbre nommée la Cantabria, qui pèse 300 quintaux et dont on fait encore plus de bruit à Lima que n'en fait la cloche elle-même.

Les autres monuments remarquables à un titre quelconque sont : un pont en granit de cent mètres de long, plus solide qu'artistique ; une belle fontaine en bronze sur la place *Mayor;* un pénitencier imité de celui de Philadelphie ; deux statues, l'une de Christophe Colomb, découvrant l'Amérique, en marbre blanc et formant groupe, l'autre de Bolivar à cheval et saluant le peuple, en bronze avec des bas-reliefs; une bibliothèque; une monnaie ; neuf colléges — de droit : de médecine : d'instructions normale, secondaire, ecclésiastique, navale et militaire et d'accouchement : d'arts et de commerce : d'industrie ;— des hôpitaux ; une maison d'aliénés ; deux théâtres ; deux cirques, l'un pour coqs, l'autre pour chiens ; un beau cimetière ; enfin, les divers bâtiments publics qu'on trouve dans une grande

(1) Voir le chapitre XIII sur la religion du Pérou.

ville, généralement spacieux, mais ressemblant à des maisons ordinaires.

Comme rendez-vous de bains ou séjour estival, la riche cité a Chorillos, son Trouville, récemment fondé et se garnissant de villas : ses maisons de campagne, sur les bords de la mer ou du Rimac que le chemin de fer d'Oroya va faire monter sur la Cordillère ; de telle sorte qu'avant dix ans les Liméniens iront estiver jusqu'aux pieds de la Viuva, comme les Cataniens vont sur leur Etna, d'une villa à une autre, en montant ou descendant, selon la saison.

En fait de promenades, celles de Lima sont remarquables, non pour les promenades en elles-mêmes, mais pour les promeneuses. Le *paseo de amancaës*, entr'autres, le bois de Boulogne de la ville : justement célèbre par ses amancaës, ses fleurs d'or comme on les nomme, par son panorama splendide et surtout par la foule qui l'encombre chaque jour. Rendez-vous général des opulences de la cité opulente s'il en fût, c'est un des endroits du monde où on trouve réuni sur un étroit espace le plus de luxe et de jolies femmes. On dirait que toutes les beautés de l'Amérique du Sud se donnent là rendez-vous, comme dans un tournoi de séductions.

Soit dans ses promenades, soit dans ses fêtes, Lima déploie souvent une richesse et un goût qu'on chercherait vainement ailleurs sur l'hémisphère américain. Les équipages y circulent comme dans nos grandes villes. Non-seulement les classes riches, mais le peuple même étalent un luxe de vêtements souvent supérieur au nôtre. Il n'est jusqu'aux mulâtresses de condition inférieure qui ne portent des robes de soie et des bijoux de prix. Plusieurs maisons renouvellent régulièrement

leur mobilier tous les trois ou quatre ans, et, bien que ces mobiliers soient de beaucoup inférieurs aux nôtres en général, leur valeur s'élève souvent à plusieurs milliers de piastres. Les simples soirées dansantes coûtent de 2,500 à 5,000 fr., et les bals d'apparat montent jusqu'à 20 et 25,000 fr. Or, ces fêtes sont très-répandues à Lima, et tout particulier un peu riche en donne au moins une chaque année.

C'est la ville du luxe et du plaisir avant tout. Paris même, proportions gardées d'habitants, n'approche point, sous ce double aspect, de la capitale du Pérou.

Par suite de ce besoin effrené de plaisirs, l'importance commerciale de cette ville est bien plus considérable que ne le comporterait chez nous une agglomération de 190,000 âmes et la capitale d'une nation de 3 millions et demi d'individus. Mais, hommes et femmes ont tous tant de caprices! Rien qu'en futilités de mode, Lima gaspille annuellement de quoi faire vivre un peuple. Elle est espagnole et créole : comme à l'Espagnole des fantômes, il lui faut incessamment :

Des bijoux, des colliers, des merveilles,
Des festons, des rubans, à remplir des corbeilles,
Des fleurs à payer un palais.

V. Hugo.

Aussi, le Callao, son port, qui, il est vrai, fait à lui seul les deux tiers du commerce de la République, a-t-il un mouvement d'environ 4,000 navires jaugeant 2,000,000 tonneaux. Ses importations et exportations dépassent 300,000,000 de francs : dont une bonne partie en étoffes de luxe, objets de mode, parfumerie, etc. Nous aurions donc mauvaise grâce à blâmer la coquette cité, car nous sommes naturellement ses principaux fournisseurs. Lima est même un des rares points du

globe où notre commerce atteint la moitié de celui de l'Angleterre, égale presque le commerce américain et dépasse de beaucoup celui de toute autre nation.

Par contre, les sciences et les arts y sont, en général, assez peu cultivés. La spirituelle ville se soucie de tout cela comme d'un point noir de fève, disaient les latins. Que lui importe de savoir pendant combien d'années ont régné les Pharaons ou même ses Incas? Les livres l'ennuient. Les tableaux la fatiguent. Le théâtre ne lui plaît que comme lieu d'exposition. Elle a trop de ressources en elle, elle est trop Phryné pour se donner le mal de rien. A quoi bon chercher en dehors de son propre cerveau, puisque l'esprit en découle comme d'une source native, toujours abondante et nouvelle? A peine même a-t-elle gardé de son origine espagnole l'amour des émouvants combats du cirque — entre coqs!

Cependant, on trouve çà et là de brillantes exceptions à ces mœurs. Ainsi, il y a à Lima des journaux nombreux, dont quelques-uns ont souvent des articles de sciences, de politique et d'affaires remarquables. Bon nombre d'hommes, surtout de la génération qui s'élève, et quelques femmes ont une instruction sérieuse. Dans le passé, on rencontre çà et là plusieurs illustrations véritables : entr'autres celle de don Pablo de Olavide, que notre Assemblée nationale de 1789 déclara fils de la nation française. Si l'indolente cité voulait s'en donner la peine! Ses spirituels enfants ont tant d'intelligence et de facilité qu'ils seraient bientôt à la tête des sciences, comme ils sont à la tête de la civilisation du plaisir.

Telle est cette ville, qui attire à elle des étrangers de tous les points de son hémisphère, et les séduit au point qu'on ne la quitte jamais que malgré soi. N'en déplaise

à cette enchanteresse, c'est, à tous les points de vue, la syrène séduisante et fatale, qui charme mais qui tue : le grand pandœmonium des vices et des vertus de la nation dont elle est le fruit : la vraie cité-reine, à la fois opulente et misérable, généreuse et avide, intelligente et corrompue : comme toutes les Babylones, dont la lueur fascinante éclaire, mais brûle le monde qu'elles gouvernent.

Fondée pour être la capitale d'un nouvel empire, elle est restée capitale, malgré les guerres, les révolutions, les famines, les maladies, les tremblements de terre, qui l'ont troublée, décimée, bouleversée. On s'y ruine autant qu'en une ville de jeu. Comme toutes les grandes cités, elle est maladive souvent et pestilentielle par moments. Les bronchites, les angines, la dyssenterie, la fièvre jaune, la petite vérole y sévissent plus que dans nos villes les moins salubres, moissonnant tantôt les étrangers, tantôt les naturels eux-mêmes. N'importe ! Aucun de ses habitants ne la quitte : les étrangers y affluent et tous l'aiment comme nous aimons notre Paris : parce que, comme Paris, dont elle a les lueurs d'or et les féminines séductions, elle est devenue la tête et le cœur de son continent.

HUANUCO.

Situé entièrement sur les Andes, tire sans doute son nom de son principal produit, ses huanucos ou llamas, destinés à devenir une des sources commerciales les plus productives du Pérou. Il compte environ 195,000 habitants. Sa capitale est Huanuco, ville de 11,000 âmes.

JUNIN.

Doit son nom à une victoire remportée en 1824, lors de la guerre de l'indépendance, près de la petite ville de Junin. C'est, avec Huanuco, le département le plus froid du Pérou, le seul où il faille des calorifères pendant l'hiver. Sur certains points, ainsi à Chouta, le thermomètre descend jusqu'à 6 degrés au-dessous de zéro ; tandis que près de là, dans des localités plus basses, la chaleur est parfois excessive. C'est aussi le département des tempêtes, qui y sont effrayantes : accompagnées de foudre, de grêles et de neiges si fortes, qu'en route, il faut s'abriter d'elles, sous peine de mort.

Junin est célèbre par ses mines aujourd'hui les plus riches du Pérou. Les gisements d'argent du Cerro-de-Pasco, ont une réputation presqu'égale à celle des mines du Mexique. Ils ont été découverts en 1630 par un berger indien, nommé Huari-Capcha, qui, en faisant cuire ses aliments, s'aperçut que les pierres de son foyer fondaient en filets de métal. On compte aujourd'hui, dans ce seul gisement plus de 2,500 ouvertures dont on extrait du minerai.

Junin possède, en fait de curiosités, la lagune insignifiante de Lauricocha, d'où sort simple ruisseau le fleuve le plus grand du monde, l'Amazone : la vallée de Janja réputée le pays salubre par excellence, sorte d'Alger où vont se rétablir les malades ; enfin, des ruines nombreuses, qu'il partage avec son voisin Huanuco, récemment détaché de lui, ruines qu'on croit de beaucoup antérieures à l'époque des Incas.

Ce département renferme 188,000 habitants. Sa capitale est Cerro-de-Pasco, située à 4,352 mètres audessus de la mer ; c'est-à-dire presqu'à la hauteur du

Mont-Blanc (4810 mètres). Aussi les étrangers y sont-ils sujets à une oppression dont nous avons déjà parlé, connue tant à Pasco que sur les plateaux analogues, sous le nom de *soroche*. Quant à ses habitants, au nombre de 23,000, mineurs pour la plupart, ils y prennent souvent la fièvre pourpre, le point de côté, etc.; ou sont *azogados*, c'est-à-dire tremblants comme le mercure et par son fait. Enfin, pendant huit ou dix mois de l'année, la foudre, la grêle, la neige, les vents et le froid sévissent si fort sur la pauvre ville, que sans la richesse métallique de ses environs, ses tristes maisons de brique seraient désertes comme des ruines.

Içа

Situé sur la côte, au sud de Lima, était naguère encore le chef-lieu du guano, par les Chincha. Mais depuis le détrônement de ces îles par Tarapaca, sa célébrité se réfugie dans ses eaux minérales, ses verreries, ses vins et ses eaux-de-vie, justement renommés d'ailleurs, même en dehors du Pérou. Le pisco est aussi connu et recherché sur le Pacifique, que le cognac en Europe, bien qu'à moins de titres. On cite plus de cent grandes métairies ou se fabriquent du vin et des liqueurs d'exportation pour la côte sud-américaine. Enfin on y rencontre plusieurs ruines d'acqueducs incas, remarquables par la grandeur et l'habileté de leurs constructions.

La population de cette province atteint 130,000 âmes dont, à coup sûr, elle doit une bonne partie, à l'ex-guano de ses îles.

Ses villes principales sont Iça, sa capitale, comptant 19,000 habitants et Pisco, jolie petite ville, mais détestable port, malgré sa jetée en fer.

Huancavelica

Serait tout-à-fait insignifiant sans ses mines. L'argent, le cuivre, le plomb et surtout le mercure y abondent. C'est le foyer de ce dernier métal au Pérou. Près de Huancavelica, en 1850, dans de simples fossés creusés par hasard à fleur de terre, le mercure sortit par globules et si abondant, qu'on en recueillit plus de 1,000 kilogr. dans ces seules ouvertures.

Par une conséquence naturelle de cette richesse métallique, ce département est le plus pauvre du Pérou en végétaux et animaux. Situé tout entier dans la Cordillère, à une hauteur considérable, il ne produit guère que de l'herbe, telle le stipa-ychu, de l'orge, des pommes de terre et quelques troupeaux de llamas et vicognes. Sa population est de 142,000 habitants. Sa capitale est Huancavelica, ville de 9,000 âmes.

Ayacucho

Portait originairement le nom de Huamanga, du mot quichua Huamanccaca, qui veut dire, *le rocher du faucon* ou, selon d'autres, *rassasie-toi, faucon :* paroles sanguinaires qu'on prête à l'inca Viraccocha, donnant à son armée permission de pillage et de meurtre sur ce pays récemment conquis par lui. Le Pérou moderne a abandonné l'ancien nom pour celui d'Ayacucho, où s'est livrée la bataille décisive de la guerre de l'indépendance. La signification indigène d'Ayacucho est d'ailleurs analogue à celle de Huamanccaca. Ce mot, ou plutot cet assemblage de mots veut dire le *coin des morts :* parce qu'au temps des Incas, un combat sanglant eut lieu sur ce même champ de batailles et le couvrit de cadavres.

Comme le prouvent ces deux désignations consécu-

tives, ce département est un des cirques traditionnels des luttes de ces contrées, tel que la Lombardie chez nous. C'est là que, tour à tour, à des siècles de distance, les Aymaraës avec les Incas, les Incas avec les Espagnols et enfin les Espagnols avec les Péruviens, se sont rencontrés tour à tour, comme sur le champ prédestiné des guerres nationales du Pérou.

Sa principale richesse se compose de mines d'argent, çà et là exploitées jusqu'à une grande profondeur. Ses productions animales et végétales sans importance, consistent en quelques vaches, moutons et chèvres; des pommes de terre, de l'orge et du blé sur les plateaux; des cannes à sucre, des bananes, du maïs dans quelques vallées; partout des cactus ou figuiers de Barbarie, dont le fruit constitue l'une des principales ressources du pays. Ce végétal y est même si nombreux, qu'on prétend que les épines de ses feuilles, emportées par les vents, causent des cécités multiples qui sont en effet la maladie la plus commune du pays. C'est une propriété peu connue du cactus que je recommande aux méditations des oculistes, tout en faisant observer que ces épines sont bien solidement attachées à leurs feuilles bien grosses et bien lourdes pour faire ainsi tant d'aveugles! Mais enfin, on dit cela dans Ayacucho, je devais le redire à mon tour, ne fût-ce que pour exposer l'idée.

Ce pays d'ailleurs est généralement très-sain. C'est même sous ce rapport un des meilleurs du Pérou pour les Européens. Sec, un peu froid, sans gelées qu'à peine, d'une élévation bien inférieure à celle des plateaux voisins, Ayacucho a un climat qu'on peut avec raison nommer tempéré. Sa salubrité l'a même fait habiter depuis des temps immémoriaux, malgré sa pau-

vreté, comme le prouvent les ruines nombreuses dont il est semé. C'était un des départements les plus populeux de l'ère des Incas et, bien que très-déchu aujourd'hui à ce point de vue, il compte encore 230,000 habitants.

De même que sur Arequipa, son voisin et probablement par les mêmes causes climatériques, la race humaine de cette contrée, soit indienne, soit blanche, a été de tous temps une des plus braves de l'Amérique du sud. Ses guerres acharnées avec les Incas et les révolutions nombreuses dont elle a été l'instigatrice pendant les deux périodes espagnole et même péruvienne, sont là pour le prouver. C'est encore et toujours Huamanccaca : le rocher du faucon, la race rebelle qu'on ne peut dompter qu'en la livrant au glaive.

Chaque génération humaine prétend toujours avoir tout changé en elle. Erreur ! Il en est des instincts des peuples, comme de leurs champs de bataille. Le temps coule et avec lui les générations, les peuples se transforment : mais c'est toujours aux mêmes lieux, avec les mêmes passions et de la même manière générale que les choses se passent. Huamanccaca ou Ayacucho !

La capitale du pays, fondée par Pizarre en 1539, a subi les changements de nom de son département. Tour à tour Huamanga puis Ayacucho, elle possède une assez belle cathédrale dorée à l'intérieur, une université, un séminaire, un hôpital, des rues bien alignées, 25,000 habitants et un bel aspect. Tout pauvre qu'est le pays dont elle est le chef-lieu, c'est une des jolies villes du Pérou.

Apurimac

Récemment formé pour les besoins de la colonisa-

tion, je pense, et distrait de Cuzco trop peuplé pour un seul département, ne se trouve encore sur aucune carte du Pérou. Je l'ai vainement cherché, lui et sa capitale, Abançay, probablement Santa-Anna? Deux mythes tous deux, bien qu'ils figurent dans la nomenclature péruvienne. Je le présume devoir son nom à sa rivière, l'Apurimac, qui pourrait bien être l'Ucayali portant deux noms, comme l'Amazone en porte trois, selon les pays qu'il traverse. Mais cette partie du Pérou est à peine connue : pas plus la terre que les eaux et les habitants. Ainsi on ne sait même pas quel est le vrai père de l'Ucayali. L'Apurimac? l'Urubamba et le Yuca de Cuzco? Mystère! comme pour le Nil, par suite d'origines si multiples et mêlées qu'on ne se retrouve pas dans cette confusion. On a beau chercher, questionner les habitants eux-mêmes, ils ne savent pas et ne peuvent rien savoir au milieu de l'inondation presque permanente qui caractérise ces contrées. Allez donc, par exemple, reconnaître le vrai cours de dame la Loire quand elle déborde? Or, tous les fleuves de l'intérieur Amazonien étant généralement dans cet état désordonné, donc en confusion d'eau avec leurs voisins, Ariane elle-même y verrait son Thésée se perdre là malgré leur peloton.

Quoi qu'il en soit, le Pérou officiel donne à ce département une étendue considérable, allant jusqu'au Rio de la Madeira et une population non moins étendue 165,000 âmes. Je ne vais pas à l'encontre; car j'ignore absolument, et lui aussi, le nombre exact des Indiens sauvages, cannibales même parfois, tels que les Tigrès, etc., qui peuplent ou plutôt traversent incessamment ces déserts, sans plus savoir que vous et moi s'ils sont *péruannos ou brazileiros.*

Quant à l'introuvable Abançay, les documents officiels lui attribuent 6,000 âmes; à eux le brevet, comme celui de la ville et du département, mais sans garantie de l'auteur.

CUZCO

Est le département où les Indiens restés les plus nombreux ont le mieux conservé leurs anciennes mœurs. Il renferme 300,000 habitants. Ses productions animales et végétales sont abondantes, variées et très-belles. Il est telles vallées où presque tous les végétaux du globe se rencontrent et la plupart de qualité supérieure. Ainsi le cacao, le café, la coca, la canne à sucre et tous les légumes y sont réputés les meilleurs de l'Amérique du sud, si estimés sur les marchés péruviens, qu'ils atteignent souvent des valeurs doubles et triples de celles des produits voisins.

On le croit très-riche en mines et, en effet, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le plomb, le mercure, l'amiante et l'aimant s'y trouvent en maints endroits. Les Incas, puis les Espagnols, ont même çà et là ouvert des exploitations. Mais la fertilité du pays fait qu'on y recherche peu les minéraux : il en est de ce département comme de celui de Loreto. La terre y est trop couverte de végétation pour laisser voir ses richesses métalliques et, dans ses parties cultivées, à quoi bon bouleverser un sol productif en vu de richesses hypothétiques?

La capitale du département est Cuzco, la troisième ville du Pérou, la Rome de l'Amérique du Sud, par son grand passé, ses ruines et ses instincts religieux.

Fondée par le premier Inca, Manco-Capac, Ccoszcco est restée la capitale de l'empire inca pendant toute la durée de cet empire. Son nom, en quichua, signifie

nombril : parce que les Péruviens d'alors la regardaient comme le centre du monde, *Omgaloc*, à cause de sa position entre les deux Cordillères. C'est *l'umbilicus terrarum* des Romains : le nombril par lequel la terre avait tenu au ciel. Il y aurait même quelque chose d'inexplicable dans cette coïncidence de désignation originelle entre les Romains et les Indiens, si les uns et les autres ne l'avaient pas évidemment prise à la même source asiatique. Umbilicus ! Ccoszcco ! trait-d'union de notre planète avec les cieux, dont la pensée a dû naître dans le berceau de l'humanité, cette vieille Asie, où le premier homme est descendu du sein du Créateur.

C'est de cette ville, comme du foyer de l'empire inca, que rayonnait la civilisation péruvienne d'alors. L'empereur y résidait. Toutes les routes partaient de là. Les otages des peuples conquis, devenus peu à peu des députés de par les mœurs adoucies d'après la conquête, habitaient autour de la ville, dans ses faubourgs, des quartiers disposés par rapport à son centre : comme les provinces elles-mêmes dont ils répondaient étaient géographiquement placées autour de la capitale. Une haute muraille flanquée de sept tours la protégeait. A part cela, ce n'était d'ailleurs qu'un grand village, sans autres monuments que : sa massive citadelle, défendue par trois remparts, qui avait coûté aux Péruviens d'alors le travail forcé de 20,000 hommes, pendant 50 ans ! Plus le palais de l'Inca et le fameux temple du soleil. Mais ce n'en était pas moins la source de la civilisation sud-américaine de son époque.

Cuzco, de nos jours, est déchue de son ancien rang : bien qu'elle ait beaucoup gagné en constructions et en confortable. Les demeures du temps des Incas, y compris le palais du souverain, n'étaient ni belles, ni com-

modes, et les bourgeois actuels de Cuzco, qui regrettent l'antique splendeur de leur cité, seraient très-gênés s'il leur fallait habiter les bouges dans lesquels vivaient leurs ancêtres. Leur capitale rajeunie est aujourd'hui une jolie ville de 45,000 âmes, chef-lieu d'un riche département, et possédant une belle cathédrale, vingt-et-une églises ou couvents, un évêché, une université, trois colléges, une monnaie, etc. : qui, à eux tous, valent bien le plus Capac de leurs Incas. De plus, elle est, ce qu'elle n'était pas alors, un des centres de l'industrie péruvienne et fait un commerce important d'étoffes, de broderies et surtout de métaux.

Cuzco n'en vit pas moins dans ses souvenirs, plus que dans son présent, de par la tendance générale de chacun, peuples et individus, à s'identifier de préférence avec l'époque la plus brillante de son histoire, sans rien voir que cette splendeur, souvent douloureuse. Cuzco n'échappe pas à cette loi et vit de passé plus que d'espérances; ce qui est une faute toujours, surtout quand on a, comme elle, par son prochain réseau de fer, un riche avenir en perspective.

Il ne lui reste de ses Incas que des ruines ou plutôt des fondations : car la ville nouvelle est bâtie tout entière avec des débris. Ses fortifications ne sont plus que des vestiges. Les monolithes de ses anciens palais servent de soubassements à ses maisons modernes. Son temple du soleil est un couvent de dominicains, et le palais de ses vestales abrite les nonnes de Santa Catalina !

> Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.
>
> V. Hugo.

Rien qu'à raconter ces transformations, on comprend la tristesse d'Olympio et des Indiens. Leur antique

Ccoszcco est encore plus renouvelée que notre Paris! Pour nous qui partons et ne vivons plus que de souvenirs, c'est triste : je le sais, je le sens. Mais c'est la vie, o! mes confrères en cheveux blanchissants ! Il faut s'y faire! Sous peine de tomber dans l'égoïsme monstrueux des Incas, voulant tout voir mourir avec eux, il faut non-seulement comprendre, mais aider ces utiles rajeunissements d'un passé mort sans retour!

L'ancienne ville de Manco-Capac a d'ailleurs conservé certaines apparences de vétusté sacrée, auréole indélébile des vieilles cités-reines. Par ses souvenirs, ses prêtres, ses pierres, son vieil aspect, c'est avant tout la Rome du Pérou, comme on la nomme; l'antique douairière de la civilisation péruvienne, devant laquelle chacun s'incline, parce qu'elle est la grandeur des aïeux!

Puno

A pour lui des mines célèbres et des alpacas passant pour avoir la plus fine laine du Pérou. Comme dans Cuzco, les Indiens y sont encore nombreux. Ce sont pour la plupart des Aymaraës, dont la race pure n'existe plus qu'à peine. Leurs têtes ne portent point traces des difformités factices de leurs aïeux. Mais, soit résultat de ces pratiques, soit plutôt souffrances accumulées et fin d'une race, les derniers échantillons de ces rudes guerriers d'autrefois sont presque tous hideux.

Les mines de Puno, entr'autres celles de Carabaya, passent pour avoir été les plus riches des deux Amériques. Ce sont elles qui ont fourni les énormes pépites d'or que je vous ai montrées plus haut et voudrais pouvoir vous offrir en prime de mon livre. Une prime de 50 kilos d'or : 150,000 fr. Comme vous achèteriez mon *Pérou*!

Ces mines aujourd'hui sont généralement abandonnées, bien qu'elles soient encore très-riches, puisque les fleuves y charrient de l'or autant qu'autrefois. Mais l'eau les a toutes prises : et, telle est la configuration de ce sol montueux, sans système général d'écoulement, qu'il faudrait des dépenses excessives pour les vider. Des nuées de chercheurs d'or, attirés par la légitime réputation de Puno, viennent fréquemment y tâter la fortune : tous s'en retournent, sans avoir fait autre chose que perdre leur voyage et leurs peines. Comme les Huacas, les mines du Pérou ont leur Cerbère, l'eau. Mais Hercule est ressuscité sous forme de la vapeur en chemin de fer : les enfers de Puno sont bien près de voir envahir de nouveau leurs abîmes aurifères.

La curiosité principale de ce département est le lac de Titicaca : à cheval sur le Pérou et la Bolivie, où son trop plein va se perdre dans un autre lac, l'Aullagas, après un cours de 250 kilomètres. Avec la voie de fer qui relie ce lac à l'Océan, Titicaca, ses 23 rivières et son désaguadero vont devenir le grand trait d'union des deux républiques : et leur trait d'union effective, j'espère, contre les convoitises voisines intéressées à les désunir.

Grâces à son climat et à son sol variés, Puno possède une grande diversité d'animaux et de végétaux. Comme sur son voisin Cuzco, tous les êtres animés y vivent ou peuvent vivre, tout y pousse ou peut pousser. Aussi la population y est-elle nombreuse : 273,000 habitants.

Le chef-lieu est Puno, ville de 18,000 âmes, aux environs de laquelle se tient la foire de Vilque, une des plus importantes du Pérou par ses transactions d'une valeur annuelle d'environ cinq millions de francs.

Arequipa

Justement célèbre par les charmes de son climat, ses séductions et l'intelligence de ses habitants, mais surtout par leur turbulente nature. En vertu de leur sol volcanique, probablement, le génie de la révolte semble incarné en eux de nature. On les croirait piqués de notre tarentule émeutière d'après 1830, tant ils s'agitent sans cesse, à tort ou à raison. De chez eux presque toujours sont sortis les soulèvements du Pérou, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, mais la plupart éclos là comme dans une serre à rebellions.

En dehors de cette spécialité révolutionnaire, quoique probablement par les mêmes causes volcaniques, ce département est un des plus avancés de la République sous les rapports industriel, agricole, artistique et même scientifique.

Ainsi, on y fait des pendules astronomiques réputées égales à celles d'Europe. Plusieurs de ses habitants ont le génie de la construction, qu'ils doivent sans doute à l'abondance de matériaux répandus sur leur sol. La cathédrale d'Arequipa, bouleversée par le tremblement de 1868, était l'œuvre d'un enfant du pays, qui l'avait construite de lui-même, dit-on, sans imitation des constructions antiques, ces éternels modèles dont l'architecture moderne semble impuissante à sortir. Bien qu'en dehors des idées suivies pour les édifices religieux, c'était une œuvre remarquable, surtout par sa majestueuse simplicité. Enfin les maisons, bâties en pierres ponces, voûtées et intelligemment construites, en vue du climat et des secousses du sol, sont solides,

fraîches, salubres et à bon marché : ce qui ne gâte rien (1).

L'agriculture et l'industrie y sont très avancées, relativement à l'état général du Pérou. Ainsi, dans Arequipa même, on compte plusieurs fabriques et usines : entr'autres une pour la taille des pierres précieuses, qui, en habileté, pourrait, dit-on, rivaliser avec les tailleries de Hollande. Les alentours de la ville admirablement cultivés ont une grande valeur ; et cette richesse est due surtout au génie agricole de ses habitants, car le sol par lui-même n'a rien de remarquable. Plusieurs champs y valent 10,000 fr. l'hectare et produisent en raison de ce prix. Ainsi les oliviers y rendent, comme dans les meilleures terres d'Italie. Le blé donne 25 et le maïs 80 pour un. La luzerne, favorisée par un sol crayeux, fournit jusqu'à six coupes par an.

Le reste du département est très-loin de cette supériorité industrielle et agricole. Cependant, il suit l'impulsion de son chef-lieu; d'autant plus que, sous les rapports animal, agricole et minéral, Arequipa, sans être aussi riche que Cuzco, est cependant parmi les favorisés du Pérou. Ainsi, en fait de mines, quoique beaucoup soient abandonnées faute de bras, quelques-unes ont été et pourraient être encore une source de richesses. L'une d'elles, découverte récemment, a donné pendant les premiers temps de son exploitation plus de 10,000,000 de francs par an.

Ce département renferme 200,000 habitants.

Sa capitale est Arequipa, la seconde ville du Pérou,

---

(1) La maçonnerie y vaut 16 fr. le mètre cube ; très bas prix pour l'Amérique.

sa Catane, par le ciel, les mœurs et les malheurs ! Une des cités les plus curieuses à étudier pour son singulier assemblage de qualités et de défauts, qui la font tour à tour prospérer, puis languir, comme par une fièvre intermittente de succès et de revers.

Son climat et sa situation font d'elle, au point de vue naturel, un des lieux les plus séduisants du Nouveau-Monde. Son nom même, dit-on, lui vient de ses séductions. On raconte que l'Inca Maita-Capac, passant par là au retour d'une expédition, y fut soudainement entouré par son armée, qui, captivée par le climat ou les accueils hospitaliers des habitants, demandait à rester là. Ce à quoi l'Inca aurait répondu par ces mots :

« Ariquepaï : en quichua : arrêtez-vous. »

Dont on a fait Arequipa (1).

Mais ce beau climat est déparé par les secousses du sol. Presque tous les ans et souvent deux ou trois fois dans la même année, on y subit un tremblement de terre. Arequipa est sans cesse sous le coup d'une secousse terrestre ou d'une éruption, comme Résina sur le Vésuve. Fondée ou plutôt reconstruite par Pizarre en 1536, depuis ce temps jusqu'à nos jours, c'est-à-dire en trois siècles, elle s'est vue détruite treize fois et ne compte plus ses bouleversements partiels. Son dernier tremblement, celui de 1868, a été un des plus terribles et la pauvre cité ne fait guère que sortir de ses ruines. Mais son passé est là répondant de son avenir !

Au point de vue politique, c'est la ville du Pérou qui a eu le plus d'influence sur les destinées de sa patrie. Lima est la capitale et le siége du gouvernement. Mais

---

(1) Garcilaso de la Vega dit, qu'en quichua ancien, Arequipa veut dire : trompette sonore. Mais les habitants répudient cette étymologie, à tort ou à raison ? j'en ignore.

Arequipa était la pépinière de ce même gouvernement ; en ce sens que la plupart des révolutions sont nées dans ses murs, d'où elle les lançait sur Lima. Or, on devine, sans que j'insiste, les sources d'avantages et de revers qui découlaient de cette idonéité ; des emplois et des fortunes à flots, quand le soulèvement réussissait ; l'écrasement quand il succombait ; et pour le peuple, toujours, la misère, avec la longue kyrielle de souffrances que les commotions civiques, réussies ou non, traînent derrière elles.

Autant que les tremblements de terre peut-être, les troubles révolutionnaires d'Arequipa ont arrêté sa prospérité croissante.

Nous avons vu combien elle était industrieuse et manufacturière. Elle est de plus, par situation plutôt que par idonéités naturelles, très-commerçante. Trois départements et une partie de la Bolivie s'approvisionnent chez elle. Située à 40 kilomètres de l'Océan et séparée de lui par un désert de sable, elle possède à l'instar de toutes les villes sud-américaines du Pacifique, un port qui dépend d'elle ; comme Civita-Vecchia dépend de Rome et en est la gare d'arrivée par mer. Islay ce port, le plus important du Pérou après Callao, avait naguère un mouvement commercial de 35 à 40 millions, qui doit être aujourd'hui plus que doublé par le chemin de fer de Puno.

Malgré cette multiple activité commerciale, industrielle, scientifique, Arequipa est en même temps d'une oisiveté créole ou plutôt intertropicale, à ne le céder à nulle ville même d'Orient. La mendicité et le lazzaronage règnent dans ses rues, comme à Naples. Pendant qu'une partie de la population s'ingénie et travaille, l'autre vit de farniente, de contemplation et de soleil, à la

croire payée pour cela; ou plutôt c'est cette même population qui tantôt travaille et tantôt paresse, aux caprices soudains de sa volcanique nature. Sous toutes les faces on trouve dans cette singulière ville une dualité de bien et de mal, qui semblent présider à sa vie entière. Mauvaise tête, mais grand cœur, sa population est capricieuse, futile, paresseuse, mendiante, turbulente, rebelle s'il en fût; mais elle est en même temps accueillante, gracieuse, hospitalière, brave, libérale, généreuse, fière et patriotique; comme une vraïe race napolitaine dont elle semble la fille.

Les femmes y sont séduisantes au plus haut degré. Les Liméniennes elles-mêmes ne les dépassent point sous ce rapport. Jolies plutôt que belles, elles savent mieux que pas une darder sous leurs résilles leurs longs regards espagnols, demi chinois, à la fois provocants et prometteurs, qui font perdre la tête aux cœurs les mieux trempés. Leur coquetterie facile est même un des reproches qu'on leur fait, juste ou faux, j'en ignore. Mais, n'en déplaise à la fatuité des voyageurs qui les accusent, il doit y avoir dans ces attitudes encore plus de bienveillance hospitalière que tout autre sentiment. L'affection, chez la femme, est chose si multiple, ondoyante et diverse !

De par ses séduisances, Arequipa, comme Lima à qui elle ressemble, malgré la jalousie qui les divise à tort, est une des capitales de l'hémisphère américain. Ses détracteurs eux-mêmes, et elle n'en manque pas, lui reconnaissent un charme hospitalier, le rêve des voyageurs. Weddel, dont le nom est un gage de sincérité, la regarde comme la ville la plus accueillante du Pérou, même avant Lima. C'est bien vraiment Naples ou Catane, sur le Pacifique; par son ciel

sans nuages, ses douces brises et sa mer limpide ; par son Etna-Misti, ses destructions et ses reconstructions incessantes ; par sa paresse aux accès intermittents de travail ou de désordre, aux élans passionnés d'arts, de sciences, de poésie, de liberté, de patrie ; par ses chauds accueils et ses amours ; tout ce qui fait la vie douce et bonne enfin ! Catania, Napoli, Arequipa, cités-sœurs, séduisantes et dangereuses, comme les volcans aux pieds desquels dorment leurs flammes, villes étranges qu'on aime et qu'on maudit, mais qui fascinent.

De par ces qualités et ces défauts s'annihilant entr'eux, cette ville reste stationnaire. Comme elle a toujours son ciel, ses péris et ses hospitalités si charmantes qu'on est partout en famille quand on est chez elle, elle va croissant et s'enrichissant à vue d'œil. En vain, ses paresses léthargiques l'étiolent ; ses émeutes l'épuisent ; ses tremblements de terre la bouleversent ; peu importe, elle va progressant. Mais un jour, subitement, une révolution ou un temblor plus puissant que les autres la détruisent. Tout est à recommencer !

Présentement, au temps dont nous sommes, elle compte 50,000 âmes et se relève du tremblement de 1868. Puisse Dieu la préserver longtemps et puisse-t-elle se préserver elle-même de toutes secousses naturelles et civiques : car elle est de ces villes privilégiées dont on dit comme de Naples, chaque fois qu'on s'y trouve : où aller où je serais mieux ? Ariquepaï : restons là.

Moquegua.

Le pays des volcans, jouit d'un climat salubre, mais

torride, au point que le manque d'eau, dans plusieurs de ses parties, sévit souvent comme une calamité. Au point de vue végétal et animal, c'est un des plus pauvres départements du Pérou, malgré ses fruits remarquables, entr'autres une espèce de raisin dont les grains sont de la grosseur d'un œuf de pigeon. La terre, et la très-bonne même, ne lui manquent pas, car tous les végétaux y sont excellents et y poussent à merveille — quand on les arrose. Ainsi la vigne, nombreuse et productive, malgré la sécheresse, donne des vins et des eaux-de-vie remarquables. Mais l'eau, l'eau ! Voilà ce qui manque à la Costa, surtout à ses deux extrémités, Piura, Moquegua et Tarapaca. Le soleil, pour eux, est pire que leurs tremblors et leurs volcans, à moins qu'on ne le désaltére, il les brûle.

On va faire ou plutôt refaire sur Moquegua et ailleurs, sur différents points de la Costa, de grands travaux d'irrigation, tels qu'en avaient construits les Incas : entr'autres l'aqueduc d'Uchusuma. Mais cela suffira-t-il ? Le soleil a si soif sur cette côte ! Il boit tant et si vite qu'il dessèche le sol avant qu'on ait fini de l'arroser ! Si, à l'usage de ce Silène, et au nôtre, on tentait çà et là quelques puits artésiens ? L'eau ne demande peut-être qu'à sortir : et si elle sortait, elle ferait comme en Egypte et dans notre Sahara algérien, des oasis où il n'y a que des déserts. Ce n'est pas une contrée de plaines, comme le Sahara, mais c'est le dos de la Cordillère, le pays aquatique par excellence : le bas de Titicaca et autres. Qui sait ? Des sondages là-dedans amèneraient peut-être autant de Pactoles ?

La population de Moquegua est de 90,000 âmes. Son chef-lieu est Tacna comptant 24,000 hab. Bouleversée de fond en comble en 1833, cette ville aujour-

d'hui rebâtie à neuf, augmente rapidement, grâce surtout à ses relations avec la Bolivie, alimentées par le chemin de fer qui la relie à son port, Arica. Détruite, elle aussi, en 1868 et ne se relevant qu'à peine de ses ruines, cette dernière n'en est pas moins restée l'un des principaux ports du Pérou et plus encore qu'Islay, le centre du commerce direct de la Bolivie avec le Pacifique.

Tarapaca (province littorale).

Doit sa récente création à son guano ou plutôt à l'exploitation future de ce produit, que le Pérou commence à tirer de là. On estime les dépôts connus de cette seule province à 7,000,000 de tonnes, d'une qualité supérieure à celui des Chincha. Mais il est possible que l'extraction en soit plus difficile et coûteuse, à cause de sa situation sur la côte plutôt que sur des îles.

Nous avons regardé plus haut en détail ce singulier produit, la fortune du Pérou. Je n'ai donc plus à y revenir. Toutefois, pour terminer, je dois dire qu'en la matière, les Péruviens me paraissent avoir mangé leur pain blanc le premier : ce qui est tout simple quand on trouve un pain aussi riche. Tobie lui-même aurait fait comme eux.

Mais évidemment c'est un de ces produits que les besoins monstrueux de notre humanité moderne vont encore épuiser avant peu, sans chances de le voir se reformer. Là, comme partout, les oiseaux s'en vont, effarés par nos chemins de fer, nos vapeurs, toute notre bruyante civilisation actuelle. Nous tuons l'animal sauvage partout : il n'a plus que les pôles, pour vivre en paix sur notre planète.

Tarapaca possède des mines très-riches, notamment

celle de Huantajaya, où on a trouvé des blocs d'argent presque pur, d'une grosseur considérable, entr'autres un de 368 kilog. Le borax, le salpêtre, dont l'importance de rendement marche sur les traces du guano, proviennent aussi de cette province. Nous regarderons ce dernier produit en examinant l'industrie du Pérou.

Par contre les déserts abondent, comme dans Piura, Il en est même un, où on subit, ainsi que dans le Sahara africain, des tourbillons de sable et le mirage amenant une inflammation des yeux nommée *surunpi* qui coûte parfois la vue. Ce désert, connu sous le nom de *pampa del Tamarugal*, n'en est pas moins une des richesses présentes et futures du Pérou. D'une étendue de 240 kilomètres environ en latitude, sur 100 kil. en longitude, il renferme sous ses sables ou mêlés avec eux, du sel, du borax et du salpêtre, à faire sauter le monde : 6,000,000 de tonnes et plus, espère-t-on ! C'est la dot offerte à ce Sahara par ses pères et mère voisins, les volcans et la Cordillère. Les feux des uns et les eaux de l'autre enfantent sous terre ces âcres produits et à mesure de leur travail créateur, ils enrichissent leur désertique enfant ; comme pour lui compenser les végétaux qu'ils lui ont enlevés par leurs éruptions et par ces présents mêmes !

Tarapaca, province, compte 70,000 habitants, et Tarapaca chef-lieu 10,000. Il est probable que le guano et le salpêtre vont faire pousser cette population, encore plus vite que celle d'Iça.

Le port principal de Tarapaca est Iquique, le centre de l'embarquement du salpêtre : et dont, à ce titre, l'importance croît dans des proportions considérables.

Callao (province littorale).

Se compose presqu'uniquement de la ville dont elle a pris le nom : Callao, port principal du Pérou. Elle compte 30,000 h. sur lesquels 25,000 appartiennent à son chef-lieu. Plus des deux tiers du commerce de la république passent par là : donnant ainsi un va-et-vient déjà évalué plus haut à 300,000,000 de francs, sans que je puisse garantir l'exactitude de ce chiffre basé cependant sur divers documents. Un chemin de fer, le premier construit au Pérou (1850), le relie à la capitale en en faisant son faubourg commercial. Enfin, des travaux militaires bien entendus, dit-on, protégent ce port du côté de la mer.

L'Espagne a dépensé à ces fortifications un argent désordonné, au point que Philippe III disait que, de son palais de Madrid, il pourrait les voir avec un télescope, tant elles devaient être énormes. Leur forteresse principale a coûté 150,000,000 fr. Mais du moins elles ont servi à plusieurs reprises : à l'Espagne, pendant la guerre de l'indépendance et récemment, en 1866, au Pérou, contre la flotte espagnole. Ce serait donc faire œuvre sage que de la munir d'artillerie moderne, en vue de nouvelles attaques à prévoir.

Le bombardement devient de plus en plus à la mode, avec les cuirassés !

En fait de constructions modernes, Callao possède un mole ou dock, l'un des plus importants de l'Amérique, ayant 51,500 mètres carrés de surface. Bâti en fer sur blocs de béton, ce mole paraît réunir des conditions exceptionnelles de durée et surtout de facilités de débarquement. On estime ses frais de construction à 50,000,000 fr. fournis par une compagnie au

privilége de soixante ans d'exploitation, dont dix exclusive. Bien qu'encore inachevé, il a déjà rapporté pour les quatre dernières années, 1870 à 1874, au-delà de 1,200,000 francs. Ses actionnaires et les Péruviens espèrent les plus grands résultats de cette construction.

En résumé, Callao, est un des ports les plus suivis du globe et tout fait présumer qu'il sera le premier de l'Amérique du Sud, non-seulement par son mouvement commercial toujours croissant, mais par les importants travaux qu'il achève ou prépare.

Par malheur, car au Pérou surtout, il faut que chaque grande chose ait une mauvaise face, la salubrité de Callao laisse plus qu'à désirer. Presqu'en toutes saisons, les maladies y sont nombreuses et la mortalité excessive : au point que si sa population n'était pas sans cesse ravitaillée du dehors, elle finirait en peu de temps. C'est pire que dans les villes manufacturières. Pourquoi ?

Par différentes causes, que le gouvernement péruvien devrait, ce me semble, chercher, puis supprimer. La première est l'insalubrité de la ville, dont les détritus accumulés dans le port fermentent par la chaleur et engendrent des miasmes délétères. La seconde, plus grave et plus difficile à faire disparaître, est probablement dans les eaux de la mer qui le baigne, dont la nature particulière doit être malsaine à l'homme, comme elle l'est aux animalcules. Cela porte même un nom : *la peinture.* De décembre en avril surtout, la mer à Callao comme à Lambayèque au nord, a la bizarre propriété de changer de couleur environ trois fois par 36 heures, assez régulièrement. Elle est tour à tour jaunâtre, puis noire-verte et enfin blanche : peignant alors en blanc tout ce qu'elle baigne, même les navires, et, à certains

moments, exhalant une odeur nauséabonde très-prononcée.

Quant aux causes de ce phénomène, les opinions sont divisées. Les unes l'attribuent aux passages de matières organiques descendant des Andes par le Rimac. D'autres aux immondices du port. Mieux inspiré, à mon sens, M. Hutchinson croit que ce changement provient de la coïncidence des courants circulaires du golfe de Callao et de gaz sulfureux, s'échappant de son fond volcanique. Là, comme sur plusieurs points, l'Océan charrie des milliards d'animalcules microscopiques, des diomélacées, sortes de colimaçons imperceptibles, dont les débris de coquilles forment des amas inouis, tels que les craies de la Champagne, par exemple. Ces pullulants arrivent vivants et jaunâtres du fond où le courant les a pris; passent au-dessus des gaz volcaniques qui les tuent et alors deviennent noirs-verdâtres; enfin, morts tout-à-fait, devenus blancs, coquilles, tels que nous les connaissons, se déposent partout: tandis que, charriés par de nouvelles eaux de nouveaux arrivants remplacent les premiers et subissent les mêmes phases. Puis ainsi sans cesse, jusqu'à la fin du banc annuel de diomélacées, apporté par l'Océan.

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus; mais, en tous cas, on pourrait s'assurer du fait par des analyses et y remédier, peut-être? Soit en changeant la direction des courants par des travaux avancés, soit en repoussant les animalcules, etc. Cela n'empêchera personne de mourir; mais, enfin, on mourra moins à Callao. Si tant est que cette peinture soit la principale insalubrité de la ville: car nous en savons si peu sur nos causes de mort comme de vie! Ignorants d'où vient l'une où va l'autre, ce que nous faisions avant et ferons après,

ce que nous faisons même entre les deux, sur ce monde ?

Un cycle, comme celui des diomélacées, qui nous apporte vivants et nous dépose morts ? Cela est évident. Mais qu'est-ce que ce cycle ? une expiation ? une œuvre ? une épreuve ? On a beau chercher, on ne trouve rien de plus que le rien de Musset, à savoir :

Que sans savoir comment, je vais je ne sais où.

Tels sont les départements et les villes principales du Pérou.

Ce qui frappe le plus, à mon sens, dans le voyage que nous venons de faire, est la diversité de la nature péruvienne, ses faces multiples et brillantes, à facettes de diamant. C'est que, comme je vous le disais en décrivant la Cordillère au début de ce livre, tout se trouve dans ce riche pays : tout. Si, comme au temps d'Asmodée, je devais aller, je ne sais où, sur quelqu'autre planète à génies curieux, porter un échantillon de notre nature terrestre, je leur porterais le Pérou comme le spécimen le plus complet de notre globe.

En attendant ce nouveau voyage, je résumerai mes impressions au sortir de ce chapitre, en disant que s'il me fallait comparer le Pérou à quelque pays d'Europe connu de nous, je le comparerais à l'Italie. Non pas, évidemment, à l'Italie telle que la parcourent les touristes affairés de nos jours : la banale auberge, maquignone d'arts, mendiante et rufiane

Que tout père à son fils paye à sa puberté.

MUSSET.

Mais la grande Italie, notre mère, la vraie : celle qui

domine l'Europe, non-seulement du haut de son grand passé, mais du haut de sa belle et multiple nature. L'Italie de l'Apennin, de l'Adriatique, du lac de Côme et du Vésuve : de la République romaine, des Césars, des Papes, des Médicis, des Républiques du moyen-âge, de Victor-Emmanuel et de Garibaldi! L'Italie de Virgile, d'Horace, de Tacite, de Pétrarque, du Dante, de Machiavel, de Titien et de Michel-Ange ! L'Italie de Rome, de Capoue, de Florence, de Naples, de Pompéï, de Palerme, de Gênes, de Milan et de Venise! Autant de diamants enchâssés dans leur écrin de commune patrie, et, cependant, si différents entr'eux qu'aucun ne ressemble à l'autre.

Non pas évidemment par l'histoire, les grands hommes et les vieilles cités artistiques; mais par les beaux cieux, les monts, les lacs bleus, la *cœruleum mare*, le sol volcanique et frémissant : par leurs passés tou remplis de commotions soudaines, d'immigrations multiples, de races et de civilisations superposées : par leur commune nature intelligente, souple, gracieuse et patriotique : par leurs villes hospitalières aux mœurs et aux aspects variés : l'Italie et le Pérou se ressemblent entr'eux comme deux sœurs aînée et cadette, l'une aux tempes blanchissantes, l'autre adolescente, mais de même galbe toutes deux, de même nature physique et morale.

Lorsque les chemins de fer, qui vont incessamment tracer partout ce monde indécouvert, quoique souvent parcouru, y promèneront à son aise la civilisation moderne, l'humanité trouvera-là probablement une moisson nouvelle de ressources imprévues. Alors, tout à coup, on verra le double flot émigrant de l'Asie et de l'Europe, arriver sur le Pérou par ses deux côtés, le féconder sous une marée humaine plus puissante encore

que celle de l'Amérique du Nord, et ainsi façonner quelqu'Italie future du nouveau monde ! C'est ce que je lui désire et ce qu'il me semble entrevoir dans un crépuscule d'avenir, éclairé par le travail même que nous venons de faire de compagnie.

CHAPITRE XVI.

Sciences, Lettres et Arts.

Livres. Journaux. Géographie. Histoire. Antiquités. Momies aux yeux de poisson. Poésie. Un yaravi ou romance péruvienne. Musique. Livres et tableaux d'Espagne. Raisons d'être des pénuries scientifique et artistique de l'Amérique méridionale. Le chemin de la vieillesse des peuples.

Les sciences, les lettres et les arts n'existent qu'à peine, lorsqu'ils existent, et une partie de la population ignore même ce que c'est. Non-seulement beaucoup de Péruviens ne savent encore ni lire, ni écrire : mais nombre d'Indiens, entr'autres tous les sauvages, ne se rendent pas un compte exact de ce que c'est qu'un livre, et, comme leur dernier Inca, le porteraient volontiers à l'oreille, pour voir s'il parle.

Dans les pays où les sciences ne sont pas à l'état de mythes, le Pérou possède peu de chose en propre. Il n'y a guère que les grandes villes qui publient quelques livres, autant de journaux, beaucoup de brochures et une romance de temps à autres. Les livres traitent pour la plupart d'affaires privées plutôt que publiques. Les journaux sont, en général, dans l'enfance du genre, contenant des discussions entre particuliers qui s'injurient en vrais héros d'Homère, peu d'articles de fond, des éloges ou des critiques passionnés, et, à foison des annonces, des réclames, des boniments déguisés, ce pain corrupteur du journalisme en tous pays.

Tel est, tel était surtout, l'état général. Mais à Lima et dans une ou deux autres villes, on trouve de bril-

lantes exceptions à cette indifférence ignorante. Ainsi, des ouvrages remarquables, entr'autres ceux que nous citerons tout à l'heure, se produisent. Plusieurs journaux, qui se publient à Lima, valent ceux d'Europe ou des Etats-Unis. Différents Péruviens et Péruviennes même sont très-lettrés, et parlent couramment le français et l'anglais. L'instruction, jadis laissée aux magisters, comme un apanage d'ennuyeux métier, devient de plus en plus à la mode dans la haute société, d'où elle pénètre dans les classes secondaires. Encore un peu la nation péruvienne saura lire, mieux que la France — pauvre patrie !

Depuis trois ou quatre années surtout, un grand mouvement intellectuel, s'accentuant chaque jour davantage, se manifeste. L'impulsion a été donnée par quelques hommes, notamment par le Président actuel : la nation suit. Au lieu de se traîner à la remorque de ses gouvernés, en les étreignant à chaque muscle, par tous moyens et sans cesse, pour les empêcher d'avancer — comme font tant de gouvernants de notre hémisphère, Don Manuel Pardo marche à la tête de son pays, en vrai chef qu'il est. Il l'éclaire, le soutient, le guide, l'entraîne même au besoin, lorsqu'il s'agit de quelque réforme pénible mais utile. Heureux Pérou !

C'est ainsi que sous l'impulsion et avec l'aide du gouvernement, différents travaux scientifiques, dont le monopole semblait appartenir aux étrangers tant les Péruviens s'en occupaient peu, sont déjà commencés ou même achevés. La géographie surtout, presque nulle il y a vingt ans, a pris un développement considérable.

M. Paz-Soldan a ouvert la marche par sa géographie Péruvienne, le livre comtemporain qui a le mieux fait connaître ce pays. Le plus grand éloge que j'en puisse

faire est de dire — qu'avec permission de son neveu, don Manuel Rouaud y Paz-Soldan — je l'ai pillé de mon mieux, principalement pour le chapitre des départements et des villes.

M. Raimondi, son continuateur, plus précis, publie, sur chaque partie du Pérou, un immense travail, dont les premiers volumes déjà parus ou prêts, notamment celui d'Ancachs, promettent un véritable monument scientifique, surtout au point de vue des mines. M. Meiggs, l'apôtre des voies de fer péruviennes, soutient M. Raimondi dans ce grand labeur. Sous le patronage d'un homme aussi justement célèbre dans le monde scientifique, nous aurons avant peu un fac-simile complet de la nature péruvienne, dans lequel les sciences, l'industrie, l'agriculture, le commerce trouveront tout pour ainsi dire.

Enfin, le gouvernement fait préparer une carte générale confiée à M. Raimondi et devant compléter son grand travail. Cette œuvre achèvera de placer le Pérou à la tête des nations modernes, pour la connaissance de son sol, qui est une partie du γνωθί σεαυτον des anciens.

Au point de vue matériel des sciences, nous verrons les immenses travaux qui sont en cours d'exécution, quand nous traiterons des chemins et de l'agriculture. Mais nous devons, dès ce chapitre, dire les efforts préliminaires du Pérou pour en arriver à ces fins : car cela est de la science pure et la première de toutes, celle de savoir gouverner.

D'abord, après s'être rendu compte sommairement des travaux les plus pressants à exécuter, le Pérou a emprunté l'indispensable pour les faire. Mieux valait, à coup sûr, avoir une épargne et opérer avec elle, comme

nous l'avons dit plus haut. Mais il ne l'avait pas : il a emprunté, fort habilement, huit à neuf cents millions, au grand prêteur du siècle, à l'Angleterre surtout. C'était le nerf de ses desiderata, il se l'est donné avec résolution.

Cela fait, il a demandé à tous les pays du monde des savants, des ingénieurs, des architectes, etc. ; puis les a constitués ou les constitue en conseils chargés de préciser les travaux à exécuter, d'en dresser les plans et devis, enfin de les diriger quand le Congrès les a approuvés. C'est ainsi que la junte centrale des ingénieurs et architectes d'Etat a déjà publié un remarquable mémoire sur *les obras publicas* à faire au Pérou.

Sous l'impulsion de ces conseils, sur beaucoup de points et dans des proportions considérables, des travaux de tout genre ont commencé de changer absolument l'état moral et physique du pays. Des voies de fer déjà très-avancées constituent dès aujourd'hui par leur élévation superandine et les vallées qu'elles traversent, l'œuvre la plus remarquable du siècle jusqu'à présent ; plus considérable, à mon sens, si on la mène à bonne fin, que le percement du Mont-Cenis ou le canal de Suez, comme le peut faire présumer ce que nous avons vu de la Cordillère au début de cet ouvrage.

Quant aux autres travaux d'hydrographie, de mines, de physique, chimie, etc., ils suivent ou suivront. Plusieurs sont en prévision, moins pressants, donc moins avancés que les chemins de fer : mais l'élan est donné. Or, il en est des pays intertropicaux comme des fauves qui peuplent leurs contrées torrides, ils vont par bonds toujours. Ce ne sont ni mulets, ni taureaux avançant lentement d'un pas égal et mesuré toujours, qui ne posent un pied qu'après avoir assuré l'autre. Ce sont jaguars

bondissants : trop fort et trop loin parfois, pour aller longtemps, mais n'en avançant pas moins, vite et bien presque toujours. Le Pérou, en ce moment, fait un de ces bonds, effrayants pour qui ne le connaît pas, puisqu'il emprunte presque d'un seul coup quatre à cinq fois la valeur de son revenu ; mais un bond selon ses forces, ses idonéités, ses instincts et qui, je le crois, va le placer d'un seul effort au second rang de son hémisphère, bien avant le Brésil, parmi les premières nations du globe.

Le mouvement historique laisse à désirer. Soit que les Péruviens apprécient moins ce genre de travaux, soit qu'ils aient sur les bras assez d'œuvres diverses et réservent celle-là pour des temps moins lourds, ce qui serait de très-intelligente prudence, ils s'en occupent moins. Toutefois, comme leur Président, alors alcade de Lima, a fondé une société des beaux-arts, pour aider à l'exposition de 1872, dont il a été l'instigateur principal et que cette société a l'éthnologie dans ses attributions, on peut espérer qu'elle se chargera de donner l'impulsion. L'histoire est de première utilité, ne fût-ce que pour signaler aux nations les écueils où se sont heurtés les ancêtres.

Quant aux dépenses de la société, elles sont faciles à couvrir. Je me souviens qu'à Rome, du temps où Rome était au Pape, une compagnie privée s'offrit à draguer le Tibre à ses frais pour le désinfecter et le rendre navigable jusqu'à la mer, sous la seule condition que les objets précieux trouvés dans ce travail appartiendraient à la société, sauf au Vatican à racheter ceux qu'il choisirait, à prix débattus par experts. Le gouvernement Romain n'accepta point ces offres.

Le Pérou n'est pas le Tibre, je le sais. Mais il a, par

son sol aurifère et son climat conservateur, des huacas ou cimetières et des ruines non moins riches peut-être que n'en a l'Italie elle-même, dans un autre genre. Ce qu'on a récolté déjà sous ce rapport, dans de simples grattages de hasard et sur la seule Costa, indique ce qu'on trouverait probablement dans des fouilles en grand, générales et bien conduites. Il y a là le bonheur de tous les musées et antiquaires du globe, avec la fortune d'une société, si on en juge par les données suivantes :

Ainsi, sous le guano de Chincha et de Tarapaca, on a retrouvé des outils, des vases et des idoles d'une époque évidemment antérieure aux premières aisances des oiseaux de ces lieux. L'épaisseur des dépôts s'élevant jusqu'à cent mètres sur certains points, ces idoles doivent être au moins millénaires, peut-être même mieux que cela.

Elles ne sont pas belles, il est vrai, quoique très-bien conservées sous cet embaumement d'avine espèce. Ce sont bons hommes en pierre ou en bois, mal bâtis, mal assis, avec des membres bêtes et des faces à l'avenant aux yeux ronds, à bouches ouvertes, aux airs stupides ou grimaçants, ressemblant à ces grosses faces difformes étalées aux devantures des marchands de jouets sous la rubrique : figures du cotillon ou masques de carnaval.

Mais toutes laides qu'elles sont, ce sont de vraies antiques : en vieilleries, le laid est le beau : les amateurs se les arracheront à prix d'or — en risquant de plus une véritable opération de féerie ! Car ces bons hommes étaient des dieux, plus que les génies des *Mille et une nuits* ! Si, quelque jour, se sentant sortis de leur fosse odorante, ils allaient révéler par grimaces les trésors cachés de leur temps divin ! Jugez.

Les huacas, autrement dit les anciens cimetières, abondent à remplacer les souvenirs des oiseaux quand ils manqueront, et qu'il sera dans les mœurs d'utiliser nos défroques mortelles. Ici, j'entends clamer à casse-tête : « Impiété! Horreur! Pouah! Et patati, et patata! »

Mon Dieu, ouvrez Shakspeare, vous y verrez que la poussière d'Alexandre lute peut-être la bonde d'un tonneau, et qu'

Imperious César, dead, an l turn'd to clay,
Might stope a hole, to keep wind away.

« Impérieux César, mort et devenu argile, peut boucher un trou, pour empêcher le vent d'entrer! » S'il faisait pousser des choux, cela ne serait pas pire; et pourquoi, quelque jour, quand l'idée aura fait son chemin, le Pérou n'utiliserait-il point chez lui ses tas de pourriture d'il y a mille ans et plus?

On trouve des huacas là-bas, non-seulement à n'en savoir que faire, mais à gêner le pays comme nos cimetières gênent Paris. C'est par centaines qu'on les compte sur la côte et la Sierra : de Piura jusqu'à Tarapaca, sur 2,500 kilomètres de long! Le climat et le respect des Indiens les ont conservées toutes et intactes depuis que l'homme habite le pays!

Or, quelques-unes de ces nécropoles sont de vraies montagnes de résidus et peuvent remplacer le guano, positivement. Ainsi, on estime que l'une d'elles, une des principales, il est vrai, située près de Lima, a 35 mètres de haut, 280 m. de long et 100 m. de large: contenant ainsi 980,000 mètres cubes de pierres, de terre, de briques et de morts entassés! De quoi remplir Méry, cette espérance de nos morts qui nous désespère à force d'imiter Philis, en remettant toujours d'épouser nos

défunts. Plusieurs de ces huacas, bousculées par les tremblements de terre, moins respectueux que les hommes, avaient jusqu'à 800 mètres de long ! Des montagnes de morts de tous siècles et très-bien conservés pour leurs âges en général.

Dans ces cimetières, ouverts soit par les temblors, soit par les tranchées de chemins de fer, on a trouvé de tout, pour ainsi dire : les trésors de la famille Simon Chaucha, que vous vous rappelez sans doute ; des idoles, des bijoux, des vases à foison ; mais surtout des momies de diverses apparences, les unes en os tous secs, les autres encore en cheveux et même en chair, comme celles de Palerme.

La plupart sont assises à la manière indienne, c'est-à-dire les genoux aux mentons, comme les Aymaraës ; mais avec des bagages et des vêtements mortuaires très-disparates, selon la nation, les morts et leurs mœurs, leurs richesses, leurs croyances diverses.

Ainsi, les unes sont vêtues d'une pièce d'étoffe, qui les couvre mal, comme un suaire économisé, laissant passer têtes et pieds. Les autres, au contraire, sont empaquetées, ficelées, serrées à la manière d'un colis dans son enveloppe. Celles-ci, probablement des chasseurs ou des guerriers, des ménagères et des coquettes, ont aux mains une fronde quand ce sont des hommes, un fuseau ou des colliers au col quand ce sont des femmes. Celles-là, des gastronomes de leur temps, sans doute, ont un morceau de coquille à la main droite, et, dans leur couverture, du maïs, des fèves, du poisson : tantôt un simple en-cas de voyage, tantôt de quoi faire chère lie en arrivant chez Pluton. Quelques-unes, trouvées dans la Sierra, ont le crâne divisé par une suture dont on ne comprend pas encore les raisons d'être.

Beaucoup, enfin, recueillies dans le Sud après un temblor, portent dans les trous de leurs yeux, à la place des leurs, des yeux de poissons. Pourquoi diable faire?

Est-ce une idée de naturalistes qui ont mis cela à leurs parents, comme certaines mortes de Sicile se sont fait poser des yeux de verre, pour paraître moins laides à leurs petits-fils? Est-ce une idée de fidèle à poisson, mettant à ses proches les yeux de leur commune divinité, pour les déifier avant de partir? Est-ce, enfin, simplement, parce qu'ayant été jetés à la mer après décès, ce qui n'est pas plus anormal que d'être enfouis sous terre, ces défunts ont espéré qu'avec des yeux de poissons, ils y verraient clair de l'autre côté de la mort?

Si je croyais cela, je m'en ferais joliment mettre avant de m'en aller, savez-vous? Deux beaux yeux de carpe, bien brillants et bien jaunes : cela n'est pas laid. Mais je n'en crois rien. Laissez-moi mes vieux yeux, vous qui m'ensevelirez. Je n'y verrai pas mieux en route d'autre monde; mais du moins, je partirai tel quel, vrai, de la tête aux pieds, pour paraître devant le Juge!

Les ruines de temples, de palais, de prisons, de villes, d'aqueducs, de bâtisses de toute sorte, couvrent la Costa et la Sierra, encore intactes sur beaucoup de points, grâce au climat égyptien du Pérou. On les retrouve là telles que les ont laissées leurs dévastateurs divers, préhistoriques, Incas ou Espagnols. Nous avons souvent vu les unes et les autres au cours de cet ouvrage. Il n'y a donc pas à faire ici de descriptions inutiles. Mais il est évident, par ce qui s'est passé à Cuzco et sur plusieurs autres points où les habitants ont rebâti avec les ruines des temps indiens, que ces matériaux seraient souvent utilisés s'ils étaient transportables, ce qu'ils seront avec les chemins de fer. Il y a là,

en granit parfois, de véritables carrières, et des carrières aux pierres toutes tirées, vieilles, taillées même, parfois.

Quant à ce qu'on pourrait trouver sous ces décombres, nul ne sait. Mais il est au moins probable qu'il se passerait là ce qui se passe dans tous les pays où l'homme a laissé des ruines : c'est qu'on trouverait dans ces ruines des métaux précieux, des bijoux, des outils, tous les engins divers des civilisations éteintes sous ces Cartharge inexplorées, victimes des Incas. Il y a là, soit pour une société privée, soit pour le gouvernement péruvien, s'il opère directement, une mine riche et vierge, à ouvrir sur des centaines de points de son territoire. Il n'y a qu'à fouiller, comme ont fait les gouvernements de Rome, de France, d'Angleterre et d'Egypte, à Rome, Athènes, Ninive, Thèbes, etc. On récoltera, presque certainement, une moisson de richesses analogues à celles du musée Campana, cette fructueuse exploitation souterraine de la papauté moderne.

Quant à l'histoire ancienne du Pérou, elle se dégagera de là d'elle-même, évidente et certaine. Les histoires plus ou moins romans de Garcilaso et autres perdront leurs ridicules broderies. Les peuples antérieurs ou parallèles aux Incas réapparaîtront avec leurs civilisations multiples : et les Incas eux-mêmes, dépouillés de leur draperie patriarchale, reprendront leur vrai caractère de conquérants, à la fois destructeurs et civilisateurs, comme l'ont été les Romains sur notre hémisphère.

Les belles-lettres proprement dites, entr'autres la poésie écrite, sont moins que riches. Ce n'est pas que les Péruviens manquent d'imagination, de sentiment et d'instinct poétique. Ils possèdent au contraire tout cela

très-remarquable. Pour peu qu'on les interroge, on trouve en eux une poésie naturelle, originale, inconnue, s'ignorant elle-même et dormant là dans le silence du foyer domestique; comme dort dans l'ombre la violette aux vives couleurs et aux parfums pénétrants, douce et suave ainsi que vous, o ! Diane, reine de l'ombre.

Mais les poésies, pour eux, sont avant tout pensées intimes; choses du cœur qu'il n'entre pas dans leurs mœurs de mettre en coupe réglée. L'idée ne leur vient même pas de faire marchandise de leurs plaintes, de leurs joies, de leurs sentiments secrets : ils croiraient les profaner en les divulguant. Cela se transmet de vive voix de la mère au fils, de l'amant à l'amie; et, en le redisant, chaque conteur ajoute un peu du sien, comme à ces récits d'enfance que nos grand'mères nous répétaient avec des variantes. C'est un parfum qui s'exhale en senteurs indécises et diverses, en rondeaux, ballades, fables, poèmes de toute sorte dont les vers parfois n'ont ni rimes, ni rhythme : des idées enfilées à la suite les unes des autres, telles qu'elles sont venues, sans ordre, sans autre loi que le sentiment de leur auteur. On dirait ces bégaiements d'enfants encore ignorants d'une langue, et cependant sachant déjà peindre les pensées de leurs êtres : cris naïs aux accents vrais, que je préfère pour ma part à maintes phrases savantes, mais fausses et dont la forme est trop souvent le seul mérite.

Un de ces genres de poésie venant du quichua, mais rajeuni par les Péruviens modernes est le *yaravi*. C'est une sorte de rondeau à idées redoublées, dont chaque stance a de quatre à dix vers de six à huit syllabes. L'amour en est toujours le sujet : un amour généralement triste, plaintif et monotone, comme

la nature indienne de qui vient ce genre de poésie.

Voici l'un de ces yaravis, tiré du livre de M. Paz Soldan, et attribué par lui aux Indiens, mais évidemment refait par les Péruviens d'aujourd'hui : car je le traduis de l'espagnol.

« *Quand une triste tourterelle amoureuse a perdu son époux, frémissante en ses anxiétés, elle court, vole, tourne et part* ».

« *Pensive sans repos, elle regarde tout le bois, sans manquer à voir tronc, plante, rameau ou saule* ».

« *L'espérance perdue et le cœur palpitant, elle pleure sans arrêt des fontaines, des fleuves, des golfes, des mers* ».

« *Ainsi je vis, hélas! Depuis l'instant funeste où je t'ai perdu, par malheur, doux charme, enchantement amoureux !* »

« *Je pleure, mais sans consolation, parce que ma peine est si grande, que je ne respire que tristesses, peines, craintes, anxiétés et douleurs* ».

« *Mes souvenirs m'épuisent, lorsqu'en retrouvant ton image adorée, je la revois toujours, fleur morte, marbre glacé* ».

« *Si je vais pleurer dans les champs, mes peines augmentent, parce que me parlent de toi, bois, monts, prairies, vallées* ».

« *Si par hasard je me vois seule, je t'aperçois dans ma solitude m'apportant consolations douces, tendres, affectueuses, aimantes* ».

« *Dans mes songes, tu troubles mon repos et m'agites, au point que te voyant vivant, je sens mille jalousies, terreurs, souffrances* ».

« *Si mon esprit se souvenant de toi, se plait à ses*

souvenirs, peu importe que le cœur sente, souffre, pleure et appelle ».

« *Ma douleur émeut l'univers et, me voyant la plus fidèle amante viennent pleurer avec ma peine, les hommes, les bêtes, les poissons et les oiseaux* ».

« *Tant que me durera la vie, je suivrai ton ombre errante, quand même à mon amour s'opposeraient l'eau, le feu, la terre et l'eau* ».

La musique péruvienne, indigène et même créole, est généralement plus que médiocre, dit-on. Mais la musique est avant tout une affaire de sentiment, charmante ou fastidieuse, selon la nature de ses auditeurs. Il est possible que celle du Pérou, demi-asiatique et indienne, ne convienne pas à nos organisations d'Europe, et, qu'en conséquence, nous la trouvions mauvaise, tandis qu'elle est au contraire très-goûtée des oreilles péruviennes. Cela est même évident pour moi. Il doit en être de la musique comme des couleurs. Les Chinois adorent le jaune resplendissant à faire rougir des serins. Nous l'aimons moins en général. D'autres aiment le rouge sang de bœuf : moi pas. Etc., etc.

Quoi qu'il en soit, j'avais copié, afin de vous le servir, un échantillon pour flûte d'une musique dite yaravi, comme la poésie, et très-appréciée là-bas. Je l'ai fait goûter ici au préalable, à trois parents et amis, très-fins gourmets-dégustateurs en croches, entr'autres une flûte illustre, dont Pan eût envié le tympan et le vent! Tous trois ont déclaré l'œuvre pitoyable, pire que mauvaise : nulle. Je l'ai reléguée au papier! Vous me la mettriez sur le dos, bien que je sois incapable de la moindre musique : cela ferait mal résonner mon Pérou dans vos pensées.

En fait d'architecture, statues, tableaux, etc., il

ne se fait que bien peu de chose. De fois à autres, un arrivant du dehors commet une œuvre prétendue artistique, pour quelque Turcaret qu'il exploite. Mais cela se passe sous la cheminée, comme ces œuvres dramatiques, qui meurent-nées dans la maison hospitalière où elles ont reçu le jour. A part cela personne n'en profite. Les beaux-arts au Pérou n'existent pas pour ainsi dire.

De même que pour la poésie, ce n'est pas que les Péruviens soient dépourvus du sentiment artistique. Le bon goût de leurs vêtements et de leurs fêtes, ainsi que de plusieurs de leurs œuvres, telle la cathédrale d'Aréquipa, prouvent le contraire. Mais pour les beaux-arts comme pour la poésie, leurs règles futures ne sont pas encore tracées. Leurs formules, leur langue artistique ne sont point faites. A moitié ensevelis dans les souvenirs incas d'une part, dans l'oppression espagnole d'autre part, ils hésitent entre ces deux tendances; et, sans rien faire d'original, tâtonnent dans ce crépuscule vague, qui précède aussi bien les levers du soleil que ceux des civilisations.

Tel est le bagage scientifique, littéraire et artistique du Pérou. Peu de chose comme on voit, des lueurs et des ébauches plutôt que des réalités et presque rien en propre. Ce qu'ils ont eu jusqu'ici leur venait de l'Espagne ou plutôt provenait d'elle, car depuis longtemps déjà la triste Espagne ne vit plus que sur son passé de Cervantès et de Murillo. Elle dort ou se bat, attendant de je ne sais qui les clartés vivifiantes qui lui reviendront j'espère, mais qui sont bien bas pour le moment! Aussi depuis longtemps n'envoie-t-elle plus rien, au Pérou ni ailleurs. Tout ce que ses ex-colonies ont d'elle, leur provient des ancêtres, apporté par les somp-

tueux créoles d'autrefois ou envoyé par les rois et surtout par le clergé de jadis. Quelques églises et couvents ont même beaucoup de manuscrits, livres, tableaux, ornements, etc., de ces temps. Si le gouvernement péruvien ordonnait de tout cela un inventaire, opéré dans l'intérêt même des possesseurs, peut-être trouverait-on là de précieux documents d'histoire et d'arts, ensevelis dans la poussière des premiers âges espagnols au Pérou.

Cette pauvreté scientifique commune à tous les peuples de l'Amérique du sud, nous les fait à grand tort prendre en dédain, souvent faute par nous de réfléchir qu'il ne peut pas en être autrement, par différentes causes.

La première est dans le climat. Leur soleil est trop chaud, leur ciel trop beau, la vie trop facile sur leur sol béni pour qu'on désire beaucoup y faire autre chose que dormir ou rêver. Le péruvien n'est ni Yankee, ni John Bull, pour se trémousser sans cesse d'esprit et de corps, aller, venir, loin de sa demeure, sous peine de mourir d'ennui dans ses brouillards glacés. Il a assez de chaleur sous son beau ciel et par suite de ressources dans son esprit ou sur son sol, pour n'être pas forcé d'aller chercher à l'étranger du pain ou des distractions. Heureux de toutes manières, par nature, intelligence, patrie, il farniente son bonheur chez lui, sans avoir besoin d'autrui. C'est l'Italien, le Grec, l'Oriental, avec leurs derviches-moines, leurs diogènes-lazzarones, leurs sybarites de paresse sous toutes les formes, qui, avant tout, ne veulent se donner de mal pour rien. Ces heureux des chauds climats, que Musset prenait

pour des Dieux.
Ne les réveille pas, ils t'appelleraient chien.

Ne les écrase pas, ils te laisseraient faire.
Ne les méprise pas, car ils te valent bien.

C'est aussi le fait de leur raisonnement intelligent : quand ils se donnent le mal de travailler, de prendre une peine quelconque, ils veulent du moins et avec raison que cette peine leur rapporte. Or, il n'y a que le commerce qui rapporte : chacun meurt plus ou moins de faim, avec les sciences, les lettres, les arts. Ils se jettent dans le commerce non par goût, mais par réflexion ; et, ce faisant, ils ont raison, puisqu'on gagne bien plus à vendre de la chandelle qu'à répandre n'importe quelle clarté intellectuelle.

Enfin, c'est surtout le fait de leur jeunesse nationale, car les sciences, les lettres, les arts sont avant tout le propre des peuples assez vieux pour s'occuper plus volontiers de l'esprit que du corps, du rêve plutôt que de la réalité. Les Romains de la jeune Rome n'avaient encore rien des savantes distractions, histoire et poëmes, des temps de César ou de Néron. A mesure qu'un peuple veillit, ces passe-temps augmentent, jusqu'à absorber la meilleure partie de l'existence nationale. C'est le commencement de la vieillesse, l'état devant la décroissance montante, ce qui précède la caducité chinoise, où les petits poëmes, les magots, les palais à sonnettes et autres bimbloteries littéraires ou artistiques, fruits du blasement, sont devenus l'unique pensée des classes élevées !

Le Pérou, lui, n'est ni la Chine ni nous-mêmes. C'est un adolescent : la Grèce dans ses premiers temps. Aux loisirs lettrés d'âge mûr ou de vieillesse, il préfère et préfèrera longtemps encore les combats de coqs, les bals, les fêtes, les distractions agissantes enfin, où le corps et les sens sont en jeu plus que l'esprit. Puisse-t-

il ainsi longtemps garder ses douces indifférences et ne toucher que tard aux fruits gâtés des civilisations excessives. Les beaux monuments, pyramides, cirques, églises, Louvre, sont certes de belles choses, mais ils coûtent souvent bien cher à leurs peuples ! Si on pouvait faire le bilan de chacun d'eux en peines, argent, souffrances, morts même, combien parmi ceux qui se glorifient de les avoir, refuseraient de les refaire à ce prix ? Les sciences et les arts sont les meilleurs bonheurs de l'humanité; mais pas trop n'en faut, car pour les peuples qui ne savent pas modérer leurs sentiments à cet égard,

> L'arbre de la science est le berceau du mal!
>
> E. C.

La Bible le dit et plus on étudie ses enseignements, plus on reconnaît leur vérité salutaire. Les nations trop adonnées aux lettres et aux arts descendent vite la pente déclinante, que Rome et Byzance, nos aïeules, ont si vite descendue tour à tour. *Eia vigila galle!*

CHAPITRE XVII.

Travaux publics. Voies de communication, etc.

Les *obras publicas* du Pérou comparées aux nôtres. Palais d'Etat. Télégraphes électriques. Mauvais état de la côte. Phares. Quais. Douanes. Nullité de la navigation fluviale. Exploration des rivières. Les trois grandes routes du Pérou. Chemins de fer : le chemin de la Oroya. Routes ordinaires. A cheval dans la Cordillère. Ossements de route. Stations forcées. Hospitalités. Tambos et étapes sous forêts. Les nuits du désert.

La direction générale des travaux publics au Pérou, est, à mon sens, de beaucoup supérieure à la nôtre. J'en suis marri d'amour-propre national froissé, mais telle est la vérité.

Au lieu de donner comme nous à chaque ville et village de l'argent pour églises, écoles, mairies, salles à sociétés, musiques, etc., encourageant ainsi une mendicité publique, dans laquelle la politique impériale trouvait son compte d'adhérents, mais indigne d'une grande nation, le gouvernement péruvien ne se mêle que peu ou point de ces bâtisses. A chaque commune de faire ses constructions elle-même et comme elle l'entend, l'Etat se borne à donner des ingénieurs, des plans et des facilités d'emprunts.

Encore moins s'occupe-t-il d'imposer aux départements et provinces des préfectures et sous-préfectures insensées d'appartements préfectoraux, comme à Marseille, Versailles etc. : que l'empire avait établies partout, dans le but d'ériger ses fonctionnaires départementaux en autant de satrapes à palais, flamboyants de

faste au-dessus de leurs administrés. Ce sont procédés auxquels les républiques ne songent même pas.

Enfin, au lieu de bâtir des monuments splendides, des ministères et des églises, à vider nos coffres à tous propos et sans raison le plus souvent pour satisfaire des caprices impérial, ministériel et épiscopal ; pour se mieux installer aux Tuileries — cette hôtellerie ; pour loger ses grands mandarins d'Etat, donner des hôtels à ses favoris et favorites, etc., le Pérou ne fait heureusement rien de tout cela.

Il y avait à craindre que se trouvant à même le milliard d'emprunt qui ruisselle en ce moment pour lui, ses gouvernants divers se laissassent entraîner à se loger luxueusement. Mais tout jeune qu'il est le Pérou a su ne pas nous imiter dans nos vieilles folies dépensières. Il s'est borné, sous ce rapport, à élever à Lima un indispensable palais pour son congrès, dont le prix ne doit point dépasser dix millions de francs: à relever quelques églises détruites par temblors, à Tacna, Arica, Iquique et Chiclayo : enfin à satisfaire sa vanité nationale par une œuvre peu utile, j'en conviens, à construire un monument rappelant sa victoire de 1866 sur la flotte espagnole, ce qui est son unique bout d'oreille gloriolante !

Le reste de son emprunt c'est-à-dire presque tout est consacré à de véritables travaux d'utilité publique, tels que phares, télégraphes, chemins de fer, canaux d'irrigation, etc., comme suit l'exposé :

Ainsi, en fait de télégraphes, cette nécessité moderne presqu'aussi impérieuse que la poste, il a, par contrats passés avec deux compagnies anglaises, installé deux grandes lignes, l'une sur Valparaiso, l'autre sur Panama, correspondant avec l'Europe : puis,

par lui-même ou par sociétés, a établi sur son sol 2,280 kilomètres de fils électriques.

En fait de travaux maritimes, autre besoin primordial d'un pays doué de 2,500 kilomètres de côtes, le Pérou d'hier n'avait rien, ou presque rien, deux ou trois jetées mal conçues et mal faites, quelques ombres de quais, autant d'ombres de douanes, ses ports à l'état de nature, point de phares, ni de bassins, ni même de chalands pour débarquer ! L'état sauvage d'une grève déserte !

C'était à désespérer de lui, en raison de sa nonchalance négligente et de sa richesse comparées. Le pays doté par Dieu du Pacifique et de l'Amazone ne se servait ni de l'un ni de l'autre, quand pour les utiliser tous deux il avait trois millions d'habitants, ses mines et son guano, de l'or et des bras ! On le pouvait supposer enseveli sans réveil dans les suaires de ses ancêtres barbares.

Mais tout à coup, ce dormeur s'éveille, et, de son premier effort, se donne 38 phares, des môles, des jetées, de nouvelles douanes et des chalands. Il n'ose pas encore toucher à ses ports. Mais on voit par ses documents officiels que le manque d'argent seul l'arrête, à cause de l'énorme dépense, indispensable pour faire quelque chose d'utile. Il n'y qu'à s'incliner, surtout en présence de la franchise avec laquelle il reconnaît lui-même la pénurie de ses ports. A la fois sincère et prudent. *Viva el Peru !*

Les lacs et rivières avaient moins encore, et pas d'autre navigation que celle des sauvages. Ainsi, sur Titicaca, cette Méditerranée de la Bolivie et du Pérou, on ne voyageait que sur radeaux de jonc, allant à la voile par le vent, sinon à la perche, en godillant ! Sur

l'Amazone et ses immenses affluents, non-seulement on ne naviguait qu'en ubas indiennes, ou troncs d'arbres creusés; mais on n'osait même pas s'aventurer sur la plupart d'entr'eux, à cause des pungos, des Indiens féroces et surtout, parce qu'on ne savait pas où on aboutirait en suivant le fil de l'eau! Au Brésil, ou à la Bolivie, à l'Amazone ou au Madeira, à la Plata même peut-être? La plupart d'entr'eux, sauf l'Amazone et le Huallaga, n'étaient connus que de nom, et encore!

Le Pérou d'aujourd'hui n'a pas remédié matériellement à cette situation et ne peut le faire avant que ses lignes ferrées soient arrivées sur la Cordillère, à des ports placés sur les cours supérieurs de ces fleuves. Mais différentes commissions ont déjà exploré et en ce moment même explorent ces fleuves, pour en dresser les cartes. Des garanties d'intérêt considérables, avec terrains, franchises et privilèges, sont accordées aux compagnies de navigation qui s'établiront sur ces rivières. Au chagrin du pittoresque, mais au grand avantage de la civilisation, les pungos sauteront à la mine, je présume. Puis aussitôt les chemins de fer terminés, la navigation fluviale pourra s'établir en connexité avec eux, accomplissant ainsi une révolution soudaine dans le transit entre l'Europe et l'Amérique du sud.

En effet, dans l'état actuel des choses, aujourd'hu 1875, il y a deux routes suivies pour aller à la côte du Pacifique, Equateur, Pérou, Bolivie, Chili.

L'ancienne route par l'Atlantique, le cap Horn et le Pacifique, coûtant, de 45 à 60 jours de voyage, 1,900 fr. en 1re classe, 500 fr. en 3e, et 120 fr. la tonne environ.

La route par Panama, coûtant, de 35 à 40 jours, 2,250 fr. en 1re, 1,800 fr. en 3e et 180 fr. la tonne environ.

Quant à la troisième route, celle de l'Amazone, elle n'est actuellement praticable que pour quelques localités de la basse Cordillère de l'Equateur ou du Pérou. Mais, dès les chemins de fer des Andes poussés jusqu'à l'Amazone ou ses affluents, avec la navigation établie sur ces fleuves, il faudra, pour aller d'ici au Pacifique, 18 à 30 jours, savoir : douze à vingt de Paris au Para, à la bouche de l'Amazone, cinq jours pour remonter le fleuve, un jour de chemin de fer pour traverser les Andes.

Quant aux prix, je ne sais; car ils ne sont qu'en idées. Mais ils ne seront probablement pas supérieurs à ceux de la route par le cap Horn, si le Pérou a le bon esprit d'établir des tarifs réduits, sur toute cette ligne, qui deviendra sa fortune commerciale, surtout pour écouler ses produits.

Les chemins, en l'état d'avant les présentes voies de fer, n'existaient pas en réalité, pas même les anciennes et trop vantées routes des Incas, dont on n'a tant parlé que parce que les Espagnols n'ont pas même su les entretenir. Les eaux, les végétaux et le temps surtout les avaient reprises jusque dans leurs moindres vestiges. En chemins de fer, on comptait deux ou trois tronçons établis sur la côte, entre quelques capitales et leurs ports. Partout ailleurs, on allait d'une localité à l'autre, au plus court, à travers monts, vallées et torrents, sans ponts, sans même de voies tracées le plus souvent, comme sur nos chemins arabes d'Algérie, qui avaient parfois cent mètres de large sans un mètre de bon. Toutefois, comme le climat du Pérou est autrement sec que le nôtre et même celui de l'Algérie, ces chemins étaient généralement moins mauvais que nos anciens chemins, excepté dans la Cordillère où nous les ver-

rons tout à l'heure. Mais, partout ailleurs que dans les banlieues des villes, on ne pouvait voyager qu'à cheval ou à pied, avec des frais, des lenteurs, et souvent même des dangers sérieux.

Le Pérou d'aujourd'hui possède ou va posséder autant de chemins de fer, de routes et de ponts que nos pays européens de montagnes, et même davantage.

Les chemins de fer sont à l'œuvre, en grand.

Vers la fin de l'an dernier, 3,682 kilomètres de voies ferrées étaient faits, en construction ou en projets décrétés, dont plus de moitié en exploitation. Ils étaient répartis en 28 lignes, savoir : 14 appartenant à l'Etat directement, 2 au système mixte, 12 à des particuliers. Quinze étaient ouvertes.

Ces voies auront coûté, entre un milliard et douze cents millions, savoir : 650 à 750 millions à l'Etat, 200 millions au système mixte, 150 à 250 millions à des sociétés particulières.

On calcule que le kilomètre courant reviendra, en moyenne, à 350,000 fr., c'est-à-dire bien moins cher qu'en Angleterre où on l'estime à 550,000 fr.; plus cher que chez nous où on le porte à 300,000 fr., bien plus cher qu'aux Etats-Unis où il ne coûte que 150,000 fr.

Cette cherté de revient, dans un pays dont le sol est sans valeur, se justifie par la cherté de la main-d'œuvre, des objets de commerce et de l'intérêt de l'argent dépassant du double au triple nos taux européens; enfin, surtout, par les travaux d'art extraordinaires qu'il faut exécuter sans cesse, pour ainsi dire, dans un pays comme la Cordillère !

C'est ainsi que le chemin de Lima à Oroya, en pleines Andes, l'un des plus difficiles et coûteux, il est vrai, a eu à monter 4,768 mètres sur 219 kilomètres de par-

cours : c'est-à-dire 22 mètres par kilomètre, 22 millimètres par mètre. On y compte 45 tunnels, dont un, la Galère, a 1,200 mètres de long, et 25 ponts, entre autres un sur le Rimac, qui a des piles de 79 mètres de haut. Cela fait un tunnel ou un pont par 3 kilomètres.

Voilà pour les difficultés. Les avantages seront en rapport et au-delà même, je pense : mais il est impossible de les calculer dès à présent.

On estime que le chemin de Callao à Lima, construit au capital de 3,000,000 de francs, transporte annuellement 6 à 700,000 voyageurs, donne une recette de 12 à 1,500,000 fr., et rapporte environ 30 p. 100 du capital engagé. Un document que j'ai sous les yeux, évalue le rendement de 488 kilomètres, en 1873, à 3,240,000 fr., ce qui donnerait 6,400 fr. par kilomètre. Mais il est impossible de baser quoi que ce soit sur ces données, parce que là-bas principalement on n'opère que sur l'inconnu. Les évaluations, chez nous, sont le plus souvent erronées, n'en déplaise à l'infaillibilité de MM. les ingénieurs ; au Pérou, elles seraient sans base aucune. Qui peut supputer seulement le minerai que tel ou tel nouveau chemin va transporter à Lima ou jusqu'en Europe, par l'Amazone?

Pour le pays, ces avantages sont plus incalculables encore. Je ne puis même pas arriver à m'en faire une idée, lorsque je réfléchis à la multiple révolution qu'ils vont opérer dans ces contrées et à leurs conséquences diverses : en bateaux à vapeur sur les lacs et les rivières; en machines, dans les mines, les usines, les sucreries de la Sierra, où rien de lourd ne pouvait monter à cause des prix insensés ou même des impossibilités absolues de transports, et qui vont pouvoir arriver par-

tout facilement et à bas prix (1); en moins-value des marchandises demi-lourdes dont les prix dépassaient parfois ceux de Lima de 2 et 300 p. 100; enfin, en écoulement de milliers de produits divers qui pourrissaient ou dormaient faute de transports possibles, etc.

Au point de vue général humanitaire, c'est tout un champ nouveau de marchandises à vendre et surtout de matières premières à prendre pour nos vieux continents où elles se raréfient de plus en plus.

L'avenir de ces chemins, quelque coûteux qu'ils soient, me paraît donc assuré, et même magnifique ; ce que je souhaite vivement au Pérou, en lui souhaitant aussi de ne jamais tomber sous la tyrannie de nos grandes compagnies! Ce monopole-éteignoir le plus omnipotent, abusif et délétère, qui jamais ait pesé sur notre débonnaire France!

Les routes ordinaires, aujourd'hui nulles, vont se faire et se font déjà à la suite des voies ferrées. Ce sont des travaux du ressort des communes; mais elles vont avoir trop d'intérêt à les construire ou au moins les améliorer, pour que leurs municipalités ne s'emploient pas à cela avec ardeur. Tout se tient ici-bas.

Enfin, 68 ponts en fils d'acier, sont commandés pour les passages des torrents les plus fréquentés ou difficiles.

Tel est l'ensemble des nouveaux travaux publics du Pérou. Comme on le peut voir par ce rapide exposé, le système est complet, largement conçu et exécuté. Il n'y a qu'à suivre; et, bientôt, vous et votre colis, vous irez de Paris à Lima, comme vous allez à San Francisco, par eau et par fer, en vingt jours.

(1) Voir, au chapitre de l'industrie, les difficultés éprouvées par une compagnie anglaise pour exploiter une mine, située près de Titicaca.

Au point de vue de la civilisation, le progrès est soudain, magnifique, tel qu'on ne le pouvait rêver qu'à peine. Mais au point de vue pittoresque, c'est encore un voyage fini, et un des plus originaux de tous! Je vais le refaire avec vous en quelques pages, pour terminer cette locomotion, afin que vous en ayez joui avant les chemins de fer qui vont tout gâter. Oyez : cela ne se voit que là.

Dans presque toutes les montagnes, notamment sur le versant occidental des Andes qui a bien plus de fleuves que le versant du Pacifique, il n'y a pas d'autres routes que les torrents ; soit qu'on les descende en barques, quand ils ont de l'eau ; soit qu'on marche sur leurs rives ou dans leurs lits, comme j'ai effleuré ces trajets, en traversant avec vous les pungos. On suit chacun de leurs cours aussi longtemps qu'il va dans la direction qu'on désire, après quoi on le quitte pour un autre, et ainsi toujours. Quand on voyage là on vit sur eux, comme en Europe un voyageur moderne vit sur les chemins de fer. C'est plus dangereux parfois, mais bien autrement pittoresque, varié, souvent agréable et semé d'incidents divers, qui en font aimer le souvenir surtout. *Experto crede Roberto :* j'en ai mangé longtemps, je puis vous dire leur saveur.

A moins d'être Indien, on est toujours à cheval ou à mulet, sur une bête médiocre, mais douce, solide et au pied sûr du cheval arabe. On a une selle espagnole, c'est-à-dire un bon siége et non pas une espèce de bourrelet à gymnastique, qui, sous prétexte qu'il est anglais, incommode et cher, a pris chez nous droit d'usage exclusif. Des Indiens vous suivent à pied, portant vos provisions et vos bagages, ou conduisant les chevaux qui les portent. Et on va ainsi de bourgade en

bourgade, s'il y en a sur la route, sinon de *tambo* en *tambo*, autrement dit d'un caravansérail à un autre.

Le chemin consiste à l'ordinaire en un lit de sable semé de rochers et de cailloux plus ou moins mobiles, qui roulent sous les pieds tant qu'ils peuvent et vous font glisser avec eux dans des flaques d'eau restées de la dernière crue du torrent. Les autres chemins situés sous forêt, ou à travers des rochers abrupts, ou dans des sables déserts, sont de véritables sentiers de fauves, étroits, escarpés, boueux, encombrés d'arbres ou de pierres — selon le terrain. Vingt fois, j'ai vu dans ces sentiers, des bêtes entrer jusqu'au ventre et au-dessus. Pour les retirer, quand on les pouvait retirer, il fallait faire levier sous elles avec des pinces en bois, comme pour soulever une pierre de taille.

De temps à autres, on traverse le torrent tout-à-fait, parce qu'ainsi va la route. Si l'eau y est à l'état normal, tout va bien, le pire est de se mouiller les jambes. Mais si elle est débordée ; si votre cheval en a seulement jusqu'aux cuisses ; croyez-moi, descendez et passez à pied, en vous arcboutant sur un bâton. Autrement vous risquez fort de voir votre monture, si forte qu'elle soit, renversée par le torrent et rouler avec vous comme une pierre que rien n'arrête. Or, mieux vaut tomber seul qu'à deux, quand l'autre est un cheval.

Avant tout, si vous passez, avec de l'eau seulement au-dessus des genoux, ne tombez pas s'il y a près de vous un rocher ou une cascade, ce qu'on voit souvent. Vous auriez beau faire, vous seriez emporté jusqu'au rocher, qui vous casserait quelque membre ou jusqu'à la cascade d'où vous ne reviendriez jamais.

Si on a de l'eau, jusqu'aux reins seulement, nul ne passe. Sur les bords de chaque fleuve, il y a même à

cet effet, ce qu'on nomme des pierres de marque, comme celle de nos amis les pungos, servant à indiquer si le gué est possible ou non. Quand la pierre grandement à découvert indique peu d'eau, vous voyez vos hommes entrer dans le torrent, sans hésiter, en poussant des cris de joie et le traverser de suite, pour aller se reposer sur l'autre rive. Si la hauteur est moyenne, ils entrent dans l'eau en silence, en tâtonnant, souvent même en se donnant la main pour faire plus de force contre le flot et se sauver l'un l'autre en cas de chute.

Puis, pendant qu'ils passent, leur chef, le ministre ainsi qu'on l'appelle, va chercher un bâton, prend votre cheval par la bride, se signe et passe avec vous lentement, pas à pas, comme s'il marchait sur la corde roide. Le plus souvent même en ce cas, il vous fait descendre et ôter vos vêtements qu'il met sur le dos du cheval : puis il vous prend la main, et, cahin-caha vous gagnez l'autre rive.

Quant au cheval, il précède ou suit, tellement sagace à ces passages que rarement il tombe. On dirait même que cela lui plaît, parce qu'il va sans guide. C'est un temps de répit pour lui et il a chance de laisser tomber votre bagage dans le fleuve, ce qui le débarrasserait d'autant. Pauvre animal ! Il est si chargé souvent, qu'il aurait bien le droit d'avoir cette humaine pensée ! A mener la vie et surtout les chemins qu'il mène, une bête de chez nous serait morte ou fourbue, en moins d'une heure, ou plutôt nous ne penserions même pas à suivre semblables routes.

Mais là-bas on va toujours. Le chemin est l'affaire de votre monture. D'ailleurs elle y est si habituée et se débrouille si adroitement à travers ses misères chevalines, qu'on la dirait douée d'une seconde vue. Elle

en souffre bien un peu, elle et vos Indiens, ce qui, dans les premiers temps surtout, vous préoccupe davantage. Mais on se fait à cela comme à autre chose et pourvu qu'on ait beau temps, on finit peu à peu par ne plus même s'apercevoir que la route est difficile. L'égoïsme est si bien le maître de nous tous !

Il ne faudrait cependant pas conclure de là, que les animaux ne tombent jamais dans ces chemins impossibles. Il est au contraire telles grandes routes péruviennes, qui sont de véritables charniers de bêtes de somme. Tout le long de leur parcours, sur quelquefois plusieurs lieues d'étendue, on aperçoit du haut des montagnes, une longue ligne d'ossements blanchis, au-dessus desquels voltigent des corbeaux. Ce sont les bêtes de vos prédécesseurs, et les vôtres de demain, qui, comme les cailloux du petit Poucet, servent à enseigner la voie, que sans elles on ne pourrait même pas retrouver.

Pauvres, pauvres bêtes ! vivantes ou mortes, elles sont dans ces durs voyages nos guides les plus sûrs et cependant, nul de nous, au bout de quelques semaines seulement, ne se souvient encore de cet ami...

Qui dort couché sous les sables mouvants.
MILLEVOYE.

Quant à vous, voyageur, à cheval ou à pied, prudent ou non, quoi que vous fassiez, tenez pour certain que vous vous étalerez par boue, au moins une fois la semaine en moyenne. Vos Indiens eux-mêmes tombent de temps à autres, malgré leurs pieds nus, l'habitude et l'expérience. Jugez ce qui nous doit arriver à nous, Européens, lourdement chaussés, débarqués d'hier et jeunes à ces courses, comme un enfant à ses premières

marches. Cela est d'ailleurs peu de chose. Il n'y a que ceux qui n'ont jamais couru les montagnes, qui n'ont jamais trempé leurs pieds dans les torrents ! L'eau de la Cordillère est rarement froide. Un bain de plus ou de moins, quelques écorchures, un fusil bossué : rien de tout cela n'est la mer à boire et la plus grosse de ces misères n'égale pas le monde d'ennui qu'on trouve si souvent dans la vie civilisée.

La seule chose insupportable de ces voyages est la lenteur qu'ils entraînent parfois. Il n'y a pas route au monde plus irritante par ses stations forcées. Si vous êtes en temps de pluie, chose fréquente dans la montagne, les lits des torrents sont pris par les eaux, et, dès lors il faut suivre leurs rives comme on peut : sur de véritables escaliers de roches souvent croulantes : dans des sables mobiles qui paraissent sans fin comme sans fond tant on y reste : dans l'eau jusqu'à mi-jambe du cheval : en sinuant d'une racine à une autre pour ne pas enfoncer dans des fondrières : entre des arbres tombés, qui interceptent le sentier et vous forcent à des circuits incessants. C'est à ne pas croire d'obstacles continuels. On n'avance qu'à peine, au pas, en faisant trois lieues par jour, quand on les fait !

Si le torrent est gonflé et si votre route est de le traverser, il faut attendre sur ses bords qu'il lui ait plu de se dégonfler. Le bivac dure parfois deux, trois, quinze jours, au caprice de la pluie ! Bon gré, mal gré, vous êtes forcés de rester là, sans même pouvoir retourner en arrière, car le dernier torrent que vous avez traversé a presque toujours fait comme son voisin et comme lui est infranchissable. Alors souvent l'ennui vous prend tout-à-fait : vous passez vos heures à interroger vos Indiens, pour trouver soit un gué, soit une autre route.

Mais il faut manger son ennui. Quelque hardis que soient vos hommes, ils refusent toute aventure avec les eaux et malheur à vous, si votre impatience vous pousse à passer malgré leurs conseils. Je l'ai fait une fois, à la nage : je sais ce qu'il a failli m'en coûter. Si j'avais dévié au flot de quelques mètres de plus seulement, le torrent me roulait à une cataracte voisine, très-belle d'ailleurs, mais qui ne m'en aurait pas moins privé du plaisir de vous raconter ma sotte présomption.

Par contre, quand il ne pleut pas, c'est un temps de voyage charmant. Si vous êtes dans la basse Cordillère surtout, le chemin est parfois si délicieux qu'il vous fait oublier vos ennuis : comme le soleil d'avril fait oublier l'hiver.

D'abord le pays est splendide, frais, parfumé, ruisselant de verdure et d'éternel printemps. On a devant soi des montagnes sans fin, avec leurs pics dentelés, leurs neiges, leurs glaciers, qui remplissent l'horizon tant qu'on peut voir. La forêt règne presque partout, variée à l'infini, d'aspects, de végétation et d'animaux qui la vivifient. A tous moments l'esprit s'égare en des admirations contemplatives devant cette nature sauvage, mais si belle qu'on ne cesse pas de la sonder du regard, pour y trouver quelque beauté nouvelle.

Sur les arbres des rives, on découvre incessamment et on cueille à son gré des fleurs étranges, des noix, des fruits de toute sorte, bons et mauvais, qui pendent là comme des tentations. Sans même descendre de cheval, on abat un singe se mirant au soleil ou un cujubi venant boire au fleuve. De temps à autres, un de vos hommes découvre du poisson pris dans une flaque d'eau prise ellemême entre deux roches. Alors on s'arrête pour le sai-

sir à la main, comme un lapin dans un terrasson. Ce sont autant de distractions de route et de plats supplémentaires pour le prochain bivac.

Chaque soir on fait halte pour coucher : car là on ne pense même pas à voyager de nuit. De temps à autres, la bonne fortune de votre étape vous fait trouver une ferme, un village, où on est accueilli comme on ne l'est qu'au Pérou : avec des hospitalités affectueuses qui font qu'au matin, quand on part, il semble qu'on quitte sa famille une seconde fois. Pour les Péruviens de ce pays, le voyageur est vraiment l'hôte envoyé de Dieu, portant bonheur à la maison, et qu'on garde tant qu'on peut.

Mais, le plus souvent, l'étape nocturne se compose d'un tambo, c'est-à-dire d'un toît solitaire situé sous la forêt ou dans le désert. Cela n'a ni hôte, ni cuisine, ni lit, ni murs même : mais la note à payer est écossaise : le tambo péruvien est gratuit pour tout le monde. Vous y mangez et couchez bien ou mal, selon ce que vous avez apporté avec vous, où plutôt selon votre savoir-faire : car, grâce à Dieu, dans ces contrées bénies, l'argent n'est point encore l'unique loi d'ici-bas. L'intelligence n'y a pas besoin de se faire intrigante, pour vous servir à quelque chose et si vous savez pêcher, chasser ou simplement diriger vos hommes, vous trouvez sur votre route tout ce qu'il vous faut.

Souvent, lorsqu'on sait déjà voyager dans ces contrées et qu'on conséquence on s'arrête où on veut, l'étape est charmante. Au lieu de dormir sous le toît commun, on se fait sa propre demeure chaque soir, en belle place, à proche portée d'eau et de poisson ou de gibier. Arrivés au lieu qui vous convient vos hommes forment le camp. Les uns cassent des branches et des

feuilles, pour construire l'abri de la nuit. Les autres font autour de chaque carbet futur, des rigolets pour les eaux d'une pluie toujours prévue dans la Cordillère. Ceux-ci ramassent du bois mort pour le feu : ceux-là défont les bagages et les provisions. Bref, c'est tout un domicile qu'on installe pour souper et passer la nuit.

Pendant ce temps, quelques hommes et vous prennent une ligne ou un fusil et partent. Si vous êtes campé près d'un torrent, la chasse et la pêche réussissent vite. Au bout d'une heure à peine, les victimes, enfilées dans des baguettes-broches, rôtissent autour d'un feu digne des burgraves, et le dîner commence.

Aussitôt, chacun, oubliant sa fatigue ou ses ennuis, se sert une proie de son choix et cuite à son gré, dans laquelle il puise comme il l'entend. Si le voyageur est bon maître et s'il a parmi ses bagages une dame-jeanne de tafia qu'il aime à partager, la gaieté redouble. Puis le dîner fini, chaque Indien va s'asseoir à sa manière, sur ses talons, autour du feu auquel il rallume incessamment une éternelle cigarette, tout en jasant comme un oiseau. Souvent le quart de la nuit a sonné aux étoiles et la caravane n'est pas encore endormie.

Alors, en ces soirs privilégiés, il n'est pas jusqu'aux chevaux et aux mulets qui ne viennent partager le repas. Fatigués de brouter l'herbe du chemin, ils rôdent librement autour des convives, prenant tout et de toutes mains, de la farine de manioc quand on leur en veut donner, des bananes, du poisson, de la viande même. Puis, lorsque chacun d'eux est repu, il se couche autour du camp sans qu'on ait besoin de l'attacher jamais. Tous savent que s'ils s'écartent, la griffe d'un jaguar est là certaine et tous restent fidèlement près des dormeurs qui les protégent.

Dès les premières obscurités du crépuscule, les fauves, réveillés par la nuit montante, viennent à leur tour boire au torrent, ou surprendre sur ses bords quelque proie endormie. A mesure que les ténèbres gagnent, leurs bruits augmentent, sillonnés par intervalles d'un cr aigu comme une voix de clairon. C'est un mâle en rut qui d'une rive à l'autre appelle sa compagne ou défie un rival. Aussitôt, comme ranimés par ce bruit de guerre ou d'amour, tous les hôtes de la forêt poussent des cris sinistres. Les singes hurlent, les jaguars miaulent, et, dans le silence de la nuit, mille bruits lugubres passent dans l'air, répercutés par les troncs d'arbres. Vainement le corps fatigué de route appelle le sommeil. L'âme veille malgré le corps, surexcitée par ces clameurs nocturnes. Elle erre comme un sylphe en peine d'une pensée à une autre, sans pouvoir dormir et rêve à la patrie lointaine, aux parents, aux amis oublieux. Souvent les bruits sont si tristes qu'on murmure, sans même y penser, les vers de Musset :

> Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
> Que les oiseaux des mers désertent le rivage
> Et que le voyageur attardé sur la plage,
> Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

Mais vos Indiens qui veulent dormir n'ont point comme vous la tête farcie de chimères poétiques. Ces miaulements nocturnes ennuient l'un d'eux. Il se lève : jette dans le feu demi-éteint une brassée de bois et va se recoucher. Aussitôt, aux clartés du brasier ranimé, tout se tait pour un moment : tandis que des chauves souris et de grands oiseaux nocturnes, attirés par cette lueur saudaine, passent dans l'air sur leurs ailes silencieuses, qui s'effacent comme des ombres entrevues. Leurs vols muets tourbillonnent un instant autour des flammes :

puis, peu à peu, à force de les suivre du regard et de la pensée, l'âme s'enfuit avec eux pour le pays des songes !

Poésie nocturne du désert, où êtes-vous ? Vous êtes tombée, vous aussi, dans l'abîme des jours éteints ! De vos belles nuits solitaires, de vos bruits étranges ou de vos grandioses silences, il ne me reste plus que des souvenirs ! Oh ! vous que j'aimais tant, que j'aime davantage encore, aujourd'hui que votre parfum seul me reste, dites-moi : sur ce monde inconnu vers lequel nous allons, retrouve-t-on vos douces nuits, avec tous les êtres aimés ? L'autre vie, après nous, a-t-elle quelque chose de vous, pour que de nouveau, nous puissions revivre nos bonheurs envolés ?

CHAPITRE XVIII.

Agriculture.

Les méthodes chinoises de la Costa. Projets d'irrigation : 200,000,000 de mètres cubes d'eau en réservoir. La canne et la betterave. Cultures de la Sierra. Le jardin de ville de la Montaña. Les chacras : comment on les fait et ce qu'elles contiennent. Avantages comparés des procédés agricoles du Pérou et de ceux de l'Europe.

L'agriculture péruvienne est peu de chose comparativement à la nôtre. Cependant, sur certains points du littoral, elle est beaucoup plus avancée qu'on ne le pourrait supposer d'après l'état général du pays à ses autres points de vue. Les étrangers, Américains du Nord, Anglais, Français, Chinois, etc., sont là avec leurs activités d'émigrants et galvanisent incessamment l'indolence des naturels. Par contre, la Sierra et surtout la Montaña où il n'y a guère que des indigènes indiens ou Espagnols, sont aussi en retard que du temps des Incas, sinon davantage.

Sur la côte du Pacifique, partout où la culture est possible, les terres sont cultivées. Mais les Péruviens, à beaucoup d'égards, paraissent en être encore à l'agriculture de Manco-Capac, comme jadis les Athéniens, d'après Triptolème ; et, de même que beaucoup de cultivateurs de chez nous, semblent ne pas vouloir sortir de leur routine. De plus, il est probable que leurs anciennes pratiques, leur venant d'Asie, ils les conservent en vertu des souffles et des immigrants asiatiques qu'ils reçoivent plus que les nôtres. Quoi qu'il en soit, leurs procédés agricoles sont chinois plutôt qu'euro-

péens. Il y a évidemment exception à cette tendance générale ; mais à un point de vue d'ensemble, on peut dire qu'ils cultivent à l'antique, avec des arrosages primitifs, économes et ingénieux, avec du travail de main, des soins assidus, de la patience, du temps surtout : bien plutôt que selon les méthodes anglo-saxonnes, c'est-à-dire avec des machines, à la vapeur, à coup d'argent et de fièvre, sans repos jamais.

Sur quelques points, tels que les banlieues de Lima et d'Aréquipa, cette culture est aussi belle que celle des environs de nos grandes villes. Arbres fruitiers, céréales, légumes et fleurs, se disputent le sol à champs couverts. Pas un pouce de terrain qui ne soit arrosé, fumé, sarclé, comme un marais parisien on un fond de vallée sicilienne. La terre, là aussi, vaut de l'or et rapporte de l'or.

Le Gouvernement péruvien projette de faire de grands travaux d'irrigation, dont l'exemple lui a été donné par les Incas ou même par leurs prédécesseurs qui, dès avant l'arrivée de ces souverains, aménageaient les eaux de la Cordillère pour irriguer la Costa. Non-seulement l'histoire raconte ces pratiques en détail ; mais on trouve de tous côtés des vestiges de canaux dont plusieurs servent encore. Il me paraît même probable, tant cette irrigation était considérable et bien entendue, qu'elle avait été apportée au Pérou par les émigrants chinois d'alors, ces irrigateurs par excellence et dès la plus haute antiquité. Les Incas n'ont fait que suivre leurs enseignements, que les Péruviens suivent à leur tour en les améliorant : comme tout ce succède ici-bas sur ce monde, où

C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

MUSSET.

Plusieurs grands projets de ce genre sont, dès aujourd'hui, à l'étude sur la Costa.

Ainsi, à 31 kilomètres de Piura, un barrage-réservoir qui devra contenir 200 millions de mètres cubes d'eau. Près de Lima et à son usage surtout, un réservoir en fer sur le Rimac, contenant 35 millions de mètres cubes. A Aréquipa, Tarapaca, Tacna, des canaux d'irrigation considérables dont le dernier, celui d'Uchusuma, n'a pas moins de 46 kilomètres de parcours et traverse un tunnel de 750 mètres de long.

Enfin, en vue d'aménager les eaux plus facilement, en modérant leurs chutes torrentielles, le Pérou projette de reboiser sa côte presque de bout en bout, avec toutes espèces d'essences forestières : comme cela nous a si bien réussi en France avec des sapins, dans les Landes, en Auvergne, etc. Si ces reboisements se font, les Péruviens actuels créeront ainsi, pour leurs descendants surtout, une ressource précieuse qui manque absolument aujourd'hui sur la Costa, le bois.

En admettant qu'une portion seulement de ces grands travaux s'exécutent, comme il y a lieu de l'espérer, cette partie du Pérou prendra une valeur agricole qui pourra rivaliser avec celle de plusieurs contrées de l'Italie. Manioc, riz, maïs, caféiers, cotonniers, etc., s'étaleront par vastes champs cultivés comme dans le sud des Etats-Unis. Quelques-uns déjà ont tellement prospéré depuis ces derniers temps, que la canne à sucre, par exemple, y va tout à l'heure détrôner notre pauvre betterave.

Ainsi, aux environs de Lima et sur divers points de la côte irrigués, la canne pousse bien mieux qu'aux Antilles. De dix-huit en dix-huit mois, deux en deux ans au plus, elle donne, sans avoir besoin d'être replantée

jusqu'à dix récoltes consécutives. On estime le rendement d'un hectare de cannes à une valeur annuelle de 3 à 4,000 francs. Plusieurs usines à sucre, établies à portée de ces fructueuses plantations, fabriquent par jour de 30 à 40,000 kilog. de sucre qui, à raison de 50 centimes environ le kilog., donne par jour un rendement brut de 15 à 20,000 fr., soit 7,300,000 fr. par na, dans les années non bissextiles ! Mais quand même toutes ces usines seraient d'essence anglaise, greffée sur américain, je connais trop bien les mœurs péruviennes pour ne pas être certain que, tous comptes faits, elles choment en moyenne plus qu'elles ne travaillent. Il y a tant de fêtes et dimanches au Pérou !

Quoi qu'il en soit, tenez-vous bien, oh ! betteraves, mes compatriotes ! Ou plutôt tournez-vous de plus en plus vers le bétail ; il vous saura gré de vos préférences et graissera de son mieux pour vous manifester sa gratitude. Mais quant à du sucre, faites en peu à peu votre deuil, vous ne pouvez pas plus rivaliser avec la canne que les vignes de Suresnes avec celles de Bourgogne. Des animaux, de la viande, des œufs, pour le Gargantua moderne qui, chaque jour, dévore un peu plus que la veille : le moins d'industrie possible. Tel est, à mon sens, le véritable avenir de notre agriculture.

La Sierra est dans des conditions toutes différentes. De par ses montagnes et ses immenses paturages, elle est beaucoup plus pastorale qu'agricole. En dehors de ses vallées, il n'y a même que peu ou point de culture réelle, non que le sol s'y refuse, mais parce que ses rares habitants préfèrent avec raison l'élevage des animaux à celui des plantes. Ils ne cultivent, pour la plupart, que juste ce qu'il leur faut de végétaux pour vivre ; ainsi, un peu d'orge, des pommes de terre, des

chénopodium quinoa, dont les graines se mangent en potage ou en gâteaux et dont les feuilles remplacent notre épinard; du maïs, entre autres une variété connue sous le nom de maïs sacré qui, comme le quinoa, a mérité et mériterait davantage encore les honneurs de l'acclimatation pour ses qualités nutritives et sa facile culture.

Par contre, les plantes fourragères poussent là si abondantes et si riches qu'elles pourraient nourrir des bestiaux presque autant que les savanes de notre Guyane. Ainsi, pour en donner une idée, la luzerne y vaut toute fauchée, entre 5 et 6 centimes les 10 kilog., c'est-à-dire le vingtième environ de ce qu'elle vaut chez nous. C'est le pays des troupeaux dont l'élevage sera l'une des richesses du Pérou, comme ses armes l'indiquent, comme déjà, peu à peu, cela commence d'être, ainsi que nous le verrons au chapitre des animaux.

La Montaña, sous le rapport agricole, est dans un état primitif singulier.

D'abord là chacun travaille la terre, par lui-même ou par ses gens, dans une proportion quelconque. Mais il ne la travaille que pour lui, pour avoir ce qui lui faut, et, au jour le jour, ou à peu près. L'agriculture n'y est pas objet de négoce, à cause de la richesse du sol et de son peu de valeur, des facilités de la culture, des difficultés du transport, des mœurs locales surtout, qui font que les vivres étant à vil prix, on ne pense pas à les vendre. Mais, par contre, si tel ou tel pays, de mille habitants par exemple, avait à nourrir seulement cent voyageurs, il lui faudrait demander des vivres au fleuve ou à la forêt, qui en donneraient facilement d'ailleurs, car ils sont assez riches pour fournir à eux seuls plus que toutes les cultures ensemble.

Par suite de ces mœurs, chaque citadin de la Montaña, quelque pauvre qu'il soit, possède à la fois maison de ville avec jardin et maison de campagne avec défrichement, d'où il tire tout ce qui est nécessaire à sa vie.

En fait de luxe et de confort, les maisons, même les plus fortunées, ne sont pas riches. Celle de ville est le plus souvent en terre battue, plutôt qu'en briques ou en pierres, à moins qu'il n'y en ait abondamment dans le pays. Ses toits sont en tuiles grossières ou en feuilles de palmier tressées, d'ailleurs très-agréables à l'œil. Les meubles, légers, grêles, en bois ou en canne, comme dans tous les pays intertropicaux, ne sont rien, même dans les maisons opulentes. Et, quant aux mille bibelots de luxe qui garnissent les nôtres, on ne comprend même point que nous nous encombrions de cela sans en être marchands : ce qui n'est pas très-déraisonnable, ne nous en déplaise. Car je voudrais bien savoir à quoi nous servent les monceaux de potiches, de plats, de meubles, d'inutilités de tout genre qui font ressembler l'appartement de chacun de nous à une boutique de bric à brac, arrangée pour des chalands. Mais ceci soit dit, entre nous, crainte de troubler les différents maniaques adonnés au bibelot, entr'autres votre serviteur.

Par contre, le jardin est luxueux à sa manière. Sa base est un bois de *platanos*, bananiers, le végétal par excellence, l'arbre d'Adam, assurent-ils gravement ; parce que c'est une banane qui a perdu notre père, et, l'ayant perdu, l'a fait rougir, puis se couvrir avec les larges feuilles du bananier ! Les Normands disent que c'est la pomme, les Algériens l'orange, les Guyanais la mangue, etc. A vous de voir lesquels ont raison ? Pour moi, je m'y perds, je l'avoue. Mais quel que soit le fruit

corrupteur de nos premiers parents, le platane n'en est pas moins tout ou à peu près pour le Péruvien; aussi a-t-il tous les honneurs de son jardin.

Ce bois donne de l'ombre avec ses feuilles vivantes, des matelas avec ses feuilles mortes, et, avec ses fruits, le pain quotidien de la famille, l'avoine du cheval et le régal des porcs; car bêtes et gens tous vivent plus ou moins, de ce végétal-arbuste, sous lui et sur lui. Mûre et crue, ou verte, grillée sous les cendres, ou bouillie et réduite en marmelade ou en pâte sèche, en confitures, en boisson fraîche ou fermentée, la banane est pour ces pays la ressource universelle. Un seul régime contenant de 60 à 100 fruits, fait vivre une famille pendant un jour, et elle ne s'en lasse jamais, pas plus que nous ne nous lassons de pain et de vin, ce que la banane représente à la fois, dans la Montaña.

Autour de ce bois, quelques arbustes à cacao, autant de buissons-arbrisseaux à café et à coca, des vanilliers et surtout des fleurs d'Europe, des roses entr'autres, répandent leurs senteurs pénétrantes. C'est tout. Un Péruvien qui se respecte rougirait de cultiver des légumes en ville, comme un citadin de chez nous. Son jardin est à la fois le boudoir de la Señora, la chambre du mari, le square des enfants, le salon de réception de la famille, quand il ne pleut pas. Elle y vit tant qu'elle peut, mollement bercée dans ses hamacs, aux parfums de ses fleurs ou de ses cigarettes, jasant, riant, sommeillant plutôt que vivant la plus insouciante existence qui soit sous le soleil.

La demeure de campagne, *la Chacra*, ainsi qu'on la nomme, est toute autre chose.

La maison n'est qu'un toit de feuilles tressées, supporté par des baliveaux ou des arbres, étêtés, sans

murs, sans autres meubles que des hamacs tendus dans tous les sens: quelques poteries pour la cuisine, autant de nipes pendantes sur une ficelle, des fusils accrochés aux baliveaux, puis invariablement un feu fumant dans un coin. Un vrai carbet d'Indien enfin, sauf les hardes et les fusils.

Quant au jardin, voici comment on le fait et ce qu'il est.

Autour du dit carbet, à proche portée de la ville, autant que possible, dans la forêt prochaine, sur le bord d'un fleuve, on choisit un espace d'un demi hectare environ, bien que la terre là soit à tout le monde, sans impôts, et, que chacun en prenne ce qu'il veut. Mais un demi hectare suffit et au-delà. Sur ce terrain, on abat, à trois pieds de terre, et souvent au feu s'il a voulu prendre, tous les arbres qui s'y trouvent. Les troncs restants ne sont pas mêmes arrachés et se dressent çà et là dans chaque défrichement, comme des poteaux brisés. Quelques-uns des arbres abattus serrent à faire le carbet et le *trapiche*, autrement dit l'alambic à tafia. Le reste est brûlé ou entassé dans un coin comme chose inutile.

Cela fini, la ferme est établie. Il n'y plus qu'à la faire rapporter.

Dans ce but, sur cet espace ainsi découvert, on plante chaque fruit ou légume, les uns sur les autres ou à peu près, comme cela se trouve. On plante à la houe, ou plutôt au bout de bois, selon le mode usité chez nous pour les colzas, mais sans façons préalables d'aucune sorte, car bêche, herse, charrue, etc., tout cela est inconnu. Vous feriez rire aux larmes ces bien-aimés de la nature, si vous leur parliez de labourer, fumer, etc. A quoi bon en effet ? Puisque sans tous ces soins inuti-

les, chaque chose pousse belle et bonne, rapide et abondante, à ne pas désirer mieux. Tout au plus arrachent-ils de temps à autres quelques mauvaises herbes et greffent-ils certains arbres, tels que l'oranger, afin d'avoir des fruits moins acides.

Quand le végétal est mûr, ils le récoltent et l'emportent en ville, à dos d'Indien ou de mulet. Puis, sur l'heure, sans avoir besoin de suivre les saisons, sans se donner le mal de retourner la terre, presque dans les mêmes trous où ils ont fait la récolte; ils plantent de nouveau !

Et cela pousse comme la première fois ! Et aussi vite et aussi bon, tant cette terre a de sucs !

Cependant comme tout s'use ici-bas, même le sol de la Montaña, il vient un temps où, à force de toujours donner sans jamais recevoir, ce sol se fatigue. Aussitôt, sans plus de façons et avec moins de regrets que nous ne quittons une chambre d'hôtel, le Péruvien quitte sa chacra. Un beau matin, il prend sa hache, abat les arbres voisins puis les brûle et son nouveau champ est fait. Il ne lui faut pas plus de temps ni d'argent que cela pour changer de domaine. La terre ne vaut pas mille francs l'hectare ou le mètre ! En a qui en prend, comme de l'air chez nous !

Si misérable qu'il soit en apparence, ce pauvre défrichement est ce que l'habitant de la basse Cordillère aime plus que sa maison de ville, comme nous aimons nos terres de famille, parce que c'est là qu'est sa vraie vie large et libre, au grand air, sans voisins ni convenances pour absorber les deux tiers de sa vie. De plus, tout lui vient de là comme d'une Providence : la canne à sucre pour faire de l'aguardiente, le tafia au moyen d'un pressoir muni d'un alambic en bois; les fruits et

légumes, tels que citrons, oranges, abacates, chirimoyes, ananas, pommes de terre, patates, carotes, haricots, lentilles, salades, piments, etc. : du coton pour tisser ses draps, ses chemises, ses hamacs : des ricins et autres oléagineux pour avoir de l'huile : du tabac et du bon, je vous assure, pour la femme et les enfants, comme pour le mari, car toute la famille fume : des plantes médicinales, surtout des purgatifs, dont il fait un usage immodéré, etc., etc.

Comme on le voit, c'est très-simple une chacra, c'est l'agriculture, telle que la devait pratiquer l'homme à ses débuts de glèbe. Cependant on ne trouverait peut-être nulle part une ferme capable de donner seulement le dixième des produits de ce misérable défrichement et surtout de les donner aussi vite et d'aussi bonne qualité.

Là, presque tous les légumes viennent à terme en trois mois, la canne à sucre en six mois, trois fois vite comme sur la Costa, le bananier en 300 jours. Le café, le riz, la canne et la plupart des arbres fruitiers donnent deux récoltes par an. La canne repousse sans être replantée pendant dix années consécutives. Les patates et les bananiers produisent toujours, comme du pré qui se resème de lui-même, sans autres soins que celui de les sarcler de temps à autres, de leurs herbes et insectes parasites.

C'est le paradis du végétal, et, par suite, vous le verrez si vous allez jusqu'au bout de ce livre, le paradis terrestre de l'homme !

Telles sont les diverses agricultures du Pérou. En résumé, on peut dire que les procédés de ce pays si on les envisage à notre point de vue européen, sont encore dans l'enfance, en ce sens que l'agriculture n'y existe

qu'à coups de bras ou grâce à la richesse du sol. Mais envisagé au point de vue asiatique qui pourrait bien être le plus large donc le meilleur — ils sont plus avancés que les nôtres, parce qu'ils font vivre plus de monde de la vie cultivante, la vraie vie en somme. L'agriculture ne s'y traîne pas à la remorque de l'industrie. Elle y occupe l'homme au grand air et non dans des ateliers où il végète empilé. Elle le fait rester dans les campagnes, où il vit sans souffrance, au lieu de le parquer dans des villes où il dépérit maladif et si misérable souvent, qu'à chaque instant on l'y voit rejeter l'existence, comme un manteau de Déjanire dont le seul remède est la mort !

Le principe économiste présentement admis en Europe est, produire beaucoup et à bon marché, ce qui est, en effet, la première nécessité de nos populations agglomérées. Mais est-ce vraiment pour les peuples la loi du bonheur et croit-on que dans l'industrieuse Angleterre, par exemple, l'homme soit généralement heureux, aussi heureux qu'en Italie ou en Sicile, où il ne vit guère que de culture? Pour ma part, je fais plus qu'en douter. La vie du paysan m'a toujours paru de beaucoup préférable à celle de l'habitant des villes et nulle part la quiétude ne m'a semblé aussi complète que dans le pays primitif, dont je viens de raconter la primitive agriculture. Chateaubriand, démodé aujourd'hui, mais qui n'en restera pas moins le plus grand écrivain de la Restauration, disait avant de mourir que s'il avait à recommencer sa vie, il se ferait petit propriétaire, cultivant de ses mains, parce que le bonheur était là.

Or, pour les sociétés comme pour les individus, tout est là : le bonheur. Passer sa vie le plus quiétement

possible, sans trop de gloire mais sans trop de souffrances. Ni Versailles, ni Louvre; mais point de ruines fumantes! Le bonheur général, tel doit être d'abord le but des sociétés et de ceux qui les gouvernent (1).

---

(1) Voir le chapitre xx sur l'industrie.

CHAPITRE XIX.

Animaux domestiques.

Chevaux, mulets et ânes. Les llamas et leurs congénères, vicognes, alpacas, etc. : leur nature et leurs services comparés à ceux du chameau. Espèces ovine et bovine. Le cochon dans la Montaña : sa vie, ses utilités et ses priviléges. Les chèvres de Piura. Combats de coqs et courses de chevaux comparés. Les cochons d'Inde de la Cordillère. Bêtes sauvages apprivoisées. Les tyrans intérieurs.

Les animaux domestiques du Pérou diffèrent essentiellement des nôtres par les espèces, les utilités et surtout les mœurs. Bien qu'à mon sens nous soyons loin de tirer des animaux tout le parti possible, les Péruviens, sous ce rapport, sont bien moins avancés que nous. Les animaux y sont imparfaits à tous égards : beaucoup plus sauvages que les nôtres, moins nombreux et surtout très-inférieurs de dépouilles et de goût. Leurs avantages sont d'être plus rustiques et de ne rien coûter à leurs possesseurs.

Là, comme à peu près partout, l'espèce chevaline occupe le premier rang en importance, sinon en quantité. Elle n'est généralement ni belle, ni vite : mais de même qu'en tous pays, elle a les qualités nécessaires à la contrée dont elle est. On vante avec raison sa frugalité, sa sûreté de pieds et sa résistance à la fatigue, digne des chevaux arabes, ses ancêtres. Car elle est espagnole d'origine : or, pour cause de voisinage non moins que de conquête, les Espagnols — hommes et bêtes — sont à moitié arabes : comme le prouvent leurs mœurs et un peu toute leur nature.

On se sert aussi de mulets, surtout pour le transport des marchandises. C'est de plus la monture favorite de quelques Péruviens, et certaines mules sont citées comme plus rapides que des chevaux. Mais pour une qu'on rencontre avec des qualités supérieures à celles de ses aïeux maternels, la plupart sont lentes, rétives et disgracieuses d'allures. Là comme ailleurs, ces animaux n'ont guère d'autres mérites que leur excessive rusticité.

Les ânes sont nombreux dans quelques départements, entr'autres dans Piura, où ils forment une branche importante d'industrie. Il y a là notamment un désert de 180 kilomètres de long, nommé la *Sechura*, sur lequel ces animaux, ainsi que des chevaux et des mulets, se rencontrent par bandes considérables. A peine on comprend comment ils peuvent exister là. Ils sont abandonnés à eux-mêmes, errants, et devenus si sauvages qu'il faut des journées d'adresse pour saisir une de leurs bandes. Un soleil de feu les dévore toute l'année. Sans eau, car à peine pleut-il une fois en deux ans sur la Sechura, ils ont d'assez fins pâturages au printemps; mais tout le reste de l'année leur unique prébende consiste en une racine de manioc qu'ils trouvent et déterrent comme le cochon la truffe. Cependant, ils croissent et multiplient si bien dans ce désert qu'on exporte tous les ans de Piura plus de 5,000 mulets estimés 200 fr. pièce et réputés les meilleurs du Pérou.

Outre ces trois animaux porteurs par excellence et à ce titre réputés les plus utiles à l'homme, il en est un quatrième, le llama, avec ses congénères, huanucos, vicognes, alpacas et paco-viennas. C'est une sorte d'intermédiaire entre le chameau et le mouton, situé à mi-chemin de ces deux êtres, comme la Cordillère, sa

patrie, est située à mi-chemin de l'Europe, terre des moutons, et de l'Asie, terre du chameau.

Beaucoup plus petit, moins fort et bien moins vite que le dromadaire, le llama a d'ailleurs beaucoup de la nature de cet animal, par les formes, les allures, la couleur parfois et les idonéités diverses. C'est, je crois, son descendant dégénéré, arrivé d'Asie en Amérique avec les premiers émigrants asiatiques : n'ayant trouvé à vivre dans les humidités du Nouveau-Monde, funestes à sa nature, que sur les hauts plateaux des Andes, et là devenu peu à peu le llama ou l'alpaca. Comme nous devenons nous-mêmes plus ou moins arabes ou indiens, en allant habiter l'Algérie ou l'Amérique.

Quoi qu'il en soit, c'est une des bêtes les plus précieuses du Pérou par ses utilités diverses.

Comme le mouton, auquel il ressemble par le regard, la laine et la chair, il vit en troupeaux demi-sauvages, dans la Sierra surtout et presque sous la zone des neiges. Descendant sur le pays de la paja pendant l'hiver, remontant vers la puna pendant l'été, c'est l'animal domestique qui, sans dépérir, habite les points les plus élevés du globe. Doux, obéissant, assez intelligent, sans grande force, mais rustique et souple, il n'a pas d'autres moyens de défense que la demi-célérité de ses jambes et l'habitude de cracher une salive fétide au nez de quiconque le veut prendre, ou même lui déplaît. Dès qu'il est captif, sa douceur timide, la base de sa nature, prend le dessus de tout chez lui : il s'apprivoise vite et complétement. Mais son état ordinaire est une sauvagerie craintive dont il ne se départit que sous le coup d'un besoin ou d'un effroi excessifs. Ainsi, pendant un des tremblements de terre qui ont bousculé Aréquipa, les huanucos et les vicunas descendaient de la Cordil-

lère dans la ville par troupeaux : comme pour implorer l'assistance humaine. Pauvres bêtes ! Nous ne pouvons rien de plus que vous pendant ces tourmentes : nous y périssons même davantage que vous, grâce à nos maisons.

Quant aux idonéités de cet animal, on l'a beaucoup vanté comme porteur, et, dans l'enthousiasme de réclame qui a suivi les premières apparitions de sa laine en Europe, on a été jusqu'à le comparer au dromadaire, à divers points de vue. Or, il y a là exagération grande. Je les ai fréquentés tous deux et puis vous édifier sur leur conduite respective. Le llama ne porte que par pénurie de mulets, comme font nos bœufs dans certains pays. Les Péruviens l'emploient de cette manière, parce que leur manque de routes les oblige à utiliser pour leurs transports tout ce qu'ils possèdent. Mais c'est surtout pour sa chair et sa laine que l'homme cultive cet animal : bien qu'en l'état actuel du Pérou, il doive être considéré comme porteur. Il y a même un dicton du pays constatant : qu'il marche 4 heures, fait 4 lieues (environ 22 kilomètres), et porte 4 arrobes (46 kilogrammes).

Le dromadaire, au contraire, porte communément, en Algérie, de 2 à 400 kil.; en Perse, 500, et à Pise jusqu'à 700. Quant à leurs vitesses parallèles, la différence est presque aussi grande. Chargé, notre chameau ordinaire, le djemel d'Alger, fait 40 kilomètres par jour : le mehara, le coursier du désert, fournit, monté, de l'aube au coucher du soleil, 150 kilomètres : et si vite parfois que deux Touaregs passant côte à côte, n'ont pas même, disent les Arabes, le temps de se saluer. Deux trains de vapeur allant en sens inverses ! Quant à la taille, quoique la différence entre les deux soit moin-

dre, il y en a autant qu'entre un cheval de brasseur anglais et un petit Shetland. Mais au fond, c'est évidemment le même animal, comme sont le tigre et le jaguar, provenant tous deux d'une même patrie et d'un même ancêtre.

La laine du llama ne vaut celle du mouton, ni en épaisseur, ni en longueur : mais elle la surpasse en brillant, en finesse et en solidité. Le dos des pacoviennas, ou métis de l'alpaca et de la vicogne, est un véritable tapis de longues soies. C'est peut-être plus beau que la toison des chèvres d'Anatolie. Enfin, tout le monde connaît et porte plus ou moins de l'alpaca. Ce produit est dans la consommation, comme la laine, avec laquelle il a d'ailleurs tant d'analogie, qu'une fois tissé, il faut être du métier pour les distinguer l'un de l'autre. L'Angleterre à elle seule en prenait naguère autour de deux millions de kilog. par an : qu'elle payait de 3 à 4 fr. le kilog. Quand les Péruviens sauront tirer de cette importante race d'animaux tous les profits qu'elle peut donner, leurs llamas, huanucos, alpacas, etc., seront pour eux ce qu'est le mouton pour nous : c'est-à-dire le plus utilisé de nos bestiaux.

Comme pour le dromadaire, différentes tentatives d'importation de llamas ont été faites en Europe, notamment en Belgique et chez nous. Mais aucun de ces essais n'a réussi, en ce sens, que les sujets sont morts phthisiques, comme meurent les Indiens transplantés en Europe. Il est probable que nos froids excessifs, combinés avec notre air chargé d'humidités, ne vont pas à leurs poumons. Malgré cet insuccès, il y aurait lieu, je crois, d'essayer encore mais dans l'Atlas algérien, ou tout au plus dans les Pyrénées.

Le mouton, même dans ses races les moins rustiques,

paraît bien réussir au Pérou. Il y est aujourd'hui très-répandu et l'exportation de ses laines dépasse même déjà celle des llamas. C'est de la laine commune en général, mais n'en ayant pas moins assez de prix. Les Anglais en prennent chaque année plusieurs millions de kilog., à raison d'environ 2 fr. le kilog. Mais au point de vue de l'alimentation, la chair du mouton péruvien est loin de valoir celle du nôtre, bien qu'elle soit peut-être destinée à devenir préférable, en raison de la richesse future des pâturages.

L'espèce bovine n'est ni belle ni bonne; mais elle est si rustique qu'elle se passe aussi bien de provisions sèches que d'étables et de soins. Aussi la viande péruvienne a-t-elle toujours un goût de fauve qui me poursuit encore quand j'y pense.

Sur la côte et la Sierra, cela passe. Leur lait est buvable et on fait même çà et là un peu de beurre, qui n'est pas plus mauvais que celui de l'Auvergne auquel il ressemble. Mais, dans la Montaña, la chair du bœuf a le goût de celle du bouc et du cheval combinés — n'en déplaise aux hippophages. Leur lait ne s'emploie que comme purgatif et s'acquitte à merveille de cette fonction. Enfin, quant à se servir d'eux pour la charrue, on n'y songe que sur la Costa, par la bonne raison qu'ailleurs il n'y a point de charrues.

Il résulte de cette situation, que les bêtes bovines du Pérou n'ont pas d'importance en général. On les élève autour des habitations à peu près comme nous élevons le poisson de nos étangs : c'est-à-dire sans frais, sans soins, sans autre but que celui de manger l'un d'eux de temps à autre. Cependant un bœuf ordinaire vaut encore au-delà de cent francs, et ce prix, comme celui des chevaux, chèvres, etc., monte sans cesse.

Le plus heureux des animaux domestiques péruviens est le cochon. Dans beaucoup d'endroits, ainsi sur la Montaña amazonienne, il est le préféré de chaque habitation : ayant le pas même sur les serviteurs. Sa vie toute différente de celle de ses semblables d'Europe n'est pour lui qu'un tissu de satisfactions et, telle est même l'importance de ce personnage là-bas, que tout connu qu'il est, je lui dois ici une mention spéciale.

D'abord il vit libre toujours. Quelquefois, pour l'engraisser, on l'attache par une patte devant la maison de son possesseur : et alors ce n'est pas une des moindres curiosités du pays que l'air piteux dont il implore chaque passant, tout en ne s'arrêtant de manger que le moins qu'il peut. Mais à l'état normal, il erre à son gré pendant le jour, tantôt en ville, tantôt sous la forêt ou dans le marécage voisin, et ne revient que le soir pour dormir dans sa rue.

La liberté absolue de ces animaux, dans les deux Amériques, est même l'origine des innombrables cochons marrons, qui peuplent aujourd'hui les bois de ce continent.

Sa nourriture ne coûte rien. La forêt ou la rue suffisent à ses besoins. Tout au plus lui jette-t-on le soir quelques débris de cuisine pour le prendre par son faible et ainsi lui rendre plus chère la maison de son maître. A ce point de vue même, il rapporte : en ce sens qu'il est le principal tombereau de chaque ville. Tous les matins, avant d'aller vivre dehors, il parcourt la ville et avale les ordures, sans retard jamais, sans policeman pour talonner sa course. Les gallinazos, ses concurrents, ne travaillent pas avec plus de conscience. Dès huit heures du matin, quelque couverte qu'ait été la rue, les cochons ont fait place nette, en laissant,

il est vrai, des traces personnelles de leur appétit satisfait, mais du moins rien d'humain, rien qui n'ait passé par leur alambic.

Aussi, comme il abuse des services qu'il rend ! Sa vie n'est qu'un long privilége. D'abord il a droit de maraude dans chaque ville et en jouit sans mesure ni vergogne, en opérant par bandes comme des soudards en place conquise : fouillant, bousculant, dévorant impunément tout ce qui lui convient. Il a dans chaque rue des trous à lui, ses bauges grandes creusées, dans lesquelles il s'étale en pacha du lieu, sans souci de personne. Malheur à vous si vous le dérangez ! Il crie et mord. Puis son maître ou le voisin de son maître prend invariablement fait et cause pour lui. Mieux vaut là-bas tuer un homme qu'un cochon. Çela coûte moins cher et fait moins de bruit.

Enfin, à raison de ses utilités et du désir qu'on a de l'attacher au logis, chacun de ses propriétaires le soigne tant qu'il peut : comme un bon locataire qu'on a peur de voir partir. Le soir, quand il rentre du bois, on l'appelle par son nom et il vient manger sa salade ou son os dans la main de son nourrisseur. Sa maîtresse le gratte à la nuque et le laisse se frotter le long d'elle, ce dont il use de son mieux, en grognant des ronrons de satisfaction. On le prend sur les genoux, tant qu'on peut le porter. C'est le cheval favori, le coq en pâte, le mignon de la Montaña et s'il ne couche pas dans la chambre de ses maîtres, jusque sur leur lit, c'est uniquement parce qu'il ne le veut pas.

Il est juste d'ajouter, pour finir, que sa vie est généralement plus courte que celle de nos porcs, parce qu'on le mange jeune. Souvent même il meurt à la mamelle, simple cochon de lait, dont les Péruviens font une con-

sommation excessive. Mais il a le choix de son genre de mort : le couteau de son maître ou la griffe du jaguar et ne souffre jamais longtemps. Or, tout est là. Qu'importe de mourir, puisqu'il faut toujours en arriver là!

Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux !

disaient les anciens? Puis, il a vécu si heureux pendant sa courte vie : libre comme l'air ; sans rien faire qui lui déplaise ; ayant de la nourriture, cet idéal du cochon, à grouin que veux-tu ; et jamais probablement ne consumant son être bestial dans des aspirations d'amour et d'infini que la mort seule peut étancher ! C'est à rêver son sort terrestre.

A part cela, comme les nôtres, et comme les avaricieux, le cochon ne sert qu'après sa mort. Mais il sert bien autrement que les nôtres. Il remplace à lui seul presque toute la viande de boucherie, à ce point qu'on vit de lui plus que de tous les autres bestiaux ensemble. Sa chair, qui, par suite de l'état de liberté de l'animal, est très-bonne, paraît à tous les repas et sur toutes les tables.

Sa graisse remplace à la fois : le beurre, le suif et souvent l'huile elle-même, dans la plupart de leurs fonctions. Enfin, sa peau sert pour les harnais, les meubles, etc. : tout ce qui a besoin d'un cuir à la fois souple et fort, meilleur à beaucoup d'égards que celui du bœuf. Dans la Montaña, c'est de beaucoup le plus utile des animaux domestiques — ce qui explique parfaitement les préférences dont il est l'objet.

Les chèvres sont très-communes au Pérou. Dans certaines localités, ainsi dans le département de Piura elles sont même la ressource principale du pays. En elles aussi tout sert. Leur chair compose l'aliment ordinaire.

Leur suif devient un savon très-estimé. Leur cuir se prête à tout. On exporte chaque année de ce seul département plus de 20,000 chèvres, qui vont, soit dans le reste du Pérou, soit dans la république de l'Equateur.

Les animaux de basse-cour, tels que poules, canards, oies, etc., dont nous faisons si grand usage sont peu nombreux. Chacun en a quelques-uns pour ses besoins personnels, mais excepté sur certains points voisins des ports, ce n'est nulle part comme en France un objet d'industrie. Il n'y a et surtout il n'y avait guères d'exception à ces mœurs que pour le coq de combat, cette passion nationale du Pérou.

A ces fins, quelques Péruviens de la côte font des folies. On y élève des coqs, comme chez nous des chevaux de course et ils ont une valeur relative non moins fluctuante et désordonnée. Un champion, bon ordinaire, valait dans les cent francs, mais on a vu des *gladiators* du genre dépasser cinq cents francs et porter autant de profit que de lustre à leurs heureux propriétaires. C'était la véritable passion du peuple liménien. Les classes élevées s'en abstiennent par *Cant*, mais elles y vont en secret, comme les Anglais de *high life* vont à leurs boxes : et chaque combat voit s'élever autour de lui des paris sinon considérables du moins nombreux.

On connaît de reste ce passe-temps. Point n'est besoin de le conter en détail et d'ailleurs il faudrait être Homère pour chanter bien ces gallo-machies. Je me bornerai à dire qu'après avoir élevé chaque champion à la brochette, comme un futur héros d'hippodrome, on le dresse. Puis, un jour, quand on le croit assez fort, on le mène au cirque. Là, on l'arme d'un éperon d'acier et on le pose en face d'un adversaire de son espèce, armé

comme lui, un juge de combat dit : allez : et aussitôt les deux champions font rage l'un contre l'autre.

En général le duel n'est pas long. Deux minutes et l'affaire est réglée. L'un des combattants git à terre, la poitrine traversée d'un coup d'éperon et palpitant d'un suprême battement d'ailes; tandis que l'heureux vainqueur emporté par son plus heureux propriétaire, va faire panser ses blessures et sa fureur.

Puis, de suite, sur place, les paris se règlent, car le combat de coqs, a, de même que nos courses ses cirques, son code, son argot, ses entraîneurs, ses parieurs et jusqu'à ses encourageurs, qui prétendent, eux aussi, que leur passe-temps améliore la race ! Il est possible. Cependant, malgré tout ce que j'entends dire sur ce sujet, je suis encore à me demander comment des jockeys de couleur ou des éperons d'acier, joutant dans une arène entourée de curieux, peuvent améliorer le cheval ou la poule ? Mais n'étant ni sportmann, ni *ombre-gallo*, je n'ai jamais pu me répondre là-dessus : et par suite ne saurais vous fixer, si vous ne l'êtes pas.

Dans une partie importante de la Sierra, les oiseaux de basse-cour sont volontiers remplacés par des cochons-dinde, on en fait là une consommation presque journalière. Dès qu'un étranger arrive, la maîtresse de la maison envoie prendre un biribi sous son lit ou dans la cour et le fait mettre à la poêle, comme on met chez nous un poulet à la broche. C'est le mets de l'hôte. Il n'est même ni pauvre Indien, qui ne mange de temps à autre son cochon-dinde, comme les Anglais et les cordonniers mangent une oie grasse à la Noël et la Saint-Crépin.

Les animaux d'intérieur, tels que les chiens, chats, serins et poissons rouges, ces tyrans domestiques de

nos logis européens, n'existent là-bas que peu ou point sous cette forme — car ils sont remplacés par d'autres.

A Lima cependant, les chiens ont leur cirque, leur barrière du combat, qui tente de rivaliser avec celui des coqs et y arrive parfois, grâce aux nombreux Anglais de ces parages. Mais, en général, le chien n'existe guère, surtout dans l'intérieur, qu'à l'état de souvenir d'Europe, pour la garde ou la chasse, chez quelques Européens. Quant à être ainsi que chez nous, l'ami de l'homme et encore plus de la femme, le cochon ou le singe ont pris sa place. Pauvre serviteur relégué à la rue, maître caniche y vit comme il peut de la desserte porcine.

Toutefois les Américains, ayant besoin, aussi bien que nous, de se faire les esclaves d'un animal quelconque, tout Péruvien de l'intérieur a chez lui une ou plusieurs bêtes sauvages privées, telles qu'aras, perroquets, tourterelles, singes, coatis, jaguars de petite taille, etc. Les Indiens surtout raffolent de ces pensionnaires. Dans la Montaña, chacun d'eux a son ara qui lui fournit des plumes pour ses jours de grande toilette, son tatou pour le lécher de sa langue de pic-vert, son coati qui lui gratte la tête, etc. On trouverait plutôt en France une chambre de vieille fille sans chat, ou un boudoir de petite dame sans carlin, que là-bas une casa de cholo sans cochon-dinde ou sans coati.

Quand ce favori du logis est un perroquet, un singe, etc., en un mot un animal tout-à-fait inutile, tel que nos king's-Charles, par exemple, il jouit des multiples privilèges que possèdent en tous pays les inutilités reconnues mais conservées. Il porte des bracelets, des boucles d'oreilles, des médailles, des rubans, des colliers à la manière indienne. Chacun dans la case lui donne de

la mélasse ou des os, pour se faire bien venir de son possesseur. Son maître ou sa maîtresse, l'emmènent avec eux dans leurs courses, cramponné à leurs cheveux, sur leurs épaules ou dans leurs bras, comme nos élégantes emmènent leur barbet. Il couche dans le *cuarto*, la chambre de son maître, au pied de son hamac et même dedans. C'est le manitou domestique, le favori-flatteur incessamment caressé, gorgé, gras à lard et mourant de graisse, qu'on trouve aussi bien sous la cabane indienne que dans nos palais.

D'un bout du monde à l'autre, l'homme quel qu'il soit, civilisé ou sauvage, monarque ou chiffonnier, éprouve l'invincible besoin d'une idole intérieure, serin, chat, singe ou favori, qui gouverne la maison par droit de nullité intellectuelle !

Enfin, dans quelques départements, on élève et surtout on pourrait élever des abeilles, des vers à soie, de la cochenille, etc.; ces animaux domestiques quoique peu privés, dont la culture est presque toujours fructueuse. Dans le département de Piura on compte jusqu'à six variétés d'abeilles à miel, donc utiles à élever. La cochenille donne de beaux produits sur certains points de la côte, et il est probable que sur la Montaña où les papillons fourmillent, les vers à soie prospéreraient non moins bien que leurs congénères chenilles.

Tels sont les divers animaux domestiques du Pérou. En résumé, si on les compare aux nôtres, on les trouve inférieurs en nombre et en qualités, quoique supérieurs en variétés, ce qui est dans la fatalité du pays. Les Péruviens ont encore trop de ressources naturelles pour songer aux créations factices de nos contrées. Dans la civilisation comme dans la nature, tout s'enchaîne et

notre richesse même, sous ce rapport, n'est que la fille de la nécessité.

Sur nos continents usés, il nous faut nous créer incessamment des animaux, des végétaux, un sol même plus ou moins artificiels. Il nous faut enfin, suivre peu à peu la Chine, dans quelques-unes de ses créations de nature factice, où tout est bon, bien fait, opulent pour qui peut le payer, mais où cela coûte cher et n'en a pas qui veut !

Là-bas au contraire, sur leur hémisphère jeune et riche encore de toutes ses richesses primitives, la nature, mère féconde, n'a pas besoin d'être façonnée pour produire. Elle ne vend pas ses largesses ; elle les donne et à tous venants, comme une opulente qu'elle est. C'est moins bon ; mais à meilleur compte, et enfin, ce qui est le grand point, tout le monde en peut avoir.

Un temps viendra — trop tôt pour eux — où la nécessité les aiguillonnant, eux aussi, leur fera améliorer leurs animaux domestiques. La maison présentement est sans chevaux ni vaches qu'à peine ; parce que c'est le propre des jeunes ménages de n'avoir que peu de chose, et rien de fini dans leurs domaines. Mais quand le ménage est riche, intelligent, comme il l'est au Pérou, il se meuble peu à peu et devient ce qu'il sera probablement un jour, ce qu'il est déjà de par la nature, une des plus riches familles du monde à tous les points de vue.

CHAPITRE XX.

Industrie.

Son peu d'importance. Les mines et leurs difficultés. Histoire d'une compagnie anglaise dans les mines de Tapuani. Procédés employés au cerro de Pasco. Rendements et travaux des mines de Pasco, Huayllura et Santa-Barbara. Lavages d'or sur les fleuves. Les placers-syrènes des deux Amériques. Le salpêtre : son extraction, préparation et valeur. Les chapeaux dits de Panama, leur matière première. Cherté de certains objets manufacturés et sa raison d'être. De la différence qu'il y a entre l'industrie et le bonheur.

L'industrie non-seulement n'est pas importante, mais tout ce qui est fabrique à un titre quelconque est antipathique à la nation Péruvienne en général, par nature d'êtres, de pays et de souvenirs nationaux.

Du temps des Incas, les manufactures étaient défendues par les lois de l'empire. Chacun devait façonner ce dont il avait besoin, ses vêtements, sa nourriture, ses armes même. Pendant la période espagnole, la colonie, recevant tout de la mère-patrie, n'avait que faire de fabriquer quoi que ce fût. Si on joint à cela que les Péruviens sont trop enclins au farniente par climat et trop riches par patrie pour travailler beaucoup, on comprendra facilement que l'industrie soit peu florissante chez eux. Ce n'est que plus tard, lorsque leurs champs fatigués et leurs villes débordantes les forceront à se créer des ressources factices, qu'ils se mettront aussi à s'entasser dans des ateliers-ruches.

Toutefois, comme rien n'est absolu en ce monde, on compte un certain nombre d'industries généralement entreprises et menées par des étrangers, mais qui n'en

appartiennent pas moins à la nation Péruvienne, et, à ce titre, ont droit à notre examen, puisque nous sommes ses visiteurs.

Depuis quelques années surtout, depuis le grand mouvement du Pérou, les affaires industrielles ont pris un essor inusité jusqu'alors et dont le guano a été le germe. Ainsi, on compte trente à quarante grandes sociétés ou compagnies, fondées par actions, pour les chemins de fer, la banque, les assurances, le gaz, l'eau, à Lima, un mont de piété et ses magasins, le pétrole, le sucre, quelques mines de métaux et de charbon, les constructions, la navigation du Pacifique, la télégraphie, les extractions de salpêtre et de guano, plus toutes les industries particulières.

Les chemins de fer ont absorbé depuis leur création jusqu'à leur achèvement prochain, tel qu'il est établi en prévisions actuelles, un milliard environ. Le guano nécessite l'emploi annuel de 150 à 200 millions de francs. On évalue le capital des grandes sociétés civiles indiquées précédemment à 150 millions, argent versé, et 300 millions en capital nominal, ce qui, considéré comme formant moitié de l'industrie privée, donne 600 millions pour le tout : soit 1,800 millions environ d'argent industriel. Mais je n'ai pas besoin d'ajouter que cette appréciation purement arbitraire et approximative, à quelques centaines de millions près, ne doit être regardée que comme un de ces chiffres financiers, à usage d'économistes plus ou moins nuageux malgré leurs positivismes d'apparence.

Après les chemins de fer énumérés avec les travaux publics, comme appartenant en général à l'État, et le guano que j'ai senti le besoin de classer aux produits, parce que c'en est un plutôt qu'une industrie, les mines

viennent en première ligne au point de vue industriel.

Leur exploitation a dû exister au Pérou dès les premières grandes immigrations chinoises, qui de suite probablement, seservirent de métaux pour bijoux, outils et vases : comme l'indiquent plusieurs antiquités retrouvées, la tradition et les excavations nombreuses pratiquées dans les sols métalliques. Cette exploitation d'abord facile, à fleur de terre, comme elle a commencé de s'opérer de nos jours en Californie, est devenue de plus en plus difficile et par suite perfectionnée, à mesure qu'elle avance en âge. C'est le propre de tout ici-bas, hommes et choses!

Ainsi, avant les Incas et même pendant les premiers temps de leur domination plus conquérante que civilisatrice, le métal évidemment se trouvait à fleur de terre. Il n'y avait guère qu'à le ramasser. Plus tard, dès avant la grandeur de leur empire, on creusait déjà çà et là, même assez avant, comme l'indiquent plusieurs mines de leur temps retrouvées intactes. Enfin, sous les Espagnols, ce genre d'industrie était à son apogée, non de perfection mais de production, puisqu'en 1791, au déclin de leur période, on comptait encore en activité 70 mines d'or, 834 d'argent, 40 de mercure, 12 de plomb, 4 de cuivre, etc.

De nos jours, ces exploitations viennent de subir une phase très-marquée de décroissance, dont elles se relèvent surtout depuis peu, mais qui dure encore. A la suite de l'appauvrissement de la population et des troubles de l'indépendance, la plupart des mines ont été abandonnées. Les eaux les ont remplies, puis la richesse des placers californiens et autres empêchant la spéculation moderne de venir les vider, le plus grand nombre dort en attendant l'heure d'un réveil que les chemins

de fer vont opérer tout-à-fait : parce que l'incroyable état des routes arrêtait cette industrie plus à lui seul que tous ses autres impedimenta réunis.

Le fait suivant raconté dans nos annales du commerce, peint les difficultés encore aujourd'hui existantes dans ce genre de travaux.

En 1836, une maison anglaise acheta les mines d'or de Tipuani et celles d'émeraudes d'Illimini, situées près de la rivière du même nom, dans la Sierra. Aussitôt, cette maison se mit à exploiter son acquisition, avec l'habileté pratique de nos voisins en fait d'industrie.

Ses mines manquaient de vivres, faute de végétation possible dans le voisinage, et on n'en pouvait avoir que dans les vallées de la Bolivie, de l'autre côté d'un lac considérable, interceptant les communications. Les Anglais achetèrent à un vieux navire condamné qui finissait de pourrir dans le port d'Arica, ses agrès, ses ancres, chaînes, cables, etc. Puis, avec des difficultés et des dépenses énormes, ils transportèrent tout cela à travers les Andes, jusque sur les bords du lac. Là, on fit venir à grands frais des charpentiers d'Arica. Une espèce de chêne indigène fournit le bois et, au bout de deux ans, un navire apportait jusqu'aux pieds des mines toutes les denrées nécessaires.

L'exploitation avait des vivres, mais elle manquait de voies d'écoulement, telles que routes ou rivières navigables. On creusa un canal alimenté par l'eau même des mines et portant neuf écluses. On y installa des bateaux plats en fer à l'aide desquels on éleva le minerai jusqu'à une hauteur de 33 mètres d'où un chemin de fer le transportait à la fonderie. Enfin, pour se mettre en communications avec les routes carrossables du bord de la mer, on ouvrit à travers la montagne de Lacay-

cocha un chemin de cent kilomètres, par lequel arriva bientôt sur les Andes la première machine à vapeur qui les ait gravies.

J'ignore quel a été le résultat final de tant de travaux et si leurs auteurs ont été rémunérés de leurs peines. Mais, quoi qu'il en soit, cela peint les difficultés de l'industrie minéraliste au Pérou : difficultés de vivres, d'inondations, de bras, de transports surtout. Il faut que le minerai y soit riche comme il l'est pour donner encore des produits fructueux au prix des labeurs qu'entraîne toute exploitation de cette nature.

Les méthodes d'extraction se ressentent naturellement de ces difficultés. Les améliorations ont mille peines à franchir ces barrières multiples qui ferment l'entrée du pays aux hommes comme aux choses. Dans la plupart des mines, on ne se sert que des anciennes méthodes usitées il y a des siècles, c'est-à-dire qu'on y travaille presque sans machines, sans même employer les procédés nouveaux d'amalgames ou de fusions inventés par la chimie moderne.

Voici l'une de ces méthodes et des plus usitées : celle qu'on employait naguère encore à Pasco, dans la mine de Lauricocha, une des principales du Pérou.

Au sortir de terre, le minerai est transporté dans des moulins, où, des meules, mouvées par des roues hydrauliques, le broyent. De là, il est amené au *buitron*, cour pavée où on l'essaye. Lorsqu'on sait ce qu'il doit produire, on y ajoute du sel dont la quantité varie suivant la qualité du minerai, et on triture le tout à l'aide de chevaux : c'est ce qu'on nomme *le fourmillement*. Cette opération faite, on verse du mercure et on mélange de nouveau par le même procédé. Enfin, suivant l'état de la masse ainsi produite, on y ajoute soit de la

chaux, soit de la boue, etc., pour modifier son état.

Cela fait, la mixture argentifère est complète. On la laisse reposer pendant deux à trois mois, au bout desquels on la met dans des entonnoirs dont le fond est formé par des tamis de crin. Là, l'eau terreuse s'égoutte. La *pella*, c'est-à-dire l'amalgame d'argent reste à sec sur les crins, d'où il est porté dans des creusets d'argile munis d'un canon de fusil, dont le bout plonge dans un vase plein d'eau. On chauffe. Le mercure s'évapore par le canon. L'argent reste pur au fond des creusets.

On calcule que cette main-d'œuvre excessive et la perte de mercure estimée à 75 0/0, coûtent, par chaque kilogramme d'argent, 133 francs, c'est-à-dire les quatre sixièmes environ de la valeur du métal. Ces procédés ont été améliorés dernièrement, mais il *y* a de nombreuses et importantes réformes à opérer encore.

Outre ces difficultés, la plupart des mines en ont à souffrir une autre, non moins grave, le manque de combustible. S'il y avait des canaux ou des chemins de fer, chaque exploitation aurait du bois et du charbon, car l'un et l'autre abondent au Pérou. Mais, comme ces deux produits ne se trouvent point partout, les fourneaux qui n'en ont pas à proche portée, sont réduits à employer de la tourbe, de la terre mélangée de paille ou de *la taquia*, autrement dit de la fiente de llama. Ce singulier combustible est, d'ailleurs, le seul qu'on emploie sur plusieurs points de la Sierra où il joue le rôle de la fiente de chameau dans notre Sahara d'Algérie.

Enfin, on manque de bras. Beaucoup de mines chôment, faute de mineurs, et, dans celles qui en ont, les ouvriers exigent des salaires de 15 à 30 fr. par jour, sans devenir plus riches pour cela. Car, non-seulement

la vie y est à des prix excessifs; mais les maladies qui règnent à l'état permanent, raréfient le travail et absorbent le salaire à mesure qu'il arrive. C'est tantôt la fièvre périodique, maligne, pourpre, etc.; tantôt le point de côté ou un tremblement incessant produit par l'absorption du mercure.

Malgré tout, telle est la richesse métallique de ce pays que l'industrie minérale y a une importance considérable. Quelques-unes de ces mines donnent des revenus énormes et sont de véritables cités, non par leurs travailleurs, mais par leurs dédales souterrains.

Ainsi, dans le département d'Aréquipa, la mine de Huayllura, découverte par un Indien nommé Angelino Torrès, a rendu en trois ans plus de trente millions de francs. Mais elle produisit en même temps une telle série de querelles, que de dégoût pour cette triste richesse, son possesseur finit par la faire sauter, et peu après mourut dans la misère. On y travaille encore, mais sur une échelle si restreinte que, comparativement à son passé, cette mine n'existe plus en quelque sorte.

Le seul cerro de Pasco comptait récemment plus de 2,000 ouvertures ou tranchées, entretenant de minerai cent métairies ou exploitations diverses qui possédaient 200 moulins en activité. Cela diminue au lieu d'augmenter; mais, vers 1860, Pasco produisait encore chaque année, autour de 10,000,000 de francs de métal.

Dans le département de Huancavélica, la célèbre mine de mercure de Santa-Barbara est tout un monde. Elle s'enfonce sous terre jusqu'à 350 mètres de profondeur, à travers des grès imprégnés de cinabre qui composent le minerai. Le rendement mercuriel de ces grès varie entre un millième et trois pour cent, selon

le filon. C'est une des plus vastes mines du globe. Une seule de ces galeries, qui a coûté 5,000,000 de francs, mesure 600 mètres de long sur 3 à 4 de large et 4 de haut.

Enfin, indépendamment des mines, on lave de l'or sur beaucoup de fleuves. Il est telles plages dans les lits du Chinchipe, du Pastazza, du Napo, du Tigre, etc., où un travailleur actif récolte à ce labeur jusqu'à une once d'or par jour et au-delà. Cependant, on ne lave guère sur ces fleuves que par des procédés imparfaits qui triplent la besogne. Ainsi, à l'aide de couis ou moitiés de callebasse, avec lesquels on ramasse, puis on délite à la main, le sable aurifère afin que l'or plus lourd que la terre, s'accumule au fond du coui. Mais, la richesse de ces plages est si grande que souvent le métal y apparaît, à première vue, semblable à des paillettes sur un tapis. C'est presque la seule industrie de certaines localités dont les habitants vont recueillir ces sables par masses, pendant la saison sèche, quand les fleuves sont au plus bas, puis les entassent tels quels, devant leurs maisons, pour y puiser à mesure de leurs besoins, comme nos fermiers puisent du blé dans leurs granges.

Cependant, tout profitable que ce métier soit en apparence, il vaut peu de chose à la pratique. Les crues des eaux réduisent à quelques mois seulement le travail d'une année. Le manque de vivres étiole les laveurs. La maladie les décime. Tous les étrangers et même les Péruviens que j'ai connus l'ayant pratiqué, y avaient tous renoncé au bout de peu de temps.

En dépit de ces difficultés, de ces misères, de ces morts même, la lueur d'or qui s'élève de ce pays, est si forte, qu'elle y attire sans cesse des nuées d'aventuriers

venus de tous les points du globe. Ils arrivent par bandes de temps à autres, au retour d'une expédition avortée sur les placers de l'Amérique du Nord ou au lendemain d'un débarquement d'émigrants. A peine arrivés, ils courent au fleuve le plus en renom dans le moment ; séjournent quelques mois sur ses plages ; puis presque toujours s'en retournent à la côte, comme ils sont venus, aussi pauvres : quands ils ne restent pas à perpétuité sur les rives du fleuve, pris par ses eaux ou par la maladie. C'est inouï, ce que, d'un bout à l'autre de leurs placers-syrènes, les deux Amériques ont dévoré d'hommes ! Il y a dans leurs marais immenses, des millions d'êtres tombés avant l'âge, et disparus là comme des gouttes de pluie dans l'Océan sans mémoire.

En résumé, malgré ses dangers et ses déconvenues l'industrie minérale au Pérou, après avoir décru considérablement depuis la période espagnole, revient peu à peu à son ancienne prospérité. Il y a progrès presque chaque année. Ainsi, vers 1850, l'exportation de tous les métaux réunis, or, argent, cuivre, étain, n'était estimé qu'à 20,000,000 de francs. En 1861, le seul port du Callao a exporté rien qu'en métaux précieux, or et argent, une valeur de 26,000,000 de francs passés ; ce qui donne en moyenne pour tous les ports réunis du Pérou, environ 40,000,000 de francs. Quant au cuivre et à l'étain, la France, à elle seule, en a pris, pendant cette même année 1861, pour 3,000,000 de francs (1). On estime que depuis vingt ans l'exploitation métallique du Pérou a triplé.

(1) Les métaux provenant de Bolivie sont compris, il est vrai, dans ces relevés, parce qu'ils passent presque tous par les ports péruviens ; mais la très-grande masse de cette exportation n'en appartient pas moins au Pérou.

Après les mines, l'industrie qui paraît destinée à devenir la plus importante est celle de la fabrication du salpêtre. Ce produit vient de la province de Tarapaca. On le trouve là, sur une étendue de plus de 300 kilomètres carrés, mêlé à des terres sablonneuses, situées à fleur de sol souvent, jamais à plus de 8 mètres de profondeur ; sa quantité est évaluée à environ 6,000,000 de tonnes, que les eaux qui suintent de la Cordillère reforment peu à peu à mesure des exploitations, de telle sorte que cette immense carrière est peut-être inépuisable.

L'extraction de ce produit est simple et peu coûteuse.

Un terrassier nommé *barratero*, creuse le sol avec une pierre, comme fait un mineur : pratique un trou jusqu'au terrain nitreux ; le remplit de poudre au tiers, bourre, allume et ainsi met à découvert la carrière. Un second ouvrier, *l'ascendeador*, conduit à dos d'âne ou de mulet, la matière au fourneau. Là, un *apiré* enlève la terre, les pierres, le sel, et réduit le nitre en morceaux gros comme des œufs. Après quoi un *fondeador*, met ces morceaux dans une chaudière pleine d'eau. Quand le mélange bout, il jette les matières insolubles et verse l'eau saturée de nitre dans une grande cuve, où elle dépose ses sels étrangers. De là enfin on la transvase dans des cristalloirs en bois, exposés au vent et au soleil, qui la font rapidement passer à l'état de sel.

Du cristallin le nitrate est directement transporté à l'Océan, situé à 24 kilomètres environ. Son principal port d'embarquement est Iquique, relié aux usines par un chemin de fer spécial. Là, le gouvernement péruvien le prend en charge et le revend à son compte.

L'importance et la valeur de ce produit ont augmenté depuis quelques années dans des proportions encore

plus fortes que le guano à ses débuts. Mais je doute qu'il ait dans l'avenir du Pérou, l'importance du guano, parce que ce dernier a été jusqu'ici sans rival ; tandis que le salpêtre a divers concurrents qui peuvent le détrôner. Sans compter le nitrate de l'Inde, le fulmi coton et la dynamite sont pour lui des menaces présentes ou futures.

Quoi qu'il arrive, en l'état actuel, c'est déjà un très-beau revenu.

La valeur de ce sel, nitre, nitrate de potasse ou de soude, car on lui donne indifféremment ces trois noms, du salpêtre de nos pères enfin, était avant 1873, époque à laquelle le gouvernement péruvien en a pris le monopole, de 250 fr. la tonne environ, à 95 0/0 de salpêtre pur. C'est à peu près ce que le Pérou le paye à ses producteurs, en vertu de son dernier décret : sous condition qu'il augmentera ce prix de moitié de l'augmentation qui dépasserait 320 fr. Un de ses derniers prix de vente flottait autour de 400 fr. Enfin, son exportation, qui était en 1860 de 50,000 tonnes, est aujourd'hui de 200,000. C'est donc un revenu annuel de 22 millions : dont les frais ne sont pas à beaucoup près aussi considérables que pour le guano.

Quelques autres industries, telles que l'extraction de charbon et de pétrole, le sucre et l'eau-de-vie, le gaz, la glace, etc., existent encore sur différents points et, depuis quatre ou cinq ans, croissent sensiblement en nombre et en importance. Elles sont le plus souvent dans des mains étrangères, surtout d'Anglais et de Nord-Américains. Mais les Péruviens s'y mettent peu à peu. Dans certaines parties de l'intérieur, ils fabriquent même seuls, ainsi les chapeaux dits de Panama. Ce genre d'industrie, assez curieux dans ses détails, appar-

tient plutôt à la République de l'Equateur qu'au Pérou: cependant, comme il s'y propage de plus en plus chaque jour, il est devenu tout à fait péruvien (1).

La matière première de ces chapeaux se compose de feuilles d'un latanier nommé dans le pays bombonaja, dont le nom scientifique est *carludovica palmata*. On prend cette feuille jeune, jaune encore, reployée sur elle-même comme un éventail fermé. On la découpe par lanières longues d'un demi-mètre environ, et fines à volonté, qu'on fait bouillir pour les solidifier, puis sécher au soleil pour les blanchir. Ainsi préparée, c'est, je crois, la meilleure de toutes les plantes à chapeaux. Elle peut se couper aussi fine que la paille de Toscane ou de Manille, sans se casser comme elles. Elle a la propriété de se resserrer à l'eau et, par suite, de former un tissu imperméable. Enfin, elle se blanchit presque aussi bien qu'une étoffe véritable, dont elle a en partie la souplesse.

On tisse cette feuille-paille à la main, sur une forme. Un bon tisseur peut faire de un à six chapeaux par mois : selon son œuvre, car il y a des chapeaux de toute qualité. Les moindres valent, dans le pays, 3 fr. : les plus beaux, 200 fr. Il est certaines parties de la Montaña, entr'autres Moyobamba, où cette industrie occupe plus ou moins tous les habitants. En 1860, l'exportation de ce seul pays s'est élevée à 32,000 chapeaux, qui, à raison de 12 fr. pièce, prix moyen, donne près de 400,000 fr. On estime que la valeur de cette production au Pérou gravite annuellement entre deux à trois mil-

(1) Voir au *Moniteur universel* et au *Journal pour tous* — si cela intéresse quelques vendeurs — les détails que l'auteur a donnés sur cette industrie et les mœurs de ses fabricants.

lions de francs, dont un tiers seulement est exporté à l'étranger.

Telles sont à peu près toutes les industries péruviennes. On compte bien encore çà et là sur la côte et dans le département de Cuzco quelques usines et manufactures : fabriques d'étoffes, de verres à boire, de papier fait à la mécanique avec du manioc doux, etc. Mais aucun de ces établissements n'a une importance capitale, et leurs produits entrent pour peu de chose dans la consommation du pays. Tout ce que le Pérou consomme en objets manufacturés : outils, machines, étoffes, vaisselles, meubles même, etc., lui vient du dehors.

On peut juger par là de ce que les Péruviens, surtout ceux de la Sierra, payent pour recevoir ces marchandises. Le fret maritime est peu de chose : 120 fr. environ répartis sur 1,000 kilog. ne sont pas une affaire. La douane péruvienne non plus : bien qu'elle perçoive en moyenne 28 0/0 *ad valorem*. Mais les frais de gains intermédiaires et de transports atteignent des proportions énormes. Il est certains objets pesants ou embarrassants, tels des machines ou des bouteilles, dont les prix s'élèvent là jusqu'à 300 0/0 au-dessus du cours des mêmes objets à Lima ou au Para (Brésil), qui sont les deux centres des approvisionnements du Pérou. Avant deux ou trois ans peut-être, les chemins de fer auront changé cette situation presque partout : mais, dans l'état actuel des choses, la plus-value de certains objets n'a pas de limites en quelque sorte.

Au premier aspect, on ne comprend pas que depuis longtemps, les habitants de contrées aussi difficiles à parcourir avant les chemins de fer ne se soient pas mis, en grand et sur beaucoup de points, à fabriquer les objets dont ils ont besoin. Mais, à regarder les choses

avec soin, cette anomalie s'explique d'elle-même. Elle est la conséquence de la richesse du pays. Quelques voyageurs la déplorent : c'est à tort, selon moi, car elle est plutôt à envier qu'à dénigrer, au point de vue du bonheur terrestre.

Comment veut-on que sur leur douce patrie, sous leur ciel, sur leur sol, sous leur liberté bénie, l'homme aille s'enfermer entre quatre murs, sous l'étreinte d'une machine ou d'un métier? Comment veut-on que, lorsqu'il n'y est point contraint par la nécessité, cette marâtre qui tient l'être humain chez nous comme sur une enclume fermée où elle le martèle jusqu'à l'écraser, l'homme consente à devenir le cheval de manége d'un maître, l'espèce de morceau vivant d'une mécanique? Le tout pour vivre, et rien de plus!

Non! non; le Péruvien est trop heureux pour avoir besoin de se vendre à l'industrie. Lorsqu'il travaille, c'est pour lui ou les siens directement : jamais pour autrui. Toujours il travaille à son gré : quand le besoin ou l'ennui le prennent : jamais à contre-cœur. Il peut dormir ses grasses nuits : se promener huit jours sur dix : boire, danser, paresser tant qu'il veut : et ainsi fait-il.

Le blâme qui voudra. Le méprise qui ferait autrement à sa place. Mais, quoiqu'on en glose, il est plus heureux que nous! Et pour preuve, je vous demanderai à vous qui le dédaignez sans savoir pourquoi, combien voyez-vous de Péruviens venir s'établir chez vous, autrement que pour jouir de la vie, quand ils sont riches? Tandis que les Européens, allant chez eux pour mieux vivre, partent chaque année par milliers. Pour moi, je vous le dis du fond de mon amour de la vérité, sans souci de nos égoïstes intérêts, avides d'em-

pêcher l'émigration, qui fait augmenter les prix de main-d'œuvre : je vous le dis, parce que c'est mon devoir d'écrivain : il est nombre d'heures de notre vie tourmentée où je troquerais, si je pouvais, la plume qui vous parle pour l'insouciante liberté que je vous raconte.

CHAPITRE XXI.

Commerce.

Commerce intérieur : les LONJAS ou boutiques péruviennes ; instincts, éducation et habitudes commerciales des Péruviens ; les affaires de Pédro, notre officieux. Commerce extérieur : en général: avec la France. Cayenne entrepôt commercial entre le Pérou et l'Europe. Mœurs péruviennes en fait de commerce. Comment on prend, mais aussi comment on écoule ses pièces fausses. L'homme n'est pas un ange. Probités italiennes, anglaises, françaises, allemandes, etc. Progrès social.

Le commerce est considérable, lucratif et facile avec le Pérou, mais il offre des dangers. L'Europe, surtout la France, a intérêt à le bien connaître, parce qu'elle a beaucoup à lui porter, encore plus à lui demander. Il est donc utile de l'examiner avec soin et c'est ce que nous allons faire en ce chapitre de fin de volume.

Je divise notre revue en deux parties, du commerce intérieur et de l'extérieur. C'est l'ordre suivi par notre administration française. Je ne puis mieux faire que de l'adopter.

Le commerce intérieur, autrement dit d'un point à un autre du Pérou, se fait comme chez nous, par boutiques et par colporteurs. Les boutiques consistent en échopes ou on vend de tout, principalement des liquides et qui, par suite, cumulent les rôles de nos cabarets et ceux des pharmacies de l'Orient. C'est là que le quartier mouvant vient volontiers raconter les nouvelles, faire sa provision et boire par occasion, ou, pour être plus exact, vient boire sous prétexte de causerie ; les *lonjas*, comme on les nomme, ne brillent en général

ni par la propreté ni par l'ordre. Excepté les objets d'habillement qui y sont soignés, parce que sans cela les Péruviens n'en voudraient point, tout ce qui est outils, meubles, provisions de bouche notamment, git là dans un vrai pêle-mêle à la Désaugiers :

Un briquet est dans une mule,
Dans un verre un peigne édenté.
. . . .
Sous un tableau récemment peint
Je vois un pain
Un escarpin.....

Il y a des exceptions à cet état général, surtout dans les villes. Ainsi, à Lima, les magasins ressemblent aux nôtres par l'ordre, la propreté, le luxe, le goût même dont nous sommes présentement les arbitres sans rivaux et sans conteste. Mais presque partout ailleurs, le désordre est aussi laid que malpropre et puant. Je sens d'ici, à grimacer rien qu'à ce souvenir, l'huile rance, le poisson salé, la carne gâtée, qui exhalent dans chaque rue leurs puanteurs mélangées. Le Pérou est intertropical, il a les défauts de son climat et ce n'est ni par l'ordre ni par la propreté que brillent en général les habitants des pays aimés du soleil.

Les colporteurs, employés ou associés de ces magasins, colportent pour eux les marchandises n'ayant pas trouvé à s'y vendre. Ce sont gens en général actifs, jeunes et bien trempés qui, à travers les impossibles chemins du Pérou, pénètrent dans des bourgades et des carbets isolés où ils se payent de leurs peines en vendant cuir et poil, ce qui n'est plus que parchemin. Mais ils disent à cela, comme on dit dans nos colonies :

« Nous ne faisons pas ces voyages pour changer d'air ? »

Et, en effet, quand on risque sa vie, c'est bien le moins qu'on fasse fortune de temps à autres, ce qu'ils ne font guères cependant, parce qu'ils sont littéralement à la queue les uns des autres. Boutiques et colporteurs abondent au Pérou, comme si on les y avait semés, par une conséquence forcée des mœurs américaines.

Au contraire de l'industrie, le commerce non-seulement plaît aux Péruviens, mais il est à la fois dans leurs tendances natives, leur éducation et leurs habitudes, comme chez les Gênois par exemple. C'est leur instinct et leur vie. Ils en font sans cesse; chez eux, en voyage, en visites, en dînant, en jouant, partout. L'Anglais, une fois sorti de son magasin, se donne à ses plaisirs et ne pense plus qu'à cela; le Péruvien, tout en s'amusant, continue de commercer et, le verre à la main, entre les expansions amicales de son hospitalité, vous propose une affaire sur votre cheval de départ ou d'arrivée, votre chapeau, vos cigares, tout. Comme l'instinct de l'abeille est de faire du miel avec les fleurs, le sien est de faire de l'or avec n'importe quoi, même avec ses séductions natives; et il en fait vite et bien, par cela seul qu'il le fait d'instinct.

Sous cette tendance, tous éduquent leurs enfants au commerce dès qu'ils peuvent. Leurs marmots vendent ou achètent avant de savoir lire. Quand ils ont quinze ans, leurs parents les placent chez un négociant ou les envoyent courir le monde avec un parent, voire même tout seuls : pendant que nos enfants de France vont s'étioler dans quelqu'officine à latin, pour y faire ce que nous appellons *nos humanités!* par raillerie sans doute, car les inutiles vieilleries grecques ou latines qu'on apprend là, au détriment des autres sciences cor-

porelles et morales, ne nous servent guères à devenir des hommes !

Ces voyages mûrissent les jeunes Péruviens, les bronzent, les grandissent, leur donnent de bonne heure des pensées et des habitudes viriles. A vingt ans ils sont hommes, tandis que nos échappés d'*humanités* ne songent encore qu'à s'habiller et déshabiller des créatures qui les ruinent de toutes les façons. Mais qu'y faire? c'est dans nos mœurs de garder ainsi nos enfants en tutelle, tant que peuvent leurs mères. A part les modes, vous savez bien qu'on ne peut rien innover en France, même et surtout les choses raisonnables. L'Eglise veut avoir nos fils sous ses prêtres, nos filles dans ses couvents, pour les éduquer selon ses intérêts de domination cléricale ; moutons de nos mœurs, nous les lui livrons. Un abbé pour son fils, un couvent pour sa fille, posent un ménage français au premier rang de la *gentry* bien pensante. Avant tout, même avant l'avenir des enfants, et celui de la patrie, le *comme il faut*, la mode !

« De bons chevaux, dont on fait ce qu'on veut avec la mode et leurs vanités ! »
disait de nous un jour, à Rome, un prélat romain. Il disait vrai ; mais c'est triste. Les fils de Brennus et de Charlemagne sous une sandale romaine !

De par ces instincts et cette éducation, les Péruviens sont habilissimes au commerce : plus habiles, je crois, que leurs voisins de l'Amérique du Nord, en vertu de leur nature plus fine, plus intelligente, adroite et souple. Ils ne le laissent pas voir, ce qui est encore une de leurs habiletés à la vénitienne; mais, si vous en doutez, regardez-les faire avec leur guano, leur salpêtre et leurs emprunts ? Il n'y a ni Juif ni Lombard à se

débrouiller mieux qu'eux dans ce dédale de mixtures, de trafics, d'emprunts, de bons, de banques où ils gagnent, sur chaque opération, comme des banquiers romains ! Quand je vous dis que c'est l'Italie adolescente.

Aucune entrave ne gêne ce commercial essor : ni droits indirects, ni octrois intérieurs, ni enregistrement, tous ces laços dans lesquels notre administration nous tient comme des taureaux soufflant et de temps à autres brisant tout, mais repris dès le lendemain d'encore plus près qu'avant ! Moyennant un léger impôt de patente, vend qui veut, ce qu'il veut et comme il veut. Aussi chacun, riche ou pauvre, prêtre ou laïque, civil ou soldat, fonctionnaire ou non, fait opérations commerciales d'un ordre quelconque, selon sa situation : et non-seulement personne ne le trouve mauvais, mais tous, au contraire, l'approuvent, parce que le commerce est l'unique point de mire de chacun.

Ils pourraient très-bien faire comme nous, en Europe, prendre aussi d'autres métiers. Ni l'intelligence, ni le désir de gain, ni la confiance en eux ne leur manquent pour tout tenter et pratiquer. De plus, grâce à la liberté presque sans limites qui règne chez eux plus que nulle part ailleurs, je crois, ils n'ont besoin pour rien ni de brevet, ni de diplôme, ni même d'apprentissage, le plus souvent. N'importe qui peut être président, ministre, savant, avocat, médecin, notaire, libraire, pharmacien, tailleur, etc., selon son choix ; et, pour cela, ne paie, n'étudie, et surtout ne reconnaît de maître. C'est même un des mauvais côtés de leur organisation sociale, parce que, pour faire n'importe quoi, il faut commencer par l'apprendre avec un maître, sous peine de perdre à la fois, en tâtonnements ou expériences, du temps, des peines et de l'argent.

Mais ils savent que le commerce est ce qui donne le moins de mal et rapporte le plus, ce qu'on peut faire avec le moins d'apprentissage et de maîtres, donc en gagnant le plus vite : ils se jettent dans le commerce de préférence à toute autre profession, ou s'ils en ont une, ne l'exercent, en général, que d'une façon secondaire. On est commerçant au Pérou avant d'être quoi que ce soit, ministre ou évêque même souvent.

Joignez à cela que leur répugnance instinctive pour toute espèce de joug, même en vue de la science qu'ils honorent beaucoup, les jette fatalement dans le commerce à exclusions des professions scientifiques, agricoles ou industrielles. En effet, bien que la vanité humaine se croie propre à tout, et qu'ils en aient presque autant que nous, cette vanité a des limites forcées, principalement dans la pratique. On a beau ne savoir la médecine qu'à la manière de Sganarelle et cependant vouloir la pratiquer, ne tue pas qui veut, mais bien qui peut. Si le diplôme chez eux n'est pas obligatoire pour envoyer un patient dans l'autre monde, il leur faut, du moins, trouver des patients. Or, là est la difficulté, parce que si muets que soient les morts malgré tout ce qu'ils auraient à dire, ils laissent derrière eux, toujours, je ne sais quelle rumeur plaintive qui dénonce leurs exécuteurs aux malades et les en préserve.

En fait de commerce, c'est différent. Avec quelques sous dans sa poche ou seulement un peu d'honnête apparence, n'importe qui peut acheter une fiole de tafia, la revendre en petits verres et ainsi gagner sa vie. On s'y ruine lorsqu'on fait cela mal ; mais tout le monde peut le tenter et, à moment donné là-bas, achète, vend, revend et rachète de tout, jusqu'à des conseils pour affaires ou maladie, sans même avoir conscience de ce

qu'il pratique : comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir.

L'anecdote personnelle qui suit et que j'ai prise sur le vif pourra donner un échantillon du genre, au grand complet.

Mon frère et moi, nous avions, depuis quelques semaines, un domestique péruvien recruté non sans peine. C'était un métis déjà sur le retour, ni intelligent, ni bête, quelque peu ivrogne, bavard, paresseux, moins voleur que d'autres, ayant déjà servi plusieurs voyageurs de marque, comme il s'était annoncé; mais, somme toute, un assez bon diable qui ne faisait pas plus mal que ses confrères du lieu, le peu qu'il avait à faire autour de nous.

Un soir, après une course de quelques jours hors la ville où nous résidions momentanément, je revenais seul au logis. Je le trouve, portes et fenêtres ouvertes, en état de saleté complète, et, dans mon hamac étendu tout de son long, un cigare à la bouche, monsieur notre officieux. Il se lève en m'entendant rentrer ; mais tout juste, comme si j'avais été un de ses amis de dixième catégorie. Sans avoir l'air de rien voir — ce qui est souvent le parti le plus sage — je lui demande pourquoi il n'a pas balayé ?

« — Par hasard, monsieur croit-il que parce que je le sers, je le dois servir sans cesse. Ces jours-ci, j'étais occupé à mes affaires.

» — Ah ! Et aujourd'hui ?

» — Aujourd'hui, je me reposais. J'ai veillé tard hier pour vendre des chapeaux. Je suis citoyen péruvien, j'ai le droit de me reposer, si je veux. »

Et, sur ces mots, pour me prouver son intention formelle de reposer à mes dépens, il se réinstalla dans mon hamac, autrement dit mon lit ; car nous dormions

au hamac pour éviter les insectes bondissants qui, en lits ordinaires, couchent si nombreux avec vous qu'il faut parfois leur céder la place.

J'avais assez bien patienté jusque-là, non par amour de l'individu, mais par ennui de le changer pour un pire peut-être. Cependant, tout, à la fin, lasse et casse. Ma patience était cassée. Je dis à don Pedro — c'était son nom — que le droit de citoyen péruvien, n'impliquant pas celui d'usurpation de mon hamac, je l'engageais à faire ses affaires à d'autres dépens que les nôtres, donc à vider les lieux sur l'heure.

Comme il avait en effet, pendant notre absence, vendu quelques chapeaux dont nous avions probablement fait les frais sans nous en douter ; et, qu'avec leur produit, il pouvait vivre pendant plusieurs semaines, il ne se fit pas répéter l'invitation. Il mit dans un mouchoir toutes ses hardes, consistant en quelques vieilles nipes que nous lui avions données : se couvrit fièrement : se dirigea vers la porte et ne daignant se retourner que sur le seuil, me dit en me montrant son paquet.

« Je suis assez riche pour faire désormais des affaires, si je veux. Le seigneur apprendra que les citoyens péruviens sont libres. »

Là dessus, il partit plus raide qu'un ministre vraiment démissionnaire. Mais il est juste d'ajouter qu'au bout de trois jours, il revint nous supplier de le reprendre : ses affaires n'ayant pas prospéré, dit-il.

En fait d'affaires, il avait tout simplement troqué ses hardes et son argent contre autant de tafia qu'il en avait pu boire : et, se trouvant à sec, avait compté sur notre indulgence par indifférence. Mais nous en avions assez de sa personne déjà remplacée par un Indien pur qui le valait dix fois. Nous le laissâmes sans pitié à son

nouveau commerce de fainéantise et de tafia, en vue duquel il finit même à force de supplications, par nous soutirer quelques réaux.

Tout le monde là-bas est un peu Pédro. Chaque fois qu'on trouve occasion, on fait une affaire et aussitôt on en mange l'argent, pour recommencer sur nouveaux frais, quand on n'a plus rien. Si nous menions pareille vie sur notre hémisphère, je l'ai déjà indiqué plus haut mais j'y reviens à dessein, nos rues ne suffiraient pas aux mendiants, ni la Morgue aux suicidés : tandis que là-bas le suicide et la mendicité ne se trouvent que dans les villes. Personne ailleurs ne chôme jamais absolument et tous sont encore trop jeunes de nation pour éprouver l'ennui d'ici-bas. Grand bien leur fasse, puisque la vie les amuse. En fait de départs, pour moi, je réponds comme Alphonse Karr à ceux qui disent qu'ils voudraient s'en aller :

« Vous n'êtes pas dégoûtés ! »

C'est toujours la même chose.

Cet état social a des avantages, puisqu'il rend les Péruviens propres au métier le plus fructueux de tous : mais il a des inconvénients graves. Ce pays dépense là toutes ses forces physiques et morales sans rien produire, comme nous faisons, nous, au grand profit de notre nationalité. Ne produisant pas, il est et reste tributaire des autres peuples pour tout. Cela va bien et ira ainsi longtemps, à cause de sa richesse. Mais ils feront sagement, je crois, d'arrêter cette espèce de dartre commerciale, par quelque gros impôt. Cela hâtera l'heure d'un tassement social que le temps d'ailleurs amènera de lui-même : parce qu'à force de souffrir la faim en commerçant, il leur faudra bien apprendre et faire autre chose.

Le commerce extérieur est considérable et varié, beaucoup plus important que ne le comporte une population de 3,500,000 âmes.

Il consiste :

D'une part comme exportations de matière première ou à peine façonnée, telle que guano pour 500,000 tonnes estimées à 130,000,000 de francs par an : métaux 40 à 80,000,000 de fr.; salpêtre autant ; laine de mouton, alpacas, etc. ; sucre, coton, cuirs, borax, chapeaux dits de panama, etc.

D'autre part, en importations d'objets fabriqués en Europe, aux Etats-Unis et en Chine ; tels que mercerie pour 15,000,000 de fr. ; cotonnades pour 25,000,000 fr.; vivres pour 15,000,000 fr. ; lainages pour 10,000,000 fr. ; vêtements confectionnés pour 15,000,000 fr. ; soies, bois, fer, outils, armes, vaisselles, bijoux, vins liqueurs, meubles, machines, etc.

En résumé, en estime que le mouvement commercial du Pérou avec l'étranger, est pour les exportations et importations réunies, de 7 à 800,000,000 de fr. par an, dont partie entre et sort en contrebande.

Telle est la richesse de ce pays, que, presque sans travail, sans autre peine que celle de récolter, ou plutôt de laisser prendre, il paye tout ce que l'étranger fabrique pour lui. Il a beau tout acheter au dehors, son blé, son fil, ses habits, tout jusqu'à sa colle même qui lui vient de Chine, parce que cela l'ennuie d'en faire. Il a beau, à trois ou quatre millions d'individus qu'il est, demander à l'étranger chaque année pour quatre cents millions d'objets ! Ses métaux et son guano payent si bien nos labeurs, que le plus souvent, dans le compte, c'est encore nous qui lui redevons !

Douze pour cent environ de ce commerce, soit près

de cent millions annuels se négocient avec la France. Naguères encore, il y a vingt ans, ce mouvement atteignait à peine vingt-cinq millions de francs portés par 50 navires, jaugeant ensemble vingt-cinq mille tonneaux. Mais, depuis ce temps, nos affaires avec le Pérou ont presque quadruplé. L'intercourse maritime entre nos ports et les leur donne pour résultats annuels plus de cent entrées ou sorties de navires jaugeant environ 100,000 tonneaux. Nos produits qui ne pénétraient que sous marque anglaise sont aujourd'hui préférés. Notre ensemble commercial enfin représentant à peine autrefois le dixième de celui de l'Angleterre, en représente aujourd'hui près de la moitié.

Ce mouvement se fractionne ainsi :

La France demande au Pérou du guano pour plus de 30 millions, du salpêtre pour 5 ou 7, du cuivre, des peaux brutes, de l'étain, du borax ou acide borique, etc. Avec des métaux et des denrées médicinales, c'est d'ailleurs à peu près tout ce que nous avons à lui demander présentement. Ce dernier produit qui serait pour l'Europe d'un très-haut prix à cause de ses qualités exceptionnelles, nous arriverait facilement par l'Amazone, à Cayenne, où nos maisons de commerce pourraient avoir des comptoirs, à l'usage des républiques intérieures de l'Amérique du Sud, principalement du Pérou.

En retour, nous envoyons des tissus de laine ou de soie pour plus de 10 millions de francs, des effets à usage pour autant, des peaux préparées et ouvrées pour 5 ou 6 millions, des vins ou eaux-de-vie pour 5 millions, de la parfumerie, du papier, des livres, etc. Mais ce qui plaît et plaira toujours le plus à Lima ce sont nos objets de mode, pour toilette, parure,

ou autres usages, tels que carrosserie, sellerie, vêtements, bijoux. Seulement il faut que cela soit éclatant à cause de leur ciel, qui, comme celui du midi, écrase les couleurs et nécessite le voyant : bon et bien fait, parce qu'ils s'y connaissent : à la mode, parce qu'ils sont au courant. Ne leur envoyez point de *rossignols* : vous les tromperez peut-être une fois, mais jamais deux. Ils sont aussi fins que vous pour le moins ; or vous savez le proverbe : fins contre fins ne font pas leurs affaires. D'ailleurs en faits de commerce comme de tout, la plus grande des habiletés est la probité toujours (1).

Comme on le voit par les pages précédentes, l'Europe, entr'autres, nous de France, avons grand intérêt à nouer le plus de relations possibles avec le Pérou : pour écouler nos marchandises et surtout trouver de la matière première qui nous manque de plus en plus, telle : guano, salpêtre, métaux, cotons, produits médicinaux, etc.

---

(1) Les chiffres qui précèdent, comme ceux de l'industrie, sont aussi récents, complets et exacts que j'ai pu les donner. Toutefois, je n'en garantis aucuns, ni en gros, ni en détail. Je les crois les meilleurs, puisque je les donne, mais je n'ai de leurs qualités ni la preuve, ni même la certitude. Ils résultent de l'ensemble de renseignements que j'ai pris un peu partout. Documents officiels français et péruviens, rapports de consuls, livres, brochures, journaux, dires de négociants, j'ai cherché et recueilli tout ce que j'ai pu trouver sur la matière comme sur le Pérou. Puis avec cela et ce que je savais par moi-même, j'ai fait les chiffres précédents, comme j'ai fait mon livre ; à coup de travail et en le croyant la vérité jusque dans les moindres détails, mais sans garantir que ce que j'ai vu.

Si donc je me suis trompé, surtout dans ces chiffres, qu'on veuille bien me le pardonner. Il m'a fallu tant en lire, tant en prendre et laisser, en faire et défaire, pour donner la vérité de mon mieux : que cette vérité même a dû m'échapper souvent dans ce labyrinthe d'assertions souvent disparates et même contraires. Les renseignements commerciaux surtout forment la cacophonie la plus complète qu'on puisse imaginer, à cause de leur double exercice d'abord, et de maintes autres causes. Au point que cela pourrait bien être encore une habileté de la jeune république ! Faisant très-bien ses affaires, elle aime mieux qu'on ne sache au juste ni avec quoi, ni avec qui. Vous ne publiez pas les vôtres à tous venants, n'est-ce pas ? Ils font de même. Charbonnier est maître chez lui. C'est leur affaire. Je fais les vôtres du mieux que je puis, en vous disant ce qui précède et suit. Je n'y peux rien de plus.

cela nous est facile, parce que nous sommes peut-être la nation la mieux vue de toutes là-bas, mieux que les Anglais eux-mêmes, par la raison que le Pérou ne nous doit pas, comme à eux, des sommes considérables portant intérêt, ce qui, tôt ou tard, amènera du froid entre les deux commerces. C'est de fatalité. La nation ou l'homme qui, même en nous obligeant, gagne beaucoup d'argent sur nous, nous gêne toujours à moment donné.

Sachons donc profiter de cette situation, qui, si elle n'est pas encore venue, va venir. L'occasion, disent les poëtes, n'a sur son crâne chauve qu'une seule mèche difficile à saisir et à ce titre formant, je pense, la queue du diable. Prenons-la, sans la tirer. C'est une bonne mèche que celle des Péruviens, quoiqu'un peu chinoise et résistante. Elle se nous prêtera, sous condition de lui prêter les nôtres.

Un moyen, à mon sens, de nous prendre cordialement aux chignons — très-bonne matière d'envoi à Lima — serait, je crois, de penser à notre Cayenne, pour en faire un entrepôt commercial entre nous et le Pérou. Si j'étais quoi que ce soit dans les conseils du gouvernement, je pousserais de toutes mes forces à ouvrir là un port franc : malgré notre administration qui s'y opposera naturellement. Une liberté quelconque à laisser prendre ! Cela est déplorable ! Mais c'est l'intérêt de la France : j'irais de l'avant : notre commerce et nos marins applaudiraient avant un an.

Dès que les chemins de fer péruviens seront arrivés sur le haut Amazone ou ses affluents, la navigation sud-américaine intérieure naîtra de suite, par l'Angleterre et les États-Unis surtout. La porte est aujourd'hui entrebâillée seulement : elle s'ouvrira toute grande,

quoi que veuille, dise et fasse le Brésil. Les bâtiments partiront d'Europe et iront au Para, à la bouche de l'Amazone. Là, ils déposeront leurs marchandises qui seront transbordées sur les vapeurs fluviaux péruviens, boliviens, équatoriaux, arrivant de leur côté par les fleuves et déposant au Para les denrées de leurs divers pays. Nos navires prendront ces denrées en échange et reviendront en Europe, tandis que les autres rêmonteront l'Amazone pour retourner dans leurs patries respectives : au grand profit du Brésil surtout, l'entrepôt futur de cet échange prochainement considérable.

En prévision de cet avenir, j'avais par tous moyens, rapports, notes, publications diverses (1), exposé cela au gouvernement impérial et fait efforts pour qu'à l'aide de traités, nous tâchions de reprendre notre ancien bien, Macapa, située en face du Para, sur la bouche nord de l'Amazone, perdue à la paix d'Utrecht. Cela était alors sinon facile, du moins possible, à raison de notre légitime influence sur le Brésil. Je devais le dire, au retour de l'exploration que nous venions de faire de l'Amazone, au point de vue des intérêts français, politiques et commerciaux.

Je l'ai dit. Mais c'est si loin l'Amérique du Sud ! Si peu connu ! La fastueuse nonchalance du gouvernement impérial avait bien autre chose à penser que ces déserts ! De plus, on a subitement abandonné Cayenne, comme nous l'avions repris et reprendrons, comme nous faisons tout ; au souffle d'un vent de mode ! Nos efforts ont été enterrés en bureaux, enfouis même, ainsi que disent les cléricaux ; en ce sens qu'ils n'ont pas

---

(1) Voir *les aventures de Robin Jouet*, le dernier chapitre : *Huit jours sous l'équateur* : et *passim* au *Moniteur universel*, le *Journal officiel* d'alors, dans divers journaux, etc.

eu les honneurs de la moindre cérémonie bureaucratique : autrement dit, pas la moindre réponse. On ne s'en est pas plus occupé que si nous avions proposé d'acquérir la lune !

Aujourd'hui cela est fini ! A vau l'eau : englouti avec tant d'autres rêves, dans nos désastres de 1870 ! Mais il y a encore peut-être une bribe à tirer de la situation, pour notre commerce et pour Cayenne. La pauvre abandonnée recevra de là une impulsion qu'elle n'aura jamais complète sans sa frontière naturelle, l'Amazone, mais qui, du moins, lui donnera ainsi quelques parcelles du commerce prochain du grand fleuve.

C'est encore mon devoir de le dire aujourd'hui, comme il y a vingt ans, juste ! Je le fais par ces lignes : sans espérer d'être plus heureux que la première fois. Mais, si peu écouté qu'on soit, en la belle France, quand on ne lui prodigue pas de l'encens à flots, nul ne doit se décourager de son devoir : je l'accomplis.

Le moment est propice. Les chemins péruviens et l'Amazone s'ouvriront d'ici à deux ou trois ans. Cayenne est à 350 kilomètres environ de la bouche nord du fleuve. Les vapeurs fluviaux peuvent y arriver, en longeant la côte, aussi facilement et presqu'aussi vite qu'ils arriveront au Para, sur la bouche sud. Les Péruviens nous viendront, presque certainement. Il y a entr'eux et nous des liens de toute sorte, de nature, de religion, de république, de besoins, d'intérêts, de mœurs, de relations existantes (1). Ils descendront jusque chez nous, bien plus volontiers qu'au Brésil, qui ne les aime pas et réciproquement, pour causes multiples.

Nous nous arrangerons pour qu'ils trouvent là toutes

(1) Il serait facile de s'ouvrir de cela au gouvernement péruvien : et ainsi de préparer quelque chose.

facilités d'affaires, à l'arrivée comme au départ, marchandises à leur gré, vente certaine de denrées, charbon de terre ou bois de palétuviers qui vaut le charbon, vivres, port, quais ou chalands, etc. Ce sera notre affaire : et, dans ce but, vous n'avez qu'à agir, mesdames les chambres de commerce, à Marseille, Bordeaux, Paris, le Havre. J'ai fait ma double tâche, de voyageur pour vous et d'écrivain pour tous : je me lave les mains du reste et retourne au Pérou, car encore plus que vous, j'ai hâte d'en sortir, croyez-le bien. Il y a des années que je drogue là à votre intention. En vrai voyageur que je suis, je rêve d'ailleurs. A l'américaine : *forward, forward.*

Le grand levier du commerce, la monnaie, est simple et commode au Pérou, surtout pour nous. Les Péruviens ont adopté notre système décimal depuis quelques annés déjà. Nos poids, mesures et monnaies sont donc identiques. Seulement leur unité, au lieu d'être le franc est le soleil, *sole,* notre pièce de cinq francs divisible en cent *cents* ou cent sous. C'est d'ailleurs à peu près leur ancienne unité monétaire et celle des deux Amériques : la piastre, le dollar. Seulement cette unité était jadis oscillante et diverse à l'infini, elle est aujourd'hui fixe et absolument uniforme.

L'ancien argent espagnol, piastres à colonnes, etc., et les pièces américaines, mexicaines, anglaises, etc., sont reçues presque partout : mais moins couramment que les nôtres identiques aux leurs. Les pièces boliviennes, chiliennes, équatoriales, etc., sont exposées à des refus ou des dépréciations importantes; surtout dans l'intérieur du pays. Car dans les grandes villes de la cote, telles que Lima et Arequipa, etc., chaque monnaie a sa valeur intrinsèque, d'où qu'elle provienne.

Quant à la manière dont se fait le commerce du Pérou avec les étrangers, nous, les mœurs commerciales y sont très-larges, faciles, généreuses même au plus haut degré : mais elles ont plusieurs tares, qu'il importe de connaître, pour s'en garder. On peut y gagner et on y gagne beaucoup : mais on risque. Gouvernement et particuliers, soit qu'ils exportent, soit qu'ils importent, savent à merveille tirer leur épingle du jeu et faire tous les profits possibles, licites ou non, que l'occasion leur suggère.

J'ai déjà effleuré cette situation dans les chapitres : *Gouvernement et nature des Péruviens*, mais comme cela me paraît utile à exposer complétement, en raison de nos intérêts commerciaux, j'y reviens. C'est encore mon devoir ; je l'accomplis à regret, car il m'en coûte de dire à des amis quelques vérités qu'autrement je garderais au fond de mes notes. Mais ces vérités doivent être dites, dans leur intérêt même et le nôtre : je m'exécute.

Le bien d'abord : comme passe-port. En tout, le gouvernement péruvien est très-large, coulant et généreux même, non-seulement par habileté, mais par nature et tradition. Ainsi pour son guano, son salpêtre, ses chemins de fer, ses achats ou ventes de toute sorte, il paye, reçoit, escompte grandement, toujours. Sa douane est d'une ampleur inusitée en d'autres pays. Non-seulement elle ne commet pas nos mesquines visites, mais elle perçoit ses tarifs d'une façon large et fraternelle plutôt que fiscale : c'est-à-dire au contraire de notre Europe, où chaque nation et employé semble se faire un mérite de ses exigences. Elle laisse passer sans droits ou ne taxe que peu divers objets : ainsi le fer brut, les machines, les œuvres d'art, tableaux, statues,

instruments de science, livres, etc., que généralement nous taxons à l'orientale, tant que nous pouvons, à moins d'arrêter tout-à-fait leur entrée.

Pour dire enfin les choses nettement, les Péruviens sont en tout bien plus généreux que nous.

Par contre, ce même gouvernement élève ou abaisse volontiers ces droits au gré de ses intérêts du jour, sans se soucier des traités passés, des droits acquits, etc. Il modifie fort adroitement, sans en avoir l'air, les conditions de ses marchés, s'il le peut : en agissant, il est vrai, avec générosité toujours, ce qui fait qu'on gagne avec lui plutôt qu'on ne perd : mais enfin il n'est pas strict en ses conventions, comme sont les Anglais par exemple et comme nous étions avant l'empire, sous les Bourbons des deux branches. Ses fonctionnaires de l'intérieur (je les ai vus à l'œuvre souvent), empêchent volontiers les Indiens de leur gouvernement de travailler pour leurs concurrents, arrêtant les marchandises ou même les marchands, sous les prétextes les plus futiles. A peine de non réussite dans maintes affaires d'adjudications, de douanes, de procès, etc., il faut savoir plus que nulle part intéresser tel personnage, lever tel obstacle, se concilier tel juge, etc. : mettre en un mot dans chaque serrure une dose quelconque de cette huile souveraine partout, infaillible là-bas, qu'on nomme argent. C'est par excellence le pays des arguments positifs (1).

(1) Il m'est venu, à cette page, la pensée de parler des embarras financiers actuels du Pérou, à l'occasion de sa dette : embarras qu'on a d'ailleurs exagérés grandement, voire même dénaturés. Mais ces difficultés quoique sérieuses ne seront que momentanées : pour peu que la jeune république veille sur elle. Je n'ai donc pas cru devoir en parler dans cet ouvrage, pas plus que dans un compte-rendu de l'état général de la France, je ne parlerais de ses mouvements accidentels de bourse, par suite de hausse ou de baisse plus capricieuse que raisonnée.

Les particuliers font en petit ce que les gouvernants font en grand : ce qui est logique. Ils sont tous larges et faciles. Leur nature est trop généreuse pour lésiner sur quoi que ce soit. Les affaires se font vite, sans tiraillements de Juifs orientaux qu'on trouve en Méditerranée par exemple. Ils agrippent le bon bout si on le leur laisse prendre et même, au besoin, tirent à eux la couverture entière. Mais ils ne liardent point, ce qui est beaucoup en affaires.

Ainsi ils sont d'un laisser-aller presqu'incroyable pour la réception de l'argent. Je les ai vus souvent accepter sciemment des pièces d'un titre inférieur à celui qui leur était dû, telles que des boliviennes qui avaient 33 0/0 de cuivre, ou même des piastres tout-à-fait fausses. Puis, comme je leur demandais, pourquoi ils avaient pris ces pièces.

« Oh, oh, répondaient-ils, avec cette douceur insouciante qui les caractérise, peu importe ! Nous ne faisons pas attention à cela. Je les repasserai toujours. Le pire qui pourra m'arriver sera de lustrer un peu les boliviennes avec — *de l'alcali naturel* — afin de les écouler plus facilement. »

Et en projetant ce vol si commun d'ailleurs, ils ne pensaient pas mal faire. Loi de talion. Ils rendaient ce qu'ils avaient reçu. Cela leur paraissait plus simple que de disputer pour aussi peu de chose qu'une ou deux mauvaises pièces.

De plus, nombre d'entr'eux font aisément défaut à leurs promesses commerciales, pour peu qu'ils rencontrent mieux ou se sentent lésés. Si on ne leur rappelle pas leurs engagements, ils les oublient volontiers : et plus volontiers encore, accumulent dettes sur dettes, pour règler le tout à la fois ? Comme ces fils de famille

en fins de fortune, qui prennent ce qu'ils peuvent à leurs fournisseurs, en disant à chacun d'eux de porter cela sur sa note : et, quand la note arrive, sont en voyage !

Vous vendez à don Ignacio une mule dont vous n'aviez plus que faire. Il n'a pas l'argent sous la main pour vous la payer, mais ce soir il sera chez vous. Le soir, il est parti avec la mule. Ses voisins disent bien qu'il reviendra dans huit jours. Possible, mais vous partez demain ! Donc quant à l'argent : ne sait quand reviendra, mironton, mirontaine !

Enfin, quand leurs affaires tournent mal, ils font volontiers comme aux Etats-Unis ; ils les abandonnent sans barguigner, pour en recommencer d'autres ailleurs ou au besoin dans la même ville et la même boutique. C'est un joueur qui tenait les cartes pour divers et qui a perdu la partie. L'argent manque pour payer l'adversaire. Tant pis. Ce n'est pas son affaire : il a abandonné ce qu'il avait devant lui : il se lève et va jouer à la table voisine. Quant à vous, adversaire et parieurs, débrouillez-vous comme il vous plaira. Cela ne se nomme même point là-bas déposer son bilan, ou faire faillite, mais bien n'avoir pas réussi. Nul n'en rougit, ni ne s'en indigne : à moins que, comme il arrive souvent chez nous, ce joueur malheureux n'étale insolemment le plus insolent des luxes et ainsi de lui-méme se désigne au mépris public.

Ces mœurs sont mauvaises, déplorables même, car elles détruisent la confiance qui est la base du commerce et de toutes les transactions entre les hommes. Si on ne les réfrène pas, elles corrompent la nation jusque dans ses moelles et je ne les raconte que pour leur faire échec et nous garer de leurs dangers. Mais il ne faudrait point pour cela incriminer trop fort ces

jeunes hommes, parce que nous sommes sous ce rapport, très-loin d'être sans péché, ce qui leur constitue des circonstances atténuantes. Les pailles de leurs yeux nous apparaissent énormes ; mais pensons aux poutres des nôtres, et, pour ce faire, examinons-nous un peu, avant de nous quitter. Voulez-vous?

La nature humaine, à la regarder de haut, sans parti pris, ce qui est le moyen de la voir telle qu'elle est, n'est pas précisément d'un ange. Sa probité surtout laisse à désirer. L'homme est né, sinon voleur, parce qu'en naissant il ignorait aussi bien le vol que la propriété, mais il est né preneur de ce qui lui plaît, surtout du bien d'autrui, dont il a même généralement plus d'envie que du sien propre : par la simple raison qu'il a l'un et n'a pas l'autre.

Pour saisir ce bien, si on le lui refuse, il s'y prend de toutes les manières. Subterfuges, hypocrisies, ruses, mensonges, la force même, tout lui est bon pour en arriver à ses fins. Il réussit ou succombe plus ou moins dans ses efforts, mais, à peu d'exceptions près, ne s'arrête que devant la force. L'homme absolument honnête en tout est bien plutôt l'exception que l'état normal de l'humanité. Comme dans l'intérêt de sa sécurité, l'espèce humaine a établi des lois, qui répriment ses instincts preneurs et qu'il faut que chacun se soumette à ces lois, au moins en apparence, elle fait à tous propos *papier de vertu*, disent les Espagnols ; ou met de *l'empois*, disait madame de Créquy.

Ainsi, quand une nation entreprend quelque guerre, même la plus injuste, elle a toujours un prétexte à invoquer : civilisation, représailles, nécessité politique, etc. Les particuliers, surtout les plus véreux, font à tous propos leur boniment de vertu, en jetant de la

boue sur leurs voisins ennemis ou même amis ; crient comme des paons, au moindre soupçon ; jurent leur grand Dieu, leur parole, etc. Isolés ou en troupe enfin, tous s'empanachent d'équité : ce qui prouve que ce sentiment existe en nous à l'état d'instinct, de loi primordiale de notre nature, qu'il faut suivre d'abord.

Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que l'homme est menteur aussi bien que voleur ? Qu'il se sent faire mal, ou a peur ; et, dissimule sa faute, chacun à sa manière, dumieux qu'il peut ? Cela ne détruit en rien cette faute : au contraire : et, ce qui prouve clairement que ces vices sont inhérents à l'humanité, c'est que plus elle est en force, plus elle est disposée au vol et le commet avec moins de vergogne, parce qu'elle est plus certaine de l'impunité !

Pour citer des faits comme exemples à l'appui : l'Europe, par l'organe de la nation cependant la plus probe de sa troupe, prétend imposer l'opium à la Chine, pour avoir ses potiches ou son or. La Chine refuse. L'Europe y part à deux : pille le palais des souverains chinois : leur fait, canons braqués, signer des traités avantageux pour elle : et revient le poing sur la hanche, fière comme Artaban, jouir de ses pillages et humer de la gloire à pleins naseaux.

Au milieu d'elle, en plein XIXe siècle de droit national, un peuple d'ailleurs injustement provoqué, prend deux provinces malgré ces deux provinces : les garde prisonnières, et, pire que cela, se les incarne de force : un viol à la fois moral et matériel ! Pas un autre peuple ne dit mot.

Si pareils actes étaient commis par des particuliers, cela s'appellerait attaque à main armée, vol, billets par contrainte, rapt, viol, etc : pour lesquels, en tous pays,

la loi édicte peines de mort ou de déportation. Ce sont des nations qui les commettent : *sic itur ad astra,* leur gloire en ira jusqu'aux astres !

De plus, chez elle, chacune de ces nations fait, sous une forme quelconque, tout ce que fait le Pérou : ainsi quant aux douanes, je pourrais citer maintes villes de l'Italie et de la puritaine Angleterre, où le plus rapide moyen d'entrer est de se présenter la main dans la poche. Interrogez chaque négociant sur les pays avec lesquels il commerce, notamment sur les nôtres en Europe. Il vous dira que nos douanes non contentes de tout fouiller, bousculer, casser sans gêne ce qu'on ne leur ouvre pas assez vite, interprétent toujours leurs tarifs en leurs faveurs exclusives; grossissant les valeurs des objets; voyant la fraude partout; sévissant pour les erreurs les plus vénielles et involontaires; agissant pour tout dire en véritable *enregistrement* de chez nous, dont la mission paraît être bien moins de percevoir un impôt que de molester les citoyens pour le plaisir de les prendre en faute et ainsi de se montrer zélé !

En fait de marchés, les nôtres d'avant la guerre de 1870 ne nous font pas grand honneur! Sans la juste flétrissure que, du haut de notre tribune, l'éloquente indignation du duc d'Audiffret-Pasquier, leur a infligée comme une marque au fer rouge, on eût pu croire que notre vieille probité française gisait noyée pour toujours sous les mœurs impériales.

Enfin, pour que nos chers voisins d'outre-Rhin ne se targuent pas d'une blancheur immaculée qu'aucune nation n'a le droit de revêtir, certain pacha d'Egypte, qui, à l'occasion, fait et défait ses marchés comme bon lui semble, disait en comparant entr'eux deux hauts négociants allemand et français :

« Ce N... me vendait tout, à peu près dix fois ce que cela valait. Je l'ai quitté pour prendre X..., un puritain d'Allemagne et son agent. Mais il me vend aussi cher et me donne du carton pâte pour du métal. Je vais reprendre N... »

Tout bien considéré, l'Europe ne vaut pas mieux que l'Amérique, soit en nations, soit comme particuliers. Nous sommes plus habilement hypocrites: c'est à peu prèstoute notre supériorité vertueuse: soyons donc indulgents, au lieu de crier sans cesse comme on l'entend faire :

« Ces vieux voleurs de Chinois! Ces flibustiers d'Américains! Etc., etc. »

Prenons garde! s'ils allaient répondre : ces bandits d'Européens! Après cela, nous ne lisons jamais rien de l'étranger! C'est comme s'ils criaient dans le désert.

La vérité est que nos nations et nos commerçants d'Europe savent le Pérou riche, facile et généreux; ils s'efforcent d'arracher quelques plumes au bel oiseau, se jetant sur lui dans ce but, avec l'avidité naturelle à l'homme et tirant tant qu'ils peuvent. L'oiseau se sent plumer : mais il est si bien garni que cela l'occupe peu. Il ne crie même pas: toutefois il se défend à sa manière, en ne livrant pas toutes les plumes qu'il a promises pour le grain avarié qu'on lui sert. Je le blâme : mais j'ajoute à son actif que tout le monde n'est pas Turenne, notre vieil honneur français: pour tenir sa parole à n'importe qui, même à ses créanciers de grand'route.

En résumé, quelques commerçants seulement — car la majorité a le loyal bon sens de se taire — crient souvent et très-haut contre le commerce américain nord et sud. Bien : j'accepte qu'ils aient raison et soient vraiment plus honnêtes que leur dénigré. Mais alors

pourquoi font-ils affaires avec lui, sans s'arrêter qu'après fortunes faites? Quand on est si honnête que cela, on ne se met pas en relations avec des flibustiers, ou tout au moins on brise ces relations dès qu'on peut. Or, la plupart d'entr'eux, non-seulement entament et gardent ces affaires avec plaisir; mais ils y courent, ils y volent à tire-d'ailes, comme vers une proie. On en voit venir là de tous les points de l'horizon, depuis la Chine jusque de l'Europe, se ruant par bandes au guano, au salpêtre, aux chemins de fer, à toutes les fournitures péruviennes, et revenir tous avec des fortunes et de grosses fortunes souvent.

Quand je devrais passer pour un sourd, leurs cris ne m'émeuvent pas : je ne saurais les plaindre, ni encore moins reprocher au Pérou les fortunes qu'il leur a laissés faire sur son dos. S'il me fallait être juge entre les deux, je leur dirais en vrai singe de la fable :

...Je vous connais de longtemps mes amis ;
Et tous deux vous paierez l'amende :
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
Et toi, renard, a pris ce que l'on te demande.

Mais, de par La Fontaine encore, je leur conseille de ne jamais plaider devant d'autres singes que l'ami qui cherche à les concilier par ces lignes: sous peine qu'il leur advienne certainement que le juge gruge l'huître, sauf à leur dire après

D'un ton de président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
» Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.»

Or, mieux vaut gruger l'huître ensemble : ce que je leur conseille de faire, en demandant à chacun d'eux

pour prix de mon arrêt, les simples écailles d'acheter tous deux mon livre.

Telles sont, telles étaient surtout les mœurs commerciales du Pérou. J'ajouterai, pour lui rendre justice entière, que ces mœurs américaines s'épurent de jour en jour : comme s'épure progressivement l'humanité, n'en déplaise aux vieillissants chagrins, qui prétendent qu'elle se corrompt. Le temps n'est déjà plus où la contrebande entrait dans les émoluments des douaniers, comme l'anse du panier dans le salaire de nos cuisiniers. Ils ferment encore les yeux en circonstances fructueuses, mais ils ne pratiquent plus eux-mêmes. Il y a donc progrès. Leur sens moral s'améliore sans cesse, à mesure de leur croissance nationale, grâce surtout à l'Angleterre, avec laquelle ils sont en affaires incessantes. La haute probité des Anglais influe sur eux de toutes les manières : comme l'exemple et les pratiques d'un homme honnête influent sur son entourage, principalement sur les jeunes hommes.

A nous, si nous voulons marcher de pair avec l'Angleterre, de faire comme elle avec le Pérou, ce qui nous est facile. Nous n'avons, pour cela, qu'à resserrer les liens multiples existants entre le Nouveau-Monde et nous, par de bons accueils et surtout par une loyauté commerciale, dont nous leur devons l'exemple à titre d'aînés. En cela, comme toujours dans la vie, notre devoir est conforme à nos intérêts. Remplissons-le. C'est la consolation d'ici-bas, toujours ; et l'avenir d'ailleurs, je n'en sais rien, mais je l'espère et y avise.

CHAPITRE XXII.

Résumé général et conclusion.

Le meilleur pays du monde.

Ou j'ai rendu d'une manière insuffisante le pays et les êtres que nous venons d'examiner ensemble, ou ce que j'espère, vous le connaissez maintenant au complet; comme nous devrions connaître tous les pays du globe. Car il n'y a pas science plus fructueuse que celle de notre demeure terrestre, ne fût-ce que pour savoir notre richesse humaine et le parti que nous en pouvons tirer.

Pour clore ce travail, il ne me reste donc plus qu'à le résumer et à conclure : ce que je vais condenser en quelques pages. La seule chose que je demande au lecteur, est de vouloir bien faire à part lui, pour lire ces pages, ce que j'ai fait pour les écrire ; c'est-à-dire, dépouiller tout amour-propre de civilisation, pour ne s'occuper que de la vérité et de l'intérêt humanitaire.

Il résulte, à mon sens, des chapitres précédents que le Pérou est un des pays les mieux doués de notre planète, en diversité et abondance de natures : sous ce rapport qu'il possède à la fois un océan, des cours d'eau considérables et nombreux, des plaines, des montagnes, des vallées remarquables. Ses productions naturelles, animaux, végétaux, minéraux, etc., sont à la fois multiples, riches et abondantes. C'est comme un échantillon complet de notre globe.

La famille humaine qui l'habite aujourd'hui est formée des trois grandes races du monde, surtout de deux : la rouge et la blanche. De par cet alliage non moins que par climat et diversité de nature terrestre, c'est une des nations les plus richement dotées en qualités diverses, surtout en bonté accueillante et en intelligence.

On pourrait souhaiter ce pays moins troublé par les tremblements de terre et les discordes civiles, plus probe, plus aimant de travail et surtout moins passionné de plaisir : mais rien n'est parfait sur cette terre ; ce n'en est pas moins une des meilleures contrées et des meilleures races humaines. Il est au moins probable qu'un des plus grands avenirs d'ici-bas, leur est réservé dans un temps même peu éloigné : avenir analogue à celui des Etats-Unis, mais dans un sens continental opposé, sur le Pacifique et avec la race rouge pour base.

Présentement, les Péruviens sont encore dans un état demi-sauvage, inhérent à leur jeunesse nationale, qui souvent nous les fait voir sous un pauvre aspect : parce que, comme beaucoup d'hommes mûrs, oublieux de leur enfance, nous ne réfléchissons pas à l'âge du Pérou et aux conséquences de cet âge. Mais son état même de jeunesse est plus heureux que le nôtre, parce qu'il est insouciant et riche d'espérance, beaucoup plus que le nôtre.

Telle est la situation respective de nos différentes contrées.

Il résulte de là, à mon sens, que l'Europe et principalement la France ont tout intérêt à nouer des relations de plus en plus étendues avec ce pays, parce qu'elles ont beaucoup à y gagner.

Il résulte de là surtout, que c'est vers cette contrée que les émigrants doivent se diriger de préférence, parce que c'est là qu'ils ont le plus de chances de vivre heureux. Des appels d'émigration leur sont faits en ce moment avec ardeur par le gouvernement péruvien, allant jusqu'à leur offrir la traversée gratuite et des terrains irrigués, à prix remboursables par échéances. Les émigrants européens, notamment ceux de l'Allemagne qui vont de préférence aux Etats-Unis, ont, je crois, intérêt à se diriger vers le Pérou, plus que nulle part ailleurs.

C'est ce dernier point de vue, qui est la conclusion principale de ce livre ; aussi vais-je essayer de le bien préciser.

Souvent, à raison des voyages que j'ai faits dans diverses contrées, on m'a demandé :

« Quel était, selon moi, le meilleur pays du monde. »

Je réponds ici sans hésiter : le Pérou, et, dans le Pérou, la partie de la basse Cordillère, qui avoisine l'équateur.

Parce que tout primitifs qu'y sont encore la nature et l'homme, c'est là qu'on vit le plus libre, le moins forcé au travail, sans entassement, presque sans inégalité de conditions, sur le sol le plus riche et sous le climat le meilleur que je connaisse. C'est le meilleur pays du monde, à mon sens, parce que c'est là que l'homme m'a paru avoir la vie à la fois la plus calme, la plus douce et la plus aimante, donc, la plus heureuse.

Nulle part ailleurs, ni en Europe, ni en Afrique, ni même sur aucune autre partie du Nouveau-Monde, je n'ai vu notre espèce humaine mener une vie générale meilleure que celle que mènent là toutes les classes de la

société, même les plus pauvres. On dirait d'eux tous des riches de nos climats, des riches sans un sou vaillant, sans souliers même pour la plupart, et cependant les plus heureux d'ici-bas, puisqu'ils n'ont aucun des mille soucis qui, le plus souvent, escortent la richesse.

C'est bonheur que les voir dans leurs villes ou leurs villages, avec leurs figures satisfaites, assis devant leurs portes et là jasant ensemble ou tissant un chapeau, sans se presser jamais, tant que le désir d'un caprice à réaliser n'active pas leur douce quiétude. C'est bonheur que les voir dans leur vie intérieure, sûre de leur pain quotidien, ignorants d'une vie luxueuse qu'ils ne connaissent pas, insouciants, indépendants et capricieux comme des oiseaux en riche forêt, promener incessamment leur liberté indolente de leur maison de ville à leur maison des champs.

Çà et là, par les rues, on voit passer un homme couvert d'un pantalon pour unique vêtement. Il tient un long fusil à pierre et marche lentement en fumant : une femme le suit à dos de mulet, avec un ou deux enfants en croupe et un paquet de hardes attaché à la selle. La señora, montée à la façon des hommes, allaite sans cérémonie son baby ou fume une cigarette ; tandis que d'autres marmots plus âgés suivent, suçant un bout de canne à sucre ou une écorce de pastèque, etc. Dérrière le tout, si le Péruvien est riche, un ou plusieurs serviteurs indiens ou nègres s'en vont fumant comme leur maître, ou portant à leurs fronts les sacs de la famille, c'est-à-dire quelques provisions, des hamacs, des haches d'abattis, du plomb, de la poudre et du tabac, tout cela pêle-mêle.

C'est une famille péruvienne, qui part pour sa campagne avec tous ses bagages. Elle va passer là huit

jours, un mois, selon ce qui lui traversera l'esprit ; et, pendant ce mois, les serviteurs comme les maîtres, ne feront pas autre chose que cultiver une heure ou deux par jour, distiller un peu d'eau-de-vie, chasser, pêcher, et, le plus souvent, sommeiller à l'ombre de leurs bananiers !

Et ainsi toute leur vie, toute l'année ; sans autre loi que leur caprice, car ils n'ont pas même de saisons tranchées pour régler leurs existences !

Or, cela vaut bien : de cultiver sans repos une terre qu'il faut incessamment couvrir de fumier, parce qu'elle a froid de climat et de veillesse? Ou de remuer les bras fétides d'une machine ? Ou de noircir du papier entre les quatre murs d'un cabinet ? Quelles que soient nos jouissances de vie civilisée, promenades, fêtes, spectacles, cela ne vaut pas leur soleil et leur libre insousciance ? Le poète de la vérité, Musset a écrit :

La fortune pour moi n'est que la liberté

Ici on m'arrêtera, pour me dire ce qu'on m'a déjà dit de vive voix et ce qui m'est souvent venu à l'esprit, depuis que je m'occupe de ces contrées.

« Et la vie intellectuelle ? Où est-elle au milieu de ce prétendu bonheur ? Existe-t-elle seulement ? »

Non. Elle est pour ainsi dire inconnue. Point de livres. Une ignorance presqu'absolue sur tout : sur le ciel, sur la terre, l'homme, leur propre histoire. Leur pays d'origine, l'Europe même, n'est plus pour eux qu'un souvenir effacé, dont il leur reste à peine une notion vague, comme de la patrie d'ancêtres lointains. Ainsi, quand nous croyons que notre civilisation éclaire le monde, rayonnante et précieuse à tous comme le soleil : là-bas, aux douces clartés de leurs nuits embau-

mées, loin de nos vains bruits, on entend chaque soir des questions comme celle-ci.

« Quelle différence y a-t-il entre Paris et la France? L'Europe est-elle à droite ou à gauche de la Cordillère ? »

C'est à ne pas croire parfois d'ignorance candide et indifférente. En dehors du coin où ils vivent, le monde entier pour eux n'est qu'une planète étrangère, qui ne les intéresse qu'à peine !

Ce n'est pas qu'ils soient sauvages, ou bêtes, ou ahuris, comme sont chez nous tant de malheureux que le travail ou la misère plongent peu à peu dans l'abrutissement. Ils sont au contraire très-intelligents et devinent les choses, avec une sagacité d'intuition toujours plus développée dans les pays chauds que sous nos froids climats. Ils savent leur montaña, comme pas un de nous ne sait sa ville et pourraient apprendre tout comme nous, plus facilement même, je crois. Mais cela leur est bien égal de savoir ou de ne savoir pas! La vie intellectuelle, qui pour nous, est aussi indispensable que le pain de chaque jour, leur est inutile, donc insignifiante. C'est un bibelot moral, dont ils n'ont que faire et qu'en conséquence ils ne pensent même pas à ramasser !

D'eux ou de nous, quels sont les plus voisins de la félicité humaine? Je ne crois pas que ce soit nous. Pour l'homme en général, la science n'est pas le bonheur : car elle n'est ni dans ses possibilités, ni même dans ses désirs principaux. C'est une idée généreuse, mais une utopie, que celle de vouloir faire de chaque être humain une sorte de lettré chinois. Que la science soit nécessaire jusqu'à certain degré, tel que lire, écrire, compter et avoir diverses notions premières utiles à

l'homme en état de société, surtout de société pressée comme l'est la nôtre : cela est évident. Mais que son bonheur terrestre dépende de son plus ou moins de luxe soit moral, soit physique ; en ce sens que plus un peuple est luxueux, plus il est heureux: c'est ce que je nie. Moins l'homme a de besoins, moins il a de souffrances.

Cette vie intellectuelle dont nous sommes si fiers — et tout le premier celui qui par ces lignes en combat les excès modernes — cette vie factice, fiévreuse, usante, tant elle est tendue de travail, n'est pas *l'ultima ratio* de l'humanité. Je l'aime et n'en change point ; parce que j'y suis fait et qu'elle est devenue ma vie. Mais je sens trop ses souffrances, pour la regarder comme la meilleure de ce monde. L'exemple de là-bas m'a même appris qu'il était facile de s'en passer, et, si je ne craignais d'être pris pour un matérialiste sordide, ce que je ne suis pas cependant, je confesserais que je m'en suis passé pendant quelque temps et que je regrette ce temps.

De par l'état de douce torpeur que j'ai subi alors, et dont le souvenir me reste comme celui d'un beau rêve, je puis affirmer que l'âme et le corps se font vite à ce demi-sommeil. Au bout de quelques jours à peine de séjour dans ce doux pays, on se sent envahir par le bien-être du farniente : au point qu'on finit par oublier tout jusqu'à la patrie elle-même, ce regret permanent du voyageur lointain. La chaleur humide de ces journées somnifères, la beauté tiède et parfumée des nuits, la quiétude des besoins matériels aisément satisfaits, l'exemple du repos physique et moral qui vous entoure, le calme universel de cette nature grandiose, tout vous endort peu à peu, comme dans un bain

de volupté indolente. Si Européen qu'on soit resté, on glisse heure par heure dans cette douce somnolence équatoriale. On ne pense même plus qu'on ne pense pas, et lorsque le devoir vous force à partir, il faut se faire violence pour quitter ce bien-être : comme pour quitter en hiver un lit encore endormi, oublieux et rempli d'un être aimé !

Quant à la question de savoir lesquels d'eux ou de nous accomplissent le mieux leurs devoirs d'ici-bas, qu'importe la tâche, pourvu que la conscience soit satisfaite. Ils ont leurs voies, leur œuvre, leur mission terrestre, comme nous avons les nôtres. Que nous passions ici-bas, habillés ou nus, faisant de la prose ou des chapeaux, tout cela est même chose en résumé. N'en faut-il pas moins, ce soir ou demain, défiler devant Celui qui juge les vertus et non les rangs. Le bottier qui te chausse, empereur, sera peut-être plus grand que toi devant Dieu !

Telle est la vie humaine de par là-bas : telle du moins elle m'est apparue et m'apparaît encore aujourd'hui, lorsque je la résume dans mes souvenirs.

Ce n'est pas le bonheur. Le bonheur n'est point de ce monde. Mais c'est l'existence qui me paraît s'en rapprocher le plus.

Donc, croyez-moi :

Vous dont l'âme saigne d'une blessure quelconque, inguérissable ici :

Vous qui êtes nés sans toit, ou qui avez perdu le vôtre et dont l'être est las de se consumer en vain, pour trouver sur notre hémisphère un bonheur incessamment fugitif :

Vous tous enfin qui végétez ici, par une cause ou par une autre et qui, jeunes encore, pouvez encore partir :

Partez. Emigrez. *Ubi felicitas, ubi patria* : la patrie est où est le bonheur. Allez au Nouveau-Monde, au Pérou, dans la basse Cordillère. Là, le ciel est beau, la terre est à tous, la vie est libre, les femmes sont bonnes et belles. Le Pérou ! c'est le pays de l'amour, de la richesse et du sommeil. C'est une des rares contrées d'ici-bas où l'homme peut trouver quelques épaves d'un paradis plus rêvé que perdu peut-être, lueurs d'une vie meilleure, plus douce et moins troublée que la vie de ce monde !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

VERSAILLES. — TYP. CERF ET FILS, RUE DU PLESSIS 59.



